LES SEIGNEURIES D’IVRY, BRÉVAL ET ANET AUX XIᵉ et XIIᵉ SIÈCLES

ET LEURS FORTIFICATIONS

AUX MARCHES

ENTRE FRANCE ET NORMANDIE

Jean MESQUI
Sommaire

PREMIÈRE PARTIE      HISTOIRE DE FRONTIÈRES

Introduction : Le cadre historique et géographique avant le XIe siècle ........................................... 6
Chap. 2 : Pouvoirs et châteaux jusque dans les années 1090 ................................................................. 10
La création du castellum normand d’Ivry-la-Bataille .............................................................................. 10
La stabilité normande au nord et à l’ouest d’Ivry ................................................................................. 14
La vallée de l’Eure d’Ivry à Dreux : l’implantation des milites Drouais .................................................. 16
L’hinterland dans le triangle Avre-Eure, de Dreux à Saint-André .......................................................... 17
La rive droite de l’Eure ............................................................................................................................ 22

Ivry, Bréval et Anet dans les années 1090 ............................................................................................... 29
Chap. 2 : La constitution d’une seigneurie de frontière par Ascelin Goël (1090-1120) ....................... 31
La lutte de pouvoir autour d’Ivry et ses conséquences ....................................................................... 31
La reprise en main du triangle Avre-Eure par le roi Henri Ier Beaufort et l’implantation d’Ascelin Goël à
Illiars-l’Évêque ......................................................................................................................................... 35
La question du retour d’Ascelin à Ivry et la révolte d’Eustache de Breteuil pendant la crise de 1118-1119 38
Le bilan de la vie agitée d’Ascelin Goël d’Ivry ......................................................................................... 40
Chap. 3 : Les partages successifs des possessions d’Ascelin Goël .......................................................... 42
La séparation de Saint-André et Grosseœuvre ......................................................................................... 42
Guillaume I Louvel, seigneur d’Ivry, Bréval, Anet, Illiers ................................................................. 43
Le second partage des possessions d’Ascelin Goël : Ivry seigneurie indépendante ............................ 47
Chap. 4 : Simon d’Anet, seigneur d’Anet, Bréval et Illiers (v.1150-fin du XIIe siècle) ......................... 49
La première phase, de 1155 à 1180 environ ......................................................................................... 49
La période des tensions, de 1180 à 1192 ............................................................................................... 55
Chap. 5 : les nouveaux pouvoirs a partir des années 1200 .................................................................. 60
La conquête de la Normandie et la stabilisation .................................................................................... 60
La région au cours de la fin du Moyen Âge .............................................................................................. 62
Conclusion : de la naissance d’une seigneurie de frontière à son éclatement, deux siècles tourmentés ... 64

SECONDE PARTIE      LES SITES DU POUVOIR DE LA FAMILLE D’IVRY-BRÉVAL ET LEUR
ÉVOLUTION ................................................................. 67

Vue d’ensemble sur les sites de pouvoir des seigneurs d’Ivry, Bréval et Anet ...................................... 68
La construction du « palais-tour » d’Ivry : un geste architectural majeur, un acte politique fondamental
autour de l’an Mil ........................................................................................................................................ 68
Les autres sites castraux de la zone d’étude jusqu’à la fin du XIIe siècle ............................................. 72
Mottes et habitats fortifiés ....................................................................................................................... 75
La construction du château de Guainville et l’empreinte de Philippe Auguste ..................................... 78
Deux sites de frontière majeurs à deux siècles d’intervalle de part et d’autre de la frontière de l’Eure ...... 84
Les châteaux et la ville d’Anet .............................................................................................................. 85
Historigne .................................................................................................................................................. 86
Le « vieux château » et le bourg castral ............................................................................................... 90
L’hôtel des Brézé, embryon du château neuf ......................................................................................... 95
Le destin particulier d’Anet ..................................................................................................................... 96
Les châteaux de Breuilpont ............................................................................................................... 97
Historigne ................................................................................................................................................ 97
Le site et ses deux châteaux ............................................................................................................... 98
Tentative d’interprétation ...................................................................................................................... 99
Le château et la ville de Bréval ........................................................................................................... 100
Rappel historique ................................................................................................................................ 101
Le château et le village fortifié .......................................................................................................... 105
Le château de Grosseœuvre ............................................................................................................. 110
Bref historique de la seigneurie ........................................................................................................ 110
La structuration du site ...................................................................................................................... 111
Le château de Guainville .................................................................................................................. 112
Éléments historiques ....................................................................................................................... 117
La structure du site castral .............................................................................................................. 119
L’enceinte castrale ............................................................................................................................. 120
L’enceinte de la grande plate-forme nord, ou basse-cour ................................................................... 121
L’enceinte de la plate-forme sud et ses raccordements avec l’enceinte de la basse-cour..................... 122

Anet-Bréval-Ivry  Page 2
Les seigneurs d'Ivry-la-Bataille ont, depuis longtemps, attiré l’attention des chroniqueurs et des historiens, en particulier à cause des récits de leurs exploits rapportés par Orderic Vital, qu’il s’agisse de la châtelaine Aubéée d’Ivry, qui, dès avant l’an mil, aurait fait élever la tour d’Ivry et décapiter son architecte, ou d’Ascelin Goël, qui mena une lutte acharnée contre son seigneur et compétiteur Guillaume de Breteuil dans les années 1190. Pourtant, les études menées jusqu’à un passé récent sur l'histoire régionale, qu’il s’agisse de la « grande » histoire ou de l'histoire monumentale, se sont le plus souvent contentées de reprendre – et souvent d’amplifier –, les récits du célèbre historien ; les diverses localités qui composèrent le patrimoine de la famille n’ont fait l’objet que de monographies très anciennes, parmi lesquelles émerge celle qui fut consacrée en 1899 à Ivry-la-Bataille par un Gustave Prévol en utilisant – et enrichissant – les notes de l’érudit François-Joseph.

Or les possessions de ces seigneurs, qui furent, au cours du temps, Anet, Bréval, Grossœuvre, Illiers-l’Évêque, Ivry-la-Bataille, et Saint-André de l’Eure, jouèrent un rôle important au cours des XIᵉ et XIIᵉ siècles car elles se situaient dans une zone frontière entre le duché de Normandie et le royaume de France. Deux grandes études historiques récentes ont clairement mis en évidence ce rôle aux marches des deux principautés, et celui des personnages qui tinrent ces châtellenies. Pierre Bauduin, dans son ouvrage consacré à La Première Normandie, a mis en exergue cette place toute particulière de la famille d’Ivry-Bréval-Anet au XIᵉ siècle, y consacrant même un développement particulier ; Daniel Power, pour sa part, dans son livre traitant des frontières normandes au XIIᵉ et au début du XIIIᵉ siècle, a évoqué à de nombreuses reprises ces châtellenies, leurs seigneurs et leurs milites, illustrant leur rôle durant ces deux siècles de confrontations permanentes.

À la lumière de ces études d’envergure, riches de sources qui renouvellent et enrichissent la compréhension des territoires, il était tentant de reprendre, cette fois à l’échelle de la micro-région, l’étude de détail de la famille et de ses possessions. Les recherches sur un site peu connu, et au demeurant tardif, situé au cœur de ces possessions, le château de Guainville, nous ont incité à nous y livrer, en élargissant petit à petit le cercle des investigations de la seule châtellenie de Bréval, à laquelle il appartenait, à l’ensemble des seigneuries détenues à un moment ou un autre par les membres de la famille.

Pénétrer au cœur de cette histoire impliquait d’approfondir, autant que faire se peut, l’étude de l’ensemble des faits relatés par les chartes et documents anciens sur les territoires concernés, et, partant, de dresser un faisceau d’histoires de familles petites ou grandes qui s’entrecroisent, presque toujours sans que l’on en connaissance l’origine ; le plus souvent, elles viennent éclairer la vie de ces châtellenies, et apportent les preuves nécessaires à la compréhension de l’évolution des Ivry-Bréval. Nous avons choisi, afin de ne pas alourdir le corps de notre étude, de constituer une annexe comprenant des notes sur l’histoire de ces familles ; elle ne prétend nullement à l’exhaustivité, mais comprend les faits intéressants en les organisant, afin d’éviter le souvent fastidieux exercice de renvoi de note à note.

Nous avons également ajouté une annexe comprenant les principales sources inédites qu’il nous paraissait utile de faire figurer – parmi lesquelles des extraits du « Vieux Cartulaire de Coulombs », source fondamentale pour la compréhension de l’histoire régionale aux XIᵉ et XIIᵉ siècles.

Quel que soit le soin apporté à cette recherche, il est certain que nombre d’actes nous ont échappé ; or tous ceux qui se sont essayés à ce genre d’exercice savent qu’il suffit d’une nouvelle source pour bouleverser tout un échafaudage construit de spéculations destinées à interposer entre des actes trop rares pour constituer à eux seuls une histoire. Nous avons tenté de limiter celles-ci au minimum, mais sollicitons d’avance l’indulgence du lecteur.

1 MAUDUIT, 1899.
PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE FRONTIÈRES
INTRODUCTION : LE CADRE HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE AVANT LE XIᵉ SIÈCLE

Figure 1
Les sites que nous nous proposons d'étudier se situent dans un triangle situé entre les trois villes d'Évreux, Mantes et Dreux (fig. 1) ; le fait que l'une d'entre elles soit chef-lieu de préfecture, et les deux autres sous-préfectures, nous évitera de les situer. Chacun des sommets se trouve dans un département différent (Eure, Yvelines, Eure-et-Loir), et dans une région administrative différente (Haute-Normandie, Ile-de-France, Centre). Bien que les limites administratives modernes ne soient qu'un pâle reflet des découpages anciens, cette situation à la rencontre de trois régions est néanmoins révélatrice de celle qui prévalut pour ce terroir aux XIᵉ et XIIᵉ siècles, au confluent entre les influences de la Normandie, de l'Ile-de-France royale, enfin du pays Chartreux. Trois cours d'eau en ont également influencé l'histoire : la Seine le limitait au nord de façon un peu lointaine, alors que l'Eure traversait du nord au sud le territoire, l'Avre le bordant au sud.

Ce territoire semble avoir été inclus – en partie ou en totalité – à l'époque carolingienne dans le pagus madriacensis, ou comté de Madrie, limité au nord par la Seine et le comté du Vexin (pagus Velcaciensis), à l'est par les comtés de Poissy et de Paris (pagus Pinciacensis, pagus Parisiacus), au sud par le comté de Chartres (pagus Carnotinus), enfin à l'est par les comtés de l'Évre et du Drouais (pagus Ebroicensis, pagus Dorcacensis), ce dernier étant néanmoins de formation plus récente). L'origine du nom de ce pagus, puis comté, de même que l'implantation de son chef-lieu, ont été amplement discutés et disputés au XIXᵉ siècle, l'une des hypothèses étant de placer ce dernier à Mérey sur l'Eure, d'où le nom francisé de Mérézens (ou Mérézas) ; cette petite localité, à une dizaine de kilomètres au nord d'Ivry, n'a livré à ce jour qu'un cimetière d'époque mérovingienne et une motte féodale, de telle sorte qu'on ne s'attardera pas sur cette hypothèse ³. De même, la position de la frontière occidentale en est assez incertaine : si la plupart des historiens admettent, en général, que le comté s'étendait au-delà de l'Eure, vers le nord-ouest au moins, et qu'il fut en fait coupé en deux lors du « traité » de Saint-Clair-sur-Epte, aucune preuve n'existe pour que, au sud de Pacy-sur-Eure, il ait débordé de beaucoup le cours de l'Eure qui pourrait en avoir constitué la frontière ⁴.

À partir de 841, les incursions normandes, de plus en plus fréquentes et de plus en plus profondes dans le territoire, affectèrent durablement la région : la Seine et l'Eure formaient des axes de pénétration aisés pour les bandes en quête de rapines faciles sur villes et abbayes, justifiant la constitution d'un commandement peut-être unifié sous la coupe des comtes de Vermandois et Vexin au cours des IXᵉ et Xᵉ siècles ; la construction en 864 du pont fortifié de Pîtres situé sur la Seine en aval de son confluent avec l'Eure, après la prise et l'occupation d'Évreux en 858, faisait partie de cette stratégie défensive, et Pierre Bauduin suggère que la fortification dite de Château-Robert qui domine la localité d'Acquigny (Eure), à peu de distance de Pont-de-l'Arche, a été constituée à cette époque. On sait qu'après la sanglante défaite subie par Rollon à Chartres face à une armée franque coalisée, Charles le Chauve préféra trouver une solution négociée avec le chef normand, conduisant au « traité » dit de Saint-Clair-sur-Epte, attribué à l'année 911, mais connu surtout par l'acte de 918 qui


⁴ Mérey a conservé une fortification médiévale constituée d'une motte et d'une petite basse-cour, fouillée en 1928 par l'abbé Philippe (PHILIPPE, 1936). En face de Mérey se trouve la localité de Breuilpont (Brolî pons), dont le toponyme indique clairement l'existence d'un franchissement au premier Moyen Âge ; il semble qu'il avait disparu au second millénaire car il n'y est jamais mentionné ; Breuilpont conserve également une fortification fossoyée qui semble remonter aux XIᵉ-XIIᵉ siècles, comme Mérey. On notera cependant que la position de Mérey était extrêmement décentrée vers le nord-ouest du pagus, ce qui peut faire naître quelque doute sur l'identification Madriacum/Mérey-sur-Eure.

⁵ Voir dans BAUDOT, 1983, l'acte de Carloman II de 884, postérieur à l'exil forcé des moines de l'abbaye de La Croix-Saint-Leuffroy, et antérieur à la fusion des abbayes de la Croix et de Saint-Germain en 918.
« découpa les biens » de l’abbaye de la Croix-Saint-Leufroy. Dès lors, la rivière de l’Eure, dans sa partie située entre Dreux et Pacy-sur-Eure (plus exactement Chambines, hameau de la commune de Hécourt, légèrement au sud de Pacy), devint de fait la frontière entre la nouvelle principauté normande et le royaume carolingien. De Chambines, la frontière allait rejoindre le sud de Vernon, laissant le long triangle effilé entre Seine et Eure, qui comprenait Vernon et Gaillon, à la Normandie. Dans ces zones, sans doute contrôlées plus ou moins vite au cours du Xᵉ siècle par les occupants Normands, il semble que la frontière se soit assez bien stabilisée, même si les incursions de part et d’autre furent fréquentes tout au long des siècles qui suivirent.

Il n’en alla pas de même pour les zones frontalières du sud, où l’Avre aurait pu jouer, comme l’Eure, le rôle de frontière naturelle. Cependant, cette marche de l’Avre fut une zone de forte instabilité dès le milieu du Xᵉ siècle, sous la pression constante des comtes de Blois-Chartres, d’autant que Dreux y constituait un point d’ancrage à toutes les ambitions territoriales ; cette instabilité se manifeste particulièrement à la charnière des Xᵉ et XIᵉ siècles, avec la guerre entre Eudes de Blois et Richard II de Normandie, l’implantation pendant quelques décennies de comtes autonomes, et surtout l’apparition de lignages de militès qui cherchèrent à faire leur place vers l’ouest et le nord de Dreux.

Dans cet environnement changeant qui marqua le Xᵉ siècle, le Polyptyque d’Irminon, recensement des possessions et des hommes de l’abbaye Saint-Germain-des-Prés effectué entre 825 et 828 environ et complété par la suite, vient apporter une intéressante image de la région qui nous intéresse dans, et tout particulièrement sur la zone située entre Bréval et la rivière de la Vaucouleurs qui se jette dans la Seine en amont de Mantes (fig. 2).

Figure 2
La cartographie des localités mentionnées dans le Polyptyque fait apparaître une grande densité de biens dans les fiscs de Secqueval (Yvelines, cᵉ Guerville), de Chavannes (Yvelines, cᵉ Villette), enfin de Béconcelle (Yvelines, c Orgerus) ; malheureusement, ce dernier fisc, le plus proche de notre région, comprend un grand nombre de toponymes qu’il est impossible d’identifier aujourd’hui, ce qui réduit la densité apparente au sud-ouest de la zone détaillée par le Polyptyque. Il est probable que cette densité devait être plus forte au sud et au sud-ouest, puisque le village du Mesnil-le-Roi (Eure-et-Loir), proche de Bréval, en faisait partie.

Un paragraphe ajouté au texte primitif durant le Xᵉ siècle mentionne pour la première fois Bréval, comme une simple dépendance du village actuel de Neauphlette. On apprend, par ce texte, que treize hommes et une femme libres de Neauphlette (Yvelines) (Nidalia) et des lieux environnants

---


7 Sur le lieu où la frontière quittait le cours de l’Eure pour se diriger vers l’est, voir Annexe, n° 1-4, p. XX

8 Le Polyptyque d’Irminon a été édité et publié trois fois. On consultera évidemment préférentiellement l’édition la plus récente, due à D. Hägermann (Polyptyque 3) ; cependant, la consultation de l’édition précédente, due à A. Longnon (Polyptyque 2), est essentielle pour ce qui concerne les indentifications toponymiques. Enfin, il est intéressant de consulter la première édition, due à B. Guérard (Polyptyque 1), pour mieux apprécier les tenants et aboutissants de ces identifications. On consultera également avec fruit l’analyse faite par François Badanrete ajouté au Xᵉ siècle (ibid., p. 346-347, XXIV-159) ; on y reviendra en note 90.

9 Il s’agit de la propriété de Maisnilum, qu’Auguste Longnon avait proposé d’identifier à Mesnil-le-Roi, sur la base de recoupements convaincants (Polyptyque 2, p. 319, XXIV-1). L’auteur l’identifiait également avec le Maxnilis Badanrete ajouté au Xᵉ siècle (ibid., p. 346-347, XXIV-159) ; on y reviendra en note 80.

10 Polyptyque 3, p. 23, III-61.
(Domeri Mons, Berheri Vallis-Bréval, Gellis-Gilles), donnèrent à l’abbaye leurs terres formant l’alleu de Neauphlette, afin de se soustraire au service militaire royal (militia regis) ; ils devenaient ainsi des hommes de condition servile. Le texte montre que cette donation couvrait la totalité de la paroisse de Neauplée et de ses trois hameaux – Bréval n’étant considéré à l’époque que comme tel – ; en outre, elle comprenait deux moulins situés à Gilles sur le ru du Radon, l’un en amont et l’autre en aval ; la ferme (maxnile) de Fulcold ; la terre et les prés situés à côté de la terre de Salcido, identifiée à Saussay (Eure-et-Loir) près d’Anet, appartenant à une certaine église Sainte-Marie, sans doute un chapitre cathédral, celui de Chartres ou d’Évreux ; cinq fermes à Ville-Ajard (Villa Aiardi)11. Les forêts situées dans cette zone, limitées par Gilles au sud, Bréval à l’ouest, Bléry au Nord, enfin Tilly (Eure-et-Loir (Attiliacum) à l’est, appartenaient à Saint-Germain, alors que les forêts situées à l’ouest appartenaient au comté (pertinent ad comitatum).

Ce texte donne une précieuse indication sur l’état des lieux du secteur, où la forêt dominait – cette grande forêt appelée plus tard Dianae Sylva, la forêt de Diane qui a donné son nom à Villiers-en-Désœuvre12. L’abbaye possédait-elle déjà une partie de cette forêt avant l’« auto-donation » des hommes libres de Neauphlette ? C’est peu probable, car les exploitations furent certainement gagnées aux dépens de cette forêt par les hommes qui les possédaient en alleu. Dans le courant du Xe siècle, l’abbaye se trouvait donc propriétaire de ce territoire, à côté du comte qui, à cette époque, était le comte de Vermandois et de Vexin.

Il est presque certain que l’événement ainsi mis en exergue par le Polyptyque, bien que tout à fait imprécisément daté, reflète l’insécurité dans laquelle se trouvaient les territoires concernés durant le Xe siècle, et le besoin pour les habitants de trouver une institution assez puissante pour les protéger ; l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont les abbés séculiers étaient, sinon le pouvoir, en tout cas extrêmement proches de celui-ci, pouvait peut-être assurer cette sécurité

11 B. Guérard avait, le premier, identifié Salcidum au village de Saussay (Eure-et-Loir) sur l’Eure, près d’Anet ; A. Longnon a repris cette identification, et tous les éditeurs après lui. Pour lui, l’église Sainte-Marie aurait été l’église cathédrale de Chartres ; il est possible cependant, compte-tenu de l’histoire postérieure de cette zone de la vallée de l’Eure, qu’il se soit agi de l’église cathédrale d’Évreux. Domeri Mons peut, sous toutes réserves, être identifié au lieu-dit La Butte sur la commune de Bréval ; en revanche, ni le mesnil de Fulcold, ni Ville-Ajard ne sont identifiables dans la toponymie moderne, mais il y a tout lieu de penser qu’il s’agissait de deux des hameaux situés dans cette zone, Ville-Ajard n’étant pas le moindre parmi ses cinq manses.

CHAPITRE 1 : POUVOIRS ET CHATEAUX JUSQUE DANS LES ANNÉES 1090

La création du *castellum* normand d’Ivry-la-Bataille

Dès la seconde moitié du Xᵉ siècle, les ducs de Normandie eurent à cœur de contrôler les marges des territoires dont ils furent amenés à prendre le contrôle de façon progressive. La région située à l’est de l’Eure, en face du territoire boisé et peu peuplé qui vient d’être évoqué, fut l’une des premières à être mise sous contrôle direct de la famille comtale : Richard Iᵉʳ (v. 930-996) confia une vaste étendue de territoire allant de Pacy au nord jusqu’au Drouais au sud, à son demi-frère Raoul¹³ ; le chef-lieu de ce territoire était Ivry-la-Bataille, qui offrait les conditions nécessaires à l’installation d’une fortification interceptant un passage de l’Eure, contrôlant un ensemble d’itinéraires ouest-est dont l’origine antique est souvent avancée (fig. 3) ; mais il est probable que la région donnée par Richard à Raoul comprenait également, dès cette époque, la zone de Pacy. Celle-ci contrôlait la voie romaine de Paris à Évreux passant au voisinage sud immédiat, ainsi que le grand chemin dit plus tard « Grand chemin de Bretagne », de direction nord-ouest/sud-est et menant en direct vers Paris. Ainsi Richard I mettait-il sous contrôle d’un de ses plus proches familiers la frontière sud-est du duché ; la création de la forteresse d’Ivry constituait évidemment également un point d’ancrage face aux ambitions chartraines et drouaises du sud.

Figure 3
Raoul, dit le comte Raoul par les chroniqueurs, puis Raoul d’Ivry à partir du XIIᵉ siècle seulement, avait pour seconde épouse une certaine Auberée, à qui l’on attribue, depuis le récit semi-légendaire rapporté par Orderic Vital, la maîtrise d’ouvrage de la « tour » d’Ivry avant l’an Mil, ainsi que l’exécution de son architecte Lanfroy ou Lanfred, également maître d’œuvre de la tour de Pithiviers¹⁴. Pierre Bauduin attribue son titre de comte à la fonction militaire qu’il aurait reçu des ducs dans cette région de frontière.

Le fils de Raoul, Hugues, évêque de Bayeux, lui succéda après 1015 ; selon les chroniqueurs, il fit rébellion vers 1030 contre le duc Robert le Magnifique, fortifiant le château et tentant d’enrôler des mercenaires français, mais le duc prit le château, en expulsa la garnison (*custodes*), et, selon Robert de Torigni, conserva dans sa main Ivry et le terroir qui en dépendait¹⁵.

Le reste des vastes possessions de Hugues de Bayeux dans la région passa, semble-t-il, au fils de son beau-frère Osbern, époux de sa sœur Emma ; ce fut Guillaume fitz Osbern, proche de Guillaume le Conquérant dont il fut le sénéchal, qui reconstituait ce que les historiens appellent l’« honneur de Breteuil », comprenant des possessions depuis Breteuil-sur-Iton (Eure) jusqu’à Pacy, incluant cette dernière localité¹⁶.

---

¹³ La dernière étude en date sur Ivry est la synthèse donnée par Pierre Bauduin : voir BAUDUIN, 2006, p. 194-216. Elle renouvelle totalement la connaissance des seigneurs d’Ivry durant les XIᵉ et XIIᵉ siècles, rendant caduque la partie correspondante de MAUDUIT, 1899.

¹⁴ Sur l’origine et l’état des connaissances concernant la tour maîtresse d’Ivry, voir p. 135 et suiv.

¹⁵ *Gesta Normannorum Ducum*, t. II, p. 52.1

C'est en 1087-1088 seulement que Guillaume de Breteuil, fils de Guillaume fitz Osbern, détenteur de l'honneur de Breteuil et seigneur de Pacy, fut remis en possession du château d'Ivry par Robert Courteheuse.

**Hugues et Roger d'Ivry, les bouteillers du roi Guillaume**


Ces deux personnages sont difficilement situables dans la géographie féodale du XIe siècle. Leurs donations aux établissements religieux en Normandie n'ont laissé que peu de traces, et en tout cas aucune dans la zone considérée ; tout au plus peut-on considérer que Hugues avait des biens en Basse-Normandie, dans le Calvados et la Manche, ainsi qu'à Fréneuse en Seine-Maritime, et que tous deux étaient également possesseurs dans le vignoble de Longueville, près de Vernon, ce qui est peut-être à mettre en relation avec leur fonction d'échanson. Hugues apparaît dans les chartes ducales en tant qu'échanson dès 1042-1049. Il n'est jamais mentionné dans le cours des événements normands du XIe siècle et on ne lui connaît aucune descendance directe ; le dernier acte où l'on trouve mention de lui est une charte de Guillaume le Conquérant en faveur de l'abbaye de la Trinité de Caen, en 1082.

**Roger d'Ivry, détenteur d'Ivry-la-Bataille pour le compte de Guillaume le Conquérant ?**

Roger d'Ivry, mentionné à partir de 1055-66, est cité par Orderic Vital comme chargé de la garde de la tour de Rouen lorsque Robert Courteheuse vint l'assiéger lors de sa révolte contre son père Guillaume le Conquérant, en 1077-1078. Sa fondation de l'abbaye d'Ivry, fille de Coulombs, quoique....

---


18 BAUDUIN, 2006, p. 211-213. Sur la parenté des deux personnages, voir la grande charte de Saint-Étienne de Caen accordée par Henri IV Beauclerc, signalée par BAUDUIN, p. 213, n. 183. Nous avons consulté l'original (Arch. dép. Calvados, H 1833/1, qui donne : *Rogerius de Ivreio reddidit Sancto Stephano totam terram quam Hugo avunculus ejus tenuerat in Ceusio sicut eam Hugo habebat ea die qua mortuus est. [Ceusio est Cheux (Calvados)].*). HIPPEAU 1855, p. 496, donne faussement Roger d'« Évrecy » ; selon lui, Roger fut obligé de rendre à l'abbaye la terre que Hugues avait donnée à Saint-Étienne située à Cheux, et reçut en échange 13 marcs d'argent et 5 sous de monnaie anglaise. Roger d'Évrecy apparaît comme signataire dans une charte de Guillaume le Conquérant entre 1081 et 1087 (*Regesta Regum-Bates, n° 49*) ; il n'a rien à voir avec Roger d'Ivry.


Pour Roger : Seigneur d'Osburn, fils de Hugues de Cornuil, pour des vignes et la terre de Ausgeru à Longueville, près Vernon (*Cartulaire Louviers*, n° L).

Hypothèse suggérée par MUSSAT, 1979, p. 234-236.

20 *Actes ducs de Normandie*, n° 116.

21 *Actes ducs de Normandie*, n° 150.


---

Anet-Bréval-Ivry

Page 11
certaine, n’est plus documentée autrement que par une notice succincte24 ; mais il est remarquable que cette abbaye ait possédé pratiquement toutes les églises de toute la châtellenie d’Ivry, comme en témoigne le Pouillé de l’évêché d’Évreux vers 1370, les quelques-unes restantes étant à la nomination du seigneur d’Ivry25 (fig. 8).

Il paraît ainsi évident que Roger d’Ivry, fondateur de l’abbaye, a tenu la seigneurie d’Ivry des ducs de Normandie, même si aucun des historiens contemporains ne le mentionne. Orderic Vital indique cependant de façon lapidaire qu’en 1087, Hugues Estavel et Raoul (II) Mauvoisin, puissants seigneurs maintais, lancèrent des raids en Normandie, dévastant les terres de Guillaume de Breteuil autour de Pacy, et celles de Roger d’Ivry. Selon l’historien, ils francirent de nuit, à l’aide de barques, la rivière d’Eure qui sépare la France de la Normandie, et s’emparaient des troupes ainsi que des prisonniers26. On a vu que Guillaume de Breteuil possédait alors la seigneurie de Pacy-sur-Eure, au nord d’Ivry ; il est donc probable que les Français francirent l’Eure en contournant Bréval par le nord, et Pacy par le sud, et qu’ils dévastèrent les terres situées entre Pacy et Ivy, sans se hasarder à une confrontation directe à cette dernière localité. Probablement leur raid se concentra-t-il sur la région de Mérey, les terres de Breteuil et d’Ivry étant celles qui formaient la limite entre les deux seigneuries, autour de Mérey et de Bretegnolles (voir fig. 21).

On relève par ailleurs, dans le registre des fiefs tenus du roi au début du XIIIe siècle pour la châtellenie de Pacy, que l’abbaye d’Ivry tenait le fief de Gournay (cône Douains, Eure), tout proche de la ville, qui fut un prieuré de l’abbaye27 ; ce village ne put être donné que par un personnage de la descendance de Hugues de Bayeux ou de son père Raoul d’Ivry. Ceci permet d’établir de façon certaine que Roger d’Ivry, et son oncle Hugues, appartenaient à ce lignage, sans que l’on puisse malheureusement identifier le rameau précis, soit qu’il s’agisse de la branche de Hugues de Bayeux ou de son père Raoul d’Ivry.

Dès lors, on ne peut pas non plus s’interroger sur les récits contradictoires d’Orderic Vital et de Robert de Torigni concernant les tractations relatives à Ivry vers 1089. Selon Orderic Vital, Ivy avait été confié par Guillaume le Conquérant au comte Roger de Beaumont, à une date non précisée. Peu de temps après la mort de Guillaume, Robert Courteheuse aurait cédé aux demandes de Guillaume de Breteuil, petit neveu de l’évêque Hugues de Bayeux28, qui voulait rentrer en possession de cette place tenue par son ancêtre et considérée comme étant du patrimoine familial ; en 1089, le duc demanda à Roger de Beaumont d’échanger Ivy contre Brionne, ce à quoi ce dernier consentit. La fureur qu’en ressentit Robert de Meulan, fils de Roger de Beaumont, à l’encontre du duc Robert, et qu’il lui jeta à la face, lui valut de tâter les geôles ducales jusqu’à ce que son père intervienne et le fasse libérer29.

Pour Robert de Torigni, c’est Robert de Meulan lui-même qui était garde de la tour d’Ivry, et vicomte du castrum ; et c’est aussi Robert lui-même qui aurait manigancé l’échange avec Guillaume de Breteuil, faisant en sorte que Robert Courteheuse désintéresse Roger de Bienfaite, arrière-petit-neveu du duc Richard II, qui avait des droits sur Brionne30.

24 Monasterium excitavit Rogerius de Ibreio Guillermi regis Anglorum pincerna, qui consanguineorum et affinium mutuis se foedantium cadibus crimen exosus, hanc placandi numinis tesseram posuit anno quinto postquam Guillermus comes Normannorum in bello superavit Anglos : Gallia Christiana, t.XI, col.652, notice rédigée sans doute à partir d’une copie de la charte de fondation.
25 Pouilliés Rouen, p. 197-198. Églises de Berniencourt (Eure, cône Le Val-David), Boussey (Eure, cône La Couture-Boussey), La Couture (idem), Épieds (Eure), Fourrainville (Eure), La Futelaye (Eure, cône Champigny-la-Futelaye), Touvoye (Eure, cône Saint-André), auxquelles on ajoutera celle de Bueil située en rive droite de l’Eure. Confirmation de Sainte-Marie d’Ivry en 1174-1181 (intervalle qu’on peut réduire à 1177 du fait de la mort de Galeran d’Ivry à cette date) : Actes Henri II, t. II-1, no DLIX, p. 139-140. Voir p. 48 pour le caractère de confirmation. Concernant Coutures et Berniencourt, on possède un acte de Robert IV, daté de 1232, qui donne les deux églises à l’abbaye (Arch. Nat., Q1 194*, registre de 1300, mentionnée et en partie éditée par MAUDUIT, 1899, p. 452-453, n. 2) ; ici encore, la date tardive plaide pour qu’il s’agisse d’une confirmation. Même si ce n’était pas le cas, les églises auraient été en la main du seigneur d’Ivry.
27 RHF, XXIII, p. 622.
28 Voir note 16.
Orderic Vital n’aurait-il pas fait une confusion entre Roger de Beaumont et Roger d’Ivry, imaginant dès lors l’épisode de la libération de Robert de Meulan sur l’intervention de son père ? On peut légitimement s’interroger, d’autant que Robert de Meulan est cité par Orderic Vital et par Robert de Torigni comme l’un des plus avisés négociateurs de son temps, ce qui s’accorde mal à cette colère adressée directement à la face de Robert Courtehouse.

Sans doute serait-ce s’engager dans une spéculation outrancière que de proposer que ce soit Roger d’Ivry qui, vers 1089, fut dépossédé d’Ivry par Robert Courtehouse, et qu’il ait encouru les foudres ducales en exprimant sa colère. Pourtant, le dernier document où il apparaît est un acte de Guillaume le Roux passé 24 avril 1089 à Vernon, où il figure comme témoin31 ; selon le moine Heming de Worcester qui écrivait au début du XIIe siècle, il aurait encouru la colère royale à une époque indéterminée, et, forcé à l’exil, serait mort « ignominieusement » en dehors d’Angleterre, mais aucune autre source ne vient corroborer ce récit32. Pour terminer sur ces coïncidences relatives, on notera que le titre de vicomte dont Robert de Torigni affubla Robert de Meulan aurait bien pu être porté par Roger d’Ivry, car la fonction existait à Ivy comme on le voit ci-dessous33.


On ne manquera pas, pour terminer, de signaler que l’abbaye d’Ivry bénéficia, dès le premier quart du XIIe siècle vraisemblablement, de donations des seigneurs de Richebourg, qui sont pour cette époque quasiment les seuls donateurs dont les archives aient conservé la trace ; cette famille maintint, tout au long des XIIe et XIIIe siècles, des relations très suivies avec l’abbaye36. Ceci ne suffit en aucune façon à pointer d’éventuelles relations entre la famille de Roger d’Ivry et la famille de Richebourg, implantée originellement à Civry (Eure-et-Loir) ; en revanche, ceci montre bien l’influence nogetnaisse sur l’abbaye, puisque la famille de Richebourg était certainement liée aux Albert de Dreux et Brézolles au XIe siècle.

Les milites castri d’Ivry et l’emergence des Robert d’Ivry–Bréval

La première charte mentionnant le castellum d’Ivry, antérieure à 1034 selon l’éditeur du cartulaire de Saint-Père, met en scène Urson, miles, fils de Germond d’Ézy, qui, rendant à l’abbaye de Saint-Père la moitié de l’« éclusage » d’un moulin sur l’Eure situé à Anet qu’il avait usurpée, prenait à témoing...
les seniores du castellum d'Ivry. Selon toute vraisemblance, Urson désignait par ce terme la classe supérieure des occupants du château. L'un d'entre eux, Germond, son père vraisemblablement, portait le titre de vicomte ; son frère Aitier était un clerc, rédacteur de la charte. À côté du vicomte, on trouvait un prévôt, lui aussi un clerc ; et la liste des témoins comprend dix noms dont on peut penser qu'ils étaient, peut-être, d'autres milites et leurs proches. On notera, mais sans doute n'est-ce qu'une coïncidence, que le prénom de Germond, qui n'était pas fréquent, était l'un des deux prénoms usuels de la lignée des Avesgaud chartrains, qui apparaissent à Illiers-l'Évêque, et sur laquelle on reviendra.

Une charte donnée en faveur de Saint-Père avant 1070 – vraisemblablement vers 1060, cite un autre de ces milites castri, une génération plus tard qu'Urson. On y apprend, en effet, que Bernard, miles du château d'Ivry, a donné à l'abbaye l'église de Nantilly, du consentement de son senior Robert duquel il tenait ce bénéfice ainsi que de son épouse Aubérée, de son fils Robert et de l'épouse de ce dernier, Hildeburge. Bernard invitait également ses milites, ceux qui dépendaient de lui, à compléter cette donation par les dîmes qu'ils tenaient de lui dans ce lieu, montrant que Bernard n'était pas le moindre des milites. Une autre charte de Saint-Père, malheureusement non datée (avant 1080 d'après Guérard), atteste qu'un miles nommé Herluin, accompagné par un certain Germond de Rachiey et par son écuyer, donna à l'abbaye cinq olicas de terre situées près de l'église de Nantilly ; il est fortement probable qu'il appartenait aux milites castri d'Ivry.

Ainsi semble se révéler au XIe siècle une organisation du castrum similaire à celle du puissant castrum voisin de Dreux, où des milites castri résidaient, formant la garnison militaire pour le compte du seigneur, et d'où ils eussent dans les régions environnantes – hors du territoire du castrum d'origine – en accaparant les droits féodaux. Ce modèle d'organisation, bien connu dans l'orbite française, l'est moins dans les zones d'influence normande ; peut-être explique-t-il le faible nombre de milites implantés aux XIe et XIIe siècles dans le territoire dépendant d'Ivry.

Et l'on notera enfin que c'est ici la première mention de la famille des Robert d'Ivry, seigneurs de Bréval, qu'on appellerà ici d'Ivry-Bréval pour les distinguer de Hugues et de Roger d'Ivry. On reviendra plus loin de façon détaillée sur ces personnages qui ont fondé la courte lignée qui culmina avec Ascelin, le fils de Robert II, dominant la région que nous étudions. Leur désignation ici en tant que seniores s'applique vraisemblablement exclusivement à leur statut relatif à la terre de Nantilly, située dans les terres de Bréval, et non pas à leur statut à Ivry même ; au demeurant, ils ne sont même pas identifiés sous ce nom dans la charte. En d'autres termes, rien n'indique, à ce stade, que les deux Robert aient eu un statut dominant parmi les milites castri d'Ivry, dont on ignore malheureusement jusqu'au nombre simultané qu'ils purent être.

La stabilisation normande au nord et à l'ouest d'Ivry

Le ressort féodal d'Ivry semble avoir été stabilisé dans ses limites dès le milieu du XIe siècle (fig. 21). Vers l'est, ce territoire dépendant d'Ivry était délimité par l'Eure, frontière naturelle effective ; il semble néanmoins qu'il ait eu une exécration de ce côté, formée par les localités de Breuilpont et de Bueil,

---

38 Cette fonction n'est plus attestée par la suite, si ce n'est par Robert de Torigni qui y fait référence dans les années 1080 à propos de Robert le Père de Meulan. Voir n. 33.
39 Voir note 65.
40 *Ego Bernardus miles de castro Ebriaco [...] una cum consensu senioris mei Rodberti filiiique iopius Rodberti, ex cujus beneficio est, cedo ad locum Sancti Petri Carnotensis, et monachis ibidem Deo famulantibus, quandam ecclesiam, cum omni decima quae in medo dominicatu erat. Est autem ipsa ecclesia in prospectu Ebrioci castri, in villa quæ Nantiliacius vocatur ; estque sacra in honore clavigeri Petri. Do itidem licentiam meis milites, ut, si concederet voluerint ex decimis quas ex me tenent, eidem loco dent sine ullo contradicto.*
41 Cartulaire Saint-Père, t. I, p. 143.
mais le statut de ces deux localités n’est pas clair pour cette époque, d’autant moins que, comme on va le voir plus loin, Garennes-sur-Eure constituait une enclave aux mains des seigneurs de Saint-André. Ce terroir assez vaste, contrôlé de près par les ducs, était encadré au nord et à l’ouest par les ensembles de Pacy et de Saint-André ; Pierre Bauduin a montré que ce grand territoire fut à l’époque sous le contrôle plus ou moins effectif de la maison dite de Breteuil.

L’ensemble territorial de Pacy-sur-Eure

Vers le nord, le terroir d’Ivry était limité par la seigneurie de Pacy-sur-Eure, aux mains de la famille de Breteuil depuis Osbern le Maréchal ; la forêt de Mérey était incluse dans cette ensemble territorial, qui traversait l’Eure, incluant Gournay, Douains et La Hunière, mais excluant Blaru. Curieusement, le territoire dépendant d’Ivry possédait de ce côté une enclave parmi les possessions de Pacy (fig. 21), cette imbrication prouvant l’origine patrimoniale commune des droits éminents dans ce secteur. La seigneurie de Pacy avait une importance stratégique majeure pour l’Évreton ; on peut penser que, si elle resta dans les mains de la famille d’Osbern le Maréchal, ce fut en raison de la totale confiance que les ducs avaient dans le personnage, et dans son fils Guillaume.

Il exista à Pacy au XIᵉ siècle une famille éponyme de milites, dont les représentants sont souvent mentionnés dans les chartes, mais on en ignore tout, sinon que des alliances familiales se nouèrent avec la famille de Mondreville, qui eut des connexions au sud, en territoire français. De plus, la fille illégitime d’Hugues de Bayeux, Aubérrée, fut dotée de certains droits dans le territoire dépendant de Pacy : ainsi possédait-elle l’église de Grosseœuvre (« Grandis Sylvia »), qu’elle donna à Saint-Taurin d’Évreux.

L’ensemble territorial de Saint-André

Figure 4

Vers l’ouest, la châtellenie butait, dès le milieu du XIᵉ siècle, sur les possessions de Richard fils Herluin, seigneur de Saint-André (Eure), localité contrôlant la grande voie est-ouest franchissant l’Eure à Ivry avant qu’elle ne passe à Damville (fig. 4). L’origine familiale de Richard et de son père Herluin, assez probablement normande, est malheureusement inconnue ; il était neveu par alliance du comte Galeran I de Meulan, et devait appartenir à la famille élargie des descendants de Raoul d’Ivry. Une preuve en est d’ailleurs apportée par le fait qu’il possédait des droits éminents à Garennes, directement au nord d’Ivry et dans son ressort. Le terroir de Saint-André était modeste au regard du territoire d’Ivry, ou de celui de Pacy ; pour autant, le rôle stratégique joué par cette localité, où un château est mentionné dès 1090, était suffisamment important pour que l’on puisse être certain que Richard était un fidèle de Guillaume le Conquérant, dont il soussigna plusieurs actes.

Comme à Pacy-sur-Eure, on trouvait à Saint-André des familles de milites purement locales, comme celle de Pierre de Saint-André, ou celle de Richard de Ferrières, d’autres dont les possessions

43 En ce qui concerne Bueil, le Pouillé de 1370 désigne la cure comme étant au patronage de l’abbaye d’Ivry. Pour Breuilpont, le document donne le patronage à un seigneur laïc, mais l’aveu de 1300 place Breuilpont parmi les fiefs d’Ivry ; en 1232, Robert IV d’Ivry donna à l’abbaye d’Ivry six setiers sur les dîmes de Breuilpont (MAUDUIT, 1899, p. 453).
44 Cartulaire normand, n° 795 (vidimus d’une charte du comte Robert de Leicester, seigneur de Pacy, donnant à l’abbaye de Lyre un droit dans les forêts de Mérey) ; n° 199 (enquête administrative des années 1230 sur les droits d’usage en forêt de Mérey). Sur Blaru, voir BnF, ms fr. 24133, p. 132 (donation de l’église de Blaru en 1052, dans laquelle Philippe de Vernon s’engage à demander confirmation au roi de France in cuius regionibus locus ille situs est).
45 Voir Annexe 1, n° 1-18, p. XX.
46 Voir Cartulaire de Louviers, n° L : pour les mentions de représentants de la famille éponyme de Pacy (Guillaume, fils de Mathilde ; Hugo, fils de Hubald ; Roger, mari d’Agnés), passim ; pour le don d’Aubérrée, p. 62.
47 Notice détaillée en Annexe, n° 1-8, p. XX.
dépassaient le cadre de la seigneurie, comme celle de Robert Malet\textsuperscript{48} ; mais on décèle également des influences plus lointaines et étonnantes, comme ces quatre chevaliers de la région de Garencières (Yvelines) entre Houdan et Neauphle, qui firent don à Coulombs de certaines dîmes à Ferrières (Eure, c\textsuperscript{ème} Saint-André), la seigneurie éminente étant tenue par Guillaume de Marcilly (sur-Eure ?)\textsuperscript{49}.

Mais Richard fils Herluin, même d’origine normande et sous contrôle, n’en eut pas moins des relations extra-normandes affirmées : son frère Robert fut abbé de Coulombs, et lui-même ainsi que ses deux fils se retirèrent comme moines dans ce monastère. Cette circonstance mettait naturellement Richard au contact des puissants \textit{miles} du Drouais et du Nogentais ; on a vu qu’il en fut de même pour Roger d’Ivry, sans doute du fait des relations qu’il put entretenir avec Richard.

La vallée de l’Eure d’Ivry à Dreux : l’implantation des \textit{miles} Drouais

(fig. 5)

Au sud, l’occupation féodale de la vallée de l’Eure semble avoir été marquée dès l’origine par une influence drouaise marquée – fille de l’investissement chartraine, et ce des deux côtés de la rivière sans considération de son rôle frontière\textsuperscript{50}. Ainsi, en 965, le comte de Dreux – et de Vexin - Gauthier confirmait-il la donation de l’église de Saint-Georges de l’Eure à l’abbaye Saint-Père de Chartres par son noble vassal (\textit{nobilis vassalus}) \textit{Teodfridus}, qualifié également de \textit{miles} ; il demanda la confirmation par le duc Richard I\textsuperscript{er} de Normandie, dont dépendait cette terre située en rive gauche\textsuperscript{51}.

Dès le dernier quart du X\textsuperscript{er} siècle, les comtes de Vexin n’avaient plus aucune influence à Dreux, où la détention du pouvoir souverain était pour le moins embrouillée et conflictuelle, entre les comtes de Chartres, les ducs de Normandie et le roi de France. De fait, de puissants lignages de \textit{miles} accaparèrent le pouvoir et les droits souverains sur la région.

\begin{figure}[h]
\centering
\includegraphics[width=\textwidth]{Figure5.png}
\caption{Avant 1034, un « \textit{miles of castro Drocas} », du nom de Garin, fils d’Albéric qui était lui-même \textit{miles} du vidame de Chartres Reginald, donna à la même abbaye une terre à \textit{Pinus}, lieu-dit situé entre Saint-Georges et Marcilly-sur-Eure ; le don fut approuvé par Ribaud et Ansoud, ses seigneurs, qui faisaient partie de la caste dominante du milieu drouais et de la région. Ribaud étant seigneur de Brézolles, qualifié de \textit{clarissimus vir} dans plusieurs chartes, et son fils Albert fut un des personnages dominants de la région\textsuperscript{52}.

En 1060, c’est un autre personnage du milieu drouais, le \textit{miles} Gazo (Gaston I de Châteauneuf), bien connu des historiens du Perche, qui fondait à Croth un prieuré situé en rive gauche de l’Eure, donné à l’abbaye de Marcilly\textsuperscript{53}. Gaston, fils d’un certain Raoul le Barbu, était un \textit{miles} de Dreux qui parvint à s’implanter à Châteauneuf-de-Thymerais (Orne) ; il fonda la famille de Châteauneuf qui récupéra la seigneurie de Brézolles à la mort d’Albert fils Ribaud, vers 1060. Sa fondation du prieuré de Croth fut approuvée par le puissant Hugues Bardoul, qui revendiquait donc la qualité de seigneur dominant ; la charte fut confirmée par le roi de France Philippe I\textsuperscript{er}, alors qu’elle mentionne explicitement Croth en territoire normand – mais Lucien Musset a montré combien fluctuants étaient les rapports à la souveraineté dans cette période et cette région particulières.}

\end{figure}

\textsuperscript{48} Voir notice en Annexe 1, n° 1-15, p. XX.
\textsuperscript{49} Voir notice en Annexe 1, n° 1-8.2, p. XX et Annexe 2, n° 2-9.4, p. XX.
\textsuperscript{52} \textit{Cartulaire Saint-Père}, p. 119. Localisation du lieu de \textit{Pinus} dans \textit{ibid.}, p. 577. Sur Ribaud, voir notice détaillée en Annexe 1, n° 1-5.1, p. XX.
\textsuperscript{53} Notice détaillée en Annexe 1 sur Gaston I et ses descendants, n° 1-5.2 et suiv., p. XX.

En rive droite de l'Eure, presqu'en face de Croth, Gaston était implanté à Sorel, où un château existait dès avant 1078, puisque son fils Hugues I de Châteauneuf l'utilisa vers 1078 pour accueillir ceux qui s'opposaient à Robert Courteheuse, alors en révolte contre son père Guillaume le Conquérant. Les droits familiaux s'étendaient jusqu'à Anet, comme nous le montre une charte de Saint-Père relative à un échange concernant la terre de Cussay.\footnote{Voir Annexe 4, p. XX.}

Selon le moine Paul, rédacteur du cartulaire de l'abbaye de Saint-Père, c'est également sous l'autorité féodale de Gaston de Châteauneuf que l'abbaye de Saint-Père transforma en prieuré l'église de Saint-Georges mentionnée plus haut, en la déplaçant au lieu actuel après avoir exproprié les habitants. Dès la seconde moitié du XI\textsuperscript{e} siècle, les Châteauneuf furent supplantés ici par la famille de Richebourg, qui en constituant sans doute un rameau, établi plus à l'est dans la seigneurie de Montfort.\footnote{Voie notice sur les Richebourg en Annexe 1, n° 1.}

On citera encore l'exemple de Marcilly-sur-Eure, avec l'implantation du lignage des Fulcold/Foucard/Foulques de Marcilly, dont le premier représentant connu, un certain Landry, ne portait d'ailleurs pas le prénom.\footnote{Voie notice sur les Marcilly en Annexe 1, n° 1.} On sait par une analyse du cartulaire de Coulombs que Foulques I était un miles de Hugues I de Châteauneuf, dans le dernier quart du XI\textsuperscript{e} siècle, et ses droits s'étendaient vers l'est, on y reviendra. Enfin, on notera le cas d'Adeline, qui vers 1060 donna à Saint-Père de Chartres un échange concernant la terre de Cussay.\footnote{Voir Annexe 4, p. XX.}

La poussée chartraine peut être également assez bien évaluée en examinant la carte des donations d'églises à des institutions religieuses (fig. 5) : on constate que la vallée de l'Eure fut totalement colonisée par l'abbaye Saint-Père de Chartres au cours des XI\textsuperscript{e} et XII\textsuperscript{e} siècles ; la majorité des implantations avait eu lieu avant 1127, comme en témoigne la grande charte accordée à cette date. Dès les années 1060, toute la vallée de l'Eure jusqu'à Anet était, en fait, contrôlée par la famille de Châteauneuf.

\textit{L'\textit{hinterland} dans le triangle Avre-Eure, de Dreux à Saint-André}\footnote{Astrid Lemoine-Descourtieux a publié plusieurs articles récents sur la frontière de l'Avre, référencés en bibliographie ; elle annonce dans les prochaines semaines la publication aux Presses Universitaires de Rouen et du Havre (PURH) un livre qui y sera consacré (La frontière normande de l'Avre de la fondation de la Normandie à sa réunion au domaine royal (911-1204) : évolution de la maîtrise militaro-économique d'un territoire frontalier). Il est probable que cet ouvrage contribuera à donner des précisions sur un sujet où elle est experte. Voir en attendant LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2004, parmi d'autres.} (fig. 6)

(\textit{fig. 6})
La situation fut nettement plus complexe au sud et au sud-est d’Ivry, et au sud de Saint-André.\(^{60}\)

**La donation de Leutgarde et l’influence chartraine. Illiers-l’Évêque**

Dès la seconde moitié du XI\(^{e}\) siècle, la région fut, d’une certaine manière, déstabilisée par le remariage de Leutgarde/Liég, veuve de Guillaume Longue-Épée, avec Thibault de Blois, puisqu’elle apporta à la famille de Blois-Chartres des droits sur une portion de territoire importante autour de Coudres, Marcilly-la-Campagne et Illiers-l’Évêque. Trois indices prouvent, à notre sens, que ce territoire, qui s’étendait peut-être jusqu’à l’Avre, avait été usurpé au détriment de l’église cathédrale d’Évreux : le premier résultat de la mention, presqu’anodine, du *Polyptyque d’Irminon* citée plus haut, indiquant que la localité de Saussay appartenait à une « église Sainte-Marie » qui ne pouvait être que la cathédrale d’Évreux ; le second indice résulte d’une mention laconique relative à un don fait à l’abbaye Saint-Taurin par quatre *miles* possédant Saint-Laurent-des-Bois (Eure), localité proche d’Illiers, suivant laquelle ils durent obtenir le consentement de l’évêque Gilbert (1071-1112), de qui était tenu le fief\(^{61}\) ; enfin, le troisième indice tient à l’acharnement avec lequel les évêques d’Évreux, à partir du milieu du XII\(^{e}\) siècle au moins, récupérèrent bribe par bribe une souveraineté sur le secteur\(^{62}\).

Quoi qu’il en soit, plusieurs églises ou domaines furent donnés par Leutgarde : Coudres devint prieuré de l’abbaye ligérienne de Bourgueil, l’église de Marcilly-la-Campagne toute proche lui appartenant. Et l’on sait que l’église d’Illiers fut alors donnée par Leutgarde à un *miles* chartrain nommé Avesgaud, qui la céda à son tour à l’église cathédrale de Chartres\(^{63}\). Il n’est pas inutile d’avoir en mémoire que cet Avesgaud, qui portait un prénom en usage dans la famille de Bellême, fut vraisemblablement la tige de la famille des seigneurs de Maintenon (Eure-et-Loir)\(^{64}\). On verrà plus loin que l’église d’Illiers fut


\(^{62}\) Voir p. 36. LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2005 parvient à une conclusion analogue concernant Illiers-l’Évêque, mais sans la faire renomrer aussi haut. On notera, sur ce plan, la mention par laquelle le roi Richard Cœur de Lion faisait état de cette situation, en parlant d’Illiers : *Dictus autem episcopus tenet a nobis illum feodum cum regali suo* (Annexe 3, n° 3-2, p. XX).

\(^{63}\) Publié par BAUDUN, 2006, pièce n° 1, p. 365-367. Voir Cartulaire N.-D. de Chartres, t. I, n° XI (vers 990). Cette donation a été commentée à de très nombreuses reprises, et nous ne pourrions citer tous les ouvrages qui l’ont évoquée.


\(^{65}\) Voir MOUTIE, 1873-1876, t. II, p. 546 et suiv. : lignée des Avesgaud/Germond. La généalogie des Maintenon dressée par Moutié est repose sur les chartulaires des prieurés d’Épernon et de Maintenon, qui appartenaient à Marmoutier, ainsi que sur le Cartulaire Saint-Père. Elle est sûre à partir d’Avesgaud Il, témoin de la fondation du prieuré de Maintenon en 1052-1053 († v. 1086), qui eut pour fils Germond II, lui-même père de Mainier, premier seigneur attesté de Maintenon, et d’une autre Avesgaud. Les relations entre Avesgaud Il, son père supposé
La basse vallée de l’Avre : Albert de Micy et les Le Riche

Vers 1030, Albert, abbé de Micy, de la famille des Le Riche, donna à Jumièges toute sa terre de Verneuil-sur-Avre (Le Vieux-Verneuil), ainsi que la chapelle du Mont-Baudry qui y existait, en présence de son fils Arnoul, futur archevêque de Tours, et de ses neveux, dont un Albert, parent d’Albert fils Ribaud de Brézolles.

Peut-on en déduire que la famille des Alberts possédait toute la basse vallée de l’Avre, dont auraient hérité par la suite les Brézolles-Châteauneuf qui constituèrent l’un des rameaux de cette famille prolifique ? Cette thèse est envisagée favorablement aujourd’hui.

Une donation, peut-être plus tardive, de ses droits sur Verneuil par un certain Richard se firent en revanche du consentement de Gilbert l’Evesque, seigneur de Tillières, dont les connexions étroites avec le monde chartrain-drouais et en particulier avec la famille d’Albert, ont été démontrées ; Garin de Rémalart donna également son assentiment, connectant cette fois la zone de Verneuil avec la famille de Châteauneuf. Cet acte montre toute la complexité de l’interprétation de données isolées dans le temps : en effet, il peut être vu comme une traduction naturelle de liens successoraux intervenus dans des familles interconnectées, ou au contraire comme la traduction d’une reprise en main volontariste de la part des ducs normands – les deux thèses ont été défendues.

Une fortification «adultérine» du comte du Perche à Illiers dans les années 1020 : Illiers-Combray ou Illiers-l’Évêque ?

Suivant une hypothèse récente, la zone aurait été affectée par la construction d’un castellum à Illiers-l’Évêque, dans les années 1007-1025, par Geoffroy Ier du Perche, vicomte de Châteaudun. Cette proposition repose en la transformant une assertion de l’érudit Charpillon, citée de façon fugitive par Lucien Musset ; elle mérite discussion. La fortification adultérine d’une localité de Islerae par Geoffroy Ier est attestée par une lettre de l’évêque Fulbert de Chartres bien connue adressée au roi Robert le Pieux, dont nous citons l’extrait intéressant en note. L’évêque rappelle que Geoffroy avait construit un château à Gallardon (Eure), qui fut détruit par le roi ; mais Geoffroy, non content de fortifier à nouveau Gallardon, édifica un château à Isleras, à l’opposé par rapport à Chartres, au milieu des villages tenus par l’église de Chartres.

Fulbert place donc Isleras-Illiers de façon diamétralement opposée à Gallardon, à l’ouest et de l’autre côté de Chartres ; on l’a identifiée généralement à Illiers-Combray, qui est exactement dans cette position par rapport à Gallardon, l’une située au sud-ouest-ouest, l’autre au nord-est est…, et à laquelle on peut appliquer sans peine la formule littéraire utilisée par Fulbert selon laquelle, « après que le mal est arrivé à l’église par l’est, maintenant il arrive par l’ouest ».

Germond I dit Finitimus, témoin de la fondation de Coulombs en 1028 (RHF, X, p. 613), et enfin le père supposé de ce dernier, Avesgau I qui serait celui d’Illiers, sont interpolés mais vraisemblables.

66 Cartulaire Saint-Père, p. 262.
72 Sur l’identification plus classique à Illiers-Combray, voir LEFEVRE, 1872 ; MARQUISE, 1907.
Quand bien même la nouvelle théorie est historiquement séduisante en raison des connexions géopolitiques de l’époque, on peut difficilement considérer que Illiers-l’Évêque convient à la description géographique de Fulbert, car la localité se situe à 50 km nord-nord-ouest de Chartres, bien plus loin qu’Illiers-Combray. Le fait que l’église d’Illiers-l’Évêque avait été donnée à l’église de Chartres par Avesgaud vers 990 ne peut servir de preuve définitive à l’identification, car Fulbert indique que la fortification de Isieras était « au milieu des villes » de l’église de Chartres – ce qui est bien le cas d’Illiers-Combray, et non celui d’Illiers-l’Évêque ; si elle avait été située précisément dans une ville dont l’église appartenait au chapitre, il n’aurait pas manqué de le signaler. La première certitude textuelle, on y reviendra, d’une fortification à Illiers normand date du règne d’Henri Ier, en 1112-1113 ; aussi s’arrêtera-t-on ici, prudemment, à cette donnée factuelle.

Une « féodalisation » incertaine de l’hinterland dans le secteur d’Illiers et à Illiers même

Si l’on en revient à l’occupation de l’hinterland, on ne possède en définitive que des indications très lacunaires sur l’occupation féodale de ce secteur durant le XIe siècle, car les premières familles de milites n’y apparaissent qu’à partir de la fin du XIe ou du début du XIIe siècle, et encore sont-elles extrêmement rares ; on citera ainsi les Marcilly, déjà évoqués ci-dessus, qui appartenaient, au moins à l’origine, à la familia des Châteauneuf, et dont les droits s’étendaient jusqu’à Saint-Laurent-des-Bois. La donation que ratifia Simon fils Landry de Marcilly, de la terre et de l’église de Saint-Laurent-des-Bois, ainsi que des droits d’usage dans les bois voisins, fut consentie par quatre milites d’origine inconnue, qui choisirent Saint-Taurin d’Évreux comme récipiendaire, preuve d’un rattachement Évrecin et normand de ces quatre personnalités.

Le contraste est donc intéressant ; on ne manquera pas de rappeler ici le fait qu’à quelques kilomètres plus au nord, dans la seigneurie de Saint-André, ce furent aussi quatre milites, mais cette fois d’origine montfortaine, qui donneront à Coulombs une partie de la dîme des hameaux de Ferrières et Tuileries vers 1060. Ceci est la preuve des croisements d’influences qui purent s’exercer dans cette zone tampon au cours du XIe siècle.

Le cas de la petite famille des Beaupuits implantée juste à côté d’Illiers-l’Évêque est également intéressant ; on peut penser, par les prénoms qu’en portèrent les membres, qu’elle fut proche de celle de Marcilly, mais elle était également vassale de la famille d’Illou dans cette petite seigneurie. Or les Ilou, bien que milites frontaliers, eurent également des attaches drouaise et brézolaise.

Dès avant 1127, et probablement avant la fin du XIe siècle, l’église d’Illiers fut donnée une seconde fois, cette fois à Saint-Père – cette donation étant à l’origine de difficultés postérieures entre les deux titulaires ; ceci, montre la réalité de l’influence chartro-drouaise, venant conforter l’influence déjà présente résultant de la première donation faite par Avesgaud. Les deux donations furent usurpées par la suite ; or l’on sait qu’en 1157, les dîmes, qui avaient été usurpées par un certain Pierre, fils de Guuffier, furent rendues à l’évêque d’Évreux, qui lui-même les partagea entre les deux ayant-droit, le chapitre de Chartres et l’abbaye Saint-Père. Son frère Guillaume et les enfants de ce dernier, qui habitaient Breteuil-sur-Iton, donnèrent leur consentement. L’usurpation d’établissements donnés à des établissements religieux provenait, en règle générale, de successeurs du donateur primitif, soit pour leurs besoins propres, soit pour investir un de leurs vassaux ; il est donc logique de penser que des ancêtres de ces deux personnages, ou leur seigneur, avaient dans le passé donné l’église à Saint-Père, et ce après qu’elle ait été usurpée au détriment du chapitre de Chartres !

On ne sait que peu de choses de cette famille Guuffier ; cependant Guillaume Guuffier apparaît comme témoin à une donation faite par Raoul Ier d’Illou à la léproserie du Grand Beaulieu dans les années 1140-1150, à côté de Landry de Beaupuits et de Crépin de Nonancourt, confirmant

73 On renvoie ici à nouveau aux ouvrages publiés et à venir de Astrid LEMOINE-DESCOURTIEUX, dont les propositions sont bien plus audacieuses que les nôtres.
74 Annexe 1, n° 1-16, p. XX.
75 Voir page 16.
76 Annexe 1, n° 1-3, 1-13, p. XX.
77 Sur la question des deux donations successives, voir p. 132.
l’implantation des Gouffier dans le secteur. Cet acte intervint dans le cloître de Danemarche à Dreux.

La petite lignée se maintint au XIIIe siècle dans la région, puisqu’un Guillaume Gouffier intervint à deux reprises dans des transactions relatives à l’abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois près Brézolles en 1214 et 1235. Plus tard, on trouve encore un autre Guillaume Gouffier, écuyer, dans la liste des militis devant service au roi dans le ressort d’Évreux ; des Gouffier avaient encore des droits à Illiers même entre 1281 et 1299.

Ce prénom est assez rare pour que l’on ne relève pas qu’il fut porté par une lignée percheronne, les seigneurs de Villeray (Orne, c10e Conneau), qui furent en relation avec les descendants d’Avesgaud à la fin du XIe siècle à propos de terres dans la région chartraine, ce qui laisse à penser qu’ils venaient eux aussi de Chartres, comme Avesgaud ; de fait, les descendants d’Avesgaud étaient vassaux de Aymeri/Haimeric 1er de Villeray et de son fils Gouffier 1er. Il n’est pas impossible que le Gouffier père de Pierre d’Illiers ait été un membre de cette famille, sachant qu’il n’eût guère été possible qu’il s’agisse de Gouffier 1er lui-même, décédé entre 1100 et 1107.

Si l’on en revient aux Châteauneuf, évoqués au début de ce paragraphe, eurent-ils eux-mêmes des droits sur ce secteur ? Leur mainmise sur la vallée de l’Eure et ses coteaux occidentaux directs peut le suggérer – on verra que des indices accèdent cette thèse -. Il a même été proposé que ces droits aient appartenu primitivement à la famille des Albert. Dans ce cas, les Gouffier auraient pu, peut-être, faire partie de leur familia.

En somme, les quelques éléments dont on peut disposer montrent que ce secteur fit l’objet d’une « colonisation » d’origine méridionale. Pierre Bauduin a montré, en étudiant l’honneur de Tillières-sur-Avre, qui se situait légèrement à l’Ouest, et était tenu par la famille Crespin, fidèle des ducs normands, à quel point les imbrications de Avre, qui se situait légèrement à l’Ouest, et était tenu par la famille Crespin, fidèle des ducs normands,

Une tentative de reprise en main par Guillaume le Conquérant dans les années 1058-60 ?

On sait, de façon exceptionnelle, que la propriété de Curtis Dominicus, Courdemanche, accueillit le 4 août 1060 le duc Guillaume, le jour même de la mort du roi de France Henri 1er : il y signa une charte en faveur de Saint-Père, en présence de ses principaux barons, au premier rang desquels figurait son sénéchal Guillaume fit Osbern. L’époque était à nouveau troublée : s’appuyant sur le château de Tillières, français depuis 1041, Henri 1er menait depuis 1053 des offensives répétées contre les marges sud du duché. C’est à cette occasion que Guillaume fit construire le château de Breteuil, confié à Guillaume fitz Osbern. En 1058, Henri 1er lança une nouvelle expédition sur le Perche, assiégé le château de Thimert, construit par Gaston 1er de Châteauneuf, que Guillaume avait précédemment pris et pourvu d’une garnison normande. Cette guerre ne se termina qu’après la mort du roi ; il n’est donc pas improbable que Guillaume ait été en campagne lorsqu’il séjourna à Courdemanche, peut-être pour sécuriser la zone de marche du triangle Avre-Eure, anticipant ce que fit un demi-siècle plus tard son fils Henri 1er Beauclerc. On sait que dans la première moitié du XIIe siècle, cette localité était aux mains d’une famille drouaisie, et rien n’interdit de penser que cela ait été le cas en 1060.

---

79 *Cartulaire Grand Beaulieu*, n° 59.
81 Voir la notice consacrée aux Villeray en Annexe 1, n° 1-27, p. XX.
82 LEMOINE-DESCOURTIEUX 2005, Sur tout ceci, voir p.36.
86 LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2005, p. 66, ne manque pas de souligner ce passage ducal ; il est pour elle le signe d’une « alliance épiphérique et opportune » entre Albert de Brézolles et le duc, car elle est convaincues qu’Illiers et

Anet-Bréval-Ivry
La rive droite de l’Eure


L’usurpation de l’allée de Neauphlette par les comtes de Vexin

(fig. 7)

Figure 7

En 1031, le roi Robert le Pieux, saisi par l’abbé de Saint-Germain Adraldus, arbitra un contentieux qui opposait celui-ci au comte du Vexin Druex [1888]. On apprend ainsi que le comte de Vexin tenait, en tant qu’avoué de l’abbaye, les villages de Neauphlette-Neelphyta, Fermeri Curtis, Lovaniolae, Domeri Mons, mais que, non contents de ces possessions, ses antécédents et lui-même avaient imposé des coutumes injustes et nombreuses sur le village de Dammartin-en-Serve-Dommartinus et ses appartenances, en particulier Longnes-Lauvuaniae ; ces exactions étaient devenues intolérables à l’abbaye. Or les quatre villages cités étaient sans aucun doute ceux que leurs propriétaires avaient donnés à l’abbaye au Xᵉ siècle, formant le petit territoire situé autour de Bréval, à l’est de la forêt de Diane, appelé « allée de Neauphlette », évoqué en Introduction [89].

L’arbitrage à la Salomon garantit à l’abbé que le comte cesserait toute exaction sur Dammartin et son territoire, mais qu’en revanche les quatre localités seraient tenues par le comte du roi lui-même, et non plus de l’abbaye. Ainsi, l’abbaye fut confirmée dans sa possession pleine et entière de Dammartin-en-Serve, Longnes et appartenances ; mais elle perdit définitivement tout droit sur les quatre autres villages, le roi lui-même actant l’usurpation féodale [90].

Courdemanche étaient en la main du premier à cette époque, ce qui, il faut le rappeler, n’est pas prouvé. Voir au sujet de Courdemanche et de la famille Le Drouais l’Annexe 5, p. XX.

87 Motte-Colas, 1957.
88 Charles Saint-Germain, n° LIII, p. 84-86. « Unde noverit tam presentium quam futurorum fidelium nostrorum universitas quod guidam noster comes, Drogo nomine, sub advocacionis jure quasdam terras de abbatia sancti Vincentii et sancti Germani tenebat in beneficio, scilicet Neelphytam, Fermeri Curtem, Lovaniolas, Domeri Montem, ad quas pater et antecessores sui addiderant multas et injustas consuetudines in villa quæ dicitur Domni Martini, cum omnibus sibi adiacentibus terris et masNILibus, scilicet in Liricurte, in Lentivilla, in Suumcurte, in Genestvilla, in Badamrete, in Spicarias, in Valde, in Aumasa, in Loputeo, in Mirebello [Mirbel, c15] Longnes]...”

89 La présence dans les quatre noms de localités de 1031 de Neauphlette et de Domeri Mons suffit pour l’affirmer. Concernant Lovaniolae, on remarquera que la seule localité d’un nom approchant dans ces possessions, ses antécesseurs et lui-même actant l’usurpation féodale.


Anet-Bréval-Ivy
Comment le comte de Vexin se trouvait-il, avant 1031, en position d’avoué de l’abbaye pour son alléue de Neauphlette ? On rappellera en premier lieu que les hommes libres de l’alléue de Neauphlette s’étaient donnés à l’abbaye de Saint-Germain au siècle précédent dans l’unique but d’échapper au service militaire ; or en théorie, comme le rappelait B.Guérard dans les Prolégomènes de son édition du Polyptyque, nul homme libre ne pouvait s’affranchir du service militaire en donnant ses terres à un établissement religieux sans autorisation du roi – ou de son représentant le comte91. Il n’est nullement exclu que l’abbaye, après le don des terres par leurs propriétaires, se soit trouvée dans l’obligation de confier leur défense au comte, puisqu’elle ne pouvait être plus assurée par les hommes qui y résidaient ; de toute façon, la délégation plus ou moins forcée de la défense aux comtes, par le biais de l’avouerie, fut un phénomène assez général à l’époque.

Ainsi est-on en mesure d’appréhender la façon dont le territoire de la paroisse de Neauphlette, d’abord terre d’hommes libres, donnée à l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés au début du Xe siècle, devint possession comtale pleine et entière, directement tenue du roi, en 1031, après avoir été terre d’avouerie. Bréval n’avait, à cette époque, qu’un statut secondaire, celui d’un simple hameau de cultivateurs, au point de n’être pas même évoqué sous ce nom dans la seconde énumération des lieux formant l’ « alléue » de Neauphlette, celle du diplôme de Robert l’Er en 1031.

Les influences de Mantes, Dreux et Montfort, et l’expansionnisme de l’abbaye de Coulombs

Cinquante ans plus tard, en 1080, Mantes était aux mains du roi, et des lignages de milites qui avaient primitivement gravité dans l’orbite des comtes, portant parfois la titulature de vicomtes, s’étaient implantés dans la ville comme dans ses abords sud. Ce fut le cas des Mauvoisin, dont le premier représentant connu, Raoul l’Er, engendra une famille prolifique qui s’implanta tout autour de Mantes92 ; la famille contrôla Rosny-sur-Seine, et, vers le sud et le sud-ouest, elle possédait des droits sur Lommoie, Fontenay-Mauvoisin, Boissy-Mauvoisin, Jouy-Mauvoisin, Perdreauville, Soindrés et bien d’autres villages et hameaux93. Fontenay-Mauvoisin conserve, au lieu-dit le Château-Fondu, les restes d’un site fortifié de fossés qui fut sans doute l’une de leurs résidences


94 Sur Hugues Estavel et son fils Anscher, voir note 930.
95 Voir ci-dessus, note 26.
96 Chartes Saint-Germain-des-Prés, t. I, n° LXIX.
En raison de la proximité géographique entre Dammartin et Richebourg, il est pratiquement certain que cet Henri, placé par Hugues Estavel, n’était autre que Henri de Richebourg, fils de Raimbert de Civry (Civry-la-Forêt, Yvelines), et frère d’Albert de Civry, déjà rencontré plus haut en tant que seigneur de Saint-Georges-Motel, près Dreux, sans doute apparenté à la famille de Châteauneuf, vassal des Montfort pour ses deux châteaux de Richebourg et Civry.

D’autres influences peuvent être décelées durant la seconde moitié du XIᵉ siècle, en provenance du sud, encore une fois du milieu drouais dont l’expansionnisme fut impressionnant. Ainsi en est-il de Hugues Bardoul, le puissant seigneur de Nogent-le-Roi et par intermittence de Dreux, mentionné comme seigneur éminent à Saint-Ililiers-le-Bois, très loin de ses bases drouaises ; ces droits furent transmis à Simon I de Montfort par l’intermédiaire de son épouse Isabelle de Broyes, fille de Hugues Bardoul. Le même Simon de Montfort est mentionné, quant à lui, à Mondreville – il est extrêmement vraisemblable qu’il tenait également de son beau-père les deux châteaux de Boissets et Thorold Malet, tenant du lieu, appartenait au milieu de Vernon. Il n’est, en définitive, qu’une seule localité de cette « ligne de démarcation » qui semble avoir échappé à cette influence drouaise : il s’agit de Tilly, mentionnée explicitement dans l’ancien huitième de Neauphlette de Saint-Germain-des-Prés, qui relevait des seigneurs de Montmorency. Il ne s’agissait pas d’une souveraineté théorique, puisque, vers la fin du XIᵉ siècle, le jeune héritier du fief de Flins dut faire, avec son frère et deux moines de Coulombs, le voyage à Montmorency pour faire approuver l’accord passé avec l’abbaye suivant lequel Tilly passait dans le domaine de l’abbaye. La plus proche des possessions de cette famille dans la région se trouvait à Marly-le-Roi (Yvelines), mais

Cette ligne d’influence drouaise, relayée par les Montfort à la fin du XIᵉ siècle, se traduit bien dans la carte des implantations monastiques par la série des églises données à l’abbaye nogentaise de Coulombs (fig. 8) : la succession d’implantations forme quasiment une ligne de démarcation entre la zone nord-est, totalement sous influence Mantaise, et la zone centrale que nous allons étudier maintenant. Elle se prolonge vers le nord, à Cravent, dont le seigneur était Albert de Cravent, fils de Nivard de Poissy-Septeuil, qui fut vicomte de Dreux, mais Thorold Malet, tenant du lieu, appartenait au milieu de Vernon-Mantes. À Blaru, implantation la plus septentrionale de Coulombs, le seigneur éminent était Simon I de Neauphle, sans doute de la famille des Poissy, mais le lieu, tenu par la famille éponyme de Vernon, relevait aussi d’Albert de Cravent dont le prénom pourrait suggérer une ascendance chartraine lointaine.

Il n’est, en définitive, qu’une seule localité de cette « ligne de démarcation » qui semble avoir échappé à cette influence drouaise : il s’agit de Tilly, mentionnée explicitement dans l’ancien huitième de Neauphlette de Saint-Germain-des-Prés, qui relevait des seigneurs de Montmorency. Il ne s’agissait pas d’une souveraineté théorique, puisque, vers la fin du XIᵉ siècle, le jeune héritier du fief de Flins dut faire, avec son frère et deux moines de Coulombs, le voyage à Montmorency pour faire approuver l’accord passé avec l’abbaye suivant lequel Tilly passait dans le domaine de l’abbaye. La plus proche des possessions de cette famille dans la région se trouvait à Marly-le-Roi (Yvelines), mais
elle était bien trop lointaine pour justifier une telle présence ; aussi doit-on plutôt penser que les Montmorency furent, à un moment quelconque, choisis comme avoués par l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour leur domaine de Tilly. Une preuve indirecte en est donnée par la controverse qui opposa en 1080, après la donation, les deux abbayes à propos de leurs droits respectifs sur le lieu, qui avait dû être usurpé, comme tant d’autres ; il va de soi que l’apparation de la seigneurie de Bréval aux mains Robert d’Ivry-Bréval

Vers 1080-1090, les localités et églises données à Coulombs firent apparaître l’objet d’une revendication en souveraineté – voire d’une usurpation – par un miles du château d’Ivry du nom de Robert. Comme on l’a vu plus haut, ce Robert, fils d’un autre Robert, avait déjà confirmé, sans doute vers 1060-1070, la donation par le miles Bernard à l’abbaye Saint-Père de l’église de Nantilly, sur la rive droite de l’Eure, prouvant ainsi qu’il avait des droits sur les terres de l’ancien allée de Neauphlette. Or tant à Saint-Ililius-la-Ville, qu’à Mondreville et à Tilly, donnés par les seigneurs du lieu avec le consentement des seigneurs dominants extérieurs, il fallut à l’abbaye de Coulombs négocier durement avec Robert II pour obtenir contre dédommagement une confirmation qu’il n’avait pas donnée. Le cas est particulièrement net à Tilly, où Guillaume de Tilly avait donné l’église et l’acte montre également que les loyers respectifs sur le lieu, qui avait dû être usurpé, comme tant d’autres ; il va de soi que l’apparition de la seigneurie de Bréval aux mains Robert d’Ivry-Bréval

Le territoire contrôlé par Robert II à la fin de sa vie s’étendait entre l’Eure et les localités précitées ; il tenait Bréval, où il avait fondé un prieuré de l’abbaye du Bec à une date inconnue ; vers le sud il possédait des droits sur Oulins (Eure-et-Loir, à côté d’Anet) ; il est probable que son père ou lui-même ont été également à l’origine d’un autre prieuré du Bec, celui-ci à Rouvres (Eure-et-Loir), dans les terres dépendant d’Anet ; cette fondation fait figure d’exception normande dans une zone où les abbayes méridionales sont plus nombreuses que dans les terres dépendant d’Anet ; le don de l’abbaye du Bec possédait l’église de Rouvres dès avant 1092, comme en témoigne une lettre adressée par l’abbé Thibault de Coulombs à Anselme, où il lui donnait les droits de Coulombs sur l’église et la dîme de Rouvres, et l’autorisait à tenir une chapelle sur l’île Saint-Côme de Mantes qui appartenait à Coulombs. La donation de Bréval à Robert II ne sont connues que de façon indirecte, par la charte de confirmation donnée par Simon d’Anet dans la seconde moitié du XIIe siècle, vraisemblablement entre 1150 et 1160 ; voir Annexe 3, no 3-1, p. XX. La donation de l’église de Bréval et la fondation du prieuré du Bec par Robert II sont connues que de façon indirecte, par la charte de confirmation donnée par Simon d’Anet dans la seconde moitié du XIIe siècle, vraisemblablement entre 1150 et 1160 ; voir Annexe 3, no 3-1, p. XX. La donation de l’église de Bréval et la fondation du prieuré du Bec par Robert II ne sont connues que de façon indirecte, par la charte de confirmation donnée par Simon d’Anet dans la seconde moitié du XIIe siècle, vraisemblablement entre 1150 et 1160 ; voir Annexe 3, no 3-1, p. XX.

Voir POREE, 1903, p. 357 (charte de confirmation des biens de l’abbaye datée de 1194).
On retrouve ici les limites approximatives de l'ancien allée de Neauphlette, qui s'étendirent au nord, vraisemblablement dès 1031, jusqu'à Chaignolles (Eure, c10e Chaingnes) (fig. 21). Le territoire butait un peu plus au nord sur l'ensemble territorial de Pacy-sur-Eure, situé en Normandie ; il était cantonné à l'est par les territoires Montfort, au sud-est par celles des Montfort et de leurs vassaux Richebourg. Vers le sud, sur l'Eure, ils venaient confronter les possessions du Châteauneuf dans la vallée de l'Eure, et plus bas celles des Marcilly.

Les événements relatifs plus hauts semblent montrer que les droits de Robert II sur ces territoires furent acquis relativement tardivement dans le XIIe siècle, mais pourtant assez tôt pour empêcher la progression des milites de la sphère des Bardoul et Châteauneuf, ou de celle des Mauvoisin et Estavel jusqu'en face d'Ivy et jusqu'à Bréval. La cartographie a posteriori semble montrer qu'un véritable bloc tampon se mit en place entre l'Eure et ces zones d'influence française ; et les contestations en souveraineté de Robert II paraissent montrer, quant à elles, que ce miles maître du terrain entre Nantilly et Bréval, fit valoir dans les années 1070-1080 d'anciens droits, contestés ou usurpés par d'autres, pour recouvrer la totalité de l'ancien territoire de l'allée de Neauphlette, en admettant que celui-ci a constitué un bloc juridiquement stable. L'impression est d'autant renforcée que Robert II choisit un monastère normand pour desservir Bréval, Rouvres et le Tertre-Saint-Denis, alors que toute la périphérie choisissait Coulombs.

Robert I et Robert II d'Ivy-Bréval : données factuelles et conjectures

On ne sait quasiment rien de Robert I d'Ivy-Bréval, hormis qu'il eut pour épouse une certaine Aubéée, et pour fils Robert II, ce qui résulte de la charte déjà citée de donation de l'église de Nantilly. Il a été établi de façon à peu près certaine qu'Aubéée était la fille illégitime de Hugues, fils de Raoul d'Ivy et évêque de Bayeux ; elle avait eu en dot la terre de Grosseœuvre (Eure), qui demeura ensuite dans la famille des Ivy-Bréval. Après la mort de Robert I (vers 1060-65), Aubéée épousa en secondes noces Albert de Cravent, avec lequel elle résida à Pacy-sur-Eure.

Dès avant la mort de son père, avant 1065 au plus tard, Robert II avait épousé Hildeburge, fille de Hervé I de Gallardon (v.1037 - v.1090), lui-même probablement fils d'Albert, premier seigneur connu de ce château, qui appartenait à la grande et prolifique famille des Le Riche. Cette union montre que le statut des Ivy-Bréval dépassait dès cette époque celui de simples milites castri cantonnés à leur garnison et son environnement proche ; selon toute vraisemblance, ils étaient déjà en possession des droits sur la rive droite de l'Eure, et probablement avaient créé le nouveau chef-lieu de Bréval, avec son prieuré du Bec-Hellouin (fig. 9). Le moine redacteur de la notice relative à Hildeburge, évoquait Robert II comme ayant été de bonne extraction et bien doté de moyens (generosus et facultatibus locupletatus).

Sans doute avaient-ils acquis également un statut dominant au sein des milites du château d'Ivy, mais en aucun cas ils n'étaient titulaires des droits seigneuriaux, dont nous avons supposé plus haut

119 J. Depoin, dans Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 471 n. 924, affirme péremptoirement que Robert I « est le Robertus de Evriaco (rectification qui s'impose pour Robertus de Luriaco), l'un des chevaliers d'Aubert III Le Riche, qui souscrit la donation de Brévallos à Saint-Père-en-Vallée (Arch. dép. Eure-et-Loir, H 398 ; Inventaire publié par M. René Merlet, p. 53 [MERLET, 1861, 1897] : texte différent de celui édité par GUERARD, p. 128) ». Par Aubert III le Riche, Depoin désignait Albert de Brévallos, mais rien n'est plus faux que cette affirmation : l'original de cette charte (Arch. dép. Eure-et-Loir, H 398), que nous avons consultée, mentionne bien Luriaco, parfaitement lu par Merlet, localité dont le nom actuel est Luray, commune du canton de Dreux (sur Luray, voir par exemple Cartulaire Notre-Dame-de-Chartres, t. III, p. 275 ; Cartulaire Tiron, t. II, p. 283).

120 Don de l'église de Grosseœuvre à l'abbaye Saint-Taunor d'Évreux par Albereda : Cartulaire Louviers, p. 62.


qu'ils étaient exercés par Roger d'Ivry. L'origine de Robert II était pourtant bien ici, à Ivry, comme en témoignent les quelques chartes où il est appelé Rodbertus de Ibreio, avec toutes les variantes orthographiques.


Robert II paraît avoir été – comme la plupart de ses contemporains – très sourcilleux sur la question du non-amortissement des biens aumônés aux établissements religieux : on sait que ces donations, même consenties à titre perpétuel, étaient invariablement remises en cause par les héritiers au moment de la succession du donateur. En général, les héritiers reprenaient possession des biens ou droits donnés, surtout s'ils n'avaient pas été présents lors de la donation, jusqu'à obtenir de la part de l'établissement religieux ainsi spolié une compensation ; l'accord monnayé était ensuite pudiquement appelé aumône ou donation, voire tout simplement confirmation. La fréquence du procédé nous vaut aujourd'hui le nombre considérable de donations-confirmations, d'autant que les seigneurs dominants agissaient de la même manière que les héritiers.

On a vu que Robert II agit de la sorte à propos de l'ensemble des églises données à Coulombs par les milites dont les terres relevaient de lui ; il fit de même pour certaines des terres faisant partie de l'héritage de son épouse, comme la terre d'Écancourt à Jouy-le-Moutier (Val-d'Oise), qu'une tante d'Hildeburge avait donnée à l'abbaye Saint-Père en 1062. Un texte du cartulaire de Saint-Père relate cette donation, et l'usurpation de la terre que pratiqua, selon le moine Paul, Hildeburge elle-même, aidée par son mari, après le décès de sa tante sans enfants. Robert était qualifié dans ce texte, qui fut
écrit dans les années 1070 : Robertus, miles de castro Ebroico\textsuperscript{126}. Orderic Vital écrivait pourtant à propos de Robert II et de son épouse, qu’ils étaient nobles et pleins de grandeur d’âme (nobiles et animosi) ; mais, à vrai-dire, ils ne sont évoqués dans son histoire que par antithèse à leur fils Ascelin.

Nous n’avons pu trouver d’autres traces du personnage, si ce n’est une mention postérieure du cartulaire de Saint-Père, où il apparaît avoir effectué, ou seulement confirmé, le don d’une terre, dite de Bisart, située sur la paroisse d’Oulins (Eure-et-Loir, à l’est d’Anet)\textsuperscript{127}. On le trouve également comme témoin lors de la donation de l’église de Boissets par Raoul de Civry à l’abbaye de Coulombs\textsuperscript{128}. À la fin de sa vie, au plus tard vers 1090, c’est à l’abbaye Notre-Dame d’Ivry qu’il signa la donation à Coulombs de Mondreville, Saint-Illiers et Tilly\textsuperscript{129}.

Les Robert d’Ivry-Bréval et les familles environnantes

On s’est souvent interrogé sur le lien éventuel qui aurait pu exister entre Robert I et Robert II d’une part, Hugues et Roger d’Ivry évoqués plus haut d’autre part. En effet, le fils de Robert II, Ascelin Goël, possédait la terre de Fréneuse qui lui était venue « de l’hérédité de Hugues Pincerna », avant de la donner à l’abbaye du Bec\textsuperscript{130} ; un autre indice serait apporté par la mention, en 1172, du fief de l’incarnatus, c’est-à-dire de l’échansonnerie, tenue par Galeran d’Ivry, petit-fils de Robert II, pour lequel il devait le service d’un miles au duc-roi\textsuperscript{131}. Selon toute probabilité, comme le remarquait déjà Mauduit, ce fief du incarnatus était une réminiscence de la fonction occupée par Hugues. On ajoutera à ces indices le fait que, à la fin de la vie de Hildeburge, épouse de Robert II, son fils Ascelin donna à Saint-Martin de Pontoise « la dîme des sterlins de ses revenus en Angleterre »\textsuperscript{132}. Or les deux Robert d’Ivry-Bréval ne participèrent pas à la Conquête, et ne sont nulle part mentionnés dans le Domesday Book ; il est donc probable, ici encore, que ces revenus soient provenus de Hugues ou de Roger d’Ivry.

Pour ténus qu’ils soient, ces indices paraissent convaincants, sans pour autant qu’on soit en mesure d’établir en quoi ce serait le type de parenté qui exista entre ces deux paires. Le fait que la charte de confirmation du prieuré du Hamel à Bréval se réfère explicitement à Hugues, semblerait suggérer que celui-ci mourut sans héritiers directs, et qu’une partie de son héritage passa aux Ivy-Bréval ; les deux familles cousinaient peut-être.

Une autre suggestion quant aux parentés avait été proposée par Joseph Depoin, qui voyait un cousinage entre la famille de Richard fils d’Herluin, seigneur de Saint-André, et les Robert d’Ivry-Bréval ; sa démonstration, qui visait à expliciter la dévolution au début du XIIᵉ siècle des biens de Richard à Ascelin Goël, fils de Robert II, était totalement fautive\textsuperscript{133}. Nous tenterons de montrer plus loin que cette dévolution ne fut pas strictement héréditaire\textsuperscript{134} ; pour autant, des liens existèrent certainement, ne serait-ce que de voisinage, et sans doute plus — une fois encore, la possession de Saint-Illiers-la-Ville par Richard fils Herluin, dans les terres de rive droite des Robert, ne peut être pure coïncidence.

\textsuperscript{126} Cartulaire Saint-Père, p. 184. La terre est appelée Aiga Curtis dans le texte. Comme l’indiquait Guérard, il s’agit d’Écancourt, sur la commune de Jouy-le-Moutier, où l’on sait qu’Hildeburge possédait une autre terre sur laquelle elle se retira, et non d’Aincourt (Yvelines), comme le suggère Bauduin, 2006, p. 281.

\textsuperscript{127} Cartulaire Saint-Père, p. 601.

\textsuperscript{128} Annexes 2, n° 2-3-2, p. XX

\textsuperscript{129} Annexes 2, n° 2-15-3, p. XX.

\textsuperscript{130} Voir Annexes 2-2, p. XX et note 19.

\textsuperscript{131} Registres Philippe Auguste, p. 270. Il est peu probable que ce fief ait concerné des biens situés à Ivry, de même que celui de Fréneuse qui se situait en Seine-Maritime. On peut se demander si ce fief du incarnatus ne transparaît pas, de façon tardive, dans l’aveu de la baronnie d’Ivry en 1456 : en effet, après la liste de toutes les possessions du baron agglomérées autour d'Ivry, l’aveu mentionne trois propriétés totalement disjointes. La première consistait en un demi-fief à Saint-Martin-de-Villedieu, dans le pays de Caux ; la seconde en un quart de fief situé à Blouquetot, dans le bailliage de Rouen ; la troisième enfin en un fief situé à Combon, au bailliage d’Évreux (publication de l’aveu dans Mauduit, 1891, p. 498-199).

\textsuperscript{132} « Vita Hildeburgis », in Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 53.

\textsuperscript{133} Dans son annexe consacrée à la famille d’Ivry, J. Depoin a fait une incroyable confusion entre Richard fils d’Herluin et Richard « de Beaufai » (en fait Beaufou), gendre de Raoul d’Ivry (Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 471) afin de justifier la parenté entre le premier et Ascelin Goël. La démonstration qui s’ensuit est particulièrement vicieuse, tant elle est présentée avec assurance ; Bauduin, 2006, p. 243, la réfute de façon fort heureuse.

\textsuperscript{134} Voir plus loin, p. 34.
Pour terminer, on remarquera l’absence notable de Robert II d’Ivry-Bréval dans les chartes contemporaines relatives à des donations, confirmations, renoncements à usurpation ; nous avons cité celle où il apparaît lors de la donation de l’église de Boissets, mais il n’est cité dans aucune des grandes chartes relatives aux abbayes normandes avoisinantes. Tout se passe comme s’il s’était limité à la fondation du prieuré de Bréval ; peut-être effectua-t-il également des dons à l’abbaye d’Ivry, mais nulle trace n’en a été conservée, alors que l’on sait que sa veuve Hildeburge fonda l’aumônerie accolée à l’abbaye : selon la Vita Hildeburgis, cette dernière fonda auprès de l’abbaye d’Ivry une aumônerie destinée à accueillir des pauvres et les pèlerins, et la dota d’un four, sur une propriété lui appartenant ainsi qu’à son fils Goël.135

Mais cette lacune n’est pas sans traduire un autre fait : les relations des Robert avec les milieux environnants semblent avoir été des plus réduites. Sans doute faut-il être très circonspect, en raison de la disparition de trop de sources. Ainsi, on signalera une fois encore le témoignage de Robert II à un acte relatif à l’église de Boissets ; plus intéressant, on sait par un acte de Coulombs que c’est dans la maison de Robert II, au castrum d’Ivry, que Foulques I de Marcilly décéda136. On ignore malheureusement tout de la raison du séjour de Foulques, qui était un miles de Hugues de Châteauneuf, dans un castrum aussi évidemment normand qu’Ivry ; si cette raison était pacifique – la charte ne donne pas de raison d’en douter, ceci aurait pu traduire une certaine proximité entre les Ivry-Bréval et les familles tenant de Châteauneuf et de l’orbite française.

Ivry, Bréval et Anet dans les années 1090

Ainsi, au terme de cette évocation, il est possible de dresser quelques propositions, en les assortissant des réserves liées à leur côté souvent spéculatif.

Le premier constat, qui se dégage de façon très forte, tient à la réalité et à l’impact de la frontière entre France et Normandie au nord d’Anet, constituée par le cours de l’Eure, prolongée par la ligne immatérielle séparant la future châtellenie de Pacy de celle de Bréval. De chaque côté de cette frontière, l’histoire qui se lit est profondément différente, même si certains acteurs de cette histoire se retrouvent de part et d’autre.

Côté normand, l’évolution est profondément et définitivement marquée par deux paramètres très forts : d’une part l’implantation, à la fin du Xᵉ siècle, d’un haut dignitaire à Ivry, Raoul demi-frère du duc Richard Iᵉʳ, pour assurer la garde de cette frontière grâce, en particulier, au château construit en ce lieu ; d’autre part le caractère « rendable » ad nutum au duc de toute fortification. Le premier de ces deux paramètres eut pour conséquence d’établir de façon durable dans la région une lignée, celle des descendants de Raoul, constituant d’une certaine façon la strate sociale supérieure : ce furent les Breteuil et, sans doute, les Ivry, voire Herluin et son fils Richard. L’importance de ces personnalités dépassait d’ailleurs très largement le cadre purement local ; mais leurs droits, directs ou éminents, couvraient le territoire de Breteuil situé à l’arrière jusqu’à Ivry, et d’Ivry à Pacy.

Le second paramètre détermina vraisemblablement l’évolution de la fortification d’Ivry elle-même, et de son occupation. La révocabilité de la garde de la forteresse frontière eut pour conséquence, au moment de la traîtrise de Hugues de Bayeux, une dépendance directe de l’autorité ducale, et le maintien d’une garnison de milițes dont les Ivry-Bréval firent partie, vraisemblablement au sommet de la hiérarchie.

Côté français, l’évolution fut profondément différente ; ici, par un mécanisme d’appropriation qui reste obscur, la lignée des Robert prit le contrôle d’une zone qui correspondait à l’ancien alleu de Neauflette de l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il est peu probable que cette prise de pouvoir en rive droite ait pu se faire à l’insu des comtes du Vexin et seigneurs de Mantes, qui avaient la souveraineté du territoire, d’après la charte de 1038 ; peut-être le décès du comte Dreux I en 1035 a-t-il ouvert une période de relative vacance dans ces zones marginales, en majorité couvertes de forêts si l’on en croit les textes mentionnant les essartages qui intervinrent aux XIᵉ et au XIIᵉ siècle.

Rien de bien nouveau ici ; ce phénomène a été amplement décrit par D. Power dans son analyse des frontières franco-normandes. La particularité réside, en fait, dans la présence d’une famille de milițes

135 Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, p. 51.
136 Annexe 1, n° 1-16.1, p. XX.
qu'on peut considérer comme soldés côté normand, même si ce terme est caricatural et faux, et dotés de droits seigneuriaux côté français. On ne connaîtra vraisemblablement jamais l'origine de ces deux Robert d'Ivry-Bréval ; furent-ils d'abord milites d'Ivry, ou au contraire milites dominants côté Bréval ? Leurs premières donations au Bec et à Saint-Évroult montrent, d'une certaine façon, leur attachement culturel aux abbayes normandes, face à l'expansionnisme de l'abbaye de Coulombs, et semblent faire incliner pour la première branche de l'alternative.

Cette implantation en zone française fit, d'une certaine manière, obstacle également à l'expansionnisme des milites de l'orbite drouaise ou montfortaine : de facto sinon de jure, les Robert d'Ivry-Bréval supplantèrent les anciens droits des Hugues Bardoul, Simon I de Montfort, et autres dignitaires du sud-ouest. Pour autant, il n'est pas impossible que dès avant la fin du XIe siècle, des liens se soient tissés entre les Ivry-Bréval et les Montfort, liens attestés à partir d'Ascelin Goël, le fils de Robert II.

On ne peut assurer que les Robert aient, avant le dernier quart du XIe siècle, conforté leur pouvoir par la construction d'un château ; mais la fondation par Robert II à Bréval du prieuré du Hamel de l'abbaye du Bec fut la marque d'une prééminence nouvelle de la localité par rapport à la géographie préexistante de l'alleu de Neauphlette. De même, l'anecdote relative à l'affaire de Raoul de Cravent montre que vers 1080, Bréval jouait le rôle de chef-lieu.

En revanche, la situation de la frontière au sud était moins évidente, en raison de l'existence de la zone d'influence de Dreux et de Nogent-le-Roi. Si nominalement, la rive gauche de l'Eure était en Normandie, elle releva des comtes de Dreux, puis des descendants de Hugues Bardoul, Albert fils Ribaud, Gaston fils Raoul le Barbu. Il ne semble pas que le périmètre des Ivry-Bréval ait, dans les trois premiers quarts du XIe siècle, se soit étendu jusqu'à cette zone.

---

137 Voir Annexe 2, n° 182, p. XX.
CHAPITRE 2 : LA CONSTITUTION D’UNE SEIGNEURIE DE FRONTIERE PAR ASCELIN GOËL (1090-1120)

Figure 10
La mort de Guillaume le Conquérant, en 1087, ouvrit une période d’une trentaine d’années durant lesquelles la géographie féodale micro-régionale se modifia profondément. Bien qu’il soit toujours délicat de découper l’histoire en tranches de temps marquées par des événements plus saillants que d’autres, force est de procéder ainsi pour les besoins de la narration. Ainsi distinguerait-on ici trois chapitres marquants de cette période : la lutte de pouvoir autour d’Ivry-la-Bataille, qui s’ouvrit en 1089 pour ne s’achever que vingt ans plus tard ; la reprise en main du triangle Avre-Eure par les rois anglo-normands, qui s’acheva vers 1112 ; la révolte d’Eustache de Breteuil, en 1119, qui vint clôturer cette période.

Le personnage central dans la région, durant toute cette période, fut Ascelin Goël, dit sur le tard Goël d’Ivry. Robert II d’Ivry-Bréval et son épouse Hildeburge avaient eu au moins trois fils, Ascelin surnommé Goël, Guillaume et Robert. Le deuxième et le troisième n’ont laissé aucune trace dans la documentation ; en revanche, l’aîné a marqué l’histoire régionale, comme on le sait grâce aux récits d’Orderic Vital commentés à l’envi depuis deux siècles. Ascelin dut naître vers 1060 ; il mourut près de soixante ans plus tard, entre 1116 et 1119. Le premier fait d’armes rapporté par Orderic remonte à 1087 : à cette date, Ascelin Goël se lança en avant-garde dans l’expédition punitive décidée par le duc-roi Guillaume contre Mantes, après le raid dévastateur mené par Raoul II Mauvoisin et Hugues Estavel. Sans doute Ascelin était-il animé d’un esprit de revanche, car les deux compères avaient mené leur raid sur les « terres de Roger d’Ivry », et avaient dû toucher les intérêts de la famille d’Ivry-Bréval. On sait ce qu’il advint de Guillaume le Conquérant lors des représailles : blessé à Mantes après la prise de la ville, il mourut quelques jours plus tard, laissant le duché à son aîné Robert Courteheuse, et le royaume d’Angleterre à Guillaume le Roux.

La lutte de pouvoir autour d’Ivry et ses conséquences

Les événements de 1088-1092 et les luttes entre Guillaume de Breteuil et Ascelin Goël

Les équilibres toujours fragiles qu’avait maintenus Guillaume le Conquérant volèrent en éclats dès après sa mort. Sur fond de guerres tournantes que se menèrent alors les barons de l’Évrecin, qu’il s’agisse du comte d’Évreux, du seigneur de Conches Raoul II de Tosny, et de leurs alliés, la garde du château ducal d’Ivry passa aux mains de Guillaume de Breteuil, seigneur de Pacy-sur-Eure et de l’honneur de Breteuil, après des tractations qui impliquèrent le duc Robert Courteheuse, le comte de Beaumont Roger et son fils Robert I, comte de Meulan.

Vraisemblablement ceci ne faisait-il pas l’affaire d’Ascelin Goël ; Ascelin s’empara par ruse du château d’Ivry, qu’il remit au duc Robert Courteheuse. Selon Orderic Vital, un incident mettant en cause...
son jeune frère Guillaume avait mis le feu aux poudres ; mais il est probable que ce ne fut ici qu’un déclenchement. Sans doute Ascelin estimait-il ses droits héréditaires supérieurs à ceux de Guillaume de Breteuil ; il était, en effet, l’arrière-petit-fils de Hugues de Bayeux du fait de sa grand-mère Aubéée, fille illégitime de ce dernier, alors que Guillaume était, lui, son petit neveu du fait d’Emma, la sœur de Hugues de Bayeux. Peut-être profita-t-il également de la situation difficile dans laquelle se trouvait alors Guillaume de Breteuil, impliqué dans la guerre de l’Évrequin, et fait prisonnier par Raoul II de Tosny.

Guillaume de Breteuil ne put récupérer le château que contre une rançon substantielle versée au duc. Il semble qu’il ait alors chassé d’Ivry Ascelin Goël, et qu’il lui ait retiré le commandement de la place (presidatum ibreii).

Celui-ci parvint à rallier à sa cause Amaury II de Montfort et son demi-frère Richard, ainsi que nombre de chevaliers français ; dans une bataille ouverte, Guillaume de Breteuil fut à nouveau fait prisonnier, ainsi que beaucoup d’autres ; Amaury II y trouva la mort. Guillaume fut alors mis aux fers sans ménagement, habillé de chemises mouillées en plein hiver ; au bout de quelques semaines, une paix fut négociée, par laquelle Guillaume s’engageait à verser une rançon à Ascelin (de 1000 à 1500 livres drouaises), à lui donner sa fille illégitime Isabelle en mariage, et enfin à lui remettre la tour d’Ivry.

Guillaume ne pouvant se satisfaire d’une telle humiliation, reprit la guerre l’année suivante, investit l’abbaye d’Ivry pour faire le siège du château ; mais Ascelin incendia l’abbaye, forçant les assiégeants à décamper. Guillaume put prendre la fuite, mais pas ses compagnons qui durent verser rançon – nouvelle source d’enrichissement pour Ascelin. Enfin, en désespoir de cause, Guillaume de Breteuil fit appel au roi Philippe Ier et au duc de Normandie Robert, contre rémunération selon Orderic Vital ; à la fin de l’hiver 1092, le siège fut mis devant le château de Bréval, avec le déploiement de machines de guerre conçues par un ingénieur qui participa quelques années plus tard à la prise de Jérusalem. En définitive, Ascelin finit par composer devant une telle force, et consentit à rendre Ivry à Guillaume de Breteuil, qui conserva le château en sa main jusqu’à sa mort en 1103.

La fortification par Ascelin Goël de ses terres françaises

La guerre sans merci des années 1089-1092, suivie de l’éviction d’Ascelin, eut certainement pour conséquence la création, par lui qui n’était plus que seigneur de Bréval, d’un ensemble de fortifications destinées à asseoir son pouvoir en rive droite (fig. 10).

Orderic Vital crédite à plusieurs reprises Ascelin d’avoir construit une puissante fortification à Bréval, dès avant 1092. La tour maîtresse de Bréval est mentionnée dans quelques actes du premier tiers du XIIe siècle ; mais la profonde transformation du site urbain depuis le XVIIe siècle rend malheureusement très difficile la restitution de ce que put être cette fortification redoutable, selon l'historien contemporain.

La fortification d’Anet est moins bien documentée, mais les sources font état de l’existence d’un château à Anet aux mains d’Ascelin Goël en 1116. Il est probable que la fortification de ce lieu fut établie pendant l’épisode de 1089-1092, voiture juste après, lorsqu’il se trouva de fait évincé d’Ivry, et chercha à faire pièce à Guillaume de Breteuil. Comme on l’a vu, les Ivry-Bréval disposaient certainement de droits sur Anet, en tant que partie de l’ancien allé de Neauphlette ; on maîtrise cependant mal leurs relations avec leurs voisins de Châteauneuf à Sorel, ainsi qu’avec les familles locales, qu’il s’agisse de la famille d’Adeline fille d’Ingenulphe, ou de celle d’Amaury de Neauphlette, puissant seigneur des Ardres, et que contre une rançon substantielle versée au duc.

On peut noter que deux enfants d’Ascelin, fils d’Alain, furent évêques ; le père de l’un d’entre eux s’appela Hugues de Bayeux, et l’autre est également évêque d’Ivry.


Comme le remarque l'auteur de la notice du Complete Peerage, t. VIII, p. 210, la date finale de 1092 pour le siège est donnée de façon incontestable par une charte de Philippe Ier datée de 1092, quando rex obsidieret castrum quod dicitur Breherava[lis].

Voir la notice détaillée sur le château p. 105.

En 1116, confirmant la donation faite par sa mère de la terre de Jouy-le-Moutier, Ascelin rappelait que cette donation fut consentie alors que sa mère se trouvait au château d’Anet (apud Anetum castellum) (Cartulaire Notre-Dame de Pontoise, no LVII). Il est intéressant de noter que deux enfants assistèrent à la signature de la charte par Hildeburge ; ils étaient à Anet en tant qu’otages, l’un étant Osmond, fils du vidame Robert de Gerberoy (dans le pays de Bray), l’autre Robert, fils de Robert de Buhy (en Vexin français) – mais on ignore de quels accords ils étaient les garants. Il est donc incontestable que le château était bien la propriété d’Ascelin.

Anet-Bréval-Ivry

Page 32
encore avec Simon d’Anet. Les Châteauneuf possédaient quelques droits dans le territoire d’Anet, cependant il ne semble pas qu’ils en aient jamais été seigneurs.

Ce dernier, qui est mentionné seulement par Orderic Vital, se croisa en 1106 à l’appel de Bohémond de Tarente, prince d’Antioche, lors du mariage de celui-ci avec Constance de France à Chartres ; nombre d’autres chevaliers répondirent à l’appel, parmi lesquels Raoul et Gacelin de Pont-Échanfray, Robert de Maule et Hugues Sans-Avoir. L’année suivante, Simon était avec Bohémond au siège de Durazzo ; c’est la dernière fois qu’il est évoqué par l’historien. Il est pour nous possible que Simon ait été un l’un des sept fils dont Orderic Vital gratifia Ascelin : en effet, un petit-fils d’Ascelin fut nommé Simon, dans la seconde moitié du XIIe siècle, et il reçut en partage la seigneurie d’Anet, comme on le verra. Il aurait été doté de ce prénom en hommage à son oncle, qui avait dû recevoir en partage la seigneurie d’Anet, suivant la coutume normande.

Quoi qu’il en soit, le mode d’implantation du château d’Anet et de son bourg de façon indépendante du noyau villageois originel, que nous étudierons dans la seconde partie, semble montrer que la mainmise d’Ascelin Goël sur la localité s’effectua au détriment de ce noyau originel, pouvant induire une prise de possession par la force sur les tenanciers des droits seigneuriaux préexistants.

Entre Bréval et Anet, sur la rive droite de l’Eure, légèrement au nord-est d’Ivry et en visibilité réciproque avec ce dernier, le château de Guainville n’est mentionné en tant que tel que dans la liste des châteaux et forteresses de Philippe Auguste. Situé sur le domaine direct des seigneurs de Bréval, il fut élevé complètement à l’écart du village, mentionné quant à lui au milieu du siècle précédent ; la structure du site fossoyé, comme la présence des restes d’une salle à tour, conduisent à attribuer à Ascelin Goël la première fortification du site à motte et basse-cour, qui fut postérieurement entièrement refortifié à la fin du XIIe siècle.

Une quatrième fortification peut être mise en évidence sur ces terres de Bréval et d’Anet : il s’agit de Villiers-en-Désœuvre, qui appartient aux XIe et XIIe siècles au domaine non fief de l’Ivry-Bréval. Elle n’est cependant mentionnée qu’en 1510 pour la première fois. Mais on y trouve les restes d’une tour maîtresse de la fin du XIIe siècle, et le type de fortification fossoyée sur laquelle elle est implantée paraît bien antérieur. Elle contrôlait un chemin descendant de Bréval vers la vallée de l’Eure, menant à Breuilpont qui doit son nom à un ouvrage de franchissement.

Figure 11
C’est justement à Breuilpont (fig. 11) qu’on trouve une cinquième fortification attribuable vraisemblablement à Ascelin Goël. Situé en bordure de l’Eure, ce site de bord de plateau, comme Guainville, avait pour objet de contrôler le nord de la châtellenie face aux possessions de Breteuil à Pacy-sur-Eure.


149 Voir plus loin, p. 94.

150 Voir notice sur le château p. 112.

151 Voir notice sur le château p. 158.

152 Voir notice sur le château p. 97.
Guillaume de Breteuil ne laissait à sa mort en 1103 que deux enfants illégitimes, Eustache de Breteuil et Isabelle, l’épouse d’Ascelin Goël. Eustache revendiqua la succession de tous ses biens comprenant l’honneur de Breteuil, les terres de Pacy, ainsi qu’Ivry, mais deux compétiteurs se présentèrent, le bourguignon Renaud de Grancey, et le breton Guillaume de Gaël, tous deux neveux légitimes de Guillaume. La mort de Guillaume de Gaël laissa Renaud seul compétiteur d’Eustache ; bientôt il reçut le soutien du comte Guillaume d’Évreux, de Raoul II de Tosny époux d’Isabelle de Montfort, d’Amaury III de Montfort son demi-frère, et Ascelin Goël se joignit à ce parti contre son beau-frère Eustache. Ce dernier appela à l’aide Henri Ier Beauclerc, qui lui garantit son soutien par de bonnes paroles, et pour preuve lui donna sa fille naturelle Julienne en mariage.

Il est probable que ce soutien royal, même dénué d’actes concrets, compta pour beaucoup dans le rejet que manifesta l’aristocratie normande à l’encontre de Renaud de Grancey, qui finit par abandonner et regagner la Bourgogne. Ascelin n’en continua pas moins ses exactions : il avait, par son mariage avec Isabelle de Breteuil, des droits plus ou moins légitimes sur la succession de Guillaume de Breteuil. L’ensemble de l’Évrecin était alors à nouveau en guerre.

Les termes de cette paix ne sont pas connus. Concernant Ivry proprement dit, la majorité des historiens prend appui sur le fait qu’en 1118, le château était sous la garde d’un châtelain, nommé Raoul Harenc, pour penser que le roi conserva le site sous sa juridiction. Nous verrons plus loin que les faits furent sans doute plus complexes, mais on peut penser qu’en 1103, ce fut bien le cas.

Par ailleurs, nous pensons que c’est à cette occasion qu’Ascelin Goël récupéra la seigneurie de Saint-André. Deux notices du cartulaire de Coulombs mentionnent, en effet, qu’Ascelin fut institué héritier plein et entier des biens de Richard fils de Herluin, et que cette dévolution intervint « du don d’Eustache de Breteuil » 154.


On peut dès lors faire l’hypothèse que la famille de Richard fils d’Herluin s’appropria sans héritiers directs, et que ses possessions revinrent, en vertu du droit d’échoite après déshérence, à Eustache de Breteuil lorsque Robert, le second fils, mourut. Par la suite, en vertu de la paix négociée de 1103, Eustache aurait cédé Saint-André à Ascelin Goël, contre l’assurance par Ascelin de laisser Eustache jouir du reste de la succession de Guillaume de Breteuil 157.

Dès lors, Ascelin put joindre Saint-André et sa puissante forteresse à la terre de Grossœuvre qu’il avait reçue probablement en héritage de sa grand-mère Aubérée 158. Sans doute fut-il à l’origine de la

154 Annexe 2, n° 107-17.3, 2-17.4, p. XX.
155 Cartulaire Louviers, n° L : Post hoc, Robertus Malet et uxor eius Emelina et Gislebertus de Nuille, annuentibus fratribus suis Hainardo et Focardo, voluntate Wilhelmi de Britolio et Ricardi filii Herbini [sic], ecclesia beate Taurini dederunt ecclesiam Pictunville, Paintourville, aujourd’hui La Forêt-du-Parc (Eure) : voir CHARPILLON-CARESME, t. II, p. 206-208 ; LE PREVOST, 1864, t. II, p. 120-122, qui donne Herluin.
156 LE PREVOST, 1864, t. I, p. 66, charte de 1228 réglant un désaccord à propos du parc établi par Raoul.
157 BAUDUIN, 2006, p. 244-245, se posant même question relative à la dévolution bizarre de Saint-André, suggérait l’hypothèse d’un « coup de force » d’Ascelin Goël pour récupérer cette succession de la famille de Richard fils d’Herluin. La paix de 1103 aurait offert une bonne opportunité pour ce coup de force.
158 Voir p. 26 et n. 120, Sur la fortification de Saint-André, voir p. 155.
La reprise en main du triangle Avre-Eure par le roi Henri Ier Beauclerc et l'implantation d'Ascelin Goël à Illiers-l'Évêque

Le verrouillage régional par de nouvelles fortifications

Figure 12
C'est semble-t-il à partir de 1113 qu'Henri Ier, roi d'Angleterre, duc de Normandie depuis 1106, s'attaqua à la reprise en main du triangle Avre-Eure. Alors que Gervais de Châteauneuf-en-Thymerais venait, avec l'aide d'Amaury III de Montfort, de fortifier et de garnir une nouvelle fortification à Saint-Rémy-sur-Avre (Eure-et-Loir), plus exactement au Plessis-Saint-Rémy, situé sur la rive droite, le roi arriva avec toute son armée, et Gervais s'enfuit : Henri Ier prit le château de Sorel appartenant à Gervais de Châteauneuf, et, selon Orderic Vital, créa deux fortifications, l'une à Nonancourt juste en face de Saint-Rémy, et l'autre à Illiers-l'Évêque, sites qui semblent n'être pas fortifiés à l'époque

Peut-être Illiers fut-il alors conquis à ses tenants, qu'il s'agisse des Châteauneuf ou de vassaux membres de leur famille. En tout cas, l'investissement qu'il y fit sur le dépôt du trésor était encore dans les mémoires de ces officiers royaux à la fin du XIIe siècle, prouvant que cette fortification consistait en la construction d'ouvrages maçonnés. Il ne semble pas, en revanche, qu'Henri Ier se soit maintenu durablement à Sorel, situé en terre française.

Cinq ans après cet épisode, Orderic Vital mentionne Illiers et Nonancourt au titre des fortifications tenues fermement par le roi durant les révoltes qui éclatèrent en 1118-1119 ; ceci signifie

159 Voir notice sur la fortification de Grosseœuvre p. 110.
160 L. Merlet a publié une très intéressante lettre de la comtesse de Blois à Guy ou Garin de Gallardon, qu'elle avait envoyé par devant Amaury III de Montfort, pour obtenir de celui-ci des garanties sur le comportement de son allié Hugues de Crécy par rapport à Milon de Bray, gendre d'Adèle (Hugues finit par l'assassiner en 1118). Dans cette lettre, G. de Gallardon rapporte à la comtesse la fortification du site de Saint-Rémy, ainsi que la suite de Gervais lorsque « presque toute la Normandie » survint en armée constituée (Merlet, 1855, p. 470, n° XXXV). Une date qui paraît convenir est 1113 ; l'épisode aurait pu être situé également en 1118, au moment de la crise durant laquelle Amaury III lutta contre Henri Ier pour s'imposer à Évreux, mais cette même année Hugues assassina Milon.
162 Voir p. 19, Charpillon-Caresme, II, p. 874, et Lemoine-Descourtieux, 2005, proposaient de voir en Gervais de Châteauneuf l'ancien titulaire d'Illiers, dépossédé par Henri Ier, mais continuant par la suite de bénéficier des droits de patronage sur la paroisse voisine de Courdemanche. Il ne s'agit ici que d'une supposition, comme je l'indique en Annexe 1, n° 1-5.5.1, p. XX.
163 Annexe 3, n° 3-2, 3-3, p.XX. Sur la fortification d'Illiers, voir notice p.130.
164 On sait qu'Henri Ier projeta un mariage entre sa fille Marie et Hugues II de Châteauneuf, comme en témoigne une lettre d'Yves, évêque de Chartres, lui interdisant pour cause de parenté (Patrologiæ cursus completus, t. CLXII, lettre n° 261). Ce projet était antérieur au mariage de Hugues avec Auberée de Meulan, consommé en 1123.
probablement qu’il y entretenait une garnison qui tint pour lui durant les conflits. C’est à ce moment qu’il entreprit la fortification de Verneuil-sur-Avre166.


**Ascelin Goël à Illiers-l’Évêque**

On sait par la grande charte de Saint-Taurin d’Évreux qu’un Goël d’Ivy fit don de la chapelle construite dans le château (castellum) d’Illiers-l’Évêque, des fours de la ville, et de divers autres droits169. Il s’agissait d’Ascelin Goël, qui, trois ans plus tard, dans la charte de confirmation de la donation par sa mère à Saint-Martin-de-Pontoise, se faisait appeler de la même façon. Ceci implique que le roi, dès la construction d’Illiers, a aussitôt investi Ascelin du château, et de la seigneurie sur la ville, soumise néanmoins aux droits supérieurs qu’on pourrait appeler souverains, de l’évêque d’Évreux170.

Il n’est certainement pas une coïncidence que, la même année, Ascelin ait été présent lors de la visite d’Henri Ier à Saint-Evroult, au cours de laquelle ce dernier donna une grande charte confirmative à l’abbaye. Le roi était accompagné de ses neveux Thibault et Étienne de Blois, de Roger I, comte de Meulan, du comte de Chester Richard, et de nombreux autres barons ; Orderic Vital, dans son énumération des témoins, cite Ascelin en quatrième position, après le comte de Meulan, le comte de Chester, et Néel d’Aubigny, fidèle des fidèles d’Henri Ier171 ; cet ordre est le même dans la charte originaire, si ce n’est qu’en outre le roi et l’archevêque de Rouen étaient les premiers signataires172.

Ce spectaculaire rapprochement explique vraisemblablement pourquoi Ascelin fut la personne de confiance choisie par le roi pour tenir le nouveau château d’Illiers-l’Évêque ; peut-être avait-il joué un rôle dans le siège de Sorel, mais, plus vraisemblablement, sa fidélité probable au roi durant la guerre entre Robert Courtehouse et son frère lui conféra-t-elle ce statut173. On rappellera que l’un des plus farouches opposants au roi Henri Ier fut Robert de Bellême, qui avait contribué à la réussite du siège de Bréval et qui était, selon Orderic Vital, ennemi juré d’Ascelin174.

La donation faite par Ascelin Goël à l’abbaye Saint-Taurin de ses dîmes sur les fours de « toute la ville et du château », des moulins, des poissons de l’étang, et du tonlieu ou du péage (transitus) s’il venait à être institué, montre que – si l’on excepte l’église d’Illiers, donnée par Avesgaud puis usurpée par les Gouffier, les droits d’Ascelin étaient très étendus, comme si, de fait, la localité avait été relativement dépeuplée. Les donations à des institutions religieuses étant rarement exemptes de contrepartie, on peut penser que les moines de Saint-Taurin furent appelés pour contribuer à la mise en valeur du terroir, sachant que l’usurpation des églises avait, par ailleurs, sans doute, exclu les hommes du chapitre de Chartres comme de Saint-Père.

---

168 *Voir ci-dessus*, p. 18.
169 *Cartulaire Louviers*, n° L.
170 *Les chartes de Richard Ier investissant Morhier le Drouais et son fils de la seigneurie d’Illiers sont, sur ce plan, parfaitement claires. Voir Annexe 3, n° 3-2, p. XX.*
172 Ascelin ne semble pas cependant avoir entretenu de mauvais rapports avec Gervais de Châteauneuf ; celui-ci était parmi les barons qui, en 1089, négocièrent la première paix entre Guillaume de Breteuil et lui-même (*Histoire Ordenic Vital*, t. III, p. 336).
On ne peut manquer, dès lors, de rapprocher cette donation de celle, légèrement antérieure, de l'église de Saint-Laurent-des-Bois à la même abbaye Saint-Taurin, à quelques kilomètres d'Illiers. N'y eut-il pas, en l'occurrence, une volonté politique du roi anglo-normand de « coloniser » cette région en la replaçant sous la seigneurie des évêques d'Évreux, en plaçant à sa tête un affidé, et en confiant la mise en valeur à une abbaye évrecine, pour faire pièce ainsi à l'expansionnisme chartrain-drouais, et à celui de Coulombs (fig. 13) ? Ceci allait de pair avec la réintégration de l'évêque d'Évreux dans ses droits seigneuriaux, confirmée par les chartes royales de 1192 et 1198 confirmant qu'Illiers était un fief tenu de l'évêque d'Évreux lui-même.

Le ressort de la châtellenie d'Illiers

On ne possède, pour déterminer le ressort de la châtellenie d'Illiers, que des confirmations hétérogènes de la seconde moitié du XIIᵉ siècle, dues au petit-fils d'Ascelin, et d'un document très tardif, l'aveu rendu au roi par l'évêque d'Évreux en 1401 (fig. 21). Les actes de la seconde moitié du XIIᵉ siècle montrent qu'Illiers contrôlait bien évidemment les localités toutes proches, hameaux de Pinson, Jersey, du Blanc-Fossé, aujourd'hui sur la commune d'Illiers ; village de Champigny-la-Futelaye, de Courdemanche ; Merville, sur la commune de la Madeleine-de-Nonancourt. Mais le ressort de la châtellenie s'étendait bien à l'est, jusqu'à l'Eure : en effet, Croth relevait de cette seigneurie dans le dernier quart du XIIᵉ siècle ; Marcilly-sur-Eure paraît également avoir été sous dépendance d'Illiers, à moins que ce n'ait été d'Anet.


Cette conception du ressort d'Illiers fut certainement imposée – au moins en théorie – dès l'époque de création de la châtellenie en 1112, confirmant le caractère de contrôle que celle-ci devait avoir sur le terrain afin de rétablir la frontière et d'éviter l'expansionnisme pro-français. Un élément à prendre en compte, dans cette évaluation, est relatif au fait que, dans un acte de 1185 relatif au prieuré de Croth, le petit-fils d'Ascelin, Simon d'Anet, paraît bien avoir agi en tant que détenteur des droits et devoirs des Châteauneuf seigneurs du lieu au XIᵉ siècle, puisqu'il s'y astreignit à respecter les termes d'une charte accordée par Gaston en 1060 ; ceci pourrait bien être la preuve qu'Ascelin Goël fut subrogé dans des droits seigneuriaux tenus avant 1112 par les Châteauneuf.

On ne peut assurer cependant, que cette prise de contrôle ait été effective dès 1112 ; bien plus probablement, c'est de façon progressive que le pouvoir des Ivry-Bréval s'exerca dans les localités frontalières, comme le montre le caractère tardif des interventions de Simon d'Anet, le petit-fils d'Ascelin, à Croth, et à Marcilly, voire à Illiers.

Mai la base du triangle de l'Eure où dominait la famille des Rahier de Muzy qui y avait implanté une fortification dès avant 1147, même placée sous souveraineté nominale des évêques d'Évreux et par là des rois-duc, demeurait néanmoins très sensible à l'influence franco-drouaise : on verra plus loin

---

174 Voir ci-dessus, p. 18.
175 Annexe 3-2et 3-3, p. XX.
180 Voir plus loin, p. 56#.
qu'à la fin du XIᵉ siècle, Henri II dut prendre le contrôle du château de Louye qui dépendait des Muzy, et Rahier III de Muzy se rallia à la cause française 181.

La question du retour d’Ascelin à Ivry et la révolte d’Eustache de Breteuil pendant la crise de 1118-1119

Ainsi Ascelin se trouvait-il, vers la fin de sa vie, dans une position nouvelle, celle de quasi-représentant du pouvoir royal chargé d’assurer la pax Normannia dans la zone Avre-Eure. Ce statut est parfaitement mis en évidence par deux lettres que les souverains adressèrent à ses successeurs : la première, à son fils Guillaume Louvel, qui reçut entre 1144 et 1150, au même titre que les prévôts et baillis de Verneuil et Nonancourt, une injonction de Geoffroy Plantagenêt visant à mettre l’évêque d’Évreux en possession de ses dîmes dans les deux ressorts ; la seconde, à son petit-fils Simon d’Anet, au même titre que Gosselin Crespin, Rahier de Muzy et le sénéchal de Nonancourt, de protéger les biens de l’abbaye de l’Étrée 182.

Un retour d’Ascelin Goël à Ivry ?

On a remarqué que la charte de 1113 en faveur de Saint-Évroult fut signée par Ascelin sous le nom de Goël d’Ivry ; c’est également sous ce nom qu’il apparaît dans la grande charte de Saint-Taurin, ainsi que dans la confirmation de la donation de Jouy-le-Moutier en 1116. Il est intéressant de noter qu’Orderic Vital, qui est quasiment le seul à nous informer sur les faits et gestes d’Ascelin, l’appelle exclusivement Ascelin Goël et Goël dans toute son histoire, à l’exception de la mention de la souscription de 1113. Bien que l’indice soit mince, on peut se demander si le retour en faveur d’Ascelin auprès du roi Henri Iᵉʳ, qui conduisit celui-ci à lui confier les clefs d’Illiers et de tout le triangle sud-ouest, ne s’accompagna pas, dès lors, d’une investiture de la châtellenie et du château d’Ivry.

Un autre indice en faveur d’une telle hypothèse est apporté par l’analyse d’une charte du cartulaire disparu de Coulombs, concernant la terre des Tuileries, dans la châtellenie de Saint-André : en effet, cette analyse mentionne que ce fief fut transféré « par la justice de Goël à Ivry en présence de Robert fils de Goël » 183. Ceci semble bien prouver qu’Ascelin revint à Ivry en qualité de seigneur du lieu, exerçant sa justice, et ce avant sa mort, qui fut postérieure à 1116 184 ; la charte de confirmation par lui de la donation du domaine de Jouy-le-Moutier par sa mère, fut d’ailleurs signée à l’abbaye d’Ivry peu avant cette date 185.

La révolte d’Eustache de Breteuil

Les années 1118-1119 furent une période de profonds troubles en Normandie, tout particulièrement dans les zones frontalières, d’autant qu’un certain nombre de grands feudataires venaient de disparaître, tels le comte Guillaume d’Évreux, ou les Bellême, Robert et Guillaume. L’Évrechin fut une des régions particulièrement touchées par ces troubles, en raison de l’âpreté avec laquelle Amaury III de Montfort chercha à s’imposer à Évreux contre la volonté du roi Henri Iᵉʳ ; souvent en arrière du théâtre des combats, il agita la féodalité normande, et au premier chef, Eustache de Breteuil, contre le roi et le parti légitimiste 186.

Ascelin était-il décédé à la fin 1118, lorsque, selon Orderic Vital, Eustache de Breteuil, maître de l’honner de Breteuil et de la seigneurie de Pacy, réclama au roi la place d’Ivry comme lui revenant de droit héréditaire, sous peine de faire sécession ? Il n’en existe pas de preuve directe ; cependant, Henri Iᵉʳ avait commis un certain Raoul Harenc, prohissimus miles selon les termes d’Orderic, à la garde du château à cette période. Ce Raoul appartenait à la famille prolifique des Harenc de l’Évrechin.

182 Arch. dép. Eure, G 122, nᵒ 204, f° 42 ; H 319, f° 12.
183 Voir Annexe 2, n° 2-9,4, p. XX.
184 Confirmation par Louis VI de sa donation de Jouy-le-Moutier, entre le 2 avril et le 14 août 1116 ; Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, nᵒ LVII.
185 Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, nᵒ LVI, p. 51 ; LVII.
186 Pour ce chapitre, voir Histoire Orderic Vital, t. IV, p. 336 et suiv.
qui eut des liens certains avec la famille d'Ivry et le territoire des Ivry-Bréval\textsuperscript{187}. Le placement de ce capitaine ne constitue pas une preuve définitive, les monarques anglais ayant l'habitude de placer des garnisons dans les forteresses de leurs vassaux qu'ils considéraient comme d'intérêt stratégique dans les périodes sensibles ; cependant, ce fait, joint à la soudaine réclamation en hérédité d'Eustache, rend le décès d'Ascelin quasi certain à cette date\textsuperscript{188}.

Selon Orderic Vital, le roi répondit à Eustache de façon vaguement positive, en renvoyant néanmoins sa décision à plus tard ; pour garantir l'accord de principe, le roi tint à ce qu'il y ait échange d'otages. Raoul Harenc dut livrer son fils à Eustache, et ce dernier confia deux de ses filles au royaume, dont elles étaient les petites-filles par leur mère Julienne, fille illégitime d'Henri Ier. Quelle raison poussa Eustache à faire énucleler le fils de Harenc et à envoyer à ce dernier les yeux du malheureux enfant ? Orderic attribue ce fait à l'instigation d'Amaury III de Montfort, qui cherchait l'affrontement par personnes interposées. De fait, ceci déclencha la fureur de Raoul Harenc, puis celle du roi à qui Raoul était venu se plaindre ; Henri Ier livra ses deux petites-filles à son chevalier pour qu'il exerce sur elles la loi du talion. À leur tour, elles furent énuclelées, et, de plus, Raoul leur fit couper les narines….

La guerre qui s'ensuivit dura toute l'année 1119, le roi de France ne tardant pas à profiter de la situation de son rival Henri Ier pour ouvrir des fronts dans le Vexin et sur l'Avre, sans grand succès ; on en reprend à Eustache de Breteuil, battu dans son honneur de Breteuil, ainsi que dans sa seigneurie de Pont-Saint-Pierre, se vit confisquer l'ensemble de ses possessions à l'exception de la seigneurie de Pacy qui demeurait dans ses mains, puis celles de son fils Guillaume de Pacy, jusqu'à la mort de ce dernier en 1153\textsuperscript{189}.

Orderic Vital rapporte qu'au début des événements, Robert Goël, le fils aîné d'Ascelin, se laissa entraîner parmi les factieux, mais qu'il vint promptement à réciprocité sous l'influence de son beau-frère Raoul le Roux, seigneur de Pont-Échanffray ; celui-ci joua un rôle majeur au service d'Henri Ier pour combattre les insurgés, et intervint en faveur de Robert Goël auprès du roi. Lors du siège et de l'incendie d'Évreux, à la fin du printemps 1119, Henri Ier chargea Robert d'attendre à Ivry la troupe dirigée par Amaury III de Montfort qui s'apprêtait à secourir la ville, pour l'empêcher d'arriver à ses fins ; durant les combats qui s'ensuivirent, Robert Goël reçut la nouvelle de la prise, et, la faisant connaître à Amaury, obligea celui-ci à se replier sur sa seigneurie de Montfort\textsuperscript{190}. C'est à cette occasion que Robert fut investi par le roi de la garde d'Ivry ; pour garantir qu'il la tiendrait loyalement du roi, il dut donner ses frères en otages.

Quelques mois plus tard, après la défaite de l'armée royale française au bois de Brémule dans le Vexin en août 1119, Louis VI, à l'instigation d'Amaury III de Montfort, lança une offensive dans le sud de l'Évre en ; à cette occasion, il passa par Ivry, qu'il prit après plusieurs assauts et qu'il incendia, puis parvint jusqu'à Breteuil où il ne rencontrait pas l'armée normande. Le roi prit alors la décision d'exercer ses représailles sur Chartres, ville de son ennemi Thibault de Blois ; il s'en fallut de peu que la ville ne soit incendiée elle aussi\textsuperscript{191}.

\textsuperscript{187} Raoul Harenc lui-même fut témoin de la donation faite par Guillaume I Louvel, fils d'Ascelin, pour le repos de l'âme de Robert fils de Guillaume (Cartulaire Saint-Martin-de-Pointoise, p. 474), ce qui prouve la proximité avec la famille d'Ivry-Bréval. On trouve également le même Raoul Harenc comme témoin d'une charte de Galeran II de Meulan en faveur de l'abbaye du Bec (Neustria Pia, p. 490). On notera qu'il existe, sur la commune de Neuilly (Eure), à quelques kilomètres au nord d'Ivry, un bois appelé Le bois Harang qui renvoie de façon évidente à l'ancienne famille Harenc.

\textsuperscript{188} Pour ouvrir des fronts dans le Vexin et sur l'Avre, sans grand succès ; on en reprend à Eustache de Breteuil, battu dans son honneur de Breteuil, ainsi que dans sa seigneurie de Pont-Saint-Pierre, se vit confisquer l'ensemble de ses possessions à l'exception de la seigneurie de Pacy qui demeurait dans ses mains, puis celles de son fils Guillaume de Pacy, jusqu'à la mort de ce dernier en 1153.

\textsuperscript{189} Orderic Vital rapporte qu'au début des événements, Robert Goël, le fils aîné d'Ascelin, se laissa entraîner parmi les factieux, mais qu'il vint promptement à réciprocité sous l'influence de son beau-frère Raoul le Roux, seigneur de Pont-Échanffray ; celui-ci joua un rôle majeur au service d'Henri Ier pour combattre les insurgés, et intervint en faveur de Robert Goël auprès du roi. Lors du siège et de l'incendie d'Évreux, à la fin du printemps 1119, Henri Ier chargea Robert d'attendre à Ivry la troupe dirigée par Amaury III de Montfort qui s'apprêtait à secourir la ville, pour l'empêcher d'arriver à ses fins ; durant les combats qui s'ensuivirent, Robert Goël reçut la nouvelle de la prise, et, la faisant connaître à Amaury, obligea celui-ci à se replier sur sa seigneurie de Montfort. C'est à cette occasion que Robert fut investi par le roi de la garde d'Ivry ; pour garantir qu'il la tiendrait loyalement du roi, il dut donner ses frères en otages.

\textsuperscript{190} Quelques mois plus tard, après la défaite de l'armée royale française au bois de Brémule dans le Vexin en août 1119, Louis VI, à l'instigation d'Amaury III de Montfort, lança une offensive dans le sud de l'Évre en ; à cette occasion, il passa par Ivry, qu'il prit après plusieurs assauts et qu'il incendia, puis parvint jusqu'à Breteuil où il ne rencontrait pas l'armée normande. Le roi prit alors la décision d'exercer ses représailles sur Chartres, ville de son ennemi Thibault de Blois ; il s'en fallut de peu que la ville ne soit incendiée elle aussi.

\textsuperscript{191} Orderic Vital rapporte qu'au début des événements, Robert Goël, le fils aîné d'Ascelin, se laissa entraîner parmi les factieux, mais qu'il vint promptement à réciprocité sous l'influence de son beau-frère Raoul le Roux, seigneur de Pont-Échanffray ; celui-ci joua un rôle majeur au service d'Henri Ier pour combattre les insurgés, et intervint en faveur de Robert Goël auprès du roi. Lors du siège et de l'incendie d'Évreux, à la fin du printemps 1119, Henri Ier chargea Robert d'attendre à Ivry la troupe dirigée par Amaury III de Montfort qui s'apprêtait à secourir la ville, pour l'empêcher d'arriver à ses fins ; durant les combats qui s'ensuivirent, Robert Goël reçut la nouvelle de la prise, et, la faisant connaître à Amaury, obligea celui-ci à se replier sur sa seigneurie de Montfort. C'est à cette occasion que Robert fut investi par le roi de la garde d'Ivry ; pour garantir qu'il la tiendrait loyalement du roi, il dut donner ses frères en otages.

Quelques mois plus tard, après la défaite de l'armée royale française au bois de Brémule dans le Vexin en août 1119, Louis VI, à l'instigation d'Amaury III de Montfort, lança une offensive dans le sud de l'Évre en ; à cette occasion, il passa par Ivry, qu'il prit après plusieurs assauts et qu'il incendia, puis parvint jusqu'à Breteuil où il ne rencontrait pas l'armée normande. Le roi prit alors la décision d'exercer ses représailles sur Chartres, ville de son ennemi Thibault de Blois ; il s'en fallut de peu que la ville ne soit incendiée elle aussi.
Le bilan de la vie agitée d'Ascelin Goël d'Ivry

Ainsi, en l'espace de trente ans, Ascelin Goël, par son opiniâtreté, ainsi que par une certaine dose de chance, parvint à agglomérer possessions et droits qui lui donnaient le contrôle d'un ensemble territorial compact, à cheval sur la frontière entre France et Normandie, contrôlant l'ensemble des communications du sud-est de l'Évreicen entre le duché et le royaume (fig. 10).

Durant la majeure partie de sa vie, Ascelin a clairement été un seigneur normand, même si ses possessions de Bréval et d'Anet le rendaient incontournable côté français. Hormis l'épisode des années 1089-1092, où il n'hésita pas, pour atteindre ses objectifs, à rameuter des chevaliers français à sa cause – probablement issu de la sphère des Montfort –, ses références semblent bien avoir été essentiellement normandes et la fin de sa vie fut très ostensiblement celle d'un fidèle du roi-duc Henri Ier.

Les hasards de la conservation documentaire le font apparaître comme un homme plutôt autonome, réagissant aux événements extérieurs suivant ses intérêts propres plutôt que suivant des intérêts claniques liés à tel ou tel grand feudataire. Pas plus que son père Robert II, on ne le voit apparaître en tant que témoin au hasard des chartes de donation des grands, français ou normands. L'utilisation du clan Montfort en 1089, époque il appela Amaury II et Richard à sa rescousse, ne fut que très ponctuelle ; il en avait pris ses distances quinze ans plus tard, lorsqu'il fut parvenu à ses fins territoriales.

La réputation que lui fit Orderic Vital, celle d'un brigand guerroyeur vivant de rapines et d'extorsions, ne fut certainement pas usurpée quant à l'aspect guerroyeur : sa mère Hildeburge ne se retira-t-elle pas près de Pontoise, fatiguée des guerres incessantes menées par son fils, comme le rapport la Vita Hildeburgis ? Lorsqu'elle signa au château d'Anet la charte de donation du domaine de Jouy, comparurent au moment de l'acte deux enfants qui étaient là en otages pour une raison que l'on ignore malheureusement : l'un était Osmond, fils du vidame Robert de Gerberoy, du Beauvaisis, à la frontière avec le pays de Bray, l'autre Robert, fils de Robert de Buhy dans le Vexin français, à la frontière de l'Epte. Il fait peu de doute qu'ils étaient là pour garantir quelque rançon acquise lors d'un épisode guerroyer aux frontières nord-est de la Normandie. Sur ce chapitre des rançons, Ascelin fut certainement un spécialiste, comme on en juge par celles qu'il obtint de son rival Guillaume de Breteuil ; mais c'était la loi de la guerre, et souvent ce qui faisait son attrait pour les milites de l'époque.

Quant à la réputation de brigand, en particulier par rapport aux établissements religieux, la documentation manque totalement pour la confirmer ; les mentions de ses générosités éventuelles envers abbayes et couvents ne sont pas moins rares. S'il confirma plusieurs chartes de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, ses donations directes sont limitées : il ajoute aux possessions du prieuré du Bec à Bréval, déjà constituées par son père, quelques droits reçus de la succession des Pincerna ; dans son domaine propre, il fit apparemment don de la dîme de Nantilly, sur le chemin de rive droite de l'Eure, à l'abbaye de Saint-Père. On trouve également de sa part une exemption de droits de passage pour Saint-Évrault à Saint-Illiers-la-Ville.

La descendance et l'entourage d'Ascelin

D'après Orderic Vital, Ascelin eut d'Isabelle de Breteuil sept fils légitimes ; on n'en connaît que trois, Robert Goël, Guillaume Louvel et Roger Balbus (Le Bègue). Nous avons vu par ailleurs que, peut-être, un autre fils est identifiable en la personne de Simon I d'Anet, mais ceci est purement conjectural. Nous suivrons les trois premiers personnages au chapitre suivant.

192 Cartulaire Saint-Père, p. 605.
195 Voir plus haut, p. 33.
La seule charte donnée par Ascelin conservée intégralement est celle de la confirmation du don du domaine de Jouy-le-Moutier à Saint-Martin de Pontoise en 1116. C'est également la seule source donnant un aperçu de son entourage proche, alors qu'il était déjà relativement âgé. Le premier signataire était Robert le Roux, fils bâtard d'Ascelin; on a peu de renseignements sur ce Robert, qui apparaît dans une donation de son demi-frère Guillaume Louvel à l'abbaye de Saint-Père, accompagné par son fils Jean. Juste après lui figurait Gauthier d'Épernon, dont il est précisé qu'il était le frère de Robert le Roux, sans que l'on sache s'il était de même père; il n'avait évidemment rien à voir avec la famille d'Épernon, rameau de celle de Maintenon, son nom attestant seulement qu'il était originaire de la localité.

Le troisième signataire, Ingenulphe de Salciaco, pourrait avoir appartenu à la famille de Saussay, près d'Anet, son prénom pouvant le rattacher à l'Ingenulphe, père d'Adeline, donatrice de l'aître de l'église d'Anet à Saint-Père. Juste après lui, Hugues le Roux fut un miles qui occupa, dans le premier tiers du XIIe siècle, une place en vue dans la châtellenie de Bréval; mais on ignore quelles étaient exactement ses possessions, si ce n'est qu'il donna les terrains nécessaires à l'implantation d'un prieuré de Josaphat sur la paroisse de Neauphlette. Il n'est pas exclu qu'il ait appartenu à la famille des Ivry-Bréval, étant nommé dans un acte « Hugues le Roux d'Ivry »; à tout le moins, il était miles d'Ivry.

On ignore tout, en revanche, de Goël le Veneur et Rainald de Rouman; le premier pouvait occuper la fonction de veneur dans la petite cour d'Ascelin, si son surnom n'était pas héréditaire, le second provenait peut-être de la petite localité de Roman, près de Dampierre dans l'Eure. On citera encore Hugues, fils de Hubert fils d'Alelme; celui-ci provenait d'une famille locale de la châtellenie de Bréval, qui détenait des droits sur Flins-Neuve-Eglise. Enfin, les deux derniers de la liste des signataires, Richard Cresson et Goël de Trocha, n'ont pas laissé de traces dans les archives.

Il serait évidemment absurde de tirer quelque conclusion définitive de cette liste, si ce n'est qu'en ce cas particulier, Ascelin était entouré de personnages provenant du cadre local de ses possessions, autour d'Ivry et de Bréval, ce qui est en définitive logique pour une charte signée à l'abbaye d'Ivry.

---

196 Cartulaire Saint-Père, p. 605.
197 Voir Annexes 4, no 4-3, p. XX.
198 Annexe 1, no 1-22, p. XX.
199 Un Hugues le Veneur est mentionné parmi les témoins à une charte de Guillaume I Louvel en faveur de Saint-Père (Cartulaire Saint-Père, p. 586).
200 Depoin identifie de façon fantaisiste Rouman à Roumare (Seine-Maritime). Sur Roman, voir Le Prevost, 1864, t. III, p. 24, qui ne cite aucun Rainald de Roman, le premier membre de la famille Grandvilliers, qui possédait Roman, portant le nom éponyme étant un Ingenulphe de Roman, dans la première moitié du XIIe siècle.
201 Voir Annexes 1, no 1-9.1, p. XX.

La séparation de Saint-André et Grossœuvre

La date exacte à laquelle Roger entra en possession de sa part de l’héritage n’est pas connue. En 1136, il participa à la coalition menée par Roger III de Tosny, seigneur de Conches, contre le nouveau roi Étienne de Blois ; après avoir ravagé les terres de l’Évrecin, Roger de Tosny fut fait prisonnier par le comte de Meulan. Roger de Saint-André évitant la prison car il était parti en avant-garde conduire le butin et les prisonniers vers Conches. Tosny, libéré au bout de six mois par le roi Étienne, reprit les hostilités, soutenant toujours Thibault de Blois, le frère d’Étienne ; Roger le Bègue participa à nouveau à ces troubles, et le roi dut assiéger et prendre Grossœuvre (fig. 14) pour faire cesser l’insurrection202.

On trouve à nouveau mention de Roger lorsque ses terres, ainsi que celles de son frère aîné Guillaume I Louvel, subirent un raid dévastateur de la part du comte d’Évreux Simon III de Montfort en 1152-53, dans une guerre menée par Montfort contre le comte de Meulan Galeran II ; les récoltes furent brûlées, mais les gens de Montfort se gardèrent de se frotter aux châteaux des deux frères204. Il n’est plus mention de lui par la suite.

Il eut un fils, également prénommé Roger II, mentionné dans la liste des vassaux du roi-duc en 1172, comme devant le service d’un miles ; ce nombre assez faible doit tenir compte du fait que tant Saint-André que Grossœuvre étaient tenus à l’origine de l’aîné de la fratrie, seigneur d’Ivry205. Roger II était présent auprès de son cousin germain Simon d’Anet en 1189, le jour de l’enterrement du fils de ce dernier, Jean de Bréval206. En 1193-1194, il reçut par ordre du roi Richard 10 livres sur la ferme de Dockings, possession anglaise de son autre cousin germain Guillaume II Louvel ; peut-être fut-ce avec le consentement de ce dernier, en compensation de la perte de ses possessions, qui devaient alors avoir été confisquées par Philippe Auguste207. Les chartes de l’abbaye de la Noë conservent un don de Roger II, consistant dans la somme de 61 sous sur ses revenus de Grossœuvre, pour célébrer

---

203 Voir Annexes 2, n° 2-1.1, p. XX.
205 RHF, XXIII, p. 695. Voir ce-dessous, note 210 ; en 1213, Philippe Auguste donne Saint-André à Pierre Mauvoisin « comme Roger de Saint-André le tenait du seigneur d’Ivry ».
206 Annexes 2, n° 2-19.7, p. XX.
l'anniversaire de sa mort ; cette charte fut probablement antérieure à la confiscation. On sait également que son épouse, Héloïse, fit don entre 1180 et 1192 à l'évêché d'Évreux, pour son propre anniversaire, d'une rente de 20 sous assignée sur ses biens dotaux situés à Damville.

Le roi donna par la suite Saint-André à Pierre Mauvoisin (1213), et Grossœuvre à son panetier Guillaume Poulin (vers 1210).

Guillaume I Louvel, seigneur d'Ivry, Bréval, Anet, Illiers

La mort probable de Robert III Goël peu après 1123 empêche de savoir quel fut le partage initial entre le puîné Guillaume Louvel et lui-même. Ce dernier apparaît dans l'histoire lors de sa participation à la piteuse révolte du comte Galeran II de Meulan contre le roi Henri Ier Beauclerc. Dès avant cette date, Guillaume avait épousé Mathilde, l'une des trois filles du comte de Meulan, comme le rapport Orderic Vital ; Galeran avait pris pour autres gendres Hugues II de Châteauneuf, fils de Gervais Ier, et Hugues IV de Montfort-sur-Risle. On réalise par ce mariage l'ascension statutaire de la famille d'Ivry-Bréval : désormais maître d'Ivry et Illiers-l'Évêque en rive gauche, de Bréval et d'Anet en rive droite de l'Eure, Guillaume I Louvel représentait un parti aussi intéressant qu'un Hugues II de Châteauneuf, puissant baron du Thymerais et du Perche.

Guillaume devait être âgé de vingt ans environ lors des événements de 1123-24 ; il mourut entre 1166 et 1170, à un âge avancé pour l'époque. Selon Orderic Vital, il réchappa de la cuisante défaite qu'essauya la troupe de son beau-père à Bourtheroulde en 1124, en abandonnant ses armes à un paysan qui l'avait capturé, et en fuyant la queue basse... Cependant, contrairement à Hugues de Montfort-sur-Risle qui passa de longues années dans les geôles anglaises, Guillaume se réconcilia très rapidement avec le roi Henri Ier, obtenant d'importants lieux en Angleterre ; ce fut le premier de la lignée à avoir un pied en France et un pied en Angleterre, de Bréval et d'Anet en rive droite de l'Eure, Guillaume I Louvel représentait un parti aussi intéressant qu'un Hugues II de Châteauneuf, puissant baron du Thymerais et du Perche.

La création de la forteresse royale française de Montchaunet face aux terres de Guillaume Louvel

Figure 15

L'allégeance aux rois anglais ne pouvait cependant laisser indifférents les rois de France, les terres de Guillaume de part et d'autre de la frontière constituant une menace permanente, ainsi qu'un coin anglo-normand dans le Mantois. La création par le roi Louis VI de la ville et du château de

---

208 BnF, ms lat. 5464, n° 34, POWER, 2004, p. 507, date la charte autour de 1200, ce qui lui fait penser que Roger conserva des droits sur Grossœuvre même après la confiscation, mais nous n'avons pas trouvé l'origine de cette datation précise dans le texte de la charte elle-même.

209 Arch. dép. Eure, G 122, n° 82.

210 Cartulaire normand, n° 229, 182.

211 On ne connaît pas la date de décès de Robert. Dans sa relation des événements de 1123-1124, Orderic Vital mentionne que Guillaume Louvel lui succéda adeptus cum fato patrimonio arcem de l'Ibreo ; si l'on admet qu'il coïncide avec le Goël d'Ivry de la grande charte de Saint-Evroult, il vivait encore en 1123. À partir de 1124, Orderic Vital n'évoque plus que Guillaume Louvel ; cependant, il ne lui donne aucun titre, de telle sorte qu'il n'y a pas d'exclusive. Aussi la date précise fixée généralement en 1123 doit-elle être considérée comme un terminus a quo.

212 Histoire Orderic Vital, t. IV, p. 455-460.

213 Voir Complete Peerage, t. VIII, p. 211-212.

214 Ibidem, p. 211, note (fl).

Montchauvet (Yvelines) (fig. 15) sur les terres de l’abbaye de Saint-Germain, dès avant 1130, fut peut-être une réaction face à cette puissance désormais bien établie216 ; en effet, Montchauvet pouvait assurer un contrôle des marges sud-est, devenant une place de frontière... bien en-deçà de la frontière elle-même ! Mais Louis VI se trouvait ici à égalité de droits avec Amaury III de Montfort, seigneur de Montfort et nouvellement installé au comté d’Evreux malgré la volonté d’Henri Ier ; il avait lui aussi intérêt à placer un jalon de ce côté, pour prendre en tenaille les possessions d’un fidèle du roi anglais. Curieuse alliance que celle-là, puisque la charte de commune prévoyait l’hypothèse où les deux coseigneurs se feraient la guerre, garantissant la paix aux habitants s’ils demeuraient neutres...

Les domaines de Guillaume I Louvel

Les actes concernant Guillaume montrent, à l’évidence, qu’il se trouvait à la tête des quatre châtellenies d’Anet, Bréval, Illiers et Ivry – encore que ce nom de châtellenie n’existât pas à l’époque. L’essentiel d’entre eux concerne néanmoins Bréval et ses dépendances ; aussi faut-il parfois user de preuves indirectes. Ainsi, le mandement qu’il reçut entre 1140 et 1150 de Geoffroy Plantagenêt, duc de Normandie, ainsi qu’à ses baillis et prévôts de Verneuil et de Nonancourt, de mettre l’évêque d’Evreux en possession de ses dimes, visait-il sa qualité de châtelain d’illiers-l’Évêque, comme on l’a vu plus haut217.

Aucun acte de Guillaume concernant directement Anet n’a été non plus conservé ; cependant, les deux actes concernant certaines terres situées à Oulins et au moulin d’Ézy, dans le territoire de cette châtellenie, confirment, malheureusement a minima, qu’il en était seigneur218.

Sur le territoire de Bréval, un acte en faveur de l’abbaye d’Ivry, daté de 1142, mentionne la donation d’une maison à Villiers-en-Désœuvre avec le droit de cens et de champart, et d’autre à Saint-Illiers-le-Bois219. Plus au sud, entre Bréval, Anet et Ivry, le village de la Chaussée-d’Ivry fit l’objet d’un acte très intéressant, car il montrait que la zone était en pleine croissance. Guillaume, qualifié de Ebrici castri dominus, avait fait construire quatre moulins à Ézy-sur-Eure, en amont de ceux qui appartenaient d’antiquité aux moines de Saint-Père ; pour les dédommager, il dut leur céder une impressionnante série de droits. Ils reçurent d’abord la dîme des moulins qui venaient d’être bâtis, ainsi que de ceux qu’il avait construits au bout de la chaussée qui a donné son nom au village220 ; la dîme du cens, du tonlieu et du fournage et celle du bourg construit à la Chaussée-d’Ivry ; la dîme de tous les revenus des terres cultivées (agricultura) gagnées ou à gagner sur la forêt située au-dessus de la Chaussée. À cela fut ajoutée la confirmation de la dîme du péage de Nantilly, donnée par son père Goël, en y ajoutant qu’elle serait perçue une semaine sur dix par un receveur nommé par l’abbaye – les moines de Saint-Père n’avaient qu’une confiance limitée dans les receveurs de Guillaume...., et la liberté de moudre aux moulins de la Chaussée, sans redevance de moûte. Enfin, la charte mentionnait que, si les revenus de Guillaume s’accroissaient dans le bourg, dans la forêt ou sur la rive droite de l’Eure, si de nouveaux fours ou moulins étaient construits, ou encore des terres étaient essartées, leur dîme serait augmentée en proportion221.

Ce document, signé par Mathilde de Meulan, et quatre des enfants du couple, doit être antérieur au milieu du XIIe siècle, voire datable des années 1140 environ, puisqu’on a vu qu’ils étaient mariés dès avant 1123 ; Robert le Roux, bâtard d’Ascelin, y était avec son fils Jean, et l’on y voit apparaître un Richard, prévôt, peut-être assimilable à Richard, préfet de Guainville, mentionné dans un autre acte


217 Arch. dép. Eure, G 122, n° 204, f° 42.

218 Cartulaire Saint-Père, p. 569, f° 601. Le second de ces actes est particulièrement intéressant par la liste des personnages qui témoignèrent, dont Auchier et Hermier d’Anet ; certains historiens ont fait de ces deux bourgeois des seigneurs d’Anet.

219 Mauduit, 1891, p. 88 (transcription partielle) ; Arch. dép. Eure, H 424 ; Arch. dép. Yvelines, E 2423. Curieusement, l’acte qui globalise cette donation mentionne la confirmation de la donation de la maison de l’aumônerie par Hildeburge sa mère, alors qu’elle était sa grand-mère.

220 On rappellera ici que le terme de chaussée (calcia, calcia) désignait au Moyen Âge un ouvrage en remblai franchissant le cours mineur d’une rivière ; il était en général percé afin de permettre l’écoulement des bras du cours d’eau. En aucun cas ce terme ne doit servir pour identifier une voie romaine.

221 Cartulaire Saint-Père, p. 605.
concernant Oulins. Le village de Guainville se trouvait justement dans cette zone en développement située au-dessus de la Chaussée-d’Ivry, et devait être concerné.

Ses donations aux établissements religieux furent assez peu nombreuses, au moins celles dont on a conservé la trace : on a cité plus haut celles qu’il fit à l’abbaye d’Ivry et à celle de Saint-Père. On y ajoutera l’aumône de trois muids de froment sur les moulins d’Ivry, faite au profit de l’abbaye de Hautes-Bruyères à Acquigny (Eure), confirmée entre 1152 et 1162 par Henri II ; la dîme sur ces mêmes moulins avait été aumônée à l’abbaye d’Ivry par l’acte précité de 1142. À une date non connue, vraisemblablement après 1150, il fit don à l’abbaye de l’Estrée, à Mesnil-sur-l’Estrée (Eure) au nord de Dreux, de droits d’usage dans la forêt d’Ivry, du consentement de son épouse et de son fils Galeran. Il semble que Guillaume ait été assez libéral sur les droits d’usage dans ses forêts : une enquête faite du temps de Philippe Auguste sur les droits en forêt de Bréval indiquait que, de son temps, les chevaliers, les prêtres et les clercs avaient le droit d’y prélever le bois mort, ce qui n’était plus le cas du temps de son fils.

Enfin, au titre de ces donations au profit des établissements religieux, on mentionnera la donation des dîmes de Bretagnolles (Eure) au prieuré d’Abbecourt de l’abbaye de Hautes-Bruyères, à Orgeval (Yvelines). Bretagnolles, localité située au nord-ouest d’Ivry dépendait de Pacy-sur-Eure sous Philippe Auguste, et non de l’une des quatre châtellenies familiales (carte n° 4) ; l’église en était sous le patronage d’Abbecourt jusqu’au XIIIe siècle, ce qui tend à prouver que Guillaume Louvel ou un de ses prédécesseurs donna l’église, outre les dîmes, à l’abbaye de Hautes-Bruyères.

**Bréval, ses prieurés et ses chevaliers**

Le terroir de Bréval se modifia de façon importante sous Guillaume Louvel. En 1123, Hugues le Roux, que nous avons évoqué plus haut, donnait à l’abbaye chartraine de Notre-Dame de Josaphat sa terre de la Brosse-Rambourg, donation que les moines prirent la peine de faire confirmer et amortir par le roi lui-même ; quelques années plus tard, il fonda solennellement un prieuré sur cette terre où se trouvait une chapelle dédiée plus tard à saint Blaise, dans la paroisse de Neauphlette dont il donna également la dîme.

![Figure 16](image)

À la même époque exactement, un autre miles de la châtellenie de Bréval, Guillaume de Saint-Chéron, originaire du village de Saint-Chéron situé au nord-ouest du chef-lieu, donna à l’abbaye de Tiron la terre qu’il possédait en fief aux lieux-dits de Manchout (Mancheiolum) et de Courtoisie (Curtesia) ; il tenait ce fief des fils de Roger de Limeth, sans doute Limetz-la-ville (Yvelines), dont on peut penser qu’il fut un miles du château de Bréval. L’acte fut passé dans la tour de Bréval, en présence de Raoul Grasse-Langue et Robert, son frère ; Eudes de Saussay (Eure-et-Loir/ ch. d’Anet) ; Guy de Rouvres (Eure-et-Loir/ ch. d’Anet) et Gauthier son fils ; Robert des Loges (ferme,
côte Bréval ; Philippe de Marcilly235 (Marcilly-sur-Eure/ ch. d’Illiers) ; Foulques de Fains (Eure/ ch. de Pacy) ; Guillaume de Loiry (village, côte Breilhount). L’ensemble de ces personnages constituait un florilège des miles et élus dans les châtellenies dépendant de Guillaume Louvel, seul Foulques de Fains dépendant d’une châtellenie autre ; y manquait cependant un représentant de la famille de Mondreville pour que la liste soit complète.

Après la mort de Guillaume, l’acte fut confirmé par son héritier Raoul de Saint-Chéron (Eure, côte Breilhount/ ch. Bréval), accompagné par son fils Bernard et une fille, contre versement de quatre livres sonnantes et trébuchantes, en présence à nouveau de Raoul Grasse Langue, Hugues Le Roux, Gauthier de Villiers-en-Désœuvre (ch. Bréval), et Hugues et Guiraud de Ponz (?).236 Ce prieuré subsiste, dans sa localisation, à la ferme de Thiron, au nord-est de la commune de Bréval (fig. 16).237

Il ne fait aucun doute que ces fondations de prieurés ruraux avaient pour but de mettre en valeur les terres essartées, voire d’essarter des portions de forêt du massif de la forêt de Diane ; de même que la charte précitée de Guillaume I Louvel, elles montrent le dynamisme avec lequel se pratiquaient alors les défrichements, même s’ils avaient été commencés au siècle précédent déjà avec vigueur.

La question des lieux excentrés : Croisilles, Broué et Marolles (Eure-et-Loir)

De façon assez surprenante, Guillaume I Louvel a détenu les droits éminents sur deux zones sortant totalement du cadre de ses possessions centrées autour de la région située au nord de Dreux : Croisilles, Broué et Marolles.

Croisilles est un village placé en rive droite de l’Eure, entre Nogent-le-Roi et Dreux ; une donation faite à Coulombs par les seigneurs directs, s’effectua du consentement de Guillaume Louvel en tant que seigneur dominant.238 Cette localité était rattachée administrativement à la châtellenie d’Anet sous Philippe Auguste, ce qui semble montrer que les droits sur Croisilles étaient liés à la possession d’Anet.239 Sous Guillaume, la terre était tenue par la famille de Montpinçon (Yvelines, côte Millemont), qui apparaît à plusieurs reprises dans le Drouais et la région de Brézolles au début du XIIe siècle, mais aussi sur la vallée de l’Eure à Saint-Georges-Motef.240

Broué et Marolles (côte Broué) se trouvent à l’est de Dreux, sur le chemin moderne de Houdan. Elles appartenaient à la fin du XIe siècle et au XIIe siècle à la famille d’Ilou (Eure, côte Dampierre-sur-Avre), établie à l’ouest de Dreux, sur le cours de l’Avre entre Tillières et Nonancourt, dans une zone frontalière extrêmement sensible, ainsi que dans les franges sud de la châtellenie d’Illiers appartenant aux Ivry-Bréval ; mais la famille était également largement possessionnée dans la seigneurie de Montfort.241 On apprend par le don que fit Raoul I d’Ilou à Coulombs de l’église de Marolles que ce don nécessitait l’approbation de Guillaume (Louvel), seigneur féodal ; par ailleurs, les registres de Philippe Auguste confirment que Marolles dépendait effectivement de la châtellenie d’Anet.242 On sait enfin que le Simon d’Anet, fils de Guillaume Louvel, intervint entre 1182 et 1192 comme arbitre dans un différend entre les moines de Coulombs et les chanoines de Meung-sur-Loire (Loiret), qui se partageaient en indivis Marolles et Broué depuis le début du XIIe siècle.243

Comment les Ivry-Bréval se retrouveraient-ils en possession de ces droits ? On en est malheureusement réduit aux conjectures. L’une d’entre elles pourrait être qu’ils soient issus de la dot d’Hildeburge de Gallardon, épouse de Robert II ; mais rien ne vient appuyer ce raisonnement. Une autre hypothèse pourrait être qu’ils soient issus de la subrogation d’Ascelin Goël dans les droits des Châtauneuf à Croth, intervenue probablement en 1112. En effet, on notera que, dans la fondation originelle du prieuré de Marmoutier à Croth, Gaston de Châtauneuf donna aux moines des droits

235 Voir Annexe 1, n° 1-16, p. XX.
236 Cartulaire Tiron, n° CCXXIV. On trouve, en 1187, un Richard de Pont (Pour ?) en tant que témoin d’une charte.
237 La chapelle, sans doute romane, a été récemment transformée en habitation.
238 Voir Annexe 2, n° 2-8-3, p. XX.
239 RHF, XXIII, p. 627 : Richardus de Croissilles tenet omne illud quod habet apud Croissilles in feodo et dominico.
240 Voir note 1073.
241 Voir la notice sur la famille d’Ilou
242 Annexe 2, n° 2-5-2, p. XX.
243 RHF, XXIII, p. 627 : Simon de Ylou tenet feodium de Matroles, unde debet roncinnum exercitus et roncinnum servicili.
244 MOREAU, 1902, p. 67.
situés dans le sud du Drouais, à Faverolles (Eure-et-Loir, proche de Croisilles), et autour du Boullay-les-Deux-Églises (Eure-et-Loir)²⁴⁵.

Le second partage des possessions d’Ascelin Goël : Ivry seigneurie indépendante

Guillaume I Louvel et Mathilde avaient eu huit enfants. Le premier reçut le prénom coutumier pour les ainés, Robert, alors que le second reçut le prénom de son grand-père le comte de Meulan. Tous deux sont mentionnés, ainsi qu’Élisabeth/Isabelle et Hélisende, dans l’acte relatif à la Chaussée-d’Ivry cité plus haut²⁴⁶. On connaissait jusqu’à présent trois autres enfants : Goël, qui fut clerc, Aubéée et Guillaume II Louvel²⁴⁷. Une charte retrouvée aux Archives départementales des Yvelines nous a permis d’identifier le huitième, Simon d’Anet ; il était jusque là considéré comme un descendant du Simon d’Anet mentionné au début du XIᵉ siècle, ce qui posait d’insolubles problèmes de compréhension des relations familiales²⁴⁸.

L’ordre exact des enfants n’est connu que pour les quatre premiers (Robert, Galeran, Elisabeth, Hélisende) ; il est probable que Simon fut le troisième fils – donc le cinquième enfant, puisqu’il bénéficia du partage des terres de son père, contrairement à Goël, clerc. Elisabeth épousa Richard I de Néhou, seigneur de Vernon²⁴⁹. On sait par ailleurs qu’Aubéée d’Ivry vivait encore en 1209, et que Guillaume II Louvel décédé en 1213, il semble donc qu’ils aient été les benjamins de la famille²⁵⁰.

Le fils ainé, Robert, décédé avant son père, vraisemblablement dès avant les années 1150, car il n’apparaît pas dans la documentation conservée de la seconde moitié du XIIᵉ siècle ; c’est pour la célébration de son anniversaire que ses parents Guillaume et Mathilde firent donation à l’église de Gournay-sur-Marne de la couture (consuetudo) sur la totalité de leurs biens propres, en présence de Galeran II de Meulan, leur beau-père et père seigneur de Gournay-sur-Marne, de Rotrou, évêque d’Évreux (1139-1165), et d’autres, dont Raoul Harenc, le châtelain d’Ivry en 1118-1119 ; vraisemblablement cette donation ne concernait-elle que les revenus provenant de l’héritage de Mathilde dans les possessions meulanaises de Gournay²⁵¹.

Suant la tradition familiale déjà présente aux générations précédentes, les possessions de Guillaume I Louvel furent partagées entre ses fils. Il réserva la châtellenie d’Ivry à son ainé Galeran ; dès avant 1155, il donna à Simon les deux châtellenies d’Anet et de Bréval, ainsi qu’Illiers. Simon et éventuellement son fils Raoul, de la même manière, conservaient l’héritage de Guillaume II Louvel les possessions familiales anglaises, au moins en partie²⁵². Ils étaient égaux en droits, voire supérieurs à ceux des trois autres châtelaines réunies, faute de quoi l’on ne comprendrait pas la répartition.

²⁴⁵ Voir note 661. Les localités étaient, outre Faverolles, Paincuit (c'est le Boullay-les-Deux-Églises), et Neuville-la-Mare, commune limitrophe.
²⁴⁶ Cartulaire Saint-Père, p. 605.
²⁴⁷ J. DEPON, dans Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 474-475, donne ces sept enfants de façon correcte.
²⁵¹ Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 474, n. 936.
²⁵² Complete Peerage, t. VIII, p. 212, note (i) : charte de Galeran d’Ivry mandant à ses hommes de Dockings de considérer Guillaume comme leur seigneur, de la même façon qu’ils le faisaient pour son père et pour lui-même, quia pater meus et ego dedimus et terram illam in partem.
On suivra ci-dessous les destinées des trois fils laïcs ; on ne sait rien de celle de Goël, le clerc. Élisabeth/Isabelle épousa Richard de Vernon, seigneur de Nehou, important seigneur normand, dont elle eut au moins deux fils : Richard II, bien connu des historiens, et Baudouin, qui assista aux funérailles de son cousin germain Jean de Bréval en 1189253. On ne sait rien en revanche d'Hélisende ; quant à Auberée d'Ivry, elle semble n'avoir jamais été mariée.

Les tribulations d'Ivry sous Galeran I

Guillaume I Louvel associa certainement Galeran I à l'administration de la châtellenie d'Ivry ; son décès avant 1170 laissa son fils l'unique maître254. En 1172, dans le rôle des fiefs normands, Galeran apparaît redevable au roi d'un miles au titre de l'échansonnerie (pincernatus), trois milites et demi pour sa propre personne ; il devait huit milites et demi au titre de la châtellenie, et devait fournir au roi ce que ce dernier exigeait en cas de réquisition255.

Avant 1177, il avait donné à l'abbaye Notre-Dame d'Ivry les églises de la ville, les dîmes de ces églises, la dîme du blé de la forêt d'Ivry et la dîme de celle-ci256 ; une date aussi tardive laisse cependant suspecter qu'il s'agissait là d'une simple confirmation de donations plus anciennes de ses prédécesseurs.

Galeran participa en 1173 à la révolte dite du « jeune roi », qui vit une grande partie de la féodalité normande se dresser contre le roi Henri II, suivant ses fils Henri (« the Young King ») et Richard257. L'une des multiples raisons de ce soulèvement en masse fut le mécontentement engendré par l'attitude du roi, qui considérait que la possession de tout château en Normandie était révocable à tout moment par lui258 ; il est probable que la soumission de Galeran au roi avant 1175259, qui lui permit de rentrer en possession de ses biens, s'accompagna d'un engagement plus fort sur la « rendabilité » du château, alors que Guillaume son père l'avait tenu comme un fief héréditaire.

La montée des hostilités franco-normandes ne pouvait qu'accroître la volonté royale d'un contrôle plus fort. Selon Robert de Torigni, en 1177, l'année même où fut signé le traité d'Ivry-Nonancourt entre Louis VII et Henri II, Galeran décéda, ce qui permit à Henri II de récupérer Ivry, le moine ajoutant qu'il avait longtemps désiré cette place que ni son père ni son grand-père n'avaient tenue260. Benoît de Peterborough donne une version un peu différente : selon lui, le roi imposa à Galeran de se déplacer devant lui à Rouen pour lui « rendre » le château, et lui rétrocéda la garde de celui-ci, mais Galeran dut laisser son fils Robert comme otage. Le chroniqueur ne précise pas la date de son décès261.

Quoi qu'il en soit, Galeran dut mourir peu après ; de son mariage avec une certaine Régine, il avait eu un fils, Robert IV, et une fille, Mahaut. Avant 1181, Henri II confirma les donations qu'il avait faites à l'abbaye d'Ivry, preuve que le roi avait bien remis la main sur la châtellenie262. Il séjourna à Ivry à l'automne 1187 avec son armée, menant depuis le château des incursions en pays français263.

---

253 La charte donnée par Simon d'Anet en 1189 le jour de l'enterrement de son fils Jean mentionne comme témoin Richard de Vernon et son fils Baudouin, neveu de Simon d'Anet (voir Annexe 2, n° 2-19.7, p. XX). Complete Peerage, t. VIII, p. 212, note (b)

254 Complete Peerage, t. VIII, p. 212, note (b)

255 Registres Philippe Auguste, p. 270.

256 Actes Henri II, t. II, p. 139, n° DLIX.


259 Complete Peerage, t. VIII, p. 212, note (g) : le rédacteur de la notice indique, d'après les Pipe Rolls, qu'en 1173-1175, Docking était en la main du roi, alors que l'année suivante, Guillaume avait récupéré cette possession anglaise.

260 Histoire Torigni, t. II, p. 68.


262 Voir ci-dessus, note 256.

263 Histoire Benoît de Peterborough, t. II, p. 46-47.
CHAPITRE 4
SIMON D’ANET, SEIGNEUR D’ANET, BREVAL ET ILLIERS (V. 1150-FIN DU XIIe SIECLE)


La raison pour laquelle il fut nommé d’après la localité d’Anet reste obscure, d’autant que Bréval semble bien avoir été prééminente dans l’esprit, sinon dans les faits ; nous avons avancé plus haut l’hypothèse que son père Guillaume I Louvel chercha ainsi à honorer la mémoire du Simon d’Anet, peut-être son frère cadet, mentionné au début du XIIe siècle et qui mourut dans la Pouille265.

La première phase, de 1155 à 1180 environ

Le rôle politique de Simon jusque vers 1180

Les chroniqueurs et historiens de son époque ne lui attribuent aucun fait d’arme particulier, ni aucun rôle politique de premier ordre dans les événements troublés qui marquèrent toute la seconde moitié du XIIe siècle dans la région. On sait seulement qu’en novembre 1159 le comte d’Evreux, Simon III de Montfort, et lui-même rémirent tous leurs châteaux français à Henri II, dans le cadre de la guérilla quasi permanente que se menaient Henri II et Louis VII sur les frontières franco-normandes266 ; le roi anglo-normand y plaça des garnisons, dans le but d’établir des avant-postes pour contrôler les incursions françaises. Simon d’Anet n’était guère rancunier, puisque six ans auparavant, le même comte d’Evreux, dans sa guerre privée avec le comte de Meulan, avait dévasté les terres de son père Guillaume I Louvel, et de son cousin germain Roger II de Saint-André267.

Simon d’Anet épousa Isabelle de Maintenon, sœur de Jean, seigneur de Maintenon et l’un des principaux vassaux vassaux de Simon III dans sa seigneurie de Montfort268. Ce mariage dut avoir lieu vers 1160 ; en effet, c’est une vingtaine d’années plus tard qu’apparaissent les premières mentions de ses fils majeurs. Peut-être Simon III de Montfort favorisa-t-il cette alliance ; pour autant, elle orientait Simon d’Anet plutôt vers le milieu français que vers le milieu normand. Il est vraisemblable qu’il se maintint durant toute sa vie dans un fragile équilibre entre ses deux souverains ennemis, ce qui explique la neutralité qu’il semble avoir observée après 1160.

Les quelques actes auxquels il souscrivit comme témoin sont révélateurs de cette relative neutralité, avec un attachement net pour Simon de Montfort. Vers 1160, il assista à la donation, par Raoul IV de Tosny seigneur de Conches, de l’exemption de péage accordée à l’abbaye de l’Éstrée sur toutes ses terres269. Douze ans plus tard, il était à Chartres lorsque Guillaume, archevêque de Sens et légat du pape, confirma à l’abbaye de Jumièges le patronage de droits communaux accordés par le comte Robert II de Dreux à la population de la ville270. En 1180, il assista à la charte de droits communaux accordés par le comte Robert II de Dreux à la population de la ville271 ; à la même époque, de concert avec Hugues II de Châteauneuf, il fut présent à la cour de Simon III de Montfort lors d’une donation faite par celui-ci à l’abbaye des Vaux-de-Cernay272. L’année suivante, il faisait partie des proches lorsque Roger de Meulan, vicomte d’Evreux, frère de Robert II comte de Meulan, fit un don à la cathédrale d’Évreux de 20 sous sur ses revenus de Brionne, afin de maintenir

264 Cartulaire Beaumont-le-Roger, p. 31-32.
265 Voir ci-dessus, p. 33, n° 65.
266 Histoire Torigni, t. II, p. 179.
267 Voir plus haut, p. 42, n° 65.
268 Le mariage avec Isabelle de Maintenon n’était pas connu jusqu’à présent ; il résulte de la charte de 1189 accordée par Simon d’Anet à Coulombs, où Jean de Maintenon s’intitule beau-frère de Simon (Annexe 2, n° 2-19.7, p. XX). Sur les Maintenon, voir note 65.
269 Arch. dép. Eure, H 319, f° 11, n° XIII.
270 Chartres Jumièges, t. II, p. 13, n° CX.
271 DUCHESNE, 1631, p. 237-238.
272 Cartulaire Vaux-de-Cernay, t. I, p. 72.
un luminaire perpétuellement éclairé à côté de la tombe de son oncle Simon III de Montfort\textsuperscript{273}. Cet attachement à Simon III de Montfort se remarque encore par la fondation du prieuré de Saint-Germain-le-Gaillard, évoquée ci-dessous.

En 1172, Simon d’Anet était répertorié dans les vassaux des rois-duc, certainement au titre de la châtellenie d’Illiers-l’Évêque ; il devait à ce titre le service d’un miles\textsuperscript{274}. On ignore tout de son attitude pendant les vingt années suivantes, et il n’est pas cité parmi les révoltés de 1173 contre Henri II ; à partir des années 1180, il associa son fils Jean à l’administration de ses domaines, ce qui fera l’objet de la section suivante.

\textit{Les actes de Simon d’Anet dans les châtellenies de Bréval et d’Anet}

Peu après sa mise en possession des terres d’Anet et de Bréval, Simon confirmait au prieuré du Hamel, dépendant de l’abbaye du Bec, les donations faites par son arrière-grand-père et son grand-père\textsuperscript{275} : l’église de Bréval avec ses revenus ; la dîme de la vente du bois en forêt, ainsi que celle des essarts faits et à faire dans la forêt ; le tiers de la dîme des marchés de Bréval et Saint-Illiers-la-Ville, et de toutes les coutumes de l’honneur de Bréval ; une foire à Bréval le jour de la fête de la Toussaint ; le four de Bréval ; six arpents de terre au Hamel, l’étang de Bréval et un moulin ; le bois pour se chauffer et construire, avec les mêmes droits que lui-même, et la dîme du pain consommé dans sa maison ; le passage des porcs dans la forêt. Il y ajouta la dîme de son verger et de sa vigne, ainsi qu’un muid de blé au moulin de Périer (ancien moulin sur le Radon à Poirier, \textsuperscript{276}Guainville) . Enfin, il confirmait le don fait par son grand-père Ascelin de la terre de Fraisnosa, qu’on a déjà évoqué, et le revenu de l’« eau de Rollecrotte avec la terre qui surveille l’eau ». Ce dernier don n’est pas sans étonner : Rollecrotte était un des noms de la localité actuelle de Rolleboise (Yvelines), qui domine la Seine en rive gauche, et faisait partie de la zone d’influence des Mauvoisin. Nous ignorons de quelle façon les droits sur le passage de la Seine à cet endroit avaient pu passer à la famille d’Ivry-Bréval\textsuperscript{277}.

On a conservé assez peu d’autres actes concernant les deux châtellenies. L’un d’entre eux estatif à la construction d’un moulin à Anet, devant le château, qui lésait les moulins des moines de l’abbaye de Prémontrés ; ceci valut à Simon un éveque de la construction d’un moulin à Anet, devant le château, qui lésait les moulins des moines de l’abbaye de Prémontrés ; ceci valut à Simon un

Celui-ci ne s’agissait ici que d’une confirmation, comme pour Bréval. L’acte fut signé lors d’un séjour de Simon dans ce prieuré\textsuperscript{277} . Cette ville de Rouvres jouait un rôle particulier dans la petite châtellenie – on verra plus loin qu’une grange seigneuriale y avait été implantée, et une sergenterie fiéffée y existait, comme à Bréval et Anet, et sans doute Guainville\textsuperscript{275} ; depuis le XIX\textsuperscript{e} siècle, la tradition veut qu’un château y ait été implanté, mais il n’en existe pas de preuves formelles\textsuperscript{280}.

Enfin, Simon d’Anet créa en 1178 sur sa « terre de Guainville » un prieuré de l’abbaye de Prémontrés Notre-Dame de Grandchamp ; celle-ci avait été fondée vers 1165 par Amicie de Leicester, seconde

\textsuperscript{273}Arch. dép. Eure, G122, n° 65.
\textsuperscript{274}Registres Philippe Auguste, p. 270.
\textsuperscript{275}Arch. dép. Yvelines, E 2211. Voir Annexe 2-2, p. XX.
\textsuperscript{276}Sur la famille de Rolleboise, voir Annexe 1, n° 1-20, p. XX. Sur les droits de l’eau dans cette zone, voir Guilmot 1889, qui ne mentionne pas Rolleboise.
\textsuperscript{277}Cartulaire Saint-Père, p. 586.
\textsuperscript{278}BnF, ms. lat. 13905, f° 26 ; ms lat. 12884, f° 229. Porée 1881, p. 438. Voir note 116 pour l’antériorité.
\textsuperscript{279}Ces sergenteries fiéffées sont nommées \textit{famulatus} dans le registre des liefs de Philippe Auguste ; elles sont intimement liées à la présence de forêts, dont les sergents fiéffés avaient la garde (voir les aveux de sergenteries fiéffées de Guainville en 1998, Arch. dép. Yvelines, E 2309-2310 ; de Bréval en 1406, E 2213). À Guainville est mentionné, dès le milieu du XII\textsuperscript{e} siècle, un \textit{prefectus} dont ce dut être le rôle (Cartulaire Saint-Père, p. 601). Sous Philippe Auguste, un Jean de Bréval tenait le \textit{famulatus} de Bréval, et devait à ce titre la garde en forêt ; Thibault de Faverolles tenait la moitié de la prévôté de Rouvres en \textit{famulatus} (RHF, XXIII, p. 623-627).
\textsuperscript{280}Ce château est tantôt attribué à une famille des Touffes au XI\textsuperscript{e} siècle (?), tantôt aux comtes de Dreux. Voir E. LEFREVRE, \textit{Annuaire statistique et administratif d’Eure-et-Loir}, 1863. Une butte appelée la « Butte des Heureux » subsiste au sud de la commune, le plus souvent interprétée comme une motte féodale, mais elle n’est pas documentée.
épouse de Simon III de Montfort, dans la paroisse de Curet, aujourd’hui Grandchamp (Yvelines)\textsuperscript{281}. Il donna à l’abbaye le fief dit de Saint-Germain-le-Gaillard, aujourd’hui situé sur la commune de La Chaussée-d’Ivry (Eure-et-Loir), entre le village et celui de Nantilly (fig. 17) : le lieu est repéré sur la carte 1/25.000\textsuperscript{2} de l’IGN, ainsi que sur le cadastre napoléonien, bien qu’il ne demeure plus aucune trace de l’ancien prieuré, dont les vestiges étaient nivelés dès le XIX\textsuperscript{e} siècle. Il se situait sur le coteau de rive droite de l’Eure ; vraisemblablement Simon put-il en disposer du fait du décès sans descendance d’un de ses vassaux.

**Figure 17**

Il est intéressant de détailler les droits donnés à cette occasion. Ils comprenaient une maison avec deux jardins dans la paroisse de Nantilly, une autre devant la croix d’Ivry, avec leurs appartenances ; 40 arpents de bois du Breuil de Guainville, et 37 arpents de terre arable près de Saint-Germain, 12 arpents dans un lieu appelé l’« Angle du Bois », quatre arpents de prés, et deux arpents de terre dans la paroisse de Nantilly, près du ruisseau de Nègre (\textit{Nigra}) qui devait désigner un ru descendant du coteau. En outre, il donnait le pré de Guillaume Branchart\textsuperscript{282}, seigneur de Nantilly, le fief de Richard de Garencrières\textsuperscript{283}, deux arpents de terre, l’un sur le chemin de Nantilly à La Chaussée, l’autre sous le chemin de Guainville, trois autres arpents isolés ; 28 arpents de vignes en plusieurs pièces, situés entre Nantilly, Guainville et Saint-Germain. L’ensemble de ces possessions était considéré valoir 15 livres et deux sous de cens, ce qui était considérable, sachant que la valeur censuelle totale de la châtellenie de Bréval était d’environ 40 livres au début du XIII\textsuperscript{e} siècle, comme on y reviendra. Les témoins furent Guillaume Branchart lui-même, Guy et Hugues du Mesnil\textsuperscript{284}, Robert II Grasse-Langue\textsuperscript{285}, Bernard de Villette\textsuperscript{286}.

L’intérêt de cette charte est double ; il montre, d’une part, que le terroir avait atteint à cette époque un plein degré de développement, si l’on en juge par les superficies de terre arable ou de vignes. Mais il montre aussi que, bien que n’étant pas une seigneurie en soi, le territoire de Guainville était considéré comme une entité bien distincte de Bréval, et qu’il appartenait en propre à Simon d’Anet.

La question de Dammartin-en-Serve et de Saint-Germain-des-Prés : la première usurpation,
sous Simon d’Anet

En 1162, Simon d’Anet fut convoqué devant la cour du roi de France Louis VII, suite à une plainte déposée par l’abbé de Saint-Germain-des-Prés relative à Dammartin-en-Serve\textsuperscript{287}. On se souvient qu’en 1030, un différend avait déjà opposé l’abbé au comte du Vexin, l’arbitrage royal permettant à celui-ci d’obtenir l’ensemble des droits sur l’alleu de Neauphlette qui allait constituer la seigneurie de Bréval ; mais l’abbé fut confirmé, en échange, dans ses droits pleins et entiers sur Dammartin-en-Serve et Longnes\textsuperscript{288}. Cinquante ans plus tard, les exactions avaient repris, cette fois de la part de Henri, l’avoué de Hugues Estavel\textsuperscript{289}. Derechef, quatre vingt ans après encore, les hommes de Simon s’étaient mis en tête de prélever des « exactions illicites » sur les habitants de Dammartin ; leur

\textsuperscript{281} Chartes Grandchamp, p. 132-139.

\textsuperscript{282} On retrouve ce Guillaume Branchart dans l’acte passé par Simon et son fils Jean entre 1162 et 1189 concernant Dammartin-en-Serve : voir p. 56. Un Roger Branchart était curé de Saint-Chéron, déjà âgé, au début du XIII\textsuperscript{e} siècle lors de l’enquête sur la forêt de Bréval (\textit{Registres Philippe Auguste}, p. 139.).

\textsuperscript{283} La transcription du XVI\textsuperscript{e} siècle publiée par l’abbé Gautier donne « Garenneris ». Il ne peut s’agir, comme l’a suggéré l’éditeur, de Garennes-sur-Eure ; en revanche, il est probable que l’on peut identifier Richard de Garencrières, localité située dans la châtellenie de Pacy, qui est signalé entre 1195 et 1210 dans les chartes de l’abbaye de La Noë (\textit{LE PREVOST, 1864}, t. II, p. 157)

\textsuperscript{284} Annexe 1, n° 1-17, p. XX.

\textsuperscript{285} Annexe 1, n° 1-11. P. XX

\textsuperscript{286} Villette, ferme, c\textsuperscript{e} Guainville (Eure-et-Loir). Au début du XIII\textsuperscript{e} siècle, Geoffroy de Villette émerge dans la liste des fiefs de la châtellenie de Bréval (\textit{RHIF}, XXIII, p. 623).

\textsuperscript{287} LANGLOIS, 1888, p. 22-23.

\textsuperscript{288} Voir plus haut, p. 22 #

\textsuperscript{289} Voir plus haut, p. 23 #
seigneur se prévalait même d’un jugement antérieur émis par la cour, se déclarant prêt à l’exhiber – ce qu’il ne fit jamais.

Simon ne se rendit pas à la première convocation ; l’abbé le fit convoquer devant le parlement du roi, où furent présents Étienne de Sancerre, Hervé de Gien, Guy de Châtillon, Guillaume et Dreux de Mello, Guillaume et Guy de Garlande, en somme la fleur des grands feudataires proches du roi. L’abbé eut en définitive gain de cause, et Simon dut laisser l’abbaye jouer en paix de Dammartin ; son père Guillaume I Louvel, de qui dépendait la seigneurie de son fils, fut lui-même obligé de faire amende honorable, l’acte de contrition mentionnant symboliquement qu’il le fit genoux fléchis, après le jugement, mais ceci se fit à Ivry.  

Il n’est pas nécessaire de rechercher ici des causes politiques à la condamnation de Simon et de son père, même si l’alliance de Simon avec le roi d’Angleterre, trois ans plus tôt, n’incitait guère à la clémence ; dans le cas précis, l’abbé de Saint-Germain devait avoir conservé toutes les chartes montrant le bien-fondé de sa réclamation.

**Patrimoine et revenus dans les seigneuries de Bréval et Anet**

Bien qu’il n’existe aucune source contemporaine de Simon permettant d’avoir une vision de son patrimoine et de ses revenus, il n’est pas imprudent d’utiliser, pour se faire une idée, la prisée qui fut réalisée au tout début du XIIème siècle par les agents royaux, une fois que Philippe Auguste eut récupéré les deux châtellenies.

Comme on le voit dans les tableaux 1 et 2 p. 66, l’essentiel des revenus seigneuriaux de Simon à Bréval même était constitué par les cens sur les propriétés, le pasnage des porcs dans la forêt, les corvées de charrue, et surtout le péage, qui formait la moitié des entrées en numéraire de l’ensemble de la châtellenie. Les cens de la ville de Bréval représentaient environ le tiers des cens perçus dans la totalité de la châtellenie, les autres grands secteurs étant Guainville, Chaignolles et Paciel (Eure, près de Pacy). On remarquera que la valeur censuelle avait été assez largement amputée par la donation à l’abbaye de Grandchamp en 1178, et que plus globalement les donations au Bec avaient sérieusement amputé les revenus seigneuriaux de la ville même de Bréval ; en particulier, aucun revenu n’existait du four ou des moulins, tous aliénés.

Au contraire, la châtellenie d’Anet, de moindre revenu en matière censuelle, rapportait plus du fait de la conservation dans le domaine direct d’un moulin à foulon, d’un pressoir, et des droits sur l’eau. Mais globalement, le revenu de Bréval en numéraire était largement supérieur à celui d’Anet, d’autant que les priseurs royaux ne comprirent aucun revenu de la forêt de Bréval.

En matière de revenus en nature, les deux châtellenies apportaient à peu près la même contribution, toutes céréales confondues ; à Bréval, de superficie bien plus vaste, les droits devaient être collectés dans des granges déconcentrées, peut-être celles mentionnées par la priseée. À Anet, elles étaient regroupées dans deux granges, l’une à Anet et l’autre à Rouvres. Il est amusant de constater que Guainville devait une contribution considérable en chapons et gélines, mais surtout en œufs : 2 220 œufs au total sur l’année, contre 20 seulement à Anet !

Bien que non prisée, une richesse du patrimoine de Simon était évidemment la forêt de Bréval ou forêt de Désœuvre, dont la superficie était nettement plus importante que de nos jours. Les décennies précédentes avaient déjà vu cette superficie s’amoindrir au bénéfice des prieurés et des hameaux, comme en témoigne le texte de sa confirmation des aliénations en faveur du Bec ; par ailleurs, son père n’avait, semble-t-il, guère veillé à l’usage quotidien du bois, si l’on en croit l’enquête qui fut menée au début du XIIème siècle. Simon peut avoir mis sur pied un bornage et un gardiennage...
permanent de cette forêt : le curé de Saint-Chéron, qui devait être un ancien, témoigna lors de l’enquête que Simon faisait garder la forêt pour que nul n’y coupe du bois, et qu’il achetait même le bois nécessaire à l’usage de sa maison, pour se chauffer et cuisiner, ce qui n’empêchait pas les riverains d’aller y prendre du bois mort en cachette294 ...

Pour en terminer, on remarquera que les revenus de ces deux châtellenies étaient largement en deçà de ceux d’une grande châtellenie voisine, celle de Pacy, au moins en numérique ; mais les chiffres sont vraisemblablement trompeurs, rien n’étant affiché pour cette dernière au titre du champart.

Les vassaux de Simon d’Anet dans ses châtellenies d’Anet et de Bréval

On voit apparaître, dans le dernier tiers du XIIe siècle, de nouvelles familles dans la châtellenie de Bréval, outre celles déjà évoquées plus haut ; ceci concerne, en particulier, les franges nord du petit territoire, où se créèrent des écarts en dehors des paroisses préexistantes. On se contentera de citer les plus importants : ainsi, par exemple, les Val-Gontard, qui s’établirent sur une terre située à proximité de Cravent. On ignore l’origine de la famille, dont le prénom générique fut Simon ; elle fut certainement une branche d’une des familles de la châtellenie 295. Ils tenaient leur fief directement des seigneurs de Bréval, et avaient plusieurs arrière-vassaux, leurs droits s’étendant jusqu’à Nantilly et Guainville (dont ils tenaient la dîme) où des arrière-vassaux tenaient d’eux des droits.

On peut citer également la famille de Chambines, ou celle de l’Allee et des Bataille – sans doute apparentées, qui s’installèrent sur le cours des bras de l’Eure, à proximité de moulins préexistants 296. Les Chambines, situés à l’extrême nord de la châtellenie, à la frontière avec la seigneurie de Pacy, possédaient des biens assez étendus, à Saint-Chéron et Hécourt ; leurs attaches étaient plutôt du côté de Pacy, comme en témoignent leurs donations en faveur du prieuré de Notre-Dame-du-Désert largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influencées par Robert IV de Leicester, seigneur de Pacy. Un des membres de la famille fut nommé chanoine de la cathédrale d’Évreux dans les années 1180, et il fallut lui créer une prébende, largement influence

Plus au sud, la famille du Mesnil, rameau probable de celle de Mondreville, s’implanta dans la terre appelée à partir de la fin du XIIe siècle le Mesnil-Simon, prenant le prénom de Simon I du Mesnil. La localité était immédiatement voisine de Mondreville ; elle ne constituait pas une paroisse à l’époque, et l’on peut penser que c’est suite à une succession que se créa la nouvelle entité 297.

Il est frappant, au vu du registre de fiefs dressé du temps de Philippe Auguste, de voir que le nombre de vassaux directs répertoriés pour cette châtellenie fut nettement inférieur à celui de la châtellenie voisine d’Anet. Ainsi répertoriait-on huit vassaux relevant directement de la Couronne à Bréval, pour dix-huit à Anet, à commencer par les familles d’Aulnay, de Marcilly et d’Ilou, de Croisilles, qui en fait tenaient des biens extérieurs à la châtellenie, comme on l’a déjà vu plus haut du temps de Guillaume I Louvel, voire aussi la famille de Jumelles (Eure, à côté de Saint-André). On relèvera ainsi, parmi les plus importantes la famille de Saussay 298, signalée au XIIe siècle, qui possédait du bien de chaque côté de l’Eure, ou encore celle de Rouvres et celle de Flins, qui étaient possessionnées à Rouvres 299 ; mais l’essential était constitué de famille de milites de second rang, possédant qui une maison à Anet, qui des droits dans les forêts de la châtellenie.

Cette structuration féodale très différente, qu’on a du mal à expliquer, se traduit également dans un document bien postérieur, la liste des chevaliers devant le service au roi ; dans la châtellenie de Bréval étaient recensés onze milites, dans celle d’Anet vingt-cinq 300 !

Les tournois d’Anet-Sorel

Quel rôle joua Simon d’Anet dans l’organisation des deux tournois qui se tinrent entre Anet et Sorel, le premier entre 1176 et 1180, le second vers 1180 ? On connaît leur existence par l’histoire rimée de

294 Voit ci-dessus, note 279, sur la garde des forêts.
295 Voir Annexe 1, n° 1-26, p. XX.
296 Voir Annexe 1, n° 1-2, 1-4, p. XX.
297 Annexe 1, n° 1-17, p. XX.
298 Annexe 1, n° 1-24, p. XX.
299 Voir Annexe 1, n° 1-9, 1-21, pp. XX.
300 RHF, XXIII, p. 748-749.
Guillaume le Maréchal, qui y fit maintes prouesses avec le « jeune roi » Henri d'Angleterre ; malheureusement, le poète inconnu qui écrivit l'histoire ne donne guère de détails sur ces deux tournois – tout au plus apprend-on que, lors du second, quelques chevaliers en déroute se réfugièrent sur une « vieille motte fermée d'un hérissor tout à l'entour »301, Guillaume le Maréchal en profitant pour prendre deux chevaux imprudemment attachés au hérissor.

On peut penser que ces manifestations « sportives » pour chevaliers en quête d'exploits et de rentées financières ne cadreraient guère avec le caractère apparemment assez casanier de Simon d'Anet ; mieux vaut sans doute attribuer leur organisation au possesseur de Sorel, Hugues III de Châteauneuf, ou à l'un de ses nombreux frères.

**La seigneurie d'Illiers-l'Évêque**

Il est certain que Simon d'Anet récupéra, dans le partage anticipé des biens paternels, le château d'Illiers et ses dépendances : en effet, dans un acte de 1157 signé à Coudres (Eure-et-Loir), vraisemblablement au prieuré de Bourgueil qui se trouvait sur la grande voie Évreux-Dreux, il ratifia un arbitrage effectué par Rotrou, évêque d'Évreux, sur les droits respectifs de l'Église de Chartres et de l'abbaye Saint-Père sur Illiers, après que Pierre fils de Gouffier et son frère eurent restitué les églises, l'évêque de Chartres ayant joué les bons offices dans l'af
daire302. Entre 1181 et 1192, Simon donna, en temps que seigneur d'Illiers, à l'évêque d'Évreux le droit de présentation à la cure de Champigny-la-Futelaye (Eure), ainsi que toutes les dîmes de Jersey (Eure, cne Illiers).303

Dès 1155 cependant, Morhier le Drouais, miles dont la famille était d'obédience drouaise, était qualifié de Morhier d'Illiers ; ce personnage détenait les droits sur la paroisse voisine de Courdemanche,dont son grand-père avait donné l'église à l'abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois304. Il tenait probablement la moitié de la terre d'Illiers en indivis avec Simon d'Anet, ce dernier ayant de plus la seigneurie éminente – relevant de l'évêque d'Évreux – ainsi que le château construit en 1112 par Henri Ier Beaumarch. Après la mort de Simon, Morhier revendiqua la part de Simon et le château, ses descendants prétendant qu'il les avait acquis de lui305. Aucun document exhibé à ce jour ne permet d'expliquer cette situation bizarre ; on pourrait imaginer cependant qu'elle résultait d'un partage successoral ou d'une dot. L'acte de 1157, prouvant que les deux Gouffier eurent des droits sur les églises, vient ajouter encore à cette confusion, encore que rien n'indique qu'ils aient détenu d'autres droits à Illiers.

On a déjà défini plus haut quel était le contour de la châtellenie d'Illiers, essentiellement à l'aide des confirmations d'actes par Simon d'Anet (fig. 21)306. On connaît assez peu les milites implantés dans ce ressort, si l'on excepte les Beaupuits307, originaires d'un hameau de Courdemanche, et les Pinson – dont à vrai dire on n'identifie que l'un des membres, Roger de Pinson, implanté dans un hameau d'Illiers, qui confirma en 1157 une donation faite à l'Étréside par son fils Foulques, décédé, dont le prénom le rattache à la famille de Marcilly308.

La famille d'Illou, implantée plus en amont sur l'Avre, possédait également des droits sur Illiers, ou plus exactement sur le hameau de Merville (cne La Madeleine-de-Nonancourt, Eure) qui en dépendait de façon assez excentrée ; on l'a déjà rencontrée en évoquant Broué et Marolles309. Raoul I d'Illou contribua à la fondation de l'abbaye de l'Étréside en donnant quatre charruées de terre à Merville ; puis ses successeurs augmentèrent ces dons initiaux tout au long du XIIe siècle. On sait par un acte de la léproserie du Grand-Beaulieu que les Beaupuits étaient vassaux des Illou à Dampierre-sur-Avre, dans le ressort de la petite seigneurie d'Illou.

On notera enfin, concernant cette châtellenie, l'importance jouée par les évêques d'Évreux : en 1157, l'évêque Rotrou confirmait les actes concernant les églises d'Illiers, ceux concernant les dîns relatifs à

---

302 Voir ci-dessus, p. 20.
303 Arch. dép. Eure, G 122 n° 81, f° 20.
304 Annexe 1, n° 1-7, p. XX. Annexe 5, p. XX.
305 Voir notice en Annexe 1, n° 1-7, p. XX.
306 Voir plus haut, p. 37.
307 Voir plus haut, note 74.
308 Arch. dép. Eure, H 319, f° XV n° 26 ; f° XVIII, n° 31.
309 Voir plus haut, p. 46 et Annexe 1, n° 1-13, p. XX.
Merville, comme il confirment ceux relatifs à Muzy et à l’Estrée. On peut penser qu’il y eut une véritable remise en ordre en cette année précise sous l’impulsion de Rotrou de Warwick, évêque d’Évreux, peut-être due au fait que Simon d’Anet venait de reprendre les rênes de la châtellenie. Une vingtaine d’années plus tard, le don par Simon des droits sur Jersey et Chartigny appartenait au même mouvement de reprise de contrôle par les évêques sur ce territoire, dont ils détenaient les droits « régaliens », comme on l’a noté plus haut.

Pour autant, cette remise en ordre ne pouvait vraisemblablement contrer le tropisme drouais qui se manifestait à la base du triangle Avre-Eure, en particulier à Muzy, sous contrôle théorique des évêques d’Évreux. En 1180, Henri Il faisait garder par ses propres garnisons le château de Louye, qui relevait probablement de la famille de Muzy, ce qui tendrait à prouver que la fidélité des Rahier de Muzy n’était pas acquise ; le ralliement de Rahier Ill à la cause française à l’extrême fin du XIIe siècle lui valut la destruction de son château en 1193-96 par les troupes anglaises.310

La question de Damville : une fausse attribution à Simon d’Anet

Il convient, en terminant cette liste des possessions héritées par Simon d’Anet, d’évoquer la question de la seigneurie de Damville, et d’évacuer définitivement la thèse suivant laquelle il en aurait été le titulaire. Damville était une seigneurie importante, placée sur l’Iton, à sept kilomètres à l’ouest de Saint-André-de-l’Eure (fig. 6) ; elle appartenait à la famille des Crespin, seigneurs de Tillières, et fut d’ailleurs assiégée et prise par le roi Henri II lors de la révolte dite du « jeune roi », en 1173. Le chroniqueur Benoît de Peterborough rapporta qu’en 1188, une troupe de Gallois incendia une certaine localité de Danevilla appartenant à Simon d’Anet ; l’historien Ange Petit traduisit ce nom en Damville, suivi par tous les historiens de l’Eure, jusqu’à ce que Daniel Power propose une nouvelle interprétation plus cohérente avec la réalité historique, qu’on retrouvera plus loin. En fait, aucun fait historique ne vient attester en quoi que ce soit la réalité d’un pouvoir seigneurial détenu par Simon d’Anet dans cette zone ; pour qu’il l’ait exercé, encore aurait-il fallu qu’il acquière par un moyen quelconque cette place, alors que les Crespin de Tillières n’avaient aucune raison de la vendre, même si elle avait été prise par le roi. En revanche, peut-être Damville resta-t-elle au pouvoir des rois-ducs ; mais ceci sort du champ de la présente étude.

La période des tensions, de 1180 à 1192

De son mariage avec Isabelle de Maintenon, Simon eut trois enfants, Jean, Adam et Auberéée. Vers 1180, il investit l’aîné, Jean, de la châtellenie de Bréval : il ne faisait qu’imiter en cela son propre père Guillaume Louvel, qui avait détaché à son profit, de son vivant, tout un pan de son patrimoine pour asseoir la situation de son fils. Jean fut également associé, sans doute dès sa majorité, à l’ensemble des actes passés par Simon ; mais celui-ci prit garde à y associer également son fils cadet, Adam, qui décéda cependant assez tôt, vers 1180 également. Il est cité ainsi dans un acte où Simon accorda aux moines de Saint-Pierre-de-Castillon à Conches, la coutume et le tonlieu sur toutes leurs propriétés à Bréval et Saint-Illiers-la-Ville ; on le rencontre également dans un acte de confirmation d’une donation de Garin II d’l’lou à l’Estrée.

Cette dernière période de la vie de Simon ne fut sans doute pas facile : le contexte de guerre de plus en plus prégnant, les tensions internes peut-être dues à la gestion de son fils, enfin la perte de ses deux derniers enfants, durent être autant d’épreuves difficiles à vivre.

Les tensions avec les abbayes environnantes

311 Voir Petit, 1856, p. 223-224.
313 Cartulaire Conches, n° 407, p. 513 ; n° 413, p. 617.
Dans les trente premières années de sa vie, les rapports de Simon avec les abbayes environnantes semblent avoir été relativement stables, si l'on excepte l'affaire de Dammartin-en-Serve où il fut condamné en justice de Parlement. Il fut également un fidèle des évêques d'Évreux, et ce jusqu'à la fin de sa vie : le doyen Rotrou l'appelait « fidèle ami de l'église d'Évreux » lorsqu'il donna au chapitre cathédral l'exemption de péage à Saint-Illiers-la-Ville.  

Dans les trente premières années de sa vie, les rapports de Simon avec les abbayes environnantes semblent avoir été relativement stables, si l'on excepte l'affaire de Dammartin-en-Serve où il fut condamné en justice de Parlement. Il fut également un fidèle des évêques d'Évreux, et ce jusqu'à la fin de sa vie : le doyen Rotrou l'appelait « fidèle ami de l'église d'Évreux » lorsqu'il donna au chapitre cathédral l'exemption de péage à Saint-Illiers-la-Ville.

Figure 18

Pour l'abbaye, Jean de Bréval ne se contenta pas de cette offensive sur les droits de Saint-Germain : il pratiqua de même pour les villages possédés en pleine seigneurie par l'abbaye de Coulombs, Chaingolles, Saint-Illiers-la-Ville et Tilley. L'acte relatif à Chaingolles donne une liste impressionnante des méfaits commis par les hommes de Jean, qui tentaient d'imposer des corvées, des tailles et d'interdire le droit d'usage sur la terre de l'abbaye. Ils s'engageaient à son exécution, à faire en sorte que deux milites, Simon I de Val-Gontard et Guillaume Branchart, renoncent également à leurs prétentions : Jean devait verser, sur ses treize livres, une renonciation qui la seguait quelle était la provenance de ces droits.

Apparemment, Jean de Bréval ne se contenta pas de cette offensive sur les droits de Saint-Germain : il pratiqua de même pour les villages possédés en pleine seigneurie par l'abbaye de Coulombs, Chaingolles, Saint-Illiers-la-Ville et Tilley. L'acte relatif à Chaingolles donne une liste impressionnante des méfaits commis par les hommes de Jean, qui tentaient d'imposer des corvées, des tailles et d'interdire le droit d'usage sur la terre de l'abbaye. Ils s'engageaient à son exécution, à faire en sorte que deux milites, Simon I de Val-Gontard et Guillaume Branchart, renoncent également à leurs prétentions : Jean devait verser, sur ses treize livres, une renonciation qui la seguait quelle était la provenance de ces droits.

Il apparaît clairement, dans ces trois affaires, que l'enjeu était l'indépendance des villages en question par rapport aux droits seigneuriaux de Jean de Bréval, considérée par lui-même, et par ses percepteurs, comme exorbitante du droit commun, et ce malgré les donations antérieures. Peut-être doit-on y voir une raison plus conjoncturelle, sur laquelle on reviendra : le climat de guerre franco-normande s'amplifiait alors, ce qui fut une des raisons de ces conflits.

Il n'est pas sûr que l'on doive rattacher à ce mouvement l'affaire de la forêt de Croth qui opposa Simon d'Anet, en tant que seigneur de Croth, à l'abbaye de Marmoutier. Simon contesta les droits de l'abbaye de Culomb, dont il était le seigneur, à la fois pour Chaignolles, Saint-Illiers-la-Ville et Tilley. L'acte relatif à Chaingolles donne une liste impressionnante des méfaits commis par les hommes de Jean, qui tentaient d'imposer des corvées, des tailles et d'interdire le droit d'usage sur la terre de l'abbaye. Ils s'engageaient à son exécution, à faire en sorte que deux milites, Simon I de Val-Gontard et Guillaume Branchart, renoncent également à leurs prétentions : Jean devait verser, sur ses treize livres, une renonciation qui la seguait quelle était la provenance de ces droits.

1907, p. 44).  

315 Arch. dép. Eure, G 122, n° 182.  

316 » Charles Saint-Germain-des-Prés, n° CCXXXVII, n° CCLXIX.  

317 Simon revendit sa rente à Jean de Verne, trésorier de Saint-Germain-des-Prés, qui devait en jouer sa vie durant, puis la léguer à l'abbaye (ANGER, 1907, p. 44).  

318 Guillaume Branchart était seigneur de Nantilly.  

319 Six ans plus tard, Philippe Auguste remit à l'abbaye cette rente, contre l'engagement de célébration d'une messe anniversaire du décès de son père Louis VII, et du sien propre après sa mort (ANGER, 1907, p. 44). Mais le prévôt de l'abbaye reprit à son tour les exactions contre les possessions de l'abbaye, cette fois à Longnes : en 1209, il fallut une nouvelle plainte de l'abbaye pour faire cesser une imposition illégitime (Actes Philippe Auguste-Deleisle, n° 1146).

320 Voir Annexe 2, n° 2-6, p. XX ; 2-19.7, p. XX.
rédaction assez large conduisait-elle à une destruction du massif forestier, et Simon chercha à limiter le droit d’usage au bois mort ; après l’arbitrage de l’évêque de Chartres, Simon promit finalement de respecter la donation originelle, les moines pouvant continuer à jouir du bois vif comme du bois mort, à condition cependant de préciser que les hommes du prieuré ne pourraient utiliser que le bois mort ; l’acte fut confirmé le 16 septembre 1185 par l’évêque de Chartres.\footnote{Arch. dép. Eure, H 838. Actes Henri II, t. II-1, p. 269-270.}

Il ne s’agissait donc pas d’une usurpation, mais plutôt d’une tentative de restriction de droits d’usages afin de préserver la ressource forestière ; l’enjeu devait être extrêmement significatif. Ainsi, dans le même massif forestier, deux \textit{milites} voisins, Foulques de Marcilly et Philippe d’Aultnay, passèrent, dans le premier quart du XIII\textsuperscript{e} siècle, des conventions d’échange avec l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux, afin de récupérer les droits d’usage, imprudemment concédés par leurs prédécesseurs, contre des rentes en numéraire.\footnote{Voir notices n° 1-1,2, 1-16.2.3.}


La razzia de l’armée anglaise sur les terres de Bréval en septembre 1188 et ses causes


Suivant la relation très précise, quasiment cartographique, de la francophile \textit{Philippide}, le roi fit brûler les villages de Chauffour, Boissy-Mauvoisin, Neauphlette, Bréval, Mondreville, Jouy-Mauvoisin, Ménéville, Le Mesnil-Guyon (c\textsuperscript{e} Lommoie), Le Tertre-Saint-Denis, l’Aunaie (c\textsuperscript{e} Neauphlette), \textit{Landula}, Fontenay-Mauvoisin, Lommoie, Blaru. Puis il et se retira avec son armée à Ivry-la-Bataille ; selon Benoît de Peterborough, il y était le 1er septembre. Le chroniqueur anglais indique de plus que c’est à l’insu du roi que, depuis Ivry, une troupe de Gallois se lança dans une razzia sur la rive droite de l’Eure, brûlant le château de Simon d’Anet appelé \textit{Danevilla}, en fait Guainville,\footnote{POWER, 2004, p. 402, a, le premier, émis l’hypothèse d’une corruption par le chroniqueur du nom de Guainville en \textit{Danevilla}, alors que la plupart des historiens avaient jusqu’à là traduit ce toponyme par Damville (Eure). Or Damville ne peut en aucun cas avoir été concernée, étant tout à fait en dehors de la zone géographique décrite par les chroniqueurs.} et beaucoup d’autres villages, tuant tout sur son passage.

Cette expédition de représailles en terres françaises était principalement dirigée contre Philippe Auguste ; mais il est vraisemblable qu’elle visait aussi les terres françaises de Simon d’Anet, en raison d’une allégeance supposée de celui-ci au roi de France. On peut même penser que la cible de l’expédition fut Jean de Bréval, qui aurait pris fait et cause pour le roi français — on rappellera qu’il n’avait des possessions que du côté français — la razzia menée contre Guainville, après l’expédition contre les villes du Mantais qui comprenaient plusieurs localités de la seigneurie de Bréval, dut être un signal adressé au fils plus qu’au père.

Une telle hypothèse amène à s’interroger sur la concomitance entre un tel soutien de Jean de Bréval au roi, et ses exactions sur les villages « libres » de sa châtellenie. Les corvées qui furent alors imposées — elles le furent dans toute la châtellenie, les plaintes ne venant que des non assujettis réquisitionnés — ne furent-elles pas destinées à mettre en défense le petit territoire de Bréval et sa châtellenie, d’importance stratégique pour le roi Philippe Auguste ? C’est au moins la supposition que
l'on peut faire à l'examen des vestiges des châteaux de Guainville et de Villiers-en-Désoeuvre, les seuls à présenter encore des restes en élévation 326.


Simon avait perdu son fils Adam dès 1180 ; sa fille Auberée, qu'il avait mariée à Yves de Vieuxpont (Calvados), seigneur de Courville, mourut en 1187 sans descendance 327. Le dernier coup du sort imposé au vieux seigneur fut de perdre son fils aîné en 1189, moins d'un an après les événements de Bréval, sans qu'on en connaisse la raison. L'enterrement fut célébré en présence de très nombreux dignitaires : cinq abbés (La Croix Saint-Leufroy, Saint-Taurin, Saint-Pierre de Neauphle, Notre-Dame des Vaux-de-Cernay, le Breuil-Benoît), les curés de Bréval, Gilles, Guainville, Saint-Illiers ; Richard de Néhou, seigneur de Vernon et beau-frère de Simon, avec son fils Baudouin ; Hugues de la Roche-Guyon ; Roger de Saint-André, cousin de Simon ; Morhier le Drouais, son coseigneur et vassal d'Illiers, ainsi que plusieurs milites de la châtellenie et de la seigneurie de Montfort ; enfin son jeune frère Guillaume II Louvel et son beau-frère Jean de Maintenon 328.

La charte concédée à Coulombs pour le salut de l'âme de son fils, et la création d'un anniversaire, visait à renoncer solennellement à toutes les exactions passées commises par Jean de Bréval ; elle est claire sur la responsabilité pleine et entière de ce dernier dans les faits, même si Simon, comme seigneur dominant, se devait d'endosser les agissements de son fils et vassal.

Figure 19
Le lieu d'inhumation paraît avoir été le village de Chanu (Eure, c. Hécourt) 329. Bien que le texte ne le cite pas de façon expresse, on peut penser que Jean de Bréval fut enterré à la commanderie templière du lieu, et il y a tout lieu de penser également que celle-ci fut fondée à l'initiative de Simon d'Anet lui-même, comme il l'indique dans la charte de Prunay-le-Temple en 1190 – on y revient ci-dessous. La chapelle heureusement conservée (fig. 18, 19), est un petit édifice rectangulaire formé de deux travées de voûtes d'ogives quadripartites, éclairée primitivement par six hautes fenêtres en plein cintre ; une étude récente de sa charpente a permis de réaliser une datation dendrochronologique qui la place en 1183-1192d, exactement à l'époque considérée 330.

On peut probablement restreindre cet intervalle à 1187-1192 : en effet, la fondation de Chanu, puis celle de Prunay en 1190, furent certainement pour Simon d'Anet un succédané à un départ à la troisième Croisade qu'il était bien incapable d'entreprendre compte-tenu de son âge avancé. Son frère cadet Guillaume II Louvel (William I Lovel) semble pour sa part avoir entrepris le pèlerinage 331.

Simon ne survécut pas longtemps à son fils. Le 11 janvier 1190 (n.st.), il donna une charte pour constituer une rente viagère à son épouse Isabelle de Maintenon ; il aumôna à l'ordre du Temple la terre de Prunay, devenue Prunay-le-Temple (Yvelines) qui appartenait à la dot d'Isabelle, à charge pour le Temple de verser à celle-ci une rente annuelle de trente livres parisis 332.

--

326 Voir p. 112, 158.
328 Annexe 2, n° 2-19.7, p. XX.
329 Voir ci-dessous, note 1138.
331 Annexe 1, n° 1-14.1, p. XX.
332 Arch. nat., S 4985-4986, éditée par GUIERY, 1899, p. 262.
particulier sur leur ascendance. Ce fut l’origine de la commanderie templière de Prunay, qui bien plus tard fut rattachée à celle de Chanu.

Ce dernier acte fut sans doute son testament, et l’on peut penser qu’il décéda très peu de temps après ; le 10 janvier 1192, Richard Cœur de Lion signait en Acre une charte investissant Morhier le Drouais de la maison-forte d’Illiers. Or sa chancellerie tirait la conséquence d’un procès en cour de l’Échiquier ; si l’on cumule le délai nécessaire à ce que les prétentions à la succession de Simon se manifestent, puis l’organisation du plaid, enfin le temps nécessaire à l’acheminement de la charte jusqu’au Proche-Orient, il ne serait guère réaliste que la mort soit intervenue après la fin de 1190.


CHAPITRE 5
LES NOUVEAUX POUVOIRS A PARTIR DES ANNEES 1200

La conquête de la Normandie et la stabilisation

L’implantation en rive droite de l’Eure

Le décès de Simon d’Anet sans descendance directe ouvrait, côté français, un boulevard à Philippe Auguste, grand spécialiste s’il en fut de récupérations de successions plus ou moins en déshérence. Il semble que le roi mit immédiatement la main sur ses possessions de rive droite de l’Eure, usant du droit d’échoite : il prit garde néanmoins d’indemniser les héritiers indirects, au moins les plus proches. Ainsi Auberée d’Ivry, la sœur cadette de Simon, reçut de lui une rente de vingt livres sur la prévôté de Mantes en échange de ses droits sur Bréval ; il est fort probable que Robert IV d’Ivry, fils de Galeran I et neveu de Simon, reçut également une compensation – dès la fin 1191, le roi lui donnait la garde du bois de Bosc Campi – mais c’est surtout par l’inféodation postérieure du château d’Avrilly qu’il dut être désintéressé.

Dès 1192, le roi pouvait résider à Anet, où il signa une charte exemptant les habitants d’Anet du paiement des coutumes dans ses domaines ; on l’y retrouve en avril 1195, puis en novembre de la même année où il racheta à l’abbaye Saint-Père de Chartres les moulins d’Anet.

La fortification des deux châtellenies : Guainville et Villiers

Il est probable que les châtellenies de Bréval et d’Anet servirent immédiatement de base avancée pour les opérations royales ; c’est à cette époque, soit en 1192, que l’on peut placer le renforcement considérable qui fut entrepris à la forteresse de Guainville, qui faisait face à Ivry, et aussi, vraisemblablement, celui de Villiers-en-Désœuvre, placé en face de Pacy-sur-Eure.

Figure 20

Aucune source ne donne malheureusement la moindre indication sur ces deux chantiers, et tout particulièrement sur celui de Guainville, malgré l’importance des moyens qui y furent apparemment consacrés (fig. 20). L’analyse des restes de ce château montre que le roi lança un chantier d’un édifice entièrement neuf et maçonné. Les fossés furent recreusés autour de la fortification construite sans doute par Ascelin Goël ; une enceinte entièrement maçonnée fut élevée autour du périmètre, en unifiant l’ancienne motte et la basse-cour, et fut flanquée d’une dizaine de tours à archères, alors qu’une petite enceinte de bourg était tracée – ou était-ce une enceinte destinée à accueillir une armée en campagne ?

Le chantier de Villiers-en-Désœuvre fut apparemment plus circonscrit, puisqu’une tour seulement demeure ; et l’on ignore quels travaux purent être menés ailleurs, en raison de la totale disparition des vestiges. À Bréval, une tourelle circulaire encore visible au XVIIe siècle, flanquant la porte sud de l’enceinte, aurait pu dater de cette époque ; pour Anet et Breuilpont, l’incertitude demeure, et ce malgré les fréquents séjours que fit le roi lui-même dans le premier des deux sites.

La conquête de la vallée de l’Eure et de l’arrière-pays

Dès le printemps 1194, Philippe Auguste avait pris le contrôle des vallées de l’Eure et de l’Avre, au cours d’une campagne qui lui permit en outre de capturer Robert, comte de Leicester et seigneur de Pacy. Un traité signé le 23 juillet 1194 entre Tillières et Verneuil-sur-Avre donnait au roi de France la souveraineté sur Pacy, Tillières-l’Évêque, Marcilly, Louye, Nonancourt et Tillières ; l’année suivante,  

333 Ibid., n° 1306.  
335 Actes Philippe Auguste-Delisle, n° 368.  
337 Si l’on excepte Marcilly, chacune de ces places possédait une fortification attestée par les sources. L’identification de Marcilly à Marcilly-sur-Eure ou Marcilly-en-Champagne, n’est pas acquise ; les deux sont
un nouveau traité donnait Pacy, Vernon et Ivry au roi de France, mais ce traité ne fut pas mis en application, si ce n’est pour la place clef de Vernon que le roi acquit par échange à la fin de 1195. En 1195, Philippe Auguste bénéficia d’une chance supplémentaire ; après la capture de Robert de Leicester, il négocia la remise définitive de Pacy-sur-Eure en janvier 1196, ainsi qu’une rançon de mille marcs d’argent338. Dès cette année, il séjourna à Pacy.

La situation était cependant loin d’être stabilisée dans le secteur : d’après Roger de Hoveden, Philippe Auguste ne maîtrisait pas vraiment encore la région, puisqu’en 1196 il dut assiéger Nonancourt et prit la forteresse. Philippe Auguste tenait Pacy deux ans plus tard, lorsque Robert tenta de la reprendre, sans succès ; mais la même année, Richard d’Angleterre renouvellaît à Gadon le Drouais, fils de Morhier le Drouais, l’investiture de la maison-forte d’Illiers-Évêque, ce qui pourrait prouver que la zone était encore sous contrôle partiel du roi d’Angleterre. Ce n’est probablement qu’après la mort de Richard le 6 avril 1199, que Philippe Auguste prit le contrôle total de la zone, comme le confirme d’ailleurs le chroniqueur précité339. En 1199, c’est à Anet qu’il signa, peu avant la mort de Richard, le traité d’alliance avec le vicomte de Limoges, et il y fut encore dès l’automne de la même année. Par la suite, son attachement à la ville ne faiblit jamais, puisqu’il y séjourna régulièrement toute sa vie, concurremment avec Pacy-sur-Eure340.

Le compte des recettes et dépenses de 1202-1203 montre le secteur encore en pleine guerre ; les bâtiments du château de Bréval et les ponts furent réparés, à Anet l’on se préoccupa de réparer la charpente du cellier pour y entreposer du vin, l’on répara également les ponts. À cette occasion est mentionné un aller et retour de bateaux d’Anet à Guainville – c’est la seule mention de la localité dans le compte. On note également quelques travaux de fortification mineurs à Anet, et manifestement un chantier de maçonnerie en cours à Pacy ; mais, d’une façon générale, l’essentiel des dépenses était consacré à la paye des sergents et des soldats très nombreux, ainsi que des arbalétriers temporairement basés dans les châteaux de Pacy, Anet, Grossœuvre341.

Le traitement différencié des deux rives

La conquête de la Normandie, achevée en 1204, enleva aux châteaux de rive droite leur importance en tant que forteresses frontalières, ce qui explique vraisemblablement l’inachèvement des fortifications entreprises à Guainville et à Villiers-en-Désœuvre. Guainville fut néanmoins mentionnée dans la liste des castella et fortelicie tenus par le roi, dressée entre 1206 et 1210 ; elle y figure juste après Bréval et Anet, ce qui confirme son importance au tout début du XIIIᵉ siècle342. Cependant, les documents relatifs à l’administration royale prouvent que la forteresse ne fut jamais élevée au rang de siège de châtellenie343. Pacy-sur-Eure demeura également dans le giron royal. Ainsi la rive droite de l’Eure passa entièrement sous statut royal, et le demeura pendant un peu moins d’un siècle.

De l’autre côté de l’Eure, le roi sembla mener une politique différente, ne conservant pas sur le long terme les châteaux et lieux conquis et préférant s’en servir pour gratifier les fidèles qui avaient joué un rôle particulier dans ses campagnes. Il garda en sa main la seigneurie d’Ivy jusqu’en juillet 1200 ; peut-être est-ce sous son règne, entre 1196 et 1200, que furent menés les travaux de restauration de la tour maîtresse, avec la construction à l’angle nord-est d’une tourrée flanquante – c’est au moins ce qui est attesté par les sources ou par la revanche, il existe sur le territoire de la commune, à Tranchevilliers (1,5 km SO), une motte bien conservée, mentionnée en 1457 (ibid., p. 382 et suiv.), mais il est peu probable qu’elle ait été concernée par le traité.

338 Chronique de Roger de Hoveden, RHF, XXIII, p. 570, 576.
339 Ibid., p. 596.
341 LOT-FAWTIER, 1932, passim. Anet, 35 jours de 50 sergents, 28 jours de 10 arbalétriers, p. CLVII. 50 sergents pendant 34 jours à Vernon, Le Goulet, Pacy, Grossœuvre et Gaillon, p. CLVIII.
343 Pro navibus ducendis apud Damvillam et reducendis, xxxv l. ii s. La localité ainsi mentionnée ne peut en aucun cas être Damville, pas plus que ne pouvait l’être Danenilla mentionnée en 1188. Tous les auteurs qui ont publié ce texte ont pourtant fait cette identification, alors qu’il était hors de question de mener des bateaux sur l’Iton, alors que l’Eure était navigable. Le rédacteur fit ici une erreur de graphie, comme l’a supposé POWER, 2004, p. 402 : LOT-FAWTIER, 1932, fasc. 2, p. CXLVII.

La question de la dévolution d'Illiers-l'Évêque fut plus complexe. La seigneurie d'Illiers, comprenant en particulier la maison-forte construite en 1112 par Henri Ier d'Angleterre, fut attribuée en 1192 par Richard Cœur de Lion à Morhier le Drouais, en le dispensant de rembourser au trésor les fonds engagés par son grand-père quatre-vingt sept ans plus tôt. Cet acte n'intervint qu'après un jugement en cour de l'Échiquier, où s'était présenté un compétiteur, un certain Guillaume d'Anet, peut-être un ayant-droit collatéral ou illégitime de Simon d'Anet.

Bien que Morhier ait eu gain de cause, et que le roi Richard ait confirmé en 1198 l'investiture à ses fils Gadon après sa mort, il est presque sûr qu'il y eut de la part de la famille Le Drouais une tentative de récupération induite de la part de la seigneurie, détenue précédemment par Simon d'Anet, qui s'accompagnait de droits dominants sur l'ensemble ; à moins que Simon lui-même n'ait fait don de sa part à Morhier, comme le prétendait en 1247 le petit-fils de ce dernier, sans pour autant en apporter la moindre preuve. Le contexte se prêtait assez bien à une telle manoeuvre.

L'annexion d'Illiers, au même titre que le reste de l'Évrecin, au domaine royal dès la seconde moitié de 1199, rendit caduc le jugement rendu en cour de l'Échiquier et les lettres de Richard Cœur de Lion ; la part détenue initialement par Simon passa dans les mains du roi, du même droit d'échoite que Bréval et Anet : une charte, de peu antérieure à 1200, indique de façon très claire l'indivision des droits seigneuriaux, leur affectation pour une moitié à Gadon le Drouais, et l'attente d'affectation de l'autre moitié.

Le roi investit en définitive de cette part Guillaume I du Fresne, seigneur normand des environs de Conches, qui avait dû se rallier à la cause française pendant les guerres ; Guillaume le Drouais prétendit en 1247, sans doute à juste titre, que Philippe Auguste arrangea un mariage entre une nièce bâtarde de Simon d'Anet et de Guillaume du Fresne pour conforter l'assise de ce dernier. Mais son affirmation que ce fut dans le but de spolier la famille Le Drouais de la demi-part qu'ils auraient reçue de Simon d'Anet lui-même, demeure incertaine, même si elle est parfaitement crédible de la part du monarque, coutumier de ce genre d'arrangement.

Ainsi Philippe Auguste, alors qu'il gardait fermement le contrôle de la rive droite, transforma la rive gauche en une mosaïque de fiefs de conquête, le morcellement étant sans doute lié à la volonté politique de ne pas créer le moindre contre-pouvoir, mais surtout, vraisemblablement, à la nécessité de récompenser ses fidèles à moindres frais.

La région au cours de la fin du Moyen Âge

Dès lors, la carte des nouveaux pouvoirs semblait fixée, et demeura stable tout au long du XIIIème siècle. Cependant, la création de l'apanage d'Évreux, auquel furent adjointes les quatre châtellenies de Pacy, Bréval, d'Anet et de Nogent-le-Roi, engendra durant les second et troisième quarts du XIVème siècle une modification radicale de cette géographie, sur fond de troubles nourris par Charles le Mauvoisin, comte d'Évreux et roi de Navarre. Cet apanage n'était, en fait, que la continuation du douaire de Marie de Brabant, veuve de Philippe le Hardi ; le démembrement avait évidemment un but financier avant tout, mais Charles I de Navarre, comme on le sait, chercha à en faire une principauté normande qui existaient alors entre Robert IV et ses garants, des familles Mauvoisin, Richebourg, Maule et Blaru.

345 Voir Annexe 1, n° 1-7.1, p. XX.
346 Annexe 1, n° 1-7.1.1, p. XX.
347 Voir note 796 de l’Annexe.
348 Voir Annexe 1, n° 1-10.1, p. XX.
349 Sur la descendance illégitime de Guillaume II Louvel, frère de Simon d’Anet, voir Annexe 1, n° 1-14.2 , p. XX.
indépendante. La vallée de l'Eure fut assez largement concernée par les événements de guerre larvée et continue, durant tout le troisième quart du XIVᵉ siècle ; on sait, en particulier, qu'Anet, Breuilpont et Bréval furent affectées après Cocherel, puis à nouveau lors de la montée finale des hostilités, dans les années 1375-1378. On ne sache pas que les autres forteresses de la châtellenie aient joué un rôle, même si vraisemblablement la fidélité marquée au roi de France par la famille d'Ivry ait pu conduire à des épisodes d'escarmouches.

La destruction totale des forteresses de Charles de Navarre, menée dans un temps-éclair par Charles V en 1378, allait définitivement rayer de la carte les châteaux des deux châtellenies de rive droite ; en rive gauche, au contraire, les châteaux dénués de tout intérêt stratégique, se transformèrent progressivement en simples résidences fortifiées – si l'on excepte Ivry, seule place amenée à jouer un rôle durant la première moitié du XVᵉ siècle pendant la domination anglaise. Et finalement, c'est à la fin de la Guerre de Cent Ans qu'Ivry disparut à son tour. Dans la seconde moitié du XVᵉ siècle, il ne demeurait plus dans la région aucun château fort.
CONCLUSION
DE LA NAISSANCE D’UNE SEIGNEURIE DE FRONTIERE A SON ECLATEMENT, DEUX SIECLES TOURMENTES

La construction d’une seigneurie de frontière par Ascelin Goël, dans les années 1100, avait donc vécu un siècle plus tard, au point de ne laisser survivre que sa réputation sulfureuse. Sans doute cette évolution était-elle naturelle, durant un siècle marqué par les guerres frontalières et la conquête, en fin de compte, par Philippe Auguste. Mais la première cause de cette dislocation fut le droit successoral appliqué par les Ivry-Bréval, qui voyait le patrimoine réparti entre les fils ; Ascelin et ses descendants eussent-ils suivi la coutume française, où le droit d’aînesse préservait l’unité de la seigneurie originelle, que l’histoire eût été sans doute différente.

Mais il fallait compter aussi avec l’extraordinaire chance de Philippe Auguste qui, à bien des moments de son règne, put et sut utiliser des successions en déshérence pour prendre le contrôle de seigneuries entières ; il fut servi à Bréval, avec la disparition, providentielle pour lui, de Jean fils de Simon. Dès lors, seule Ivry et Anet allaient encore marquer l’histoire, la première en raison du rôle stratégique qu’elle retrouva lors de chaque conflit, et la seconde en raison du rôle d’agrément qui ne se démentit jamais durant le Moyen Âge et la Renaissance.

Il est amusant de voir qu’une réunion partielle des anciennes possessions des Ivry-Bréval eut lieu au milieu du XVIe siècle, alors que Diane de Poitiers régnait sur Anet ; maîtresse d’Anet et de Bréval, du fait de la donation des châtellenies à son arrière-grand-père par alliance, elle acheta Ivry et Saint-André qui lui était rattaché depuis la fin du XIVe siècle, Breuilpont, Villiers-en-Désœuvre. Bien sûr, les aspects stratégiques qui avaient été prédominants du temps d’Ascelin Goël n’avaient plus rien à voir dans cette reconstitution du domaine ancien, pas plus sans doute qu’une quelconque volonté de restaurer un passé lointain. Il s’agissait tout simplement de créer une petite principauté à la mesure de la fortune qu’elle avait amassée, d’autant qu’elle avait perdu à la mort d’Henri II la prestigieuse demeure de Chenonceaux. Mais, exactement de la même façon que cinq siècles plus tôt, cette petite principauté ne survécut pas à la mort de Diane, puisque ses possessions furent partagées entre ses deux filles, et bientôt subdivisées encore par le jeu des successions, et la ruine de certains de ses petits-enfants de la maison de Lorraine.
Tableau 1 : Arbre simplifié de la famille d’Ivry-Bréval
Tableau 2 : Les revenus en numéraire des trois châtellenies de Bréval, Anet et Pacy sous Philippe Auguste

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Livres décimales</th>
<th>Cens</th>
<th>Revenu</th>
<th>Pasnage</th>
<th>Corvées</th>
<th>Péage</th>
<th>Eau</th>
<th>Forêts</th>
<th>Haies</th>
<th>Industri</th>
<th>es</th>
<th>Minage</th>
<th>Total</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Bréval</td>
<td>13,60</td>
<td>5,00</td>
<td>9,20</td>
<td>65,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>94,30</td>
</tr>
<tr>
<td>Boissy</td>
<td>17,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>5,00</td>
</tr>
<tr>
<td>Saint-Illiers-le-Bois</td>
<td>2,53</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>2,53</td>
</tr>
<tr>
<td>Les Loges</td>
<td>0,32</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>0,32</td>
</tr>
<tr>
<td>La Bate</td>
<td>2,26</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>2,26</td>
</tr>
<tr>
<td>Guainville</td>
<td>5,43</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>5,43</td>
</tr>
<tr>
<td>Bueil</td>
<td>0,09</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>0,09</td>
</tr>
<tr>
<td>Hécourt</td>
<td>1,21</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>1,21</td>
</tr>
<tr>
<td>Chaignolles</td>
<td>5,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>5,00</td>
</tr>
<tr>
<td>Beaulieu</td>
<td>2,40</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>2,40</td>
</tr>
<tr>
<td>Paciel</td>
<td>6,25 5,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>11,25</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total Bréval</strong></td>
<td><strong>39,08 5,00 6,50 14,20 65,00</strong></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td><strong>129,78</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>Anet</td>
<td>21,00</td>
<td>20,00</td>
<td>7,00</td>
<td>3,00</td>
<td>25,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>76,00</td>
</tr>
<tr>
<td>Chaussée-d’Ivy</td>
<td>17,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>17,00</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total Anet</strong></td>
<td><strong>21,00 17,00 20,00 7,00 3,00 25,00 93,00</strong></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Pacy</td>
<td>12,11</td>
<td>140,00</td>
<td>7,00</td>
<td>30,00</td>
<td>15,00</td>
<td>16,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td>220,11</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Tableau 3 : Les revenus en nature des trois châtellenies de Bréval, Anet et Pacy sous Philippe Auguste

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Champart</th>
<th>Moulins</th>
<th>Chapons</th>
<th>Œufs</th>
<th>Prés</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td></td>
<td>muids</td>
<td>muids</td>
<td>nbre</td>
<td>nbre</td>
<td>arpants</td>
</tr>
<tr>
<td>Bréval</td>
<td></td>
<td>26</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Saint-Illiers-le-Bois</td>
<td>14,69</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Les Loges</td>
<td>1,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>La Bate</td>
<td>5,83</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Guainville</td>
<td>10,29</td>
<td>127</td>
<td>2220</td>
<td>2,5</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Bueil</td>
<td>1,67</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Hécourt</td>
<td>0,58</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Chaignolles</td>
<td>1,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Cravent</td>
<td>1,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Villegats</td>
<td>1,50</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Beaulieu</td>
<td>2,00</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Paciel</td>
<td>4,07</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total Bréval</strong></td>
<td><strong>43,63 26 127 2220 2,5</strong></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Anet</td>
<td>40,50</td>
<td>30</td>
<td>59</td>
<td>20</td>
<td>18,0</td>
</tr>
<tr>
<td>Pacy</td>
<td>40</td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
SECONDE PARTIE

LES SITES DU POUVOIR
DE LA FAMILLE D’IVRY-BRÉVAL
ET LEUR ÉVOLUTION
Si la première partie avait pour objet de retracer l’évolution historique du pouvoir des seigneurs d’Ivry, Bréval et Anet, nous allons évoquer dans cette seconde partie les signes concrets de ce pouvoir, tels qu’ils ont été imprimés dans la terre et dans la pierre par les différents détenteurs de celui-ci. Nous n’employons pas ici le terme de châteaux, pas plus que celui de fortifications, car ces deux termes sont impropre pour désigner des sites dont le statut et la vocation ont été différents, au moment de leur érection, puis dans leur évolution différenciée ; suivant les époques, ils ont pu être désignés sous l’un des nombreux vocables usuels, arx, castellum, castrum, domus fortis, fortetitia, munitio, oppidum, turris et d’autres encore, mais seuls ceux d’Ivry, Bréval et Anet passèrent le cap des années 1200 en conservant le nom administratif de castrum ou de château, chef-lieu de seigneurie châtelaine. Certains, et non des moindres, sont demeurés anonymes dans la documentation que nous avons reçue des générations passées pour les deux premiers siècles du second millénaire, tel Breuilpont ou Villiers-en-Désœuvres, et l’unique mention de Guainville, l’un des sites les plus puissamment fortifiés de l’ensemble, de façon indistincte dans les castra et fortetitiae du roi Philippe Auguste, montre combien cette question de terminologie se révèle difficile, compte-tenu de l’état hétérogène de conservation des archives.

Les sites que nous avons identifiés dans les possessions des Ivry-Bréval comme leur ayant appartenu sont au nombre de neuf : Anet, Breuilpont, Bréval, Grossœuvres, Guainville, lilliers-l’Évêque, Ivry-la-Bataille, Saint-André-de-l’Eure, enfin Villiers-en-Désœuvres. Nous consacrons à chacun d’entre eux une notice ; on ne s’étonnera pas que le cadre historique dans lequel elles sont dressées déborde largement l’époque étudiée ici, à savoir les XIᵉ et XIIᵉ siècles, car la vision que nous avons aujourd’hui consolide jusqu’à un millénaire d’événements qui ont pu influer sur leur évolution, justifiant très fréquemment une analyse régressive.

**La construction du « palais-tour » d’Ivry : un geste architectural majeur, un acte politique fondamental autour de l’an Mil**

*Figure 22*

La création du « palais-tour » d’Ivry, à la charnière entre le premier et le second millénaire constitue le premier geste architectural majeur connu du Moyen Âge dans notre région, mais sa portée dépasse largement celle-ci, au point d’être considéré comme un véritable prototype pour certaines grandes tours maîtresses « intégrées », bâties par les grands dignitaires de l’époque. Il est cependant nécessaire de mettre en perspective l’analyse architecturale pour mieux évaluer cet impact (fig. 22).

**Datation de la tour d’Ivry**

Il semble clair que l’édifice, avant sa modification au tout début du XIIIᵉ siècle, résultait de deux phases de construction successives. Or il n’est pas sans importance que la seconde de ces deux phases ait consisté à enterrer partiellement et surélever un édifice antérieur qui avait un caractère peut-être résidentiel. Ce premier édifice était une grande salle palatiale pourvue en équerre d’une chapelle ; on ignore son élévation primitive, mais rien n’atteste vraiment, dans les restes actuels, qu’elle ait eu plus qu’un rez-de-chaussée, même si ceci peut étonner.

Pour nous, ce n’est que dans la seconde phase que cet édifice devint une tour rectangulaire « intégrée », présentant un chevet saillant pour la chapelle, dont seule la nef fut absorbée par l’extension et l’intégration des fonctions dans un unique volume prismatique.

---


351 On ne détaille pas ici la discussion relative à l’existence d’une première phase où seule la grande salle aurait existé ; voir Pitte, 2010, et ci-dessous, p. 148, la discussion dans la monographie relative à Ivry-la-Bataille.

352 Bien que Impey, 2002 isole bien les phases 1 et 2 (pour lui 1a et 1b), il estime que dès la première, l’édifice possédait une élévation. Notre analyse ne corrobore pas la sienne sur ce point.
Cette évolution phasée – et la modification de programme inhérente – apparaît clairement dans le plan général de l’édifice et sa dissymétrie. À ce jour, aucune datation archéométrique ou archéologique absolue n’existe pour situer le terminus ante de la deuxième phase d’Ivry, qui est fourni seulement par le texte d’Orderic Vital, attribuant la turris famosa à Raoul d’Ivry et à son épouse Auberée ; or l’historien écrivit ses textes plus d’un siècle après la mort des deux personnages, et manifestement ne fit pas de recherches particulières sur l’histoire d’Ivry pour la période s’étendant entre la prise du château sur Hugues de Bayeux, et la mort de Guillaume le Conquérant, soit entre les années 1030 jusques aux années 1090.

En effet, Orderic Vital rapporte qu’Auberée d’Ivry aurait fait appel, pour concevoir sa tour, à Lanfroi, architecte de la tour de Pithiviers ; elle l’aurait fait décapiter après qu’il ait conçu celle d’Ivry afin de ne pouvoir la reproduire. Or la tour de Pithiviers, qui est connue en particulier par une représentation conservée à la Bibliothèque nationale de France, présentait la même disposition de la tourelle d’abside saillante sur une tour rectangulaire ; une tradition plus ou moins légendaire en attribue la construction à une certaine Héloïse, sœur de Hugues, évêque de Beauvais, avant la fin du Xᵉ siècle 353. Rien n’indique qu’Orderic Vital connaissait, lorsqu’il écrivit son histoire, la tradition relative à la tour de Pithiviers, qui fut magnifiée au travers de la chanson de geste Garin le Loherain, mais qui devait reposer sur un substrat historique réel. En tout cas, cette tour de Pithiviers devait être à l’époque suffisamment connue des contemporains pour que l’historien anglo-normand l’évoquât.

Malgré toute la fragilité de ces mises en relation, en particulier du fait de la disparition totale de la tour de Pithiviers, on ne peut en définitive que donner du crédit au récit d’Orderic Vital, et à l’hypothèse selon laquelle Raoul d’Ivry et son épouse mirent à profit l’aula préexistante pour la transformer en une tour qui marquait encore les esprits au début du XIIᵉ siècle.

Pour autant, on ne peut exclure totalement d’autres hypothèses, tout particulièrement celle selon laquelle le fils de Raoul d’Ivry, Hugues de Bayeux, aurait lui-même fait procéder à cette transformation lors qu’il entrait en rébellion ouverte contre le duc de Normandie, et ce donc entre la fin des années 1010-1020, et 1030 environ 354. Il est même tout à fait possible que la transformation ait eu lieu après la reprise de contrôle par les ducs de Normandie, avant les années 1050.

Ivry et les grandes tours du début du XIIᵉ siècle

À l’époque où s’élevait la tour d’Ivry, le concept de grande tour barlongue intégrant les fonctions d’apparat, de résidence et de défense, s’imposait par ailleurs dans la construction princière féodale : à


354 Cette hypothèse est évoquée également par prudence par IMPEY, 2002, p. 197.
vrai-dire, il semble émerger dans le courant du X\textsuperscript{e} siècle, et s'imposer progressivement un peu partout en Europe – on citerait ainsi, parmi les plus anciennes identifiées par leurs restes maçonnés, celles de Château-Thierry (Aisne), Doué-la-Fontaine (Maine et Loire), Ename (Belgique) —, le bâtiment carolingien récemment mis en évidence à Mayenne (fin IX\textsuperscript{e}-début X\textsuperscript{e} siècle) n'en étant qu'un précurseur en forme de logis haut à petite tour carrée flanquante.\textsuperscript{355} Dans une récente étude de la tour de Londres, E. Impey a montré que ce phénomène de multiplication des grandes tours est attesté dans le courant du X\textsuperscript{e} siècle par les textes dans une bonne dizaine d'autres cas (Laon, Coucy, Chalons, Blois, Chartres, Rouen, Bayeux etc.)\textsuperscript{356} Les études dendrochronologiques ont permis d'attribuer à la première moitié du XI\textsuperscript{e} siècle bien des édifices jusque là attribués à la fin de ce siècle : ainsi peut-on citer Loches (Indre-et-Loire), Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), Salives (Côte-d'Or), Broué (Charente-Maritime), et bien d'autres font l'objet d'études archéologiques les plaçant dans cette lignée, tels Beaugency (Loiret), Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), Montbazon (Indre-et-Loire), etc.\textsuperscript{357} Cependant, même si ces grandes tours se multiplièrent durant la seconde moitié du XI\textsuperscript{e} siècle, celle d'Ivry conserva son prestige et sa renommée au point d'être considérée comme « très grande, fameuse et extrêmement forte » par l'historien, qui pourtant devait avoir d'autres références à son époque, comme les tours bâties outre-Manche par Guillaume le Conquérant, ou en Normandie même par Henri I\textsuperscript{e}.

Figure 24
Il suffit, pour se rendre compte de l'impact visuel que pouvait avoir Ivry, de comparer l'une des tours les plus marquantes qui a été construite dans les mêmes années, celle de Loches (fig. 24) : la juxtaposition des plans des deux édifices montre à quel point Ivry put être impressionnant pour l'œil contemporain — sans doute le serait-il encore aujourd'hui s'il était en élévation. De par ses dimensions, la tour d'Ivry a figuré parmi les plus vastes en superficie de tout le monde occidental. On connaît bien deux édifices qui la surpassèrent, lancés par Guillaume le Conquérant et poursuivis par ses successeurs outre-Manche : les tours de Londres et de Colchester, construites après la Conquête, ont été largement inspirées du modèle fourni par Ivry-la-Bataille. Cependant, la récente mise en évidence à Avranches d'une « grande tour » intégrée, en partie disparue, montre qu'il convient de rester prudent sur le nombre de ces bâtiments prestigieux\textsuperscript{358} : l'édifice reconnu par David Nicolas-Méry était de dimensions équivalentes à la tour Blanche de Londres, même si ses murs étaient moins épais, traduisant vraisemblablement une moindre élévation. Cette découverte montre que d'autres édifices contemporains mentionnés par les textes, comme les tours de Bayeux, de Rouen, d'Évreux, auraient pu avoir des dimensions équivalentes.

La distribution tripartite (salle/ chambres/ chapelle) et la chapelle débordante figurent parmi les traits communs à ces très grandes tours anglo-normandes, dont les programmes finirent par se complexifier d'une façon considérable\textsuperscript{359} ; il s'agit d'une disposition que l'on ne retrouve guère en dehors de cet espace — même si certaines tours angevines, comme Loches, étaient pourvues de petites tours

357 On ne peut citer ici l'ensemble des références récentes relatives à ces édifices, de plus en plus nombreux à faire l'objet de « redactions » grâce aux études d'archéologie du bâti. Voir GIULATI, 2008, p. 190 (Vaudémont) ; IMPEY-LORANS, 1998 (Langeais) ; LABORIER, 2008 (Salives) ; MESQUI, 1998 (Loches), etc. Voir à nouveau l'excellent article d'IMPEY, 2008, qui en énumère également un certain nombre.
358 NICOLAS-MÉRY, 2002. La date de construction de l'édifice est incertaine : David Nicolas-Méry propose une datation fin XI\textsuperscript{e}-début XII\textsuperscript{e} siècle, attribuée à la famille comtale alors présente à Avranches ; mais on peut à vrai dire s'interroger aussi sur une attribution à Hugues Goz, dit Le Loup, vicomte d’Avranches, qui acquit dans le dernier quart du XI\textsuperscript{e} siècle un statut très important à la cour des ducs-rois. IMPEY, 2008, p. 233, la date « avant 1050 » et l'attribue à Robert, comte d'Avranches.
359 DIXON, 2008.
annexes pouvant abriter la chapelle. Les tours plus tardives de Grez-sur-Loing et de Beaumont-sur-Oise, construites dans l’orbite royale française, ne peuvent être considérées comme des succédanés de ces très grandes tours ; les chapelles y sont de véritables appendices greffés sur le volume prismaïque de la tour, et on ne peut les considérer comme « intégrées » au même sens que leurs antécédentes, même si vraisemblablement elles résultent d’une réflexion programmatique similaire.

Ivry-la-Bataille fut-elle la « tour-mère » pour les grands édifices anglo-normands ? E. Impey a montré en tout cas que selon toute probabilité, elle inspira largement la Tour Blanche de Londres, mais il a souligné également que la disparition d’un trop grand nombre d’entre eux oblige à considérer l’hypothèse avec prudence. On y ajoutera le fait que, si l’on considère comme acceptable l’enchaînement de coïncidences selon lequel la tour de Pithiviers figurée vers 1800 serait l’édifice bâti par l’architecte Lanfroy, le concept développé à Ivry ne serait alors qu’un succédané de celui déjà mis en œuvre à Pithiviers ; la représentation extrêmement fidèle qui nous en a été conservée semble prouver, à tout le moins, qu’il s’agissait d’un bâtiment unitaire, où la tour elle-même faisait corps avec le reste de la maçonnerie.

On en viendrait alors à proposer que la tour d’Ivry résulterait d’une adaptation du modèle de Pithiviers au palais à chapelle déjà présent sur le site préalablement. Mais on est ici dans le domaine de la pure spéculation, tant les hypothèses se révèlent fragiles à l’examen.

Une portée extrarégionale

Quoi qu’il en soit de ses origines, la tour d’Ivry avait, en tant que symbole de pouvoir, une portée dépassant largement le cadre purement local de la seigneurie. Sa construction, avec de telles dimensions, visait à affirmer le pouvoir d’un « presque duc », face à la France bien sûr, mais aussi face au monde normand. Il est inutile d’insister ici sur l’envergure de Raoul d’Ivry, demi-frère de Richard Ier, établi ici pour dominer toute la marche sud-est du duché ; la tour maîtresse qu’il ériga était à cette échelle, et demeura pour longtemps le signe le plus marquant de l’empreinte du duché sur la région.

La violence avec laquelle Ascelin Goël la disputa à Guillaume de Breteuil dans les années 1090, alors que le pouvoir vacillait sous Robert Courteheuse, ne s’explique pas seulement par la position stratégique de la ville ; la tour maîtresse elle-même était une partie de cet enjeu, par sa puissance symbolique plus que par sa valeur militaire. On peut s’étonner que Henri Ier n’ait confiée après 1124 à Guillaume I Louvel ; si l’homme avait sans doute présenté les gages de confiance nécessaires, il était loin de figurer parmi les plus puissants du royaume, hors sa parenté avec le comte de Meulan. Henri II ne s’y trompa guère, lorsqu’il récupéra le château en 1173 après avoir réprimé la révolte du « Jeune roi », pour le réattribuer à Galeran I d’Ivry sous condition de totale « rendabilité », puis qu’il l’attribua le château en 1177 après la mort de Galeran I.

La question du bourg de milites d’Ivry

Pour autant, la connaissance du site castral proprement dit, du « donjon » comme l’appelaient les textes anciens, ne couvre pas la basse-cour située sous le noyau constitué par la tour maîtresse et son enceinte (fig. 109). Fut-elle à l’origine de la ville, ou celle-ci se développa-t-elle dès l’origine dans la vallée ? Faute de renseignements archéologiques et de documents d’archives connus, cette basse-cour castrale demeure aujourd’hui totalement inconnue quant à sa fonction et au type d’habitat qu’elle accueillait. On peut s’interroger sur la place qu’y jouèrent les familles de milites attachés au château, attestés par les documents ; il serait bien sûr tentant de voir dans ce bourg castral un bourg de milites.

---

361 Impey, 2008, en particulier p. 236-238, utilise un critère structural, et non programmatique, pour différencier les tours intégrées complexes ; il s’agit du « double-pile plan », où le volume de la tour est divisé en deux longitudinalement pour constituer deux volumes aux fonctions différentes. Ce critère est utile – et sans doute fondamental, pour caractériser les tours intégrées complexes à volume strictement rectangulaires ; il ne prend pas en compte la spécificité des tours à absides ».
castri, mais rien n’est moins sûr dans l’état actuel des connaissances, pas plus que l’on ne saurait affirmer que l’église paroissiale ait toujours été située dans la vallée, au pied des falaises sur lesquelles est juché le château.

**Le développement du bourg villageois en contrebas du site castral**

Le dernier élément présent à Ivry, celui du bourg villageois établi dans la vallée de l’Eure, n’est pas non plus aisé à interpréter ; apparemment déconnecté du château, même si, sans doute, son enceinte fossoyée rejoignait au nord et au sud la falaise qui portait ce dernier, on ne sait rien de son évolution. L’église paroissiale y figure en position totalement excentrée, au point que l’on est en peine de restituer la façon dont elle était intégrée à la clôture du bourg villageois : ceci renforce la question, déjà posée ci-dessus, de la stabilité de son implantation dans le temps. Y-eut-il, à une époque que nous ne connaissons pas, un déplacement de cette église paroissiale depuis le bourg castral vers la vallée ? C’est une hypothèse qu’il convient d’envisager, car elle permettrait de mieux expliquer la topographie urbaine pour le moins étrange.

**Les autres sites castraux de la zone d’étude jusqu’à la fin du XIIe siècle**

![Figure 25](image-url)

En comparaison avec le site d’Ivry, les autres sites étudiés ici ont une toute autre configuration et portée, ne serait-ce que du fait de l’inexistence d’un noyau aussi hypertrophié qu’à Ivry ; de plus, Ivry est le seul de tous les sites examinés où il y ait une totale séparation entre le site castral proprement dit et le site villageois du fait de la topographie.

**Les noyaux fortifiés : mottes ou enceintes**

D’une façon générale (fig. 25), il s’agit de fortifications reposant sur l’association de noyaux fortifiés et de basses-cours fossoyées plus ou moins enveloppantes. Dans plusieurs cas, le noyau fortifié était constitué par une motte, préservée aujourd’hui ou en tout cas reconnaissable : ainsi à Breuilpon, Illiers-l’Évêque, Saint-André-de-l’Eure, ainsi vraisemblablement qu’à Guainville, où la motte devait occuper l’emplacement du noyau ou « donjon » occidental.

Le site de Villiers-en-Désœuvre présente une disposition moins marquée, même si la base de la tour conservée semble avoir remplacé une motte de dimensions modestes ; mais celle-ci n’était pas séparée de la petite enceinte ovoïdale surélevée qui semble bien ici constituer le noyau lui-même. À Grosseuvre, le noyau castral a sans doute disparu ; il ne reste plus que le tracé de la première basse-cour, à moitié fossilisé par les bâtiments modernes. Peut-être exista-t-il une motte, nivelée par
la suite, comme c’est le cas dans une disposition similaire à Richebourg (Yvelines), mais on ne peut l’affirmer.

Le cas d’Anet est encore différent ; ici, le noyau castral est bien révélé par le cadastre ancien, mais il ne semble pas avoir jamais été dénivélè. Il semble qu’il se soit agi d’une petite enceinte ovoidale fossoyée, sans motte, défendue par des fossés en eau. Enfin, la structure du noyau castral de Bréval a été totalement effacée par les transformations ultérieures ; on peut imaginer l’existence d’une petite enceinte située au sud-est du périmètre fortifié, et aucun indice n’existe qu’il y ait eu une motte, mais on doit rester prudent.

La présence d’édifices maçonnés au sein de ces noyaux fortifiés n’est plus avérée aujourd’hui au-dessus du sol dans aucun des cas – si l’on excepte la tour de Villiers-en-Désœuvre, implantée sur le site à l’extrême fin du XIIe siècle, c’est-à-dire bien après la fondation probable du site. Les témoignages du XIXe et du début du XXe siècle permettent néanmoins de savoir que des tours maîtresses de pierre existaient à Illiers-l’Évêque et à Saint-André ; on ne peut savoir à quelle époque elles remontaient, si ce n’est qu’à Illiers, il est fortement probable qu’elle fut bâtie par Henri Ier. La documentation du XIIe siècle atteste de l’existence d’une tourris à Bréval dans la première moitié du XIIe siècle : le bâtiment qui constituait le château classique conservait peut-être le souvenir de cet édifice, qui aurait été une tour rectangulaire pourvue d’une tourelle annexe, mais à vrai dire, il n’est pas certain que ce reste en élévation semble dater d’une époque bien plus tardive. Citons encore la mention d’une « tourelle » à Breuilpont, détruite en 1378 : peut-être était-elle bâtie sur la motte.

**Basses-cours castrales**

Les basses-cours castrales, de formes diverses plus ou moins enveloppantes du noyau, étaient en général de petites dimensions ; elles sont reconnaissables dans la totalité des sites. Parmi les plus importantes en superficie, on citera Saint-André-de-l’Eure à Grossœuvres, si tant est que l’enceinte plus tardive ait repris le contour de la basse-cour castrale primitive, celle-ci offrait également une superficie supérieure à celle des autres sites.

Dans certains cas, cette basse-cour castrale pouvait être complétée par des ouvrages avancés fossoyées, comme ceci semble avoir été le cas à Breuilpont et à Illiers-l’Évêque ; il est probable que ceux-ci n’avaient pas d’autre vocation que défensive, même si l’on ne peut être totalement affirmatif dans le second cas.

Des vestiges d’enceintes maçonnées n’existent qu’à Illiers-l’Évêque. Ici, la base des murailles subsiste en tant que support des terres de la basse-cour ; on identifie encore le flanc d’une tour-porte, et surtout une tour circulaire pleine. Mais ces restes, dépourvus de tout appareil architectural, ne peuvent apporter d’indices fiables quant à la datation, même si l’on est probable qu’ils aient été contemporains de la construction du château par Henri Ier Beaulecr en 1112 – à l’exception peut-être de la tour, dont la fonction demeure assez énigmatique. Des murs maçonnés sont néanmoins attestés à Anet dans la documentation d’archives. En revanche, un texte du début du XIIIe siècle mentionne clairement à Saint-André-de-l’Eure une enceinte de palissade à la réparation de laquelle étaient soumis par corvée les habitants de la seigneurie, mais à vrai dire cette mention désignait certainement les fortifications du bourg, et n’a pas nécessairement de signification quant à l’enceinte de basse-cour, même si la présomption est forte.

Ces basses-cours castrales pouvaient accueillir une chapelle seigneuriale – si celles-ci n’étaient pas dans le noyau castral proprement dit – elles ne sont cependant attestées que dans les cas d’Illiers-l’Évêque et de Grossœuvres. Il est bien sûr probable qu’elles contenaient d’autres bâtiments affectés à la résidence, mais on en ignore tout, sauf peut-être à Guainville. Concernant ce dernier site, il est possible que dans le premier état avant re-fortification à la fin du XIIe siècle, le bâtiment à grande salle et chapelle (?) perpendiculaire identifiable aujourd’hui, ait appartenu à la basse-cour castrale ; nous avons proposé d’y voir une construction du XIIe siècle, peut-être attributable à Ascelin Goël lui-même, mais cette suggestion demeure extrêmement fragile en l’absence totale d’indices archéologiques sûrs.

**Enceintes villageoises (bourgs castraux)**
Tous les sites ne se développèrent pas nécessairement avec des basses-cours villageoises pourvues d’enceintes. On peut, en fait, distinguer plusieurs cas :

- Les sites dépourvus d’enceinte villageoise ; ainsi Breuilpont, Guainville (premier état avant construction de la petite enceinte du bourg castral) et Illiers-l’Évêque. A Illiers-l’Évêque il est certain que la fortification s’implaenta indépendamment de l’habitat préexistant, sur un site a priori vierge et à cheval sur deux finages paroissiaux, traduisant clairement le coup de force royal qui conduisit à son édification. Breuilpont et Guainville furent également implantés indépendamment des structures d’habitat préexistant, mais cette fois par le seigneur du lieu lui-même : ceci est particulièrement net dans le second site, où le choix d’implantation à l’artic de la paroisse fut dicté par des considérations stratégiques de contrôle de la vallée de l’Eure. Les mêmes raisons dictèrent le choix du site de Breuilpont, mais ici, l’église et l’habitat préexistaient dans la vallée, sous le site retenu.

- Les sites pourvus d’une enceinte villageoise ne contenant pas l’église paroissiale ; on rencontre ce cas à Anet. Nous interprétons Anet comme un bourg castral qui se développa au détriment d’une paroisse et d’un habitat préexistant. Néanmoins, on se doit de rester circonspect, la situation actuelle de l’église ayant pu résulter d’un déplacement de l’église, selon certains auteurs qui n’avancent néanmoins aucune preuve. À Guainville, le site fortifié fut construit volontairement à l’artic de la paroisse existante, pour des raisons stratégiques de contrôle de la vallée de l’Eure ; aussi ce cas est-il très différent de celui d’Anet, puisqu’il n’y eut jamais de superposition de droits seigneuriaux. Au demeurant, l’enceinte villageoise identifiable ici appartient probablement à la phase de re-fortification royale.

- Les sites pourvus d’une enceinte villageoise contenant l’église paroissiale. Ce fut le cas de Bréval, de Gossœuvre, Saint-André, Villiers-en-Désœuvre. Si l’on excepte Saint-André, tous les autres sites semblent avoir englobé l’église, celle-ci se trouvant néanmoins à l’opposé du noyau seigneurial au sein de l’enceinte, comme si l’on avait dessiné celle-ci au plus juste pour l’englober. Peut-être est-ce, en définitive, ce qui arriva également à Ivry, et qui expliquerait la situation excentrée de l’église. Dans le cas de Gossœuvre et de Villiers, les contours de l’enceinte villageoise semblent indiquer plus une délimitation territoriale qu’une fortification, comme si l’on avait tracé le contour d’une enceinte future, sans pour autant que celle-ci se soit jamais remplie.

Dans cet ensemble, certainement non représentatif statistiquement, le site de Saint-André figure comme une exception. Ici, il existe en effet deux enceintes villageoises : la première, qui accueille l’église paroissiale et les halles, dessine une sorte de haricot enveloppant à moitié la basse-cour castrale, alors qu’une seconde forme une excroissance au nord, bien dessinée en forme d’ellipse centrée sur le carrefour des itinéraires nord-sud et est-ouest qui marquaient cette localité, à la croisée entre le grand chemin est-ouest de Paris au Perche, et l’un des grands chemins d’Évreux à Chartres. Ce développement est assez original par rapport à des schémas de développement plus courants, radioconcentriques ou linéaires ; on ne connaît pas l’origine historique d’une telle structure, qui n’est pas sans rappeler la structure très particulière reconnaissable, à proximité, à Nonancourt/La Madeleine-de-Nonancourt (Eure), même si les contextes d’évolution furent très différents dans les deux sites. À Saint-André, cette particularité ne peut guère s’expliquer que par la réussite du développement villageois, sans doute au XIIe, voire au XIIIe siècle, et sa fixation au long de l’itinéraire est-ouest peut-être plus vivace, alors que le bourg initial était, lui, axé nord-sud, sans traversée par l’autre itinéraire.

En tout état de cause, Saint-André et Anet furent, de tous les sites, ceux qui présentèrent le développement urbain le plus marqué, si l’on excepte bien sûr Ivry qui fut, de tout temps, le site de traversée historique majeur de l’axe est-ouest. On peut penser que cette réussite – relative – des deux villages fut amplifiée par la Conquête, et la présence de nouveaux pouvoirs. La présence royale y fut certainement pour beaucoup à Anet, au début du XIIIe siècle ; à Saint-André, peut-être l’arrivée des Mauvoisin provoqua-t-elle également une acceleration, mais, dans ce dernier cas, elle semble avoir rapidement marqué le pas par rapport à ses voisines. Notons enfin que Bréval, qui garde tout au long du Moyen Âge une certaine primauté administrative sur ses voisines, demeura un village de petite superficie, ne serait-ce que du fait de l’absence de rôle économique, loin des grands axes de circulation et de commerce.

363 Voir BAUDUIN, 1995, qui mentionne ce bourg castral très particulier.
Concernant, enfin, l’existence ou non de murailles maçonnées pour ces enceintes villageoises, des certitudes n’existent que pour Anet et Bréval (Ivry excepté), mais à vrai dire, on ignore tout de la date à laquelle intervinrent ces fortifications, et il n’est nullement improbable que ces enceintes muraillees n’aient été bâties qu’à l’époque royale.

Mottes et habitats fortifiés

Il est, dans l’emprise territoriale dominée par les Ivry-Bréval, quelques autres sites qui méritent d’être mentionnés.

Les mottes de Rouvres

On commencera par évoquer ceux, anonymes et sans histoire, constitués par des mottes isolées dont on ignore le statut, voire l’origine. Parmi celles-ci figure la motte dite « des Heureux » située au sud de la commune de Rouvres (Eure-et-Loir), considérée comme un tumulus préhistorique par les archéologues du XIXᵉ siècle, sans que l’on puisse en rien fournir un argument pour ou contre 364.

Sur la même commune, au nord-est près de la ferme de Rondeville, la motte dite du « Château-Jeannet » est, elle, bien considérée comme d’origine médiévale ; il s’agit d’une butte tronconique d’une vingtaine de mètres de diamètre et entourée de fossés, sans basse-cour, construite à flanc d’une petite vallée affluent de la Vesgre, dite au Moyen Âge « Vau de la Motte » 365. À une centaine de mètres au nord, une ferme a conservé le nom de ferme de la Motte, sans que l’on sache s’il s’agit d’un transfert de vocable ; les seigneurs d’Anet possédaient en 1496 des terres immédiatement limitrophes de la motte du Château-Jeannet, sans que l’on puisse affirmer que celle-ci leur appartenait 366. On rappellera qu’il existait une famille éponyme de milites à Rouvres au XIIᵉ siècle, mais rien n’atteste non plus que cette motte puisse leur être attribuée.

Les mottes d’Ézy, Ivry et Garennes

Figure 26

Nous n’avons pas repéré d’autre site de cette nature présentant une motte isolée – sans basse-cour - du côté oriental de l’Eure dans le domaine géographique couvert par cette étude. En revanche, la rive gauche de l’Eure en livre trois, celles d’Ézy, d’Ivry et de Garennes, sans compter celle de Mérey qui faisait partie de la châtellenie de Pacy ; toutes sont situées à la cassure du plateau de rive gauche de l’Eure, en situation dominante par rapport à la vallée.

La première, la motte d’Ézy, se situe sur un éperon au nord de la ville 367. D’une trentaine de mètres à la base, elle est entourée de fossés délimitant une sorte de banquette ; elle est aujourd’hui totalement défigurée par son utilisation dans le cadre de circuits de moto-cross (fig. 26). Elle a été inventoriée par Coutil au début du siècle dernier, et l’abbé Philippe a donné en 1906 le compte-rendu des excavations pratiquées par un autre ecclésiastique, l’abbé Frétigny, qui l’amaenaient à voir dans cette butte plus...
« qu’une butte à signaux, ou une motte féodale » ; pour lui, il s’agissait d’un tumulus. Un fief de la Motte-d’Ézy est connu à partir du XVIIe siècle, mais ni la liste de ses possesseurs, ni leur qualité, ne permet de remonter au-delà, dans l’état de nos investigations, et il nous a été impossible de la mettre en relation avec les milites possédant des feux au XIIIe siècle dans ce site qui semble avoir relevé d’Anet. Il est amusant de constater qu’aux XVIIe et XVIIIe siècles, les riches et puissants seigneurs d’Anet devaient rendre hommage au petits nobles titulaires de la seigneurie en raison de terres de roture incluses dans le parc du château Renaissance... 

On évoque plus loin, au titre de la notice sur le château d’Ivry, la motte située sur la commune légèrement au nord du site castral ; il est clair pour nous que cette grande motte tronconique, dite aujourd’hui « Butte Talbot », fut de tout temps liée au fonctionnement du château, en d’autres termes qu’elle fut implantée pour servir d’appoint à celui-ci et lui fournir des vues sur la partie nord de la vallée de l’Eure (fig. 17, 107).

La motte de Garennes, située au nord-ouest de la commune au lieu-dit La Grosse Butte, à la limite de la forêt de Garennes, était également constituée d’une plate-forme tronconique d’une trentaine de mètres de diamètre à la base, entourée d’un double fossé du côté du plateau ; cette motte est encore parfaitement reconnaissable, même si son relief s’est beaucoup érodé. Garennes était, au moins partiellement, dans les mains du seigneur de Saint-André Richard fils Helluin, dans le troisième quart du XIe siècle, mais fut incorporée aux possessions des seigneurs d’Ivry par la suite ; la situation de cette motte en dehors de tout cadre habité, l’absence de basse-cour, nous font penser que, comme celle d’Ivry, elle ne fut qu’on poste d’observation permanent ou établi lors d’un siège. Sa position à la cassure même du plateau, dominant la vallée de l’Eure, en faisait évidemment un point de vigie appréciable, un peu au nord-ouest de Guainville. Comme sa voisine, elle aurait pu avoir été bâtie lors des guerres de la fin du XIe siècle, mais on ne peut exclure qu’elle soit même plus tardive.

Dans le même ordre d’idées, on mentionnera la « motte » de Mérey, qui était située à la cassure du plateau, au nord du vallon perpendiculaire à la vallée de l’Eure à quelques kilomètres de Garennes ; elle fut « fouillée » par l’abbé Philippe, archéologue préhistorien, au début du XXe siècle, et publiée de façon assez sommaire par lui en 1937. Pour l’essentiel arasée aujourd’hui, il s’agissait d’un petit tronc de cône de 20 m de diamètre à la base ; l’excavation aurait révélé l’existence, dans le remblai constituant la motte, d’une structure charpentée de 3,50 m de côté, à quatre poteaux d’une section de 0,40 m, reliés par des traverses horizontales de 0,16 m de section. Une petite basse-cour aurait existé au-dessus de la motte, mais les vestiges semblent en avoir été pour le moins évanescents à l’époque de la fouille. Le doute demeure sur le caractère féodal de ce site. Un fief est mentionné à Mérey, dépendant de la châtellenie de Pacy-sur-Eure ; au début du XIIIe siècle, il était tenu par Philippe de Chambines, mais rien n’atteste que ce fief ait inclus le site.

La motte de Bâtigny à Saint-André-de-l’Eure (Eure)

Figure 27

372 RHF, XXIII, p. 622.
À l’inverse des précédentes, la motte de Bâtigny, située à quelques kilomètres au nord-est de Saint-André, est clairement associée à un habitat seigneurial, une ferme occupant encore ses abords. Il s’agit d’un tronc de cône de 33 m de diamètre entouré de fossés en eau (fig. 27). Le plan cadastral de 1833 ne révèle que très imparfaitement la basse-cour qui se trouvait à l’ouest, dont on décèle encore les fossés délimitant une plate-forme ovoïdale.

Le fief de Bastigny est connu à partir du début du XIIIᵉ siècle : en février 1207 n. st., Helvise de Bâtigny, du consentement de son fils Hugues, aumônier d’un moûte du moulin de Perrier à l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux. Bien que situé à proximité de Saint-André, il dépendait des seigneurs d’Ivry, à la limite orientale du ressort de la seigneurie ; la cure paroissiale étant à la nomination de ces derniers. On trouve un Renaut de Bâtigny en 1278, avec son épouse Jeanne sans doute originaire de Fontenay-le-Marmion dans le Calvados ; au milieu du XIVᵉ siècle, le fief passa dans la famille des Brosses, où il demeura jusqu’au XVIIᵉ siècle. Les aveux de la baronnie d’Ivry, en 1456 et 1579, mentionnent le fief, alors tenu par les enfants de Gilles de Brosses, et dans le second par Hector des Brosses.

On peut supposer que l’installation de cette famille noble s’effectua au XIIᵉ siècle ; probablement s’agissait-il de milites du château d’Ivry, mais nous n’avons pas trouvé de documents antérieurs à la conquête qui puissent remonter au-delà de 1207.

La « maison » de Val-Gontard à Cravent (Yvelines)

Le site de Val-Gontard, aujourd’hui Valcomtat, sur la commune de Cravent, dépendait quant à lui de la seigneurie de Bréval (fig. 21). Il n’en demeure plus rien aujourd’hui, et on le connaît au travers de descriptions très sommaires, ainsi que grâce au cadastré napoléonien de 1828 ; même le parcellaire n’a aujourd’hui plus rien à voir avec ce qu’il était à l’époque. En 1817, un guide de la région de Paris indiquait « à Valcontard on voit encore les ruines d’un ancien château fort, avec une tour dont les murs ont huit pieds d’épaisseur et quarante de hauteur » ; les restes de cette tour étaient encore visibles au début du XXᵉ siècle, si l’on en juge par une carte postale publiée à cette époque (fig. 28), mais ils ont été rasés il y a plus d’une trentaine d’années, selon les habitants du lieu.

Le cadastre permet de reconnaître les contours d’une basse-cour arrondie (fig. 29, rep. B), au nord de laquelle existaient encore, en 1828, les ruines d’une chapelle mentionnées par le géomètre (rep. 2) ; à l’intérieur de la basse-cour demeuraient les ruines d’un colombier (rep. 1). À l’est de la basse-cour, une tour circulaire se dressait de façon isolée (rep. A) ; le cadastre ne révèle pas si des fossés étaient encore visibles, ni s’il existait une motte.

Au nord, le cadastre révèle également les traces d’une ferme appelée « ferme de la Plesse », non assez significatif d’une fortification ancienne ; on pourrait reconnaître, sous réserves, les marques d’un site fossoyé rectangulaire à trois éléments, dont seul la maison principale était encore en élévation en 1828. Pour autant, ce site fossoyé n’était pas nécessairement très ancien ; son apparence tendrait à l’attribuer plutôt à une époque tardive.

373 LE PREVOST, 1864, III, p. 69.
374 Cartulaire Fontenay-le-Marmion, p. 17, 71.
376 Ch. OUDIETTE, Dictionnaire topographique des environs de Paris, Paris, 1817, p. 197.
Les Simon de Val-Gontard n’apparaissent qu’en 1186 de façon nominale dans les textes ; le premier d’entre eux que l’on connaisse était impliqué dans l’affaire opposant Jean de Bréval et son père Simon d’Anet à l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés, puisqu’il percevait indûment des droits sur Dammartin-en-Serve377. Son assise territoriale dépassait la seigneurie de Bréval, puisqu’il possédait des droits sur Courville, en Eure-et-Loir ; par ailleurs, il possédait certains droits de voirie sur la seigneurie de Bréval, en particulier sur le chemin nord-sud traversant le village.

La construction du château de Guainville et l’empreinte de Philippe Auguste

Figure 30

La vie de ces centres de pouvoir durant le XIIe siècle est, pour l’essentiel, totalement inconnue, et c’est à la faveur de la Conquête royale française qu’intervinrent de profondes restructurations touchant à la fois la répartition des pouvoirs avant et après celle-ci, et l’architecture déployée dans les sites. On ne reviendra pas ici sur le premier aspect, étudié dans la première partie. En revanche, l’activité constructrice mérite que l’on s’y arrête, tant elle a été marquée par la personnalité et la politique de Philippe-Auguste.

Il faut en préalable noter que les destructions systématiques de 1378, qui affectèrent les sites des châtellenies de Bréval et d’Anet, puis les déplacements de sites castraux et la réappropriation urbaine, ont effacé quasi totalement les vestiges potentiels – à l’exception de deux sites fossilisés que furent Villiers-en-Désœuvre et Guainville. Or il est permis de penser que les sites d’Anet et de Bréval, à tout le moins, furent affectés par l’activité constructrice liée à la Conquête et à la période immédiatement consécutive ; le vestige de tour flanquant la porte de Bréval, encore identifiable au XVIIe siècle, en est manifestement la preuve.

Du côté normand, le seul site apparemment affecté fut celui d’Ivry, vraisemblablement pour réparer les effets d’un siège particulièrement destructeur. Il est étonnant de noter que les sites nouvellement attribués après la Conquête n’ont laissé aucune trace d’activité de leurs nouveaux possesseurs, qu’il s’agisse de Pierre et Raoul Mauvoisin à Saint-André, ou de Guillaume et d’Amaury Poulain à Grossœuvre ; mais à vrai-dire, des investigations de détail – concernant le second en particulier – seraient nécessaires.

C’est donc, en définitive, la spectaculaire re-fortification de Guainville qui vient ici donner le ton (fig. 30), la destruction de 1378 l’ayant fossilisée en dehors de tout contexte de développement urbain : le caractère exclusivement militaire du site l’a, d’une certaine façon, sauvé. Or le chantier qui y fut mené, dans un temps véritablement très bref, qui ne dut guère dépasser une à deux décennies, de 1190 à 1210 au plus tard, tranche résolument en présentant tout le corpus de la « nouvelle fortification » qui s’imposa dans les deux dernières décennies du siècle en Occident, en réassemblant les leçons données par la fortification romaine jamais oubliées dans l’Orient byzantin.

Guainville et la fortification philippienne « traditionnelle »

On rappellera ici les caractères du site de Guainville :

- Au plan de la conception générale, uniformisation de la fortification d’ensemble par une enceinte régulièrement flanquée de tours ; rationalisation de la défense par l’aplanissement de la plate-forme ; remplacement de l’ancien noyau à motte par un donjon flanqué de quatre tours ;

377 Voir Annexe 1, n° 1-26, p. XX.
- Au plan de la défense active, généralisation de l'archère, systématisée dans les tours et dans les courtines ; mise en place de hereses et d'assommoirs ; établissement de poternes défilées dans les fossés pour permettre les sorties ;
- Au plan de la défense passive, mise en œuvre de glacis à la base des courtines ;
- Au plan des techniques constructrices, généralisation de la voûte dans les tours flanquées.

L'utilisation systématique de ces caractères a constitué la base de l'architecture développée dans les fortifications à partir du dernier quart du XIIᵉ siècle, tant par les rois anglo-normands que par les rois français, avec des variations non négligeables dans la mise en forme (architecture Plantagenêt, architecture philippienne). Nous ne reviendrons pas ici sur les évolutions parallèles qui eurent lieu dans les deux camps, dont la connaissance a éminemment progressé depuis un quart de siècle.

En revanche, il est intéressant de s'appesantir sur la place de Guainville dans la fortification royale philippine, et de mettre en évidence son caractère particulier, et finalement atypique dans la production reconnue comme due à Philippe Auguste. Sans doute lancé dès 1192, Guainville se situe parmi les premières œuvres connues de l'administration royale : on sait que la Grosse Tour de Bourges, premier édifice de ce roi daté par un texte, était terminée en 1189, et que la construction de l'enceinte de Paris fut lancée entre 1188 et 1190. D'une façon générale, la période de floraison de la fortification philippine est attribuée à la période postérieure aux années 1200 et aux diverses conquêtes, mais à vrai dire on est très peu renseigné pour le domaine propre antérieur aux conquêtes, tant aux niveaux archéologique que documentaire.

Or la mise en œuvre architecturale de Guainville diffère par bien des points de l'image traditionnelle véhiculée par les architectes royaux lorsqu'ils bâtirent leurs forteresses aux quatre coins du territoire royal, imprimant une marque de fabrique qui fait reconnaître, presque au premier regard, les fortifications d'inspiration philippine des autres. Une différence importante réside dans la conception même de l'articulation des tours, des courtines et de leurs bases.

**Figure 31**

**Figure 32**

En effet, une caractéristique très commune de tous ces édifices réside dans la mise en œuvre d'une base pleine revêtue en escarpe, animée d'un léger fruit subvertical, continue entre courtines et tours. À Guainville, les maçonneries des courtines ont été fondées à mi-pente de l'escarpe, alors que celles des tours étaient fondées au niveau du fond de fossé ; en conséquence, les courtines furent pourvues d'un important glacis à angle très marqué, prenant naissance au niveau de la cour intérieure, et descendant jusqu'en fond de fossé, simple revêtement de maçonnerie. Les tours, quant à elles, furent conçues avec un niveau de défense de fond de fossé – inconnu dans le « modèle » philippien –, dépouvrues de glacis, elles étaient animées de ressauts marquant leurs étages, et venaient s'insérer dans les glacis des courtines voisines (fig. 31, 32).

Il ne fait pratiquement pas de doute que la configuration différenciée dut en bonne partie sa cause à la structure préalable du site, constitué d'ouvrages préexistants à profonds fossés. Pour autant, le type de tours utilisé et mis en œuvre à Guainville n'en demeure pas moins un cas unique à notre connaissance.

Au-delà de cette différence fondamentale, certains détails ne manquent pas d'attirer l'attention si l'on cherche à pointer les particularismes de Guainville. Parmi ceux-ci, l'existence de poternes défilées à la base de deux des tours circulaires, constituent certainement l'une des curiosités majeures, car je n'en

---


379 Voir en particulier l'excellent récapitulatif de CHATELAIN, 1991.
connais pas d’exemple équivalent dans la fortification philippienne stricte, limitée aux châteaux et enceintes construits sous maîtrise d’ouvrage royale. Ce type de dispositif n’est pas inconnu dans la fortification contemporaine – un très bel exemple en est visible à Noyers, en Bourgogne, pour la même époque, sous maîtrise d’ouvrage de l’évêque d’Auxerre ; un autre un peu plus tardif à Mauzun, dans le Puy-de-Dôme, sous maîtrise de l’évêque de Clermont. Au demeurant, il était fort répandu dans la fortification développée au Proche-Orient, sans doute sous influence des traditions byzantines. Pour autant, il constitue une particularité notable dans le contexte de l’architecture royale de cette époque ; il n’est pas impossible, ici encore, que sa conception ait été liée à la structure particulière du site, et à la nécessité d’assurer une desserte commode des fossés depuis le noyau occidental.

La conception de la porte d’entrée principale constitue elle aussi une exception notoire par rapport au standard de la porte à deux tours systématisé par l’administration de Philippe Auguste. D’une façon générale, le revers de ces portes à deux tours est constitué d’une face plane de façon à constituer une sorte de châtelet d’entrée plus ou moins autonome selon les cas ; cette face plane peut faire plus ou moins saillie sur l’intérieur de la courtiere, en particulier dans les cas où l’ouvrage d’entrée possédait un rôle autre que celui de pure défense. Mais jamais on ne poussa la sophistication – un peu gratuite – au point où elle le fut à Guainville, avec les deux saillants arrondis vers la cour traversés par des couloirs d’accès aux salles. L’explication manque à cette conception bizarre, et force est de penser qu’il s’agissait plus d’un « geste » architectural que d’un élément à vocation défensive.

La mise en œuvre des éléments défensifs que sont les archères prête également, à Guainville, à une spécificité certaine. Les archères couvertes de voûtes coniques en berceau brisé (fig. 33) ne sont pas légion dans la fortification philippienne, où le type le plus fréquent fut le couvernement par des dalles supportées par des coussinets symétriques. On peut citer cependant un cas où les archères à voûte conique furent utilisées de façon systématique : il s’agit de l’enceinte castrale de Falaise (Calvados), traditionnellement attribuée à Philippe Auguste après la conquête de 1204 (fig. 34). La ressemblance est d’ailleurs frappante avec celles de Guainville, puisqu’elles ont pratiquement les mêmes dimensions, à quelques centimètres près.

À côté de ces archères à ébrasement simple, les trois archères curieuses, à niches partiellement fermées et voûtées longitudinalement qui percent les courtines, sont strictement inconnues dans d’autres fortifications philippennes : Guainville paraît bien en être le seul exemple conservé en France (fig. 35), et, à vrai dire, il ne semble pas que ce genre de dispositifs – sophistiqué et apparemment peu fonctionnel – ait été employé par d’autres maîtres d’ouvrages, ou à d’autres époques. Cependant, il convient de citer ici deux exemples relativement similaires, récemment attribués à Richard Cœur de Lion380 : celui de Saint-Rémy-sur-Creuse (Creuse), particulièrement significatif puisqu’on y reconnaît encore les restes d’une niche fermée voûtée d’un berceau plein cintre longitudinal, et celui de Radepont (Eure), où malheureusement, seules demeurent les parties basses de deux telles niches. Il faut citer aussi un exemple beaucoup moins bien conservé, et à vrai dire un peu incertain, présent au

logis à tours du château de Douville (Eure), qui n’est pas sans présenter d’autres ressemblances avec Guainville.

On notera encore, dans cette évocation des caractères différenciant Guainville des fortifications philippiennes « traditionnelles », l’usage du voûtement exclusivement en coupole dans les tours, avec la particularité que ces voûtes séparaient des couples de niveaux. La différence est notable, car la tour philippienne type était voûtée dès le premier niveau, et une nette faveur fut donnée aux voûtes sur ogives, même si la coupole n’était pas totalement absente ; on songerait ainsi aux tours de Dourdan, l’un des édifices considérés comme les plus tardifs et les plus représentatifs du modèle durant le règne de Philippe Auguste, qui utilisaient alternativement la coupole et la voûte sur ogives.

Enfin, on n’oubliera pas le vestige malheureusement très ruiné d’une tour polygonale pleine, proche de la porte principale de Guainville, qui détone par rapport à l’usage exclusif du plan circulaire dans la fortification philippienne – à l’exception, peut-être, des tours carrées de l’enceinte de Caen.

Guainville et Gisors

Il n’existe pas à l’échelle régionale de fortification d’une telle ampleur, où aient été développés uniformément, dans un délai très bref, les concepts nouveaux de l’architecture castrale qu’on pourrait appeler de deuxième génération. Aux alentours de Guainville, on relève néanmoins deux autres sites où apparaissent des caractères quasi identiques : Villiers-en-Désœuvres, avec son unique tour à archère, et Ivry-la-Bataille, avec la tourelle d’angle nord-est de la tour maîtresse, malheureusement partiellement amputée de ses superstructures après le dégagement de 1976. Dans cette dernière, apparaît en outre une autre spécificité architecturale, une « gaine » à archères, couloir voûté en berceau brisé, ménagé dans l’épaisseur du mur spécialement affecté à la défense active des abords.


Figure 36

Figure 37

Figure 38


---

Ces ouvrages, attribués aux années 1190, présentent, en effet, de remarquables similitudes avec les tours de Guainville (fig. 36, 37, 38).

Ces ouvrages ont été collés à l’enceinte castrale préexistante ; tous deux possèdent, comme à Guainville, une voûte au-dessus du second niveau, avec un simple plancher pour séparer le rez-de-chaussée et le premier. Il s’agit, dans les deux cas, de voûtes d’arêtes. À la tour du Diable, les archères qui garnissent les deux premiers niveaux sont ménagées dans des niches voûtées en plein cintre, alors que celles des deux niveaux supérieurs sont à ébrasement simple couvert de voûte coniques en berceau plein cintre, l’ensemble des archères étant pourvu de plongées. L’analyse détaillée des maçonneries internes et externes révèle une chronologie complexe, résumée dans le plan publié ici (fig. 38) ; dans cette chronologie, les niches du niveau 2 résulteraient de l’adjonction postérieure d’une voûte.


On notera par ailleurs que ces tours, dépourvues de glacis de base, sont animées de ressauts sur leur élévation : la tour du Gouverneur possède en outre une semelle à trois ressauts peu commune, que l’on retrouve à la curieuse tour polygonale flanquant l’entrée de l’avant-cour du « donjon » de Falaise, dégagée dans les années 1990. L’absence de glacis, et la présence de ressauts en élévation, se retrouve d’ailleurs à la seconde tour à archères de l’enceinte castrale de Gisors (fig. 39), malheureusement assez dénaturée, située au sud-ouest, et surtout à la première tour de l’enceinte urbaine de la même ville, à l’est de la tour du Prisonnier. Cette tour possède de surcroît la caractéristique de présenter des archères au fond du fossé, et des bases de fentes prenant naissance dans le ressaut pour le premier étage, exactement comme à Guainville (fig. 40), Villiers-en-Désœuvre et Ivry.

Comme celles de Guainville, ces tours sont tout à fait atypiques par rapport à la production philipienne « traditionnelle ». Pour cette raison, j’avais proposé de les attribuer au règne de Richard Cœur de Lion – entièrement pour la tour du Diable, et seulement pour les deux étages inférieurs de la tour du Gouverneur, les parties hautes étant manifestement attribuables au règne de Philippe Auguste. Plus récemment, il a été proposé au contraire de les attribuer entièrement soit à la fin du règne d’Henri II, soit aux premières années de la domination de Philippe Auguste, c’est-à-dire après 1193.

L’analyse chronologique détaillée citée plus haut permet en fait de bien distinguer, tant à la tour du Diable qu’à la tour du Gouverneur, deux phases différentes, constituées dans chaque cas par la

382 Cette nouvelle analyse chronologique menée suite aux remarques émises par B. Lepeuple, résulte d’une investigation personnelle en mars 2010, et d’une proposition d’interprétation faite par Christian Corvisier.

construction en première phase des deux niveaux inférieurs, et dans une phase consécutive par la construction des deux niveaux supérieurs. Elle ne fournit en revanche aucune datation absolue\textsuperscript{384}.

**Une architecture empreinte d’usages locaux, en contrepoint de l’architecture « normalisée » des vingt premières années du XIIᵉ siècle**

Je ne proposerai pas de trancher ici sur cette question des datations fines relatives aux deux ouvrages de Gisors, en attendant des analyses archéométriques à venir. Quoi qu’il en soit, la campraision des tours de Guainville avec l’unique tour conservée de l’enceinte urbaine de Gisors, attribuée à Philippe Auguste après 1193, montre qu’il existe véritablement des similitudes de mise en forme très significatives.

On peut au moins affirmer que ces ouvrages sont contemporains, à quelques années près, et datent de la dernière décennie du XIIᵉ siècle. Ainsi Guainville, et avec lui Villiers-en-Désœuvre et Ivry de façon plus modeste, et enfin Gisors, attestent de l’utilisation commune de techniques et de mises en forme nourrie d’un particularisme régional indiscutable, qui disparut très rapidement dans le cadre de la fortification philippienne « traditionnelle » développée aux quatre coins du pays à compter des années 1200. Ces ouvrages fortifiés ont donc une place toute particulière dans le corpus de fortifications philippiennes. On doit y ajouter les fortifications de Vernon, édifiées juste après la prise de possession définitive de la ville par Philippe Auguste à l’extrême fin de 1195, en particulier la tour de flanquement du château dite tour des Farines, et le fort des Tourelles situé à Vernonnet, à la tête du pont sur la Seine\textsuperscript{385}.

On sait que, depuis une trentaine d’années, s’est répandue l’idée commune que Philippe Auguste organisait sa maîtrise d’ouvrage autour d’un ensemble d’ingénieurs qui auraient diffusé la normalisation. A. Erlande-Brandenburg a formalisé cette idée en avançant l’existence d’un « conseil d’architecture militaire » et d’un « corps de spécialistes », souvent reprise ensuite sous l’appellation de « corps d’ingénieurs » par référence aux corps d’ingénieurs-fonctionnaires spécialisés qui naquirent aux XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles dans la France absolue\textsuperscript{386}. Rien n’est malheureusement plus éloigné de la réalité que ces concepts profondément modernes post-colbertiens, qui sont encore gravés dans la culture française actuelle. En effet, si les documents administratifs publiés de longue date, consistant en devis de construction ou plutôt en baux à la tâche, permettent d’identifier un certain nombre de « maîtres » qui œuvrèrent sur des chantiers de fortification royaux, certains d’entre eux intervenant sur des sites éloignés les uns des autres, ils n’étaient en aucun cas des « ingénieurs », et moins encore des fonctionnaires royaux.

En effet, ces pièces administratives permettent clairement d’identifier leur rôle : il s’agissait bel et bien d’ « entrepreneurs » chargés de travaux à la tâche, on dirait aujourd’hui au marché forfaitaire. Chacun d’entre eux était rémunéré pour un ouvrage déterminé : une certaine longueur de murs ou de fossés, une ou plusieurs tours, une ou plusieurs portes, etc., suivant des devis établis par l’administration royale, ce qui est traduit par les textes : *sicut rex divisit*. Cette référence directe au roi comme donneur d’ordre ne doit pas ici tromper : il s’agit bien d’une formule destinée à montrer que l’ordre est passé au nom du roi directement, non pas en celui d’un officier local, mais on ne peut en tirer la conclusion que le roi lui-même établissait programmes et devis. D’ailleurs dans deux des descriptions sommaires de ces contrats à la tâche, c’est un certain maître Amaury qui est désigné comme ayant dressé le devis\textsuperscript{387}.

Récemment, Yves Gallet a pu identifier formellement l’un d’entre eux, Gautier de Meulant, qui était ce que j’appellerai un « architecte-entrepreneur », comme l’étaient la majorité des maîtres de l’époque\textsuperscript{388} : contrairement à ce qui est généralement avancé, il n’était nullement spécialisé en « architecture militaire », puisqu’il intervint pour terminer les parties hautes de la nef de la cathédrale de Rouen. Influencé par les thèses d’A. Erlande-Brandenburg, Y. Gallet lui a donné le titre

384 En mars 2010, Bruno Lepeuple, archéologue, nous a indiqué qu’une analyse dendrochronologique était prévue pour une poutre de la tour du Diable, ainsi que pour certains éléments de la tour du Gouverneur. Cette analyse dendrochronologique devrait apporter des éléments déterminants dans le futur.

385 Voir MESQUI, 2011 (à paraître).


d’« architecte-ingénieur », en prenant soin néanmoins de souligner qu’il reprenait l’appellation inventée par son maître et aîné.

La plupart des comptes publiés depuis des décennies, à commencer par ceux que Victor Mortet et Paul Deschamps portèrent à la connaissance du public, montrent qu’il n’y eut jamais, au Moyen Âge, de spécialisation d’« architectes militaires », pour la raison bien simple qu’il n’y eut jamais de partition entre l’« architecture militaire », l’« architecture religieuse », enfin l’« architecture civile ». Pas plus n’y eut-il jamais d’intervention d’« ingénieurs » dans des travaux de maçonnnerie ou de creusement de fossés ; comme l’ont montré bien des auteurs, le terme d’ « engenieur » s’appliquait alors aux charpentiers spécialisés dans l’art de concevoir des machines de guerre.

Les diverses pièces de registres de Philippe Auguste, loin de mettre en évidence l’organisation d’un corps de spécialistes, montrent qu’il y eut :
- une maîtrise d’ouvrage unique pour les ouvrages fortifiés lancés et financés par le roi, tenue par un ou des personnages dont on ignore tout, si ce n’est qu’ils gravitaient directement dans l’entourage royal ;
- une attribution des marchés au forfait à un certain nombre – restreint – d’entrepreneurs, des « architectes-entrepreneurs » lorsqu’il s’agissait de travaux de maçonnnerie, des maîtres terrassiers lorsqu’il s’agissait de creusement de fossés.

C’est dans cette dualité que réside la clef de la « normalisation » du XIIIe siècle. La maîtrise d’ouvrage unique eut pour conséquence de stéréotyper les programmes, par rationalisation naturelle et par simplification obligée ; l’attribution des marchés à un nombre restreint d’entrepreneurs, probablement imposée par le fait que les marchés étaient passés de façon centralisée depuis le siège de la cour royale, eut pour conséquence de limiter le recours à des artisans locaux, si ce n’est peut-être en sous-traitance étroitement encadrée.

Je pense que Guainville, la partie haute des ouvrages du Gouverneur et du Diable à Gisors, ainsi que les autres exemples régionaux philippiens des années 1190 furent lancés et menés dans un cadre qui n’était pas encore ainsi formalisé, ce qui pourrait expliquer le recours à des formules plus locales, ainsi qu’à des répertoires techniques que l’on ne retrouve pas par la suite.

Il est sans doute très significatif de mettre ce constat en regard de ceux de la grande synthèse de John Baldwin, qui fait de la période 1190-1203 la « décennie décisive » du règne de Philippe Auguste, celle où le roi mit en place l’ensemble des rouages de la nouvelle organisation politique, financière et administrative du royaume389. Guainville, Gisors, et Vernon paraissent bien constituer les premiers jalons d’une politique de fortification systématique lancée dans cette décennie, précurseur de la grande vague des deux premières décennies du XIIIe siècle.

**Deux sites de frontière majeurs à deux siècles d’intervalle de part et d’autre de la frontière de l’Eure**

Ainsi, à deux siècles d’intervalle, la petite région de frontière étudiée ici vit se développer deux sites fortifiés majeurs se faisant face de part et d’autre de l’Eure. Le premier, celui d’Ivry, fut le fait d’un grand prince normand établi par son demi-frère aux marches du duché encore bien instable, vers l’an mil ; le second, celui de Guainville, fut le fait du premier grand souverain conquérant de la dynastie capétienne, face à un duché de Normandie qu’il s’apprêtait à envahir, à l’orée du XIIIe siècle.

Leurs destinées furent bien différentes : dans le premier cas, la « tour fameuse » d’Ivry marqua les imaginations pendant un siècle et demi, au point de devenir un modèle pour les grandes tours-résidences anglo-normandes. Effacée du sol à la fin de la guerre de Cent Ans, le souvenir n’en fut pas moins vivace, jusqu’à sa renaissance grâce aux terrassements des années 1970. Dans le second cas, la forteresse construite sans doute à grand frais s’endormit dans un oubli quasi-total dès son achèvement partiel, pour ne renaître que tout récemment grâce à l’enthousiasme de son propriétaire.

Entre les deux, les épisodes si heurtés des XIe et XIIe siècles, tout particulièrement celui des années 1090-1110, n’ont laissé d’autres traces que les vallonnements de fossés à moitié aplanis, ou les

---

volumes de mottes en partie affaissées – lorsque les sites qui virent le jour à leur occasion n’ont pas purement et simplement disparu. Que sont les châteaux d’Ascelin devenus ?...
LES CHATEAUX ET LA VILLE D’ANET

Figure 41

Figure 42

Figure 43

Figure 44

Figure 45

Figure 46

Figure 47
Le château et les moulins d'Anet

Anet apparaît dans la documentation médiévale dès la première moitié du XIᵉ siècle : un certain miles Urson, fils de Germond d’Ézy, rendit à Saint-Père la moitié de l’« éclusage » des moulins d’Anet qu’il avait usurpée, alors qu’elle avait été donnée par son grand-père à l’abbaye. Probablement ce droit consistait-il en un péage acquitté au passage de la « porte d’Ézy », écluse fluviale placée sur l’Eure en face de l’église du lieu, située sur le cours principal de la rivière (fig. 41) ; cependant, sa détention ne faisait pas nécessairement d’Urson un « seigneur » plein d’Anet, contrairement à ce qu’affirmaient les auteurs du XIXᵉ siècle.

Plus tard, dans les années 1060, une certaine Adeline, fille d’Ingenulphe, épouse en premières noces d’un miles appelé Jean, puis en secondes noces d’un autre miles Robert qu’elle qualifiait d’homme très connu (clarissimus vir), fit don à Saint-Père de Chartres de la vicairie sur l’aître de l’église et sur les moulins du lieu. C’est à la requête de ce Robert, retiré à Saint-Père à la veille de sa mort, qu’elle consentit la donation de ces droits tenus par elle de droit héréditaire. On ne peut identifier formellement la filiation de cette Adeline, pas plus que l’on ne peut identifier qui étaient ce Jean et ce Robert ; néanmoins, elle appartenait certainement au milieu des milites de Chartres-Dreux, et peut-être à la famille élargie des Châteauneuf. L’église Saint-Cyr d’Anet avait elle-même été donnée à l’abbaye Saint-Père, à une date inconnue certainement antérieure à la donation d’Adeline.

390 Anet a fait l’objet de plusieurs notices au XIXᵉ siècle. La plus ancienne, Riquet de Caraman, 1860, a été rédigée par le propriétaire du château au moment de sa restauration. Lefèvre, 1862, a, sans aucune vergogne, recopié des pages entières de son prédécesseur, en le citant en introduction ; mais il a mené la première recherche d’archives très détaillée. Roussel, 1875, a, quant à lui, plagié sans moins de vergogne Lefèvre, tout en donnant une description détaillée du château Renaissance, et des interprétations topographiques souvent contradictoires. On citera enfin la conférence donnée par Lucien Merlet en 1876 (Merlet, 1876), d’une qualité médiocre venant de cet auteur.

393 Cette charte est très mal interprétée par Lefèvre, 1862, p. 7, qui fait de Robert le seigneur d’Anet, et de Jean le grand-père d’Adeline ; cet auteur est repris par Roussel, 1875, p. 9. Riquet de Caraman, 1860, p. 11 et Merlet, 1876, p. 61-62, sont plus respectueux du texte original ; tous identifient Ingenulphe, le père d’Adeline, en tant qu’Ingenulphe Ribault qui aurait été le père d’Albert, seigneur de Brézolles. Nous montrons en Annexe 4, p. XX que cette identification est erronée.
En 1104, un acte donné par Gervais I de Friaize, seigneur de Châteauneuf, relatif aux droits des moines de Saint-Père sur ses possessions de Sorel, voisines d’Anet, leur fit remise des droits sur le chanvre d’Anet qu’ils devaient verser tous les ans à son forestier. Ceci semble confirmer que la famille de Châteauneuf possédait quelques droits sur la seigneurie d’Anet.

De façon à peu près concomitante, Anet était entré dans le patrimoine de la famille d’Ivry-Bréval. Un Simon d’Anet est mentionné par Orderic Vital comme parti en 1106 dans la Pouille ; nous supposons plus haut qu’il a pu s’agir de l’un des fils d’Ascelin Goël, mais il s’agit d’une simple spéculazione. En revanche, on sait formellement que Hildeburge de Gallardon, la mère d’Ascelin Goël, seigneur de Bréval, résidait au château d’Anet lorsqu’elle donna le domaine de Jouy à l’abbaye Saint-Martin de Pontoise, avant 1116 ; dans la charte de confirmation par Ascelin, il est indiqué que Hildeburge signa cette donation apud Anetum castellum.

La famille d’Ivry-Bréval demeura par la suite en possession constante de la seigneurie d’Anet. Sans doute entre 1124 et 1150, Guillaume I Louvel fit bâtir des moulins à Ézy ; or ces moulins gênaient l’activité des moulins de Saint-Père, situés en aval. On peut identifier les moulins de Guillaume Louvel aux « Grands Moulins » situés sur un bras de l’Eure en face d’Ézy (fig. 41) : il s’agissait de moulins à foulen, dits plus tard « moulins foulerets ». Quant à ceux de l’abbaye, ils se trouvaient un peu plus en aval, sans doute au droit du futur terrain affecté aux Cordeliers en 1583, qui longeait le « bras de Saint-Père ».

Simon II d’Anet, fils de Guillaume I Louvel, fit lui-même construire un autre moulin, mais cette fois à Anet, devant le château. Il s’agissait d’un moulin situé sur la petite rivière de Dégouttes, au sud-ouest de la ville ; pour réparer des exactions commises au détriment de l’abbaye Saint-Père, qui lui valurent une excommunication, il en fit don à cet établissement, sans que l’on en connaisse précisément la date, vraisemblablement proche de 1150.

Les milites castri d’Anet

Un document important, le registre des fiefs de la châtellenie d’Anet au début du XIIIe siècle, bien qu’il soit postérieur à la prise de contrôle par le roi, montre de façon claire qu’il y eut à Anet un certain nombre de milites castri ; en effet, contrairement par exemple à la seigneurie de Bréval, sont mentionnés à Anet un certain nombre de milites tenant en fief du seigneur d’Anet qui une maison, qui un cens à Anet même : ainsi Philippe d’Aunay, Robin de Saussay, Robin de Saint-Hilaire (Saint-liiers ou plutôt Saint-Élier, Eure), le prévôt Robert, Pierre de Cristun, et sans doute Osmond de Chaumont.

395 Cartulaire Saint-Père, p. 585-586. Voir Anexe n° 1, n° 1-5.4, p. XX.
396 Voir ci-dessus, p. 33#.
397 Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, n° LVII. Voir ci-dessus, note 146.
398 Cartulaire Saint-Père, p. 605 : decima molendinorum super nostros factorum.
399 Le moulin « Foleret » est mentionné en 1257 dans une enquête royale suivant laquelle les habitants de Bréval devaient verser tous les ans à son forestier
400 Simon II d’Anet, fils de Guillaume I Louvel, fit lui-même construire un autre moulin, mais cette fois à Anet, devant le château. Il s’agissait d’un moulin situé sur la petite rivière de Dégouttes, au sud-ouest de la ville ; pour réparer des exactions commises au détriment de l’abbaye Saint-Père, qui lui valurent une excommunication, il en fit don à cet établissement, sans que l’on en connaisse précisément la date, vraisemblablement proche de 1150.

402 Molendinum quandam, quem ante predictum castellum meum de Aneto feceram : Cartulaire Saint-Père, p. 586.
404 La plupart des auteurs anciens ont assimilé Simon I et Simon II d’Anet, prétendant au premier, au début du XIIe siècle, cette donation : voir Merlet, 1876, p. 61, qui fixe l’acte avant le départ de Simon I en Palestine. Voir aussi Ricuet de Cararam, 1860, p. 11-12. Lefevre, 1862, p. 8 et 205, plagié par Roussel, 1875, p. 132, date l’acte de 1131, sans que l’on puisse comprendre d’où sort cette datation qui n’est pas fournie par Guérard. Un des témoins de l’acte, Auger d’Anet, témoigna également dans un acte de Guillaume I Louvel donné en faveur de Saint-Père (Cartulaire Saint-Père, p. 601) ; malheureusement, les autres ne sont pas identifiables. On ne peut donc exclure définitivement le fait que ce soit bien Simon I qui ait créé le moulin, ce qui daterait la donation antérieurement à 1105 comme le proposait Merlet ; mais elle reste très douteuse, aucun autre acte de Simon I d’Anet n’étant connu.

Anet-Bréval-Ivry
Il est probable qu’à l’époque où fut dressé le registre, la plupart de ces milites n’étaient plus résidents à Anet même ; cependant, la mention explicite de leurs maisons tenues en fief dans le castrum semble prouver que leurs antécédents lointains résidentaient là, avant de s’installer progressivement dans les campagnes environnantes.

Anet, du rattachement à la couronne en 1191, jusqu’au détachement de 1444

Comme Bréval, Anet passa en 1192 au plus tard dans le domaine royal, constituant une châtellenie à part entière. Philippe Auguste y résidait dès cette année, et y retourna à de nombreuses reprises, preuve qu’il appréciait ce séjour lorsqu’il était aux confins de la Normandie. En novembre 1195, il racheta les moulinos de Saint-Père à l’abbaye, contre six livres annuelles de cens ; puis, vers octobre 1200, il échangea les revenus alloués précédemment à Sanche, chapelain de la chapelle d’Anet, par Simon d’Anet, contre dix livres parisis de rente. Ces droits consistaient en particulier dans la dîme d’Anet et la « redîme » (dîme sur les revenus seigneuriaux) du moulin d’Ézy, que nous avons identifié plus haut.

Le premier compte royal de 1202-1203 a conservé la trace de menus travaux au château : réfection de la vieille palissade et de la haie, réparations des ponts et des maisons, confection de bréteches. L’armurerie comprenait, au début du XIIIe siècle, 2 arbalètes à 2 pieds, 10 arbalètes à étier, 2 arbalètes de bois, 11 grandes et 7 petites cuirasses, 9 casques, ce qui était peu par rapport à celle du château de Pacy, où l’on ne trouvait pas moins de 38 arbalètes à deux pieds, 5 arbalètes à tour, 26 arbalètes à étier, 11 cuirasses, 54 casques doubles et 24 casques simples, mais bien plus que le pauvre armement de Bréval, constitué tout au plus de 2 arbalètes à étier, 4 grandes et 4 petites cuirasses. Un second inventaire, légèrement plus tardif, traduit la même hiérarchie entre Pacy et Anet, alors que Bréval n’y est pas mentionné.

Après Philippe Auguste, Louis VIII résida également de temps à autre à Anet, pendant son court règne. Anet suivit ensuite les mêmes destins que Bréval, faisant partie constitutive du douaire de la reine Marie de France (1280, effectif en 1285), puis de l’apanage des comtes d’Évreux, qui se succédèrent à Anet de 1444 à 1531. Il n’existe aucun document attestant de la reconstruction d’un château par les Brézé, Pierre, Jacques, et Louis, qui se succédèrent à Anet de 1444 à 1531. On sait que Jacques de Brézé, époux infortuné de Charlotte de France – qu’il tua ainsi que son amant en flagrant délit le 31 mai 1477 – résida dans la châtellenie, puisque c’est lors d’une partie de chasse dans la forêt d’Anet, à Rouvres que se déroula le drame. Cependant, ce n’est qu’à partir de 1498 que – le hasard de la conservation des archives y...
étant sans doute pour beaucoup – l’on peut discerner une activité certaine. Le 12 octobre de cette année, Louis de Brézé échangea avec l’hôtel-Dieu d’Anet toutes les terres possédées par l’établissement à la Boursellière, lesquels « ledit seigneur avait fait enclore à haux murs dedans sondit parc, derrière son hostel ».

La mention très explicite d’un « hôtel » montre que la maison des Brézé à Anet était désormais purement résidentielle. Quant au château proprement dit, clairement distinct de l’hôtel, il était apparemment abandonné : le 26 mars 1499, Louis de Brézé baillaït en location une « petite place et le foussé d’entre ladite place et le chasteau, appelée la porte et entrée dudit chasteau, assize d’un bout sur la rue du chasteau, d’autre bout le mur dudit chasteau jusques à ung perier, d’un costé le lieu nommé le bûcher du chasteau ». Plus tard, le 13 avril 1514, Louis donnait en location « une portion de fossé du chasteau d’Ennet, ainsi que ledit fossé se contient, à prendre depuis le lieu Pierre Vilet par le costé de Jehan Dubot en allant jusqu’au vau (?) du vieil mur du jardin allant droit au levant, d’un costé le vieil mur dudit chasteau, d’autre costé ledit preneur et ledit Dubot […]. Et ce où mondit seigneur voulroit faire réédifier son dict chasteau, en ce cas il pourra reprendre ledict foussé sans figure de procès… ». Mais cette précaution était sans véritable objet, puisque l’aliénation continua : par un acte bien plus tardif, en 1567. Claude de Lorraine bailla « quinze perches de terre et masses assises à nostre vieul mur du chasteau d’Ennet, d’ung costé et bout Nous, d’autre le chemin à aller droit à nostre four à ban ».

Entre le texte de 1514 et celui de 1567, un événement important était intervenu : le château de Diane avait été édifié, d’où le fait que le site primitif était désormais qualifié de « vieux château ».

L’hôtel et le parc de Louis de Brézé, puis le grand dessein de Diane de Poitiers (fig. 42, 43)

Jacques, le père de Louis, était décédé en 1494 après avoir été remis en possession de ses biens par arrêt du Parlement en 1486 ; il semble qu’il ait mis son fils en possession de la châtellenie peu avant son décès, puisque celui-ci avait rendu hommage d’Anet au roi en 1491. On peut supposer que c’est à partir de cette époque que Louis de Brézé se préoccupa dès lors d’aménager le site à des fins résidentielles, mais sans doute utilisa-t-il comme noyau de départ la résidence construite par son père ou son grand-père. Une série d’actes d’acquisition intervenus durant sa vie prouve que l’activité fut ininterrompue. En mars 1499, plusieurs d’entre eux mentionnent le « mur et le parc de chenil de Monseigneur que nouvellement a fait rédifier et faict faire », nécessitant l’achat de terrains situés au nord du vieux château ; puis, de façon continue, le grand sénéchal de Normandie, comte de Maulévrier, agrandit son domaine au détriment du nord de la ville enclose, dans le secteur de la porte d’Ivry, et des prés attenants. Le parc réalisé à cette époque comprenait au moins un chenil et une hérinnière, cette dernière mentionnée en 1523 et 1525 ; il est probable que, dès avant la mort de Louis de Brézé, l’unité foncière permettant d’accueillir le futur château de son épouse, avait été constituée.

Diane de Poitiers, qu’il avait épousée en 1514, mena quelques acquisitions sporadiques en 1536, 1538, 1542, 1543 ; mais c’est à partir du mois de février 1546 n. st. que les achats s’accélèrent de façon considérable. Dès cette année là, elle commença d’agrandir son parc, « l’enclos que faict de présent Madame », du côté de la Héronnière, vers l’ouest, et du côté du lieu-dit des Plâtreaux à l’est, son dict des Plâtreaux au demeurant déclassées par rapport au classement des archivistes du XVIIIe siècle ; on retiendra qu’on en trouve en 1501, 1504, 1511, 1523, 1525, 1530 sous Louis de Brézé, toutes situées au nord et au nord-est du « vieux château », dans le secteur du « carrefour de la halle » et de la porte d’Ivry.


412 Extrait de texte cité par LEFÈVRE, 1862, p. 201, à partir des Arch. dép. Eure-et-Loir, E 117.
413 Extrait cités par LEFÈVRE, 1862 p. 212, 215, à partir de E 117. Il s’agissait de la localisation du four à ban postérieure au dégagement de la place du Château, comme on le verra plus loin ; au XIXe siècle, l’actuelle rue Ferdinand Moreau portait le nom de « rue du Four Banal », confirmant la localisation du « vieux château ».
414 Arch. dép. Eure-et-Loir, n° 160 (26 mars 1501 n. st.) ; n° 181 (6 mars 1499 n. st.) ; LEFÈVRE, 1862, p. 211 (26 mars 1499) ; p. 57 (21 mars 1567) (extraits de textes à partir des Archives départementales d’Eure-et-Loir). Nous renonçons à fournir les cotes précises de l’ensemble des originaux des actes d’acquisition, tous conservés dans le dossier E 120 des Arch. dép. Eure-et-Loir – au demeurant déclassées par rapport au classement des archivistes du XVIIIe siècle ; on retiendra qu’on en trouve en 1501, 1504, 1511, 1523, 1525, 1530 sous Louis de Brézé, toutes situées au nord et au nord-est du « vieux château », dans le secteur du « carrefour de la halle » et de la porte d’Ivry.
415 Arch. dép. Eure-et-Loir, E 120, n° 117-138, 146-152.
son bastiment »\(^{417}\). Puis, à compter du lendemain, les acquisitions – le plus souvent des régularisations \textit{a posteriori} – concernèrent le « Tripot neuf », c'est-à-dire le jeu de paume, qui était semblable en cours d'achèvement à l'ouest du nouveau château\(^{418}\).

À partir de 1549, on se préoccupa des abords est et sud : le chemin d'Oulins fut tracé à neuf avant 1554, date à laquelle furent régularisées toutes les expropriations\(^{419}\). L'actuelle place du château fut dégagée à compter de 1551, et à nouveau en 1558 : dans le même temps, l'on procédait à des acquisitions pour agrandir encore le parc à l'ouest jusqu'à l'Eure.

Parallèlement, Diane avait lancé le chantier de construction d'un château neuf, peu avant 1546 si l'on en juge par les acquisitions massives de terrains pour agrandir le parc. À partir de 1547 au moins, l'architecte Philibert Delorme acheva le château, non sans pester sur la qualité des bâtiments qu'il dut « accommorder »\(^{420}\). L'édifice fut élevé dans un temps particulièrement bref, en conservant l'essentiel des logis de l'hôtel de Brézé (le « vieil logis »), et en « accommodant », pour utiliser son terme, les fondations déjà entamées avant son arrivée.

\textit{Le château d'Anet aux mains des grandes familles du royaume}

Le château allait désormais graviter dans l'orbite des familles du gotha de l'époque classique\(^{421}\). Après la mort de Diane de Poitiers, il échut à sa fille ainée Louise, épouse de Claude de Lorraine, duc d'Anjou, qui mourut en 1573. Leur fils Charles de Lorraine prit le parti de la Ligue contre Henri IV, et fut condamné par contumace en 1595 ; il mourut en exil en 1631. Anet fut vendu par adjudication dans la suite des procédures menées par les créanciers de la famille, et Marie de Luxembourg, duchesse d'Étampes et de Penthièvre épousa ensuite César, duc de Vendôme, fils naturel du roi Henri IV et de Gabrielle d'Estrées ; sa mère lui fit don d'Anet, Ivry et Garennes, qui demeurèrent dans la famille des ducs de Vendôme jusqu'à la mort sans enfants de Louis-Joseph en 1712.

C'est à ce duc, éminent homme d'armes connu par ailleurs pour son excentricité, que l'on doit la refonte totale des aménagements du parc, avec la création de canaux monumentaux destinés à encadrer un énorme parterre, deux fois plus vaste que le jardin du château de Diane de Poitiers ; ces réaménagements eurent pour conséquence la modification radicale de la cour occidentale du château Renaissance. On ne suivra pas plus loin la liste des possesseurs de la seigneurie d'Anet, qui n'intéresse pas directement notre propos, d'autant qu'elle a été abondamment étudiée dans les divers ouvrages traitant du château.

\textit{Le « vieux château » et le bourg castral}

417 « Ung lieu contenant plusieurs corps de maisons, cave et sellier assis audit lieu d'Ennet devant la Belle Croix, tout le lieu ainsy comme il se poursuit et se comporte, en ce comprins aucune partie de l'édifice de l'escuyre à présent éffité et faict éffir par ladicte Dame, le tout contenant vingt trois perches ou environ... » (E 120, n° 145). « Un arpent de terre assis en un lieu d'Ennet tenant d'un costé Jacques Régnard, d'autre costé maistre Pierre le Grand et d'un bout les vignes de l'estang [...] lequel arpent madicte Dame a prins pour faire tirer pierre pour servir en son bastiment » (n° 115).

418 « Ung jardin appartenant à Jehan de Bourges assis és enclos au bastiment de madicte Dame près le Tripot neuf, lequel jardin est enclos de murs en poincte qui tient d'un costé le vieil ruisseau qui va soubz la Heronnière ; [...] une portion de jardin comprins audict Tripot neuf [...] item une portion de jardin appartenant à Richard Duquesne au-dedans le Tripot neuf [...] item troys portions de jardin assis aux fossez appartenans à Pasquier de Beauvais pour la moicté et à Jehan de Bourges et François Chamartin l'autre moicté, comprins audict Tripot neuf au bout de derrière le carrefour de la ville » (E 120, n° 115). Voir aussi n° 106 à 109, le dernier acte remontant au 30 avril 1549. Texte concernant les travaux proprement dits en septembre-novembre 1548 : voir PORCHER, 1939, p. 9-10 et pièce III.

419 E 120, n° 100-105.

420 Sur Anet à la Renaissance, voir la remarquable notice de \textit{Peroûse de Montclos}, 2000, p. 254-276 qui clôt de façon sans doute définitive le débat nourri par ROY, 1924 et 1939. DELORME, 1567, p. 11 : « auzuel lieu pour me laisser faire ce que j'ay voulu en conduisant le bastiment neuf, je luy ay proprement accommodé la maison vieille, qui est chose autant difficile et facheuse qu'il est impossible d'excogiter [...] entendra la subjection et contrainte qui s'y présenterait à cause des vieil bastiments ».

421 On se référera, pour la suite de l'histoire, aux auteurs cités en début de cette notice.
Les raisons de l'implantation d'une fortification à Anet ne sont guère évidentes à première vue. La vallée de l'Eure est ici assez large, le lit mineur passant au nord, sous les coteaux d'Ézy, et laissant au sud une assez vaste étendue qui devait être marécageuse au Moyen Âge, sillonnée par des petits cours d'eau, dont deux semblent s'être fixés dès cette époque, celui de la rivière dite « des Fontaines » au Moyen Âge, et des « Fontaines Saint-Lain » depuis le XIXᵉ siècle, qui prenait naissance dans les marécages ; celui de la rivière dite « des Dégouttes » depuis le XVIIIᵉ siècle au moins. Un peu plus à l'est, la Vesgre, cours d'eau relativement important venant d'Houdan, avait déterminé une vallée assez profonde dans le plateau sud-est, se terminant par les habituelles méandres de fond de vallée marécageuse avant de se jeter dans l'Eure après Oulins. Sans doute exista-t-il d'antiquité une traversée de cette vallée, pour un cheminement venant du nord-ouest – d'Évreux, et se dirigeant vers le sud-est ; mais, en tout état de cause, si tel était le cas, il s'agissait d'une traversée secondaire par rapport à celle d'Ivry, à quelques kilomètres en aval. Cette traversée s'effectuait à la fin du Moyen Âge par un pont, dit « pont du roi », ou plus fréquemment « grand pont », mentionné à partir de 1467 ; son emplacement se situait vraisemblablement légèrement en aval du pont moderne 422.

On ne profita pas, pour jeter les bases de cette fortification, des coteaux assez abrupts d'Ézy, où existait au demeurant une motte sans base-cour de date inconnue 423, ni des reliefs bien plus modestes de rive droite, ni même du site de traversée du lit mineur ; au contraire, le site s'établit en pleine zone marécageuse, le long des deux petits cours d'eau mentionnés plus haut, assez loin du lit mineur de l'Eure.

Les énormes travaux menés par le duc de Vendôme dans le dernier tiers du XVIIᵉ siècle, après ceux d'aménagement du parc sous Diane de Poitiers (fig. 41, 49), rendent malheureusement difficile, voire impossible, de restituer précisément la topographie, et l'hydrographie des lieux avant la Renaissance ; on dispose néanmoins du plan perspectif de Jacques Androuet du Cerceau (fig. 43), seul document figurant le parc avant ces travaux de la fin du XVIIᵉ siècle, mais toute cette zone avait fait l'objet de travaux d'assainissement sous la conduite de Philibert Delorme, qui s'en prévaut dans son traité 424.

Identification du site du « vieux château »

Plusieurs documents de 1499 permettent d'identifier avec certitude l'emplacement du château primitif 425. Il était situé à l'ouest de la ville actuelle, entre le moulin d'Anet et le Petit pont Édouard ou Petit pont 426. Or le cadastre de 1833 montre l'existence dans cette zone d'un grand triangle séparé en deux parties très distinctes, la majeure part en étant non construite, alors que les franges, sans doute les anciens fossés, étaient occupées par des maisons gagnées sur ceux-ci à compter de 1499 au plus tard (fig. 41, indices A et B, fig. 44).


423 Coutil, 1895-1925, t. 2, p. 343. La motte est située sur un éperon, au lieu-dit La Côte Blanche ; il est probable qu'elle faisait partie des maisons de l'Ivry-Bréval, mais on n'en a pas de preuve formelle.


425 Voir en particulier les extraits suivants : « partie du fossé de l'Enclos de la ville d'Ennet, et une aître, le tout en un seul tenant, assis entre les moulins dudit lieu et la Petit pont Édouard, jusques au guey du Trébuchet par où l'on vide les foings de l'Estang […] tenant d'un costé la rivière qui descend dudit moulin advenir audit Petit-Pont, d'autre costé le lieu du bûcher du chasteau que tiennent à présent les hoirs feu Compagnon Gallois, un chemin de VI à huit piez entre deux de largeur, d'un bout le fossé de l'escogt de la bonde qui survide l'eau du moulin, et d'autre bout sur ledit guey par où l'eau passe à aller audict estang. » (Lefèvre, 1862, p. 214). « Une petite place et le fossé d'entred ladite place et le chasteau, appelée la porte et entrée dudit chasteau, assise d'un bout sur la rue du chasteau, d'autre bout le mur dudit chasteau jusques a ung perrier, d'un costé le lieu nommé le bûcher du chasteau » (ibid., p. 212).

426 L'emplacement du « Petit pont » est clairement identifié par un texte de 1766 cité par Lefèvre, 1862, p. 222.
Les historiens du XIXᵉ siècle avaient plus ou moins pressenti que cette zone était celle de l'ancien château primitif ; cependant Riquet de Caraman, purement et simplement recopié par É. Lefèvre, s'embrochait en faisant confusion avec l'hôtel des Brézé, rendant ce passage de son livre incompréhensible. Pierre-Désiré Roussel pensait pour sa part que le château se situait un peu au nord, immédiatement sous l'ancien Jardin de Mademoiselle, dans la cour des communs du château actuel : « Il en reste encore aujourd'hui un pied de tour informe, avec quelques marches allant au-dessous », et mentionnant que des souterrains existaient autrefois, l'un vers l'ouest avec une sortie dans les champs, un autre allant au château de la Robertière, un troisième au château de Bu, enfin un quatrième vers l'est. L'époque était propice à la création de ce genre de légendes...427.

Il est probable qu'au Moyen Âge, les deux rivières, celle des Fontaines et celle des Dégouttes, se divisaient après leur confluent en deux branches, la branche occidentale ayant été reprise dans l'aménagement hydrographique des XVIᵉ et XVIIᵉ siècles, alors qu'une seconde branche aurait pu longer le triangle castral à l'est pour aboutir dans la zone de la future chapelle de Diane428.

Il semble que la fortification, de taille modeste, ait été constituée de deux parties : le « donjon », partie éminente formant un ensemble elliptique, et une basse-cour triangulaire. Elle possédait des murs de pierre, au moins en partie, puisqu'un « vieux mur du chastel » est cité en 1514, comme on l'a vu. On sait qu'une gravure de Claude Chastillon est censée représenter les ruines du château au début du XVIIᵉ siècle (fig. 45). Cependant, doivent-on faire crédit à Jean Boisseau, l'éditeur de l'ingénieur du roi, pour la légende qu'il plaça au-dessus de la gravure ? Rien n'est moins sûr, malgré l'enthousiasme avec lequel les auteurs anciens commentèrent la gravure pour restituer, tel Roussel, « un lourd bâtiment carré, avec quatre grosses tours, une à chaque angle ; les murailles et les tours crénelées étaient percées d'étroites fenêtres peu nombreuses. Il était entouré d'un mur de défense dominant un large fossé, ainsi que dans presque toutes les constructions de cette époque ». Rien de tout cela n'était visible, et pour cause, à l'époque où écrivait l'auteur...

En fait, la fortification figurée ici par Chastillon était située sur un promontoire nettement surélévé par rapport à l'agglomération ; or ceci ne peut être le cas d'Anet, à moins qu'un nivellement radical ait eu lieu après le XVIIᵉ siècle dans la zone du « vieux château », ce qui est peu réaliste. Au demeurant, la taille même de l'édifice outrepasserait l'aide de ces documents d'archives, tenter de restituer la topographie médiévale du château primitif. Cependant, doit-on faire crédit à Jean Boisseau pour la légende qu'il plaça au-dessus de la gravure de Chastillon qu'il avait entrepris de graver429.

Nous n'avons pu identifier le « pied de tour informe » cité par Roussel, compris selon lui dans les communs modernes du château, près de l'ancien Jardin de Mademoiselle ; il n'est pas figuré sur le cadastre de 1833. Il devait appartenir non au château, mais à l'enceinte du bourg castral.

**Le bourg castral et son enceinte**

Le cadastre de 1833 permet également de repérer les traces de l'ancienne enceinte du bourg castral. Les documents conservés, à partir de 1498, attestent de l'existence de cette enceinte, alors déjà partiellement ruinée, et alléniée avec ses fossés au profit des habitants de la ville430 ; il est probable, si elle n'avait pas été détruite déjà en 1378, qu'elle le fut à la fin de la guerre de Cent Ans. On peut, à l'aide de ces documents d'archives, tenter de restituer la topographie médiévale du bourg et de son enceinte (fig. 44)431.

428 **RIQUET DE CARAMAN**, 1860, p. 221, repris par LÉFEVRE, 1862, p. 57, pensait que le ruisseau des Fontaines contournait initialement le bourg par le sud-est, le long des fossés de celui-ci, et qu'il fut détourné vers le nord sous Diane de Poitiers pour rejoindre les Dégouttes ; rien ne justifie une telle assertion.
430 Bail d'une place le long des murs, à condition que « ne pourra prendre ne vendre nulles pierres des murs de la ville, cy ce n'est pas pour employer sur le lieu » (LÉFEVRE, 1862, p. 215).
431 Le cadastre original de 1833 conservé à l'Hôtel de ville d'Anet ne comporte malheureusement pas les noms de rues du XIXᵉ siècle – dans certains cas encore identiques aux noms usités au Moyen Âge ; nous les avons...
Selon ces documents, il existait quatre portes principales dans l'enceinte, pourvues de ponts-levis : la porte d'Ivy se situait au nord, et donnait accès à l'ancien chemin d'Ivy (actuel Chemin du Roy, au nord-ouest, interrompu à son départ par le château) ; ainsi qu'au chemin conduisant au grand pont de l'Eure ; la porte Rabadel, à l'ouest, donnait sur le château ; la porte de la Geôle s'ouvrait au sud-ouest, dans la rue des Arpents ; enfin la porte de la Caille s'ouvrait au sud-est sur la Grande rue.

Il existait également des poternes, comme la poterne de l'Abreuvoir qui donnait sur les Fontaines dans l'actuelle rue de l'Abreuvoir, l'« huis de fer » qui donnait sur un des chemins d'Ézy à l'ouest. L'enceinte était flanquée de tours.

Le tracé est encore clairement matérialisé dans le parcellaire du XIXe siècle à l'est et au sud. En revanche, vers le sud-ouest, il est moins nettement affirmé ; Roussel pensait, en 1875, qu'il se prolongeait jusqu'au ruisseau des Fontaines, mais la documentation ne permet pas de l'affirmer, pas plus que le parcellaire.

Au nord, l'acquisition de maisons de la ville dès 1499 par Louis de Brézé pour agrandir le parc, poursuivie ensuite par sa veuve, empêche malheureusement de restituer totalement la topographie de l'enceinte. On a la certitude, en tout cas, qu'elle s'étendait jusqu'au Jeu de Paume de Diane de Poitiers (fig. 43, n° 5), car une des acquisitions faites le 29 août 1548 concernait « la quatrième portion de cinq perches de terre assis aux fossés où est partye comprins le tripot neuve que faict l'en soulloyt sire Pierre Bourrete, prestre, et d'autre costé le lieu à présent ladicte terre assis aux fossés où est partye comprins le tripot neuf que faict l'en soulloyt l'en soulloyt ».

Le site de l'ancien hôtel-Dieu, placé au nord-ouest, et déplacé sous Diane de Poitiers près du grand pont sur l'Eure, est attesté dans les listes de recensements dressées au XIXe siècle conservées aux Archives départementales d'Eure-et-Loir, et les avons fournis en légende dans la fig. 44. Ceci est confirmé dès 1300 par le Registre terrier et coutumier de la baronnie d'Ivy publié par MAUDUIT, 1899, p. 528 : « et aussi ceux [les marchands] d'Ivy ne paient rien à Ennet se liz ne passent par entre les IIII portes ».

« Le clos Loys Oudin, tenant d'un costé Messire Pierre Bourrette, prestre, et d'autre costé le chemin de la guère par lequel on va d'Ennet à Yvry par les ponceaulx, d'un bout la sente des Aireaux... » (Arch. dép. Eure-et-Loir, É 320, n° 176). La « Guerre » est un lieu-dit identifiable sur le cadastre de 1833, section 1, 3e feuille (Chénévières de la Guerre, à côté des Prés de la Cure).

Au nord, l'acquisition de maisons de la ville dès 1499 par Louis de Brézé pour agrandir le parc, poursuivie ensuite par sa veuve, empêche malheureusement de restituer totalement la topographie de l'enceinte. On a la certitude, en tout cas, qu'elle s'étendait jusqu'au Jeu de Paume de Diane de Poitiers (fig. 43, n° 5), car une des acquisitions faites le 29 août 1548 concernait « la quatrième portion de cinq perches de terre assis aux fossés où est partye comprins le tripot neuve que faict l'en soulloyt l'en soulloyt ».

Au nord, l'acquisition de maisons de la ville dès 1499 par Louis de Brézé pour agrandir le parc, poursuivie ensuite par sa veuve, empêche malheureusement de restituer totalement la topographie de l'enceinte. On a la certitude, en tout cas, qu'elle s'étendait jusqu'au Jeu de Paume de Diane de Poitiers (fig. 43, n° 5), car une des acquisitions faites le 29 août 1548 concernait « la quatrième portion de cinq perches de terre assis aux fossés où est partye comprins le tripot neuve que faict l'en soulloyt l'en soulloyt ».

Restitués en utilisant les listes de recensements dressées au XIXe siècle conservées aux Archives départementales d'Eure-et-Loir, et les avons fournis en légende dans la fig. 44. Ceci est confirmé dès 1300 par le Registre terrier et coutumier de la baronnie d'Ivy publié par MAUDUIT, 1899, p. 528 : « et aussi ceux [les marchands] d'Ivy ne paient rien à Ennet se liz ne passent par entre les IIII portes ».

« Le clos Loys Oudin, tenant d'un costé Messire Pierre Bourrette, prestre, et d'autre costé le chemin de la guère par lequel on va d'Ennet à Yvry par les ponceaulx, d'un bout la sente des Aireaux... » (Arch. dép. Eure-et-Loir, É 320, n° 176). La « Guerre » est un lieu-dit identifiable sur le cadastre de 1833, section 1, 3e feuille (Chénévières de la Guerre, à côté des Prés de la Cure).

« Le fossé qui aboute à la porte Rabadel, par laquelle on va du carrefour des Halles d'Ennet à la rue du chasteau du lieu d'Ennet... » (LEFEVRE, 1862, p. 213).

« Ung lieu, court et jardin appartenant et maison ainsi qu'il se pousoirit et comporte, assise en la ville d'Ennet, nommé et appelée la Forte maison, tenant d'un costé tout ledit lieu la Grant rue devant nommée la Rue de la Geolle, d'autre costé les hoirs Jehan Licherie, d'un bout la rue des Arpens et d'autre bout les hoirs Gilles Cadouel et les pressouers de Mondit seigneur ». (Arch. dép. Eure-et-Loir, É 320, n° 168).

« Une partie d'un fossé tendant de la porte de la Geôle à la porte de la Calle, contenant deux perches et demye par le bas du fossé, tenant à la maison et lieu dudit preneur qui est assise sur la rue du Petit-Four, d'un costé le sentier dudit fossé par lequel on va à l'eglise et à ladite porte de la Calle ». (LEFEVRE, 1862, p. 213).

« Une petite place assise le long des fontaines d'au-dessus le moulin dudit Ennet à la poterne par où l'on va abreuver les bestes à ladite fontaine, d'un costé Olivier Plexis, d'autre costé à la poterne, d'un bout sur l'abreuvoir et d'autre bout la place Jean Licherie ». (LEFEVRE, 1862, p. 212). « Le mur de la ville d'Ennet autant que contient la place dudit preneur [...] d'un bout la rue de l'Huis de fer qui maine vers Ezy ». (ibid., p. 215).

« Le fons de terre du fossé de la dite ville, ainsi qu'il se comporte en long et en le, depuis le pont de la porte d'Yvy d'un bout, jusques à la première tour de la muraille de la ville incluse d'autre bout, tenant d'un costé vers les champs au clos de l'Hostel-Dieu, d'autre costé à la muraille de la dite ville. Par laquelle muraille ou par ladite tour il pourra faire son entrée audit fossé ; et sera le dit Basan par ce moien tenu se clore de muraille souffisante jusques à la porte d'Yvy » (LEFEVRE, 1862, p. 210).

ROUSSEL, 1875, p. 6.

Arch. dép. Eure-et-Loir, E 120, n° 110. Sur les écuries : « un lieu contenant plusieurs corps de maisons, cave et sellier assis audit lieu d'Ennet devant la Belle Croix, tout le lieu ainsi comme il se pousoirit et se comporte, en ce compris aucune partie de l'édifice de l'escuye à présent édiffié et fait édiffier par laditte Dame, le tout contenant vingt trois perches ou environ [...] à prendre lesdites vingt trois perches ou environ en court, jardin et édifices depuy la muraille de la porte de la maison de l'Hostel-Dieu jusques à ung fossé que l'en souloyt appeler par cy-devant le fossé de l'Hostel-Dieu, ung mur seulement entre deux, et à venir d'icelle porte qui est devant dudit Hostel-Dieu jusques au secong piller, ledit piller comprins dans autre porte ouvrant sur la Belle Croix le costé devers Pasquet de Beauvois, et de là tirant droit à ligne à une bourne qui est au fons du fossé jusques au fossé dudit Hostel-Dieu. Ledit mur entre deux tenant d'un costé tout ledit lieu à présent laditce Dame, de l'autre costé Pasquet de Beauvois » (ibid., n° 145).

La localisation de l'emplACEMENT PRIMITIF de l'hôtel-Dieu résulte de l'acte précédent ; voir aussi une autre propriété vendue en 1504 située « d'autre bout sur la grant Rue des Halles dudit lieu qui tend dudit Hostel-Dieu à la porte d'Ivy » (Arch. dép. Eure-et-Loir, non coté). Le déplacement de l'hôtel-Dieu est attesté par plusieurs...
C’est dans cette zone que se situaient les Halles, à l’extrémité nord de la grande rue du même nom, aujourd’hui rue Diane de Poitiers, avec la place principale dite « carrefour des Halles » située à l’ouest de l’actuelle place du Château ; on y trouvait également le four banal, situé au nord de la grande rue des Halles, aujourd’hui rue Diane de Poitiers \(^{142}\). Après 1555, les Halles furent déplacées à l’emplacement qu’elles occupèrent jusqu’en 1835, dans l’ancienne rue de la Geôle qui porta désormais ce nom (aujourd’hui rue Charles-Lechevrel), alors que le four à ban était déplacé dans l’emprise du vieux château désaffecté, dans l’actuelle rue Ferdinand Moreau \(^{143}\).

**L’église paroissiale et la question des origines du château et du bourg castral**

L’église paroissiale est placée en dehors du périmètre de l’enceinte du bourg, au sud de celle-ci, de façon totalement isolée. Dans son état actuel, il s’agit d’un édifice pour l’essentiel tardif, la façade d’entrée, le porche et la tour en gothique flamboyant datant du début du XVI\(^{e}\) siècle, la nef et les bas-côtés du troisième quart du XVI\(^{e}\) siècle (achevée en 1581), le chœur comportant des éléments antérieurs au XVI\(^{e}\) siècle. Roussel affirmait, de façon assez péremptoire, qu’il ne s’agissait pas là du premier édifice paroissial ; selon lui ce dernier se situait primitivement à l’emplacement de l’Hôtel de Ville actuel (Grande Rue, aujourd’hui rue Diane de Poitiers), le déplacement en étant attribué à Diane de Poitiers. Lefèvre, pour sa part, attribuait à cette dernière la reconstruction de l’église, en se fondant sur son testament, qui ne mentionne nullement cette reconstruction, mais celle de la chapelle funéraire de Diane \(^{444}\). Bien plus récemment, la nef en a été attribuée par J.-M. Pérouse de Montclos à Jean Métezeau, pour le compte de Claude de Lorraine après la mort de Diane ; quant à la façade occidentale, il ne fait aucun doute qu’elle n’est pas contemporaine du château Renaissance, mais qu’on peut l’attribuer à Louis de Brézé \(^{445}\).

Il est en tout cas certain qu’en 1499, l’église se situait déjà hors les murs \(^{446}\) : à plusieurs reprises, la documentation cite d’ailleurs l’existence du « chemin de la procession » utilisé lors des fêtes de l’Ascension et du Saint-Sacrement, qui partait au nord de la porte d’Ivry et contournait les fosses de la ville pour la rejoindre – l’extrémité de ce chemin de procession est encore identifié par le nom de l’actuelle rue de la Procession \(^{147}\). La présence d’éléments architecturaux antérieurs à cette époque dans le chœur de l’édifice actuel paraît prouver que l’église paroissiale s’est toujours trouvée dans cette situation décentrée par rapport au bourg ; elle se trouvait en dehors du large lit mineur de l’Eure, en position légèrement dominante sur la ville.

Cette situation très particulière tendrait à montrer que le château primitif et son bourg furent implantés – sans doute à la fin du XI\(^{e}\) siècle – de façon indépendante du noyau villageois préexistant qui dès
lors périclita, à l’exception du centre paroissial. Un tel schéma de développement n’est nullement inédit ; il a pu être lié à la recherche d’une meilleure capacité défensive pour le site castral, mais aurait pu également être dû à la volonté des Ivry-Bréval d’échapper à une emprise seigneuriale différente. On ne manquera pas de souligner que la donation primitive de l’église à l’abbaye Saint-Père de Chartres, qui était intervenue avant 1060, puis celle de l’aître de l’église à la même abbaye, montrent clairement l’appartenance des tenanciers originels des droits au milieu chartro-drouais, alors que les Ivry-Bréval étaient orientés vers les abbayes normandes, celle du Bec en particulier.

On peut dès lors émettre l’hypothèse qu’Ascelin Goël établit un château à Anet en s’imposant par la force, sur des terres qui lui appartenaient sans doute, mais au détriment des droits seigneuriaux préexistants tenus par la familia des Châteauneuf.

**L’hôtel des Brézé, embryon du château neuf**

On terminera en évoquant rapidement l’hôtel des Brézé, aujourd’hui totalement disparu. On a rappelé que Philibert Delorme évoqua à plusieurs reprises les difficultés qu’il eut à intégrer aux aménagements ce qu’il appelait le « vieux logis » ou « vieux corps d’hôtel », alors qu’il intervenait par ailleurs sur le gros œuvre du corps central nord déjà bien avancé.

Les historiens du château d’Anet ont depuis longtemps identifié ces éléments anciens préexistants au château, entrepris par Diane de Poitiers, grâce au plan général et à la perspective d’ensemble donnés par Androuet du Cerceau. Il s’agissait de deux bâtiments bas en équerre situés au nord-est de la cour des Cuisines, et d’un pavillon rectangulaire contigu plus haut qui n’était pas dans la trame de l’équerre, mais au contraire dans la trame orthogonale future du château de Diane. Ces bâtiments subsistèrent jusqu’à la Révolution ; cependant, les deux ailes en équerre furent partiellement rescindées au sud en 1682, et masquées par un bâtiment bas rectangulaire sans grand caractère qui subsiste seul aujourd’hui seul de tout l’ensemble.

Les représentations d’Androuet du Cerceau et plans postérieurs permettent d’interpréter la nature de ces édifices (fig. 46, 47, 48). L’élément le plus évident en était le pavillon rectangulaire qui formait un logis à deux étages et galetas. Côté sud, il était précédé d’une galerie à arcades probablement voûtée, supportant une terrasse desservant le premier étage ; de façon très classique, une tourelle d’escalier en vis était prise en façade en demi-hors-œuvre, desservant à chaque niveau un appartement comprenant chambre, garde-robe et privés. Les fenêtres à croisées s’enrichissaient au niveau du galetas de gâbles et pinacles accusant la fin du XVᵉ ou le début du XVIᵉ siècle. Il s’agissait du « vieil logis » désigné par toutes les sources des XVIᵉ, XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles.

Le bâtiment qui lui faisait suite vers l’est était une galerie bâtie côté cour en pans de bois ; au rez-de-chaussée, elle comprenait des chambres et une coursive séparée de la cour par la ligne des poteaux supportant l’étage. Au premier, la galerie d’agrément communiquait avec la terrasse du vieux logis.

Enfin, en retour d’équerre se trouvait un corps de bâtiment formé par trois espaces rectangulaires de largeur décroissante du nord au sud. Le plus vaste possédait deux niveaux, dont un de galetas, éclairés par des fenêtres à croisée, chacune des chambres possédant une cheminée. Après lui venait un local servant de vestibule sur cour, suivi par un curieux petit édifice pratiquement aveugle dans lequel on serait tenté de reconnaître une étuve, si ce n’était l’absence de dispositif de chauffe dans le local attenant.

Une tourelle d’escalier en vis se trouvait à l’angle intérieur entre les deux ailes ; sur sa position exacte, le plan et les perspectives de du Cerceau divergent. Il existait, semble-t-il, une vis desservant l’extrémité de la galerie pour descendre au parterre, alors qu’une rampe droite jouait le même rôle pour le vieux logis.

448 Delorme, 1567, p. 88, 91.
Malgré le désaxement, l’ensemble paraît avoir formé une unité fonctionnelle résidentielle et stylistique. Il paraît évident qu’il s’agit de l’hôtel aménagé par les Brézé en dehors de l’emprise du bourg castral après leur mise en possession d’Anet ; sa construction pourrait être attribuée à Louis de Brézé à l’extrême fin du XVᵉ siècle, voire plutôt au début du XVIᵉ siècle, datation d’autant plus vraisemblable que l’activité constructrice de ce dernier est attestée au moins à partir de 1498. Comme le remarque Jean-Marie Pérouse de Montclos, il est probable que c’est dans ce logis que François Iᵉʳ a résidé à plusieurs reprises dans les années 1530. Contrairement à l’opinion couramment répandue dans la littérature depuis le XIXᵉ siècle, il ne s’agissait pas d’une « assez triste demeure », mais bien d’un hôtel noble « aux champs », ouvert et sans doute luxueux ! Pas plus évidemment n’accordera-t-on crédit aux vieilles légendes qui attribuent les deux ailes en équerre à Charles le Mauvais, ainsi d’ailleurs que la base de la porte orientale de la Cour des cuisines, parée du nom du roi de Navarre depuis la fin du XVIIIᵉ siècle : le style des bâtiments le dément de façon évidente, et de plus aucune source fiable n’atteste d’une quelconque activité constructrice, voire résidentielle, à Anet 450.

Un détail, en général négligé, mérite d’être considéré dans la relation de ce logis des Brézé avec le château neuf de Diane : le mur pignon occidental du bâtiment fut intégré dans le mur gouttereau oriental de l’aile est du château. Il s’agit d’une disposition assez particulière, qui peut laisser à penser que, dès l’époque des Brézé, il existait une, voire deux ailes en retour qui furent réutilisées par Philibert Delorme. La disparition totale de l’ensemble de ces éléments n’autorise malheureusement pas à aller plus loin dans la conjecture.

**Le destin particulier d’Anet**

Ainsi s’affirme le destin très particulier d’Anet, parmi les possessions des Ivry-Bréval. Il fut probablement fortifié seulement à la fin du XIᵉ siècle – de façon plus ou moins légitime – par Ascelin Goël qui y implantait un château pour assurer sa mairie traverse de l’Eure autour d’Ivry, de la même façon probablement qu’il fortifiait le site de Breuilpont que nous étudions ci-après. Mais pour autant, la réussite de l’implantation d’un bourg castral dépassa largement, en termes de développement, celle des autres localités du patrimoine familial : on ne peut exclure, de ce point de vue, que son petit-fils Simon d’Anet ait su faire prospérer la bourgade, de façon concurrentielle à celle d’Ivry qui avait été attribuée à son frère, et demeura sous étroit contrôle anglo-normand.

Le site était certainement considéré comme particulièrement agréable à la résidence, si l’on en juge par la fréquence des visites de Philippe Auguste ; les giboyeuses forêts de Croth, d’Anet et de Rouvres y étaient probablement pour beaucoup, mais certainement aussi la présence, dès cette époque, d’un parc.

De même qu’à Breuilpont et Guainville, la destruction ordonnée en 1378 par Charles V fut radicale et définitive, ce qui permet d’exclure définitivement l’identification fantaisiste du dessin de Chastillon à Anet. Les Brézé préféérèrent abandonner le site castral ancien, finalement assez exigu et cantonné par le bourg castral, au profit des vastes zones libres situées au nord, donnant naissance, grâce à Diane de Poitiers et à Henri II, à l’une des plus belles réalisations de la Renaissance, au point de faire oublier le vieux château pourtant fossilisé dans le parcellaire. L’évolution fut identique à Breuilpont, avec la reconstruction par les Estouteville, seigneurs d’Ivry, d’un château déplacé ; mais les destinées d’Anet furent autrement plus brillantes.

---

450 Voir par exemple ROUSSEL, 1875, p. 91.
Les châteaux de Breuilpont

Figure 50

Figure 51

Figure 52

Historique

(fig. 50)

Le toponyme « Breuilpont » s’écrivait autrefois « Breu de pont » ; il signifie « la forêt du pont ». La petite localité, située en rive droite de l’Eure, a donc contrôlé un franchissement de l’Eure par un pont à une époque antérieure au XIVe siècle; elle fait face au village de Mérey, assimilé parfois au chef-lieu du pagus Madriacensis carolingien, sans preuves bien convaincantes. L’intérêt de la localité était bien sûr de contrôler la vallée de l’Eure, au confluent avec un vallon délimitant un éperon aux escarpements marqués ; un chemin très secondaire venant de Bréval par Villiers-en-Désœuvres y menait depuis l’intérieur des terres.

La première mention du village – encore n’est-elle que très indirecte –, date de 1232, date à laquelle Robert IV d’Ivry aurait aumôné 14 setiers sur les fruits et dîmes de Breuilpont à l’abbaye d’Ivry ; en 1300, le seigneur d’Ivry y possédait des rentes. Elle dépendait féodalement de la châtellenie de Bréval, comme le prouvent tous les aveux rendus par la suite ; pourtant, elle n’est pas mentionnée en tant que fief dans le dénombrement de cette châtellenie réalisé sous Philippe Auguste au début du XIIIe siècle, ce qui laisse à penser que lors de ce dénombrement, Breuilpont faisait encore partie du domaine tenu directement par le roi en tant que châtelain de Bréval.

C’est au titre de l’année 1375 qu’est citée pour première fois une fortification sur le site : dans sa déposition criminelle faite en mai 1378, Pierre du Tertre, conseiller de Charles le Mauvais, rapporta que trois auparavant, Charles d’Ivry avait entrepris de fortifier Breuilpont, situé en terre du roi de Navarre, du fait de sa châtellenie de Bréval. Une tourelle – comprenons tour de flanquement, fut

452 Voir p. 7.
453 L’acte de 1232 est mentionné dans un acte notarié de… 1787 (MAUDUIT, 1899, p. 453) ; pour 1300, voir ibid., p. 531.
454 SECOURSE, 1755, p. 401 : « Dist aussi que en Aoust, ot iii ans ou environ, il assembla gens d’armes du commandement dudit Ferrando, et les mena après ledit Ferrando à un fors que Charles d’Ivry faisoit faire de nouvel emparer à Brudepont en la terre dudit Roy de Navarre ; et y estoient ja entrés les gens dudit Ferrando... »
détruite par les hommes de Ferrando d'Ayens, lieutenant et chef de guerre du roi de Navarre ; le reste de la forteresse fut rasé. Ce Charles d'Ivry était le frère de Guillaume, sire d'Ivry, décédé avant décembre 1369 ; il était capitaine d'Ivry durant la minorité de ses neveux, et en 1378 s'intitulait seigneur de « Breudepont »455. À une époque indéterminée et sans doute avant la constitution de l'apanage des comtes d'Évreux, Breuilpont a donc été inféodé aux seigneurs d'Ivry par les rois de France.

On trouve ensuite Breuilpont aux mains d'Alix d'Ivry, sans doute une fille de Charles ; son époux Louis de Cougny fit hommage en 1399 du « chastel et chastellenie de Breudepont » au roi de France, du fait de sa châtellenie de Bréval. Ses biens comprenaient en particulier le « chastel et manoir » du lieu, ainsi que la « maison, hostel et jardins » appelée la Vacherie456.

Dès avant 1416, Breuilpont était cependant revenu dans les possessions des sires d'Ivry : Jean, successeur de son frère Charles d'Ivry décédé en 1416 ( fils de Guillaume et neveu du Charles cité plus haut, enfin sans doute cousin germain d'Alix d'Ivry), en faisait aveu au roi en même temps que d'Ivry et de Saint-André457. La châtellenie demeura dans les mains des sires d'Ivry ; un compte rendu à Jacques d'Estouteville, seigneur d'Ivry, pour 1479, mentionnait alors le « viel chastel » et sa motte, par opposition au château neuf458. On ignore malheureusement lequel des deux était désigné par l'aveu de 1399 mentionné ci-dessus.

La seigneurie de Breuilpont fit partie de la part d'héritage de Charlotte d'Estouteville, épouse de Charles de Luxembourg ; elle en jouissait encore en 1531. Sans doute fut-elle vendue, pour couvrir les dettes de la famille, car on la trouve en 1538 en la main d'Étienne d'O, seigneur de Fresnes (Ecquevilly) ; ce dernier la vendit en 1544 à Diane de Poitiers, dame d'Anet et de Bréval. Après la condamnation par contumace de son descendant Charles de Lorraine, duc d'Aumale, Breuilpont fut saisi et vendu par adjudication ; on ne suivra pas la liste de ses possesseurs, fort bien dressée par l'abbé Lebeurier, en retenant seulement que le château fut entièrement reconstruit pas Louis Doublet, secrétaire des commandements du duc d'Orléans, régent de France, qui l'avait acquis en 1700459.

Le site et ses deux châteaux

Le village de Breuilpont s'est développé dans l'étroite partie de lit mineur laissé libre entre le bras oriental de l'Eure, et les coteaux descendant du plateau forestier, au carrefour avec une petite vallée encaissée (vallée Robinson) irriguée par le ru de Chanu (fig. 11). La petite église, en majorité du XVIe siècle, avec son clocher roman assez fruste, s'est installée au débouché du vallon460.

Le site est aujourd'hui dominé par l'imposant château de la première moitié du XVIIIe siècle, remanié vers 1825 en particulier par l'ajout d'une massive tour au milieu de sa façade sud-est. Ce château est assis sur la partie terminale de la croupe de rive droite du ru de Chanu ; il a été pourvu d'une grande basse-cour au sud-ouest (B), et d'un vaste parc enclos de murailles en partie ruinées, flanquées par des bastillons factices.

Il n'existe aucun vestige médiéval apparent dans les édifices visibles aujourd'hui ; cependant, on reconnaît dans le cadastre napoléonien le contour de ce qui dut être l'enceinte castrale (fig. 50, A), arasée sans doute dès avant le XVIIIe siècle.

455 MAUDUIT, 1899, p. 150 et suiv.
457 MAUDUIT, 1899, p. 172, n. 2.
458 LEBEURIER, 1851, p. 436, n. 31 : « De Guillot Yvet, demourant au Breuldepon, pour l'écroisement de la maison assise au vie chastelet qui fut au dessus-dit, lequel écroissement passe ladite maison et va sous la mot dudit chastelet ».
460 L'église actuelle a été consacrée en 1511 (LEBEURIER, 1851, p. 436).
Comme on l’a vu dans la partie historique, le château primitif n’occupait pas cet emplacement. En 1925, Léon Coutil publiait dans son *Archéologie Gauloise* le relevé sommaire de l’ensemble fortifié dit des « Quatre Buttes », situé sur la croupe sud du plateau, bien plus escarpée (fig. 51)\(^{461}\). Cet ensemble est conservé de nos jours dans l’ancienne forêt dominant le village, aujourd’hui envahie de taillis et de ronces qui en rendent la lecture difficile (fig. 52)\(^{462}\). On reconnaît cependant encore les deux fossés qui séparent la basse-cour D du plateau, et, au revers, une motte C située au bord de l’escarpement. Le talus situé entre les deux fossés est pourvu à son extrémité nord d’une sorte de butte surélevée déjà remarquée par Léon Coutil.

Il s’agit ici manifestement du site castral primitif, délaissé comme on l’a vu dès avant 1479 : la référence à la motte du « vieux château » dans les articles du compte médiéval permet, en effet, de l’identifier avec certitude, d’autant que des caves ont été effectivement creusées dans les flancs du coteau, ce qui avait été le cas en 1479.

**Tentative d’interprétation**

Il n’existe pas trace de maçonneries en superficie des structures actuellement visibles, mais à vrai-dire la visite externe est aujourd’hui peu probante. Ce site fut-il celui que Charles, capitaine d’Ivry, fortifia « de nouvel » en 1375, et qui fut rasé et démoli par les Navarrais ? Ou au contraire Charles avait-il dès cette époque lancé la construction d’un nouveau château en face du premier, l’expression « de nouvel » signifiant qu’il bâtit l’édifice sur un site vierge ? Il n’existe pas de réponse à cette question en l’absence de documentation supplémentaire, qu’elle soit textuelle ou archéologique.

Mais, quoi qu’il en soit, la structure de la fortification des « Quatre Buttes » ne saurait dater de cette époque, et elle ne peut être interprétée que comme un château à motte et basse-cour remontant au plus tard au XIIᵉ siècle. Or le site était, aux XIᵉ et XIIᵉ siècles, en possession directe des seigneurs de Bréval, de même que celui, voisin, de Villiers-en-Désœuvre ; on a vu, en effet, que ce n’est vraisemblablement qu’au début du XIIIᵉ siècle au plus tôt qu’il fut inféodé à la famille d’Ivry.

Il est dès lors tentant d’attribuer la fortification primitive de Breuilpont à Ascelin Goël lui-même, lorsqu’il mena sa guerre privée contre Guillaume de Breteuil dans les années 1090, voire postérieurement, lorsqu’il conforta son pouvoir dans les châtellenies d’Anet et de Bréval.


\(^{462}\) Mes remerciements vont à M. Joseph Placier, maire de Breuilpont, qui a bien voulu me faire visiter le site en septembre 2009 après avoir tracé une voie dans les ronces grâce… à une tractopelle.
LE CHATEAU ET LA VILLE DE BREVAL

Figure 53

Figure 54

Figure 55

Figure 56

Figure 57

Figure 58
Rappel historique

L'histoire de la seigneurie de Bréval aux XIᵉ et XIIᵉ siècles est au cœur de cette étude; on se contentera de rappeler brièvement les étapes de sa constitution, et de donner quelques informations sur les données historiques concernant son évolution au-delà du XIIᵉ siècle.

Bréval apparaît pour la première fois au XIᵉ siècle, comme faisant partie de l'« alleu de Neauphlette » dont les hommes libres se donnèrent à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés pour échapper au service militaire. En 1031, le comte du Vexin Dreux Ier exerçait la fonction d'avoué pour le compte de l'abbaye sur ce territoire, qui fut sans doute l'embryon de la seigneurie de Bréval; après un contentieux relatif aux exactions qu'il faisait porter sur les possessions directes de l'abbaye au voisinage, un compromis lui donna la seigneurie pleine et entière de Bréval et de l'ancien alleu de Neauphlette, tenue directement du roi.

On ignore la façon dont le miles Robert II d'Ivry-Bréval fut investi de cette seigneurie, sans doute dans le troisième quart du XIᵉ siècle; dans le courant de la seconde moitié de ce siècle, il créa ici un prieuré de l'abbaye du Bec-Hellouin, situé à la ferme du Hamel, un peu au nord du village actuel. Son fils Ascelin Goël en hérita dans les années 1090, et en fit le centre de sa lutte contre Guillaume de Breteuil jusqu'en 1094; le château fut assiégé par l'armée conjointe du roi de France et du duc de Normandie à cette date.

Après Ascelin, son fils Robert III Goël régna sur Bréval moins d'une dizaine d'années; dès 1124, son frère Guillame I Louvel l'avait remplacé. Vers 1150, ce dernier créa dans le patrimoine familial une entité constituée de Bréval, Anet et Illiers-l'Évêque, dont il inféoda son deuxième fils, Simon; ce dernier prit le nom de Simon d'Anet, et exerça ses prérogatives seigneuriales jusqu'à sa mort, en 1191. Néanmoins, il associa son fils aîné Jean à la gestion du domaine, l'inféodant de la seigneurie de Bréval peu avant 1180; mais Jean décéda avant lui, au début de 1189.

À peine Simon d'Anet était-il décédé, que Philippe Auguste usa de son droit d'échoite pour intégrer Bréval et Anet, terres françaises, au domaine royal. Ceci était fait dès 1192; Bréval demeura par la suite dans les possessions royales jusqu'en 1321.

L'apanage d'Évreux-Navarre

En 1285, la châtellenie de Bréval, en même temps que celles d'Anet, Nogent-le-Roi et Pacy-sur-Eure, furent attribuées en douaire à la reine Marie de Brabant, veuve de Philippe III le Hardi – ce douaire avait été constitué dès septembre 1280; elle bénéficia des revenus de ces seigneuries jusqu'à sa mort en 1321. Son fils Louis Ier, comte apanagiste d'Évreux, reçut pour sa part en 1317, en supplément d'apanage, ces quatre châtellenies de la part de son neveu Philippe V le Long, en nue propriété jusqu'au décès de sa mère. Mais Marie survécut à son fils; ce fut donc son petit-fils, Philippe III le Bon, co-roi de Navarre, qui fut investi de l'apanage de son père.

Après son décès en 1343, les quatre châtellenies demeurèrent dans le patrimoine de la famille de Navarre, dont l'aîné était Charles II dit le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre. Il est probable qu'elles furent attribuées par celui-ci en apanage à Philippe son frère cadet, ou en tout cas au moins Nogent-le-Roi et Anet; quoi qu'il en soit, elles subirent en 1356 les troubles liés à la guerre navarro-française qui menèrent à la funeste bataille de Crécy. Confisquées par Jean II le Bon après l'arrestation de Charles II à Rouen le 5 avril 1356, elles furent rétrocédées au même le 12 mars 1358 par le dauphin Charles sous engagement que le roi de Navarre ne les rendrait à Philippe que lorsqu'il

463 Arch. nat., JJ 56, n° 47.
« se fût rendu bien vueillant du royaume de France »

Le premier semestre 1364 vit une nouvelle poussée de fièvre dans les ambitions navarraises sur la couronne ; averti de manœuvres de Charles II pour recruter des troupes, et passer alliance avec le roi d’Angleterre, le dauphin Charles réagit en confisquant les possessions normandes de son cousin, et en envoyant Du Guesclin en prendre possession. La rencontre des troupes navarraises et des troupes françaises se termina par la victoire française de Cocherel, le 13 mai 1364. On a la preuve que Bréval subit à l’occasion un siège et une destruction ; en effet, quatre bourgeois de la ville, dont les possessions furent réduites à néant lors de la prise du château et de la ville, obtinrent du roi une indemnité de 100 francs-or du fait de l’aide qu’ils avaient donnée aux troupes royales lors de la prise ;

À nouveau l’on négocia entre Navarrais et Français ; Charles II finit par accepter les termes d’un traité avec Charles V, qui fut publié le 13 mars 1365 par son frère Louis de Navarre, lieutenant dans toutes ses possessions françaises. Ce traité lui permit de récupérer ses possessions normandes. Les garnisons navarraises reprirent le contrôle des châteaux, se livrant à diverses exactions contre le parti français.

Le 4 avril 1366, c’est Louis de Navarre qui, pour financer son mariage avec Jeanne, duchesse de Duras, engagea les quatre châtellenies et le comté de Beaumont-le-Roger auprès du roi Charles V, contre un prêt de 50.000 livres ; il est donc vraisemblable qu’il avait reçu l’ensemble de son frère pour constituer sa dot. Charles II ratifia les conditions de l’emprunt le 28 avril ; les deux châtellenies de Bréval et d’Anet furent intégrées au bailliage royal de Mantes, mais à partir de 1368 seulement. En janvier 1368, la comtesse de Bar et dame de Cassel, veuve de Philippe, le frère de Louis, réclama au roi la délivrance de son douaire sur le château d’Anet qu’avait tenu son mari ; il lui fut répondu que la requête serait transmise à Louis. Après la mort de Louis, le roi de Navarre récupéra à nouveau ces possessions en 1371, à charge pour lui néanmoins de rembourser le prêt de 50.000 livres sauf à exhiber des créances équivalentes sur le roi.

Ce chassé-croisé ne se termina qu’en 1378, avec la fin des aventures de Charles II dans ses nombreuses tentatives de conquête de la couronne de France. L’arrestation de son chambellan Jacques de Rue, la découverte de projets de traités avec le roi d’Angleterre Richard II lui ouvrant la porte de la Normandie en lui livrant Cherbourg, ainsi que l’aveu du chambellan selon lequel le roi de Navarre projetait de faire empoisonner Charles V, entraînèrent une réaction foudroyante du roi, qui lança ses armées à l’assaut de toutes les possessions du Navarrais.

Anet et Bréval se rendirent apparemment sans coup férir ; le 1er juillet 1378, un châtelain était nommé pour le compte du roi dans chacune des deux châtellenies, comme dans les autres châtellenies reprises à Charles le Mauvais.

— 464 —

Secousses, 1758, p. 197 et Secousses, 1755 p. 71. Bréval n’est pas mentionné dans la liste, mais on peut penser que cette châtellenie resta jointe à celle d’Anet et aux deux autres.

Mandements Charles V, n° 272 ; n° 63. Le compte de Charles le Mauvais pour 1367-70 mentionne qu’un certain Pierre de Saint-Martain perdit tous ses biens meubles lors de la prise (Comptes Roi de Navarre, p. 168).

Secousses, 1758, p. 82.

Mandements Charles V, n° 491, publie un mandement de Charles V de janvier 1369 n. st. accordant remise d’amende pour le frère d’un certain Robert de Magoville qui, en se rendant à Gisors devant la justice, fut pris par les Navarrais et mis aux fers dans la prison du château de Bréval, ne pouvant être libéré que contre rançon ; il décéda peu après, faisant défaut à la seconde audience, ce qui valut amende dont son frère fut tenu pour responsable financièrement.

Arch. nat., J 893, n° Eure-et-Loir.

Secousses, 1758, p. 102 et Secousses, 1755, p. 159.


Mandements Charles V, n° 426.

Secousses, 1755, p. 317-318.


Mandements Charles V, n° 1748 et 1750.
À peine deux mois plus tard, le 2 septembre, un mandement était envoyé à Guy Chrétien, bailli de Rouen, pour faire démoli les châteaux et forteresses de Pacy, Anet et Nonancourt475 ; ceci faisait suite à d'autres mandements du même type, comme celui qui concerna Pont-Audemer, Breteuil, Rugles, Mortain, Avranches et Gavray du 14 juillet476. Bréval n'est pas mentionné par ces deux mandements ; cependant, les chroniqueurs du temps indiquent que le roi prit la décision de faire abattre tous les châteaux de Charles II. La *Chronique du Mont-Saint-Michel*, faite de notes contemporaines aux événements décrits, précise une liste de quinze fortifications, parmi lesquelles figure bien Bréval477.

Le bailli de Rouen Guy Chrétien fut nommé commissaire du roi pour la démolition des forteresses de Pont-Audemer, Orbec, Breteuil et Pacy ; celui de Chartres lui était adjoint en 1379 pour Nogent-le-Roi au moins, et il n'est donc pas impossible que le bailli de Mantes ait été coresponsable d'Anet et de Bréval478. Une véritable organisation fut mise en place séance tenante, comme on peut le voir à propos du château de Breteuil. Ici, le capitaine, nommé le 1er juillet par le roi, reçut le 7 août une lettre du roi lui donnant l'assurance qu'il serait payé au prorata de la durée de son office « dès que le donjon d'icellui sera commencé à abattre »479. Puis, le 17 août 1378, le bailli de Rouen écrivit à ses vicomtes pour leur faire part de l'organisation : les travaux furent allotis par vicomté (circlosion administrative du bailliage), puis par sergenterie, subdivision des vicomtés. Ainsi la vicomte de Conches et la terre de Damville se virent affecter la plus grande partie du donjon de Breteuil, et furent taxées à raison de 40 mineurs et 20 charpentiers au total, rémunérés à 5 sous par jour grâce à un impôt levé sur les habitants, soient 15 l. par jour pour l'ensemble480. On ne connaît pas les autres vicomtés qui furent astreintes à cette destruction ; en tout cas, un acte un peu postérieur, du 12 octobre, montre qu'une somme de 360 l. fut imposée sur les cinq sergenteries de la vicomté de Conches, réparties « au mieux et le plus loiaument qu'il a peu estre fait » ; ceci correspondait théoriquement à 24 jours de travail des 60 ouvriers, mais il faut en rabattre les frais annexes liés aux dépenses des officiers du roi481. Deux jours plus tard, une somme de 160 l. était répartie sur les mêmes sergenteries, cette fois pour la forteresse de Beaumont-le-Roger482.

Dès le 27 septembre de cette année, le bailli de Rouen réclamait au roi un dédommagement pour les frais qu'il avait engagés dans la démolition des forteresses de Pont-Audemer, Orbec, Breteuil et Pacy483. Le 13 octobre, le roi envoyait un mandement au prévôt de Pacy pour qu'il reverse au trésor des guerres 1600 l. qui avaient été collectées pour la destruction du château, prouvant que l'affectation des taxes a toujours été sujette à appréciation des priorités politiques du moment484...

L'ensemble de ces documents permet d'estimer que la destruction des forteresses de Charles II fut menée dans un temps très bref, mais avec des moyens importants ; elle fut systématique, en ce sens qu'on y employa mineurs et charpentiers, les premiers étant chargés de desceller les pierres de fondations, les seconds de placer des étais permettant la progression des mineurs, de façon à ce que, au bout du compte, on fasse brûler ces étais pour faire tomber les maçonneries. Le château de Guainville, qui fait l'objet d'une notice ci-après, est de ce point de vue l'un des meilleurs exemples d'une telle pratique menée à échelle « industrielle » ; il est, aujourd'hui encore, impressionnant de voir

---

475 *Mandements Charles V*, n° 1782.
476 *Mandements Charles V*, n° 1767.
478 *Documents normands*, n° 1375.
479 *Mandements Charles V*, n° 1779.
480 *Documents normands*, n° 1224.
481 *Documents normands*, n° 1340 : Quittance d'un aubergiste de Breteuil et de son épouse pour les sommes engagées par les cinq sergents et leurs sous-sergents du 10 août au 11 septembre pour leur séjour six jours par semaine (valant 25 l. 11 s.).
482 *Documents normands*, n° 1252-1253.
483 *Mandements Charles V*, n° 1790.
484 *Mandements Charles V*, n° 1793.
les traces du minage systématique des tours et des courtines, qui a miraculeusement préservé certains secteurs, sans doute faute de temps ou d’argent.

Après, et malgré cette destruction systématique, Charles VI, qui n’avait pas à nourrir personnellement de ressentiment par rapport à son cousin Charles III de Navarre, fils de Charles II, lui accorda des lettres pour l’assurer qu’il continuait à bénéficier des revenus des terres normandes de son père, même s’il n’en était plus le propriétaire en titre485. L’acte final intervint un peu plus de vingt ans plus tard en 1404, avec le traité passé entre le roi de France et Charles III, roi de Navarre : ce dernier remettait définitivement au roi de France l’ensemble des possessions de son père, dont les châtellenies d’Anet et Bréval, la compensation s’effectuant grâce à des rentes sur divers domaines de la Couronne486.

La succession des seigneurs de Bréval

En 1444, Charles VII donna à son conseiller Pierre de Brézé les quatre châtellenies de Bréval, Anet, Montchauvet et Nogent-le-Roi, pour le remercier de ses bons et loyaux services487. Les lettres royales mentionnaient alors que ces quatre châtellenies n’avaient plus aucune valeur, ayant été ruinées par les guerres depuis trente ans, c’est-à-dire depuis Azincourt. Ces terres lui furent confisquées par Louis XI à son avènement, en 1461, mais rendues en 1462 ; après sa mort, en 1465, lui succéda son fils Jacques de Brézé, époux malheureux et meurtrier de Charlotte de Valois, fille naturelle de Charles VII et d’Agnès Sorel. Son fils Louis, mis en possession des biens de son père en 1481, épousa en 1515 en secondes noces Diane de Poitiers, dont il eut deux filles, Françoise et Louise. Après la mort de Louis en 1531, une longue procédure opposa Diane de Poitiers à l’administration royale, qui prétendait de l’absence d’héritiers masculins pour s’opposer à la mise en possession de ses filles des biens de son mari ; la procédure ne cessa qu’avec des lettres patentes du roi Henri II prises juste après son avènement, en 1547488. Elle administra elle-même de près ses domaines jusqu’à son propre décès en 1566 à Anet.

Leur fille Françoise de Brézé reçut en particulier Bréval selon les termes d’un partage intervenu en 1561 ; elle avait épousé en 1538 Robert IV de la Marck, duc de Bouillon et prince de Sedan. Puis la seigneurie de Bréval servit de dot pour leur dernière fille, Catherine de la Marck, qui épousa en 1582 Jacques de Harlay, seigneur de Champvallon, fameux pour avoir été l’un des amants de la reine Margot entre 1581 et 1583 ; elle vécut séparée de son mari – plusieurs actes données pour la seigneurie de Bréval en témoignent489. Décédée en 1634, elle fut inhumée à Bréval.


485 SECOUSSE, 1755, p. 477.
486 SECOUSSE, 1758, 2e partie, p. 259.
488 Publiées dans RIQUET DE CARAMAN, 1860, p. 223-228.
489 Voir par exemple l’acte du 10 juillet 1599 par lequel Catherine, « femme séparée de Jacques de Harlay », racheta à Léonard des Landes, sieur de Boutencourt et de Primars, les droits appartenant audit sieur, « ayant droit de seigneur fieffé du château de Guinville sujet à la garde de la forest audit lieu du Breuil de Guinville » (Arch. dép. Yvelines, E 2309).
(pour la construction de la mairie et du bureau de poste), et en 1959 (pour la création du jardin municipal).

Le château et le village fortifié

À trois reprises dans son œuvre, Orderic Vital crédite Ascelin d’avoir construit un puissante fortification à Bréval avant 1092 : il écrit d’abord qu’il a édifié un château extrêmement fort (munitissorum castrum) ; plus loin, il indique qu’il entoura son château, véritable repaire de brigands, de fossés et de haies densément plantées (fossis et densis sepibus ad multorum damnas conclusit) ; enfin, dans un dernier passage, il évoque le château comme construit dans une région boisée et déserte, à l’aide des moyens de ses parents, ainsi que des sommes accumulées pendant ses guerres.

Pour autant que l’on puisse se fier à Orderic Vital, c’est donc bien à Ascelin qu’il revint de transformer ce qui n’était jusque-là qu’un petit chef-lieu rural en un castrum qui demeura tout au long du Moyen Âge le siège de la châtellenie de Bréval. Ascelin Goël éleva sur le site une tour maîtresse, appelée comme de coutume turris dans les textes. C’est devant cette tour (ante turrin) que Jean de Reims, le maître d’Orderic Vital, dicta la charte de donation à Saint-Evrout de la vicecomitia, appelée aussi voirie (viaria) de Villegats par Hugues Payen, dit Grasse-Langue (Crassa Lingua), à partir des indications fournies par Hugues fils de Galon, dit Fresnel, moine de Saint-Evrout.

C’est dans la tour (in turre Brehervalli), que Guillaume de Saint-Chéron fit don à l’abbaye de Tiron, vers 1130, d’un fief destiné à augmenter les biens du prieuré situé sur le territoire de la commune.

Le château est mentionné ensuite dans les documents comptables royaux, et ce dès le premier compte conservé de la monarchie, celui de 1202-1203 ; cependant, les travaux qui y furent menés furent de simple entretien ou réparation, et leur comptabilité ne donne guère d’indications sur ce que pouvait être la fortification. Comme on l’a vu plus haut, ces fortifications, comprenant celles du château proprement-dit, et celles du village, furent mises à mal lors du siège de 1364, et probablement détruites systématiquement en 1378.

Elles durent cependant être remises en état, ainsi que le château : on conserve trois aveux de la sergenterie de Bréval, de 1406 à 1513, qui mentionnent le manoir du sergent fieffé, dont le terrain se trouvait proche des murs de la ville et des fossés du château, prouvant que ce dernier était encore séparé de la ville.

Deux aveux partiels nous sont parvenus pour le XVIIe siècle : le premier, rendu par Catherine de la Marche le 2 août 1630, mentionnait « le lieu où est le vieil chasteau et lieu seigneurial audit Bréval, avec soixante dix arpent de bois et trente arpent de terre nommé le parc et garenne dudit Bréval, ancienement clos et environné de murailles et hayes vives » ; le second, rendu par François de Harlay le 20 octobre 1679, faisait état « en domaine non fieffé, aux lieu et place où était anciennement le manoir et lieu seigneurial dudit Bréval, des bâtiments consistant en maisures, fossés, vieilles murailles ».

Les bâtiments du château étaient donc considérés comme anciens en 1630 ;

492 Cartulaire Tiron, n° CLXCV.
494 Aveu de 1406 de Robert de Crèvecoeur vidimé en 1492 : « son manoir et jardins que tout se comporte du long et du lé, assis à Bréval et contient arpent et demy ou environ, juxte les murs de ladicte ville d’un costé, les fossés d’autre, et aboutissant d’un bout sur le chemin qui va audit chasteau ». Aveu de 1488 de Robert de Crèvecoeur, seigneur de Gilles : « le manoir d’icelle serganterie et toutes les appartenances, despendance d’icelui manoir, et jardin sy comme tout le lieu se comporte, assis audit lieu de Bréval, contenant arpent et demy ou environ joutxé les murs de ladicte ville de Bréval d’ung costé, les fossés dudit chasteau d’autre, et aboutissant sur le chemin qui vaudit chasteau, cueste uel dudit lieu de Bréval d’autre, et aboutissant d’un bout sur le chemin qui va audit chasteau ». Aveu de Pierre Gadouel rendu en 1513 à seigneur de Gilles : « le manoir d’icelle serganterie, et toutes les autres appartenances et appenaux d’icelle, ledit manoir, lieu et jardin sy comme le tout se comporte, assis dedans la ville dudit Bréval, contenant demy arpent ou environ, joutxe les meurs de la ville dudit Bréval, sauf que le sergent a douze piez en carré à prendre au coing et devers la porte du chasteau selon le contenu du bail, tenant d’un costé les fossez du chasteau dudit Bréval, aboutissant sur le chemin qui va dudit chasteau à une grange qui fu feu Droulin, d’autre bout le curé dudit Bréval ». Arch. dép. Yvelines, E 2213.
495 Arch. dép. Yvelines, E 2199.
manifestement, ils durent être laissés par la suite à l’abandon, si l’on en croit les termes de l’aveu de 1679 ; on va voir que c’est à cette époque que les marquis de Bréval entreprirent des travaux importants pour le restaurer et l’améliorer.

**La structuration du site**

Le site retenu par les seigneurs d’Ivry-Bréval pour implanter le siège de leur seigneurie, et tout particulièrement par Ascelin Goël pour bâtir sa fortification de référence, n’interceptait directement aucun axe de communication, même si deux itinéraires anciens bordaient son territoire, en particulier le grand chemin reliant Paris à Évreux en passant par le sud de la Seine qui tangente la commune au nord-est (fig. 1). Le relief n’y est marqué que de doux vallonnements, dans lesquels deux petits cours d’eau, la Fieffe et le ruisseau de la Butte, se rejoignent. Aussi le choix de s’implanter ici semble assez étrange avec nos yeux contemporains ; il traduit vraisemblablement une occupation du territoire que nous ne maîtrisons plus.

Entre les deux ruisseaux qui viennent d’être mentionnés, et en face de la ville actuelle, demeure une vaste zone vide délimitée par une frange arborée et un chemin en arc de cercle qui relie les deux ruisseaux (fig. 53, 54). Bien que l’examen superficiel ne révèle aucune structure particulière, cette singularité notoire dans le paysage traduit certainement l’existence passée d’une limite – sans doute fossoyée, située à l’endroit où le plateau commence à s’abaisser en pente douce vers l’ouest. On est assez tenté d’y voir la trace fossile d’une circonvallation, mais cette interprétation demeure purement conjecturale et n’a pas été fondée sur des trouvailles archéologiques, ce qui la rend évidemment fragile.

**Les documents du XVIIe siècle**

Si l’on en vient au village lui-même, la disparition de toute trace de fortification, même fossile, dans l’agglomération actuelle, oblige à se reposer entièrement sur les documents anciens. Ceux-ci consistent en un plan dressé vers 1680, auquel on peut adjoindre une série d’analyses d’achats et d’échanges dressée à la fin de ce siècle pour servir de justificatif aux modifications de consistance du domaine propre des marquis 496.

Le plan du XVIIe siècle (fig. 55) est particulièrement intéressant, car il montre le site dans le courant de sa restructuration, menée entre 1670 et 1690. La propriété seigneuriale y forme une grande parcelle quadrangulaire figurée comme d’un seul tenant ; la grande rue nord-sud, aujourd’hui avenue du Maréchal Leclerc, venait buter contre la parcelle, reprenant son cours au sud de celle-ci en se divisant en plusieurs rameaux comme de nos jours. Manifestement, cette interruption de la rue résultait du projet de restructuration : en effet, la clôture nord de la propriété est figurée en rouge au droit de la grande rue, montrant qu’il y avait ici un mur à construire. Vient s’y ajouter le fait que la propriété est traversée, dans le prolongement de la grande rue, par un ruisseau légendé « aqueduc ou conduite d’eaux » ; le long de ce ruisseau, la légende porte « Chemin prétendu par Monsieur le Procureur du Roy », et enfin la partie située à l’ouest est légendée « Parterres à faire ».

Une autre remarque peut être faite en examinant le plan du XVIIe siècle : elle concerne la figuration des anciens fossés de la fortification, au sud-ouest de la parcelle (cadastre moderne : haut de la parcelle 263 et parcelle 155). Ces fossés encore marqués à la fin du XVIIe siècle étaient bordés vers le nord par un mur de clôture rappelant le tracé de l’ancienne enceinte, mais trop mince pour en avoir constitué la muraille originelle.

Les analyses de baux du XVIIe siècle permettent d’affiner l’interprétation. Il y eut, en fait, deux séries d’acquisitions faites par les marquis de Chanvallon. La première intervint sous Achille de Harlay, en 1636-1640 ; elle concernait des maisons et terrains situés au sud-ouest de l’enclos villageois, tenant aux murailles, et proches du jardin du château et de la Grande porte de la ville. On a ainsi la certitude

que primitivement, la grande rue n’était pas interrompue, et qu’elle débouchait au sud sur la grande porte de la fortification.

Cette première série d’acquisitions intervint alors que la mère d’Achille de Harlay, Catherine de la Marck, venait de décéder (14 mai 1634) et d’être inhumée dans l’église de Bréval ; il est probable que le marquis son fils souhaita améliorer la vieille résidence où avait vécu sa mère, en agrandissant le jardin du château qui forma plus tard le grand parterre.

La deuxième série d’acquisitions fut menée par François Bonaventure de Harlay, entre 1668 et 1671 ; elle concernait à nouveau cette zone située au sud-ouest. L’acquisition principale fut celle d’une grande maison située sur la rue conduisant au « principal carrefour » de Bréval, parfaitement identifiable. Elle eut lieu en 1668, l’année même où était baptisée la nouvelle cloche de l’église, avec pour marraine Geneviève de Fortia, épouse du marquis.

Mais l’inventaire des actes du XVIIe siècle contient aussi un bail important du 19 octobre 1671, puisqu’il concernait « certain fossé de la ville de Bréval qui est derrière sa maison et lieu à prendre depuis la terre de Jacques Charpentier jusqu’à la rue nouvelle que mondit seigneur fait faire et qui tend de la grande rue dudit Bréval et au cours des ruisseaux, ledit fossé tenant d’un côté mondit seigneur à cause de l’héritage qui est au-dessus vers ledit cours des ruisseaux, d’autre le lieu dudit Drouard et le lieu de Louis Bossier, du bout ledit Charpentier et d’autre ladite rue nouvelle ». Cette rue nouvelle a, par extraordinaire, conservé son nom jusqu’à nos jours, puisqu’elle s’appelle aujourd’hui « rue Neuve » ; il s’agit de la rue perpendiculaire à la grande rue (aujourd’hui rue du Hamel) au sud de l’église paroissiale, rejoignant le ruisseau de la Fieffe, le nom s’appliquant aujourd’hui aussi au tronçon nord-sud qui longe le ruisseau, et au retour au sud vers le grand carrefour. Sur le plan du XVIIe siècle, cet itinéraire deux fois coudé était légendé « chemin ordinaire » et assurait la jonction entre les deux tronçons de la grande rue.

C’est donc en 1671 que le marquis de Bréval aliéna la portion de grande rue séparant son château de ses jardins ou parterre, faisant réaliser la « rue nouvelle » dans ce qui devait être les fossés nord de la basse-cour du château, et obligeant la circulation publique à contourner sa propriété en longeant le ruisseau et en empruntant une rue aménagée dans les fossés sud. Cette aliénation ne fut apparemment pas du goût de l’administration royale, si l’on en croit la légende du plan portant « chemin prétendu par Mr le Procureur du Roy » qui désignait la portion aliénée ; peut-être y eut-il contentieux sur l’affaire.

Pour autant, l’aveu rendu en 1679 semble montrer que, malgré ces travaux de voirie et ces acquisitions, le château n’était pas en bon état. Une dernière phase documentée pour cette évolution du château, intervint en 1685-1687 : François Bonaventure de Harlay était décédé en 1684, et sa belle-fille Marie Anne de l’Aubespine, veuve depuis 1674 de Louis de Harlay, fit réaliser des travaux pour rendre plus avenante la vieille résidence où avait vécu sa mère, en agrandissant le jardin du château qui forma plus tard le grand parterre.

En avril 1687, la marquise fit également reconstruire à neuf la terrasse orientale du château, avec une longueur de 30 toises pour six pieds de hauteur, soit 58,5 m de long pour près de 2 m de hauteur ; une terrasse figurait déjà sur le plan antérieur au travaux, avec une longueur moindre (43 m), mais elle devait être refaite « pour n’avoir été construite que de terre alors qu’elle devait être de chaux ».

---

498 Les comptes de 1685-1687 sont analysés dans l’opuscle Bréval édité en 1980 par l’ALGD (Association Laique Groupe Duparc), association culturelle de Bréval, et réalisé par Paulette Decotte, Michel Meybeck, Madeline Ruhn, consultable aux Archives départementales des Yvelines, Bibl., n° 7195. Ils n’y sont malheureusement pas référencés, et nous ont échappé dans notre consultation du fonds Montmorency-Luxembourg des Archives départementales, conservés dans la série E.
Ainsi, en une vingtaine d’années, la structure primitive du site et de son château fut profondément modifiée : le plan d’Intendance dressé en 1786 en est une parfaite illustration, avec l’existence, au sud de l’agglomération, d’un vaste ensemble d’un seul tenant allant depuis la rivière jusqu’à la forêt de Bréval, qui n’avait rien à voir avec l’organisation primitive de la trame viaire et de l’organisation spatiale. Cette organisation d’un grand ensemble conforme aux usages du temps, permettant une continuité entre la résidence, les jardins, le parc et la forêt, fut détruite dès après la Révolution, avec le nouveau percement de la grande rue au travers de l’ancienne propriété ; il était acquis dès 1815, date de confection du premier cadastre.

Le château : une « salle à tour » du XIIe siècle ?

Du château proprement dit, le plan du XVIIe siècle ne figure qu’un bâtiment unique barlong possédant au nord-ouest une petite extension rectangulaire (fig. 56). Très sommaire, le dessin ne montre que deux ouvertures, deux portes, se faisant face au milieu des longs côtés ; côté oriental, cette porte donnait par une volée de marches sur la terrasse un peu en contrebas, puis, par une seconde volée, dans un jardin établi en fond de vallée qui communiquait par un pont avec la grande parcelle mentionnée au début de cette description.

Le cadastre de 1829 montre de profonds changements (fig. 57) : en effet, le bâtiment originel avait été rescindé, perdant la plus grande partie de son extension au sud, au profit d’un léger prolongement de la petite aile ouest. Une carte postale du début du XXe siècle, au moins dans son plan si ce n’est dans son élévation (fig. 58) montre l’édifice ainsi restructuré, qui possédait une tourelle circulaire à son angle nord-est surmontée d’une échauguette ; ce bâtiment, pourvu de très grandes fenêtres de la fin du XVIIe siècle, avait été dès cette époque transformé en grange ou en communs. Il est aujourd’hui transformé en immeuble d’habitation ; les traces de la grande fenêtre inférieure ont été cachées sous le crépi, mais, en revanche l’échauguette a été dégagée (fig. 59). Son décor est lui aussi de la fin du XVIIe siècle, même si l’encorbellement peut être plus ancien.

Si cette élévation conservée après la Révolution n’a rien à voir avec le château primitif, on peut en revanche s’interroger sur le bâtiment du château disparu, tel que figuré par le plan du XVIIe siècle. Son plan n’est pas sans évoquer celui d’une « salle à tour » médiévale ; ses dimensions, d’une trentaine de mètres de longueur pour onze environ en largeur, rappellent celles du grand bâtiment rectangulaire de Guainville (27 m x 12 m). Peut-on faire l’hypothèse que l’élément central du château du XIIe siècle a perduré jusqu’au XVIIe siècle, au moins dans son plan si ce n’est dans son élévation ? C’est une hypothèse séduisante, mais rien ne vient malheureusement l’étayer.

À son angle sud-ouest, un segment de courtine le reliait au moignon d’une tour circulaire, dont la position en bordure du chemin primitif nord-sud montre clairement qu’il s’agissait de l’une des deux tours d’une porte de la fortification vers le sud ; cette porte est mentionnée dans les aveux de la sergerie cités plus haut, ainsi que dans ceux des années 1630, sous le nom de « grande porte ».

Le village et le tracé de sa fortification

La structure parcellaire du village, même dans le cadastre de 1829, n’autorise que des hypothèses assez fragiles sur le tracé de la l’enceinte villageoise (fig. 53). La seule certitude est celle du segment sud-ouest précédé par ses fossés à la fin du XVIIe siècle ; pour le reste, on en est réduit à prolonger des lignes hasardeuses entre les limites de parcelles qui pourraient montrer un tracé quadrangulaire englobant à l’angle nord-est l’église paroissiale. Mais un examen attentif montre que, selon toute probabilité, un tracé beaucoup plus resserré, figuré en bleu sur le plan joint, a sans doute constitué la fortification primitive ; elle était probablement divisée en trois parties, le château proprement dit avec sa tour, la basse-cour au nord, et l’enclos villageois.

La régularité du tracé rouge semble plutôt indiquer une campagne de refortification, peut-être sous Philippe Auguste ; à cette campagne pourrait appartenir le moignon de tour flanquante de la porte sud.

499 Plan d’Intendance ; Ibid. C 44/14, Cadastre napoléonien : ibid., 3P 2/84/07 (plans numérisés accessibles en ligne).
En définitive, la restitution de la fortification de Bréval est très conjecturale ; le village moderne ne porte plus la moindre trace d’une fortification, pas plus qu’il n’a conservé l’empreinte du château des marquis de Bréval, petite résidence campagnarde, et certainement relais de chasse, qui fut néanmoins chère au cœur de l’ensemble d’entre eux du XVIᵉ au XVIIIᵉ siècle.
Bref historique de la seigneurie

La première mention de la fortification de Grossœuvre remonte à 1137, date à laquelle le roi Étienne Ier d’Angleterre dut assiéger le municipium alors tenu par Roger le Bègue, seigneur de Saint-André, fils d’Ascelin Goël, qui participait à une coalition de barons révoltés. Le nom latin de la localité était Grandis Sylva, la grande forêt, qui a donné par déformations successives le nom actuel, suivant la même évolution que Diana Sylva a donné Désœuvre dans le cas de Villiers-en-Désœuvre. On la trouve signalée dans la donation par une certaine Auberée de la dîme du lieu à l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux ; il est probable que cette Auberée était la fille de Hugues de Bayeux, épouse de Robert I d’Ivry-Bréval, et grand-mère d’Ascelin Goël.

La seigneurie passa par la suite à Roger II, fils de Roger le Bègue ; il prit parti pour le roi anglais lors des guerres de la fin du XIIe siècle. Grossœuvre fut confisquée par Philippe Auguste, probablement dès 1194 si l’on en juge par le fait que Roger reçut une indemnisation prise sur les terres anglaises de son cousin germain Guillaume II Louvel. Le château est cité dans le compte royal de 1202-1203 comme occupé par une garnison royale rémunérée par le trésor. Vers 1210, le roi en investit son panetier Guillaume Poulain, dont le fils Amaury épousa Amicie du Fresne, fille de Guillaume I du Fresne, co-seigneur dominant d’Illiers-l’Évêque. Amaury fonda une chapelle au château, avant sa mort, qui dut intervenir vers 1237, Amicie épousa en secondes noces Henri le Fauconnier, ancien fauconnier du roi, châtelain de Château-Gaillard.

La suite des possesseurs de Grossœuvre peut être ensuite retracée en recoupant les ouvrages de Le Prévost et de Charpillon-Caresme. Il semble qu’Amaury Poulain et Amicie n’avaient eu qu’un fils unique, Guillot, décédé avant 1244 ; en 1263, il est fait mention d’Agnès, dame de Grossœuvre, épouse de Luc Chevrel, de Saint-Martin. Agnès était sans doute l’une des filles d’Amaury et Amicie, mentionnée dans la charte de 1244 avec son premier époux Jean Pescheveron. Mais il semble que la famille fit long feu ; en tout cas, en 1317, Grossœuvre fut intégrée à la vaste seigneurie créée au profit de Pierre de Garencières, dont certaines parts avaient fait l’objet d’un échange avec le roi. Les seigneurs de Garencières la conservèrent tout au long du XIVe siècle, jusqu’à Yon ou Yves II de Garencières, grand maître d’hôtel du roi, personnage avec lequel culmina la famille de Garencières.

Sa fille Jeanne eut trois époux, Bertrand Paynel, Jean de Montenay, et enfin Jean de la Ferté-Fresnel, mais n’eut apparemment qu’un fils, Guillaume, de son second mari. La seigneurie de Garencières, comprenant Grossœuvre, demeura dès lors dans la famille de Montenay. Une ancienne inscription

---

500 Sur les seigneurs de Saint-André et Grossœuvre, voir p. 42.
501 Cartulaire Louviers, n° L.
502 LOT-FAWTIER, 1932, fasc. 2, p. CLVII ; CLXXXVI, CCVIII.
503 Voir Annexe 1, n° 1-10.3, p. XX. Suivant les chartes, on trouve Henri, Éric ou Hélie comme prénom.
La structuration du site

Le village d’Essart était situé à proximité immédiate du tracé rectiligne de la voie d’Évreux à Rouen ; l’implantation de l’ensemble fortifié à deux cents mètres vers l’est eut un effet d’attraction sur le cheminement, contribuant à créer une déviation du tracé sur toute la longueur du village.

La structure générale du site, telle qu’elle ressort du parcellaire napoléonien, montre clairement l’existence d’une zone ovale limitée par le réseau viaro à l’ouest et au sud, comprenant le château et l’église paroissiale (fig. 59) ; ce tracé fossile a été perturbé vers le nord par l’implantation du parc de Grossœuvre, attribué comme tant d’autres à Le Nôtre, vers 1695506.

Ce grand enclos de forme circulaire au sud devait accueillir primitivement le bourg du village, regroupé autour de l’église ; celle-ci est un édifice du début du XVIe siècle, affublé d’une tour-clocher du XIXe siècle. Lors de la construction du potager au sud-ouest, un mur de clôture fut construit pour délimiter la propriété de l’enclos paroissial : ce mur très mince était percé d’embrasures à mousquets qui font penser que sa construction fut antérieure à la fin du XVIIe siècle, datant peut-être des troubles de la Fronde.

Le château actuel, tout en occupant l’emplacement de la fortification primitive, a été profondément restructuré et amputé au cours des siècles. En 1707 encore, il était décrit dans des lettres patentes royales comme « entouré de doubles fossez et de murailles, orné de tours et donjon »507 ; mais les fossés avaient disparu dès la figuration dans le premier cadastre en 1837, l’aile sud-ouest fut démolie en 1828 alors que les autres avaient disparu de longtemps.

On reconnaît cependant les traces fossiles d’un tracé convexe qui devait former la partie sud d’une enceinte elliptique ou en demi-cercle. Selon Stanislas de Saint-Germain, qui épousa en 1842 Euphémie de Vitermont, héritière du château, et put consulter le chartier de Grossœuvre dans les dernières années de sa vie, le tracé, partant de la porte située à l’ouest, rejoignait la tour Saint-Louis, ruinée, à l’ouest, puis les deux ailes conservées ; de là, il remontait vers le nord jusqu’au « donjon », puis se refermait par une ligne traversant la grande cour, marquée en sous-sol par des caves médiévales.

Le terme de « donjon » employé en 1707, repris par Saint-Germain, ne doit pas tromper : selon toute probabilité, il s’agissait d’une motte, et non d’une tour de maçonnerie, faute de quoi elle eût été qualifiée de telle. On peut en conséquence la situer au nord-est de l’axe orientale ; elle a été nivelée lors de l’aménagement du parc, vraisemblablement à l’époque même où l’on supprimait la fermeture septentrionale pour dégager l’espace d’une grande cour ouverte sur ce parc.

Les bâtiments actuellement conservés ne semblent présenter – à première vue – aucun élément médiéval (fig. 14, 60). La tour Saint-Louis, ruinée, date de 1591. On trouve ensuite un massif formé par un pavillon carré, flanquée d’une tour circulaire vers le sud, d’une tourelle rectangulaire (à latrines ?) vers l’ouest, enfin par une tourelle d’escalier polygonale vers l’intérieur ; ces éléments disparates sont tous construits en appareil à damier pierres et briques, qui n’est vraisemblablement pas antérieur ici au XVIe siècle. Au-delà, deux ailes formant un angle obtus flanqué d’un pavillon carré à peine saillant datent du XVIIe siècle.

506 Saint-Germain, 1854, p. 441. L’auteur avait pu consulter le chartier de Grossœuvre, et peut-être y avait-il trouvé quelque indication ?
507 Ibid., p. 440.
Éléments historiques

Le village de Guainville n’apparaît que tardivement dans la documentation, dans le second quart du XIIe siècle : un « préfet » nommé Richard, y administrait le domaine du seigneur de Bréval508. Malheureusement, l’église paroissiale n’ayant jamais été donnée à une abbaye, et étant restée sous patronage des seigneurs de Bréval, il n’existe aucun acte concernant spécifiquement la localité au XIIe siècle ; elle faisait partie du domaine direct du seigneur de Bréval, comme en atteste la fondation par Simon d’Anet du prieuré de Saint-Germain-le-Gaillard « sur sa terre de Guainville » en 1178509. On trouvait sur ce territoire l’un des deux moulins banaux de la seigneurie de Bréval, le « moulin de Goël » sur le Radon, qui portait ce nom déjà en 1366, et sans doute depuis longtemps, attestant d’une tradition ancienne d’attribution à Ascelin Goël (fig. 17)510.

508 Cartulaire Saint-Père, p. 601.
509 Voir p. 50.
510 Voir aveu de la Sergenterie de 1366, référence donnée en note 513 : par exemple « Item luy pour sept arpens et demi de terre ou environ assis sur la coste de Gainville d’un coté et d’un bout le chemin de Gouel d’autre bout le chemin qui maine de Gainville le moustier audit Gouel : VI s. VIII d. ». 
On a vu, dans les chapitres historiques, que le village fut l’un de ceux qui furent dévastés en septembre 1188 par l’armée d’Henri II lors de son expédition punitive contre le Mantois. Guainville est mentionné par la suite dans les documents administratifs et comptables relatifs à la châtellenie de Bréval : l’unique mention du château proprement dit, construit nettement à l’écart du village, se trouve pour cette époque dans la liste des châteaux et forteresses tenus par Philippe Auguste, juste après Bréval et Ané. Cependant, il est probable que c’est de lui qu’il s’agissait dans la mention signalant un transport par bateaux d’Anet à Damvilliers en 1203 pour le compte du roi.

Le château de Guainville disparaît ensuite totalement des sources administratives royales ; ce n’est, en fait, que par la succession des aveux des tenants de la sergenterie fieffée de Guainville qu’on le trouve mentionné de façon indirecte. On a conservé quatre de ces aveux, pour 1366, 1406, 1451 et 1522 : le siège de la sergenterie était un manoir situé à « Guainville le Chastel », dans le village enclos alors de fossés ; les aveux n’évoquent jamais de murs maçonnés, et la référence au château est purement topographique, d’ailleurs limitée à sa porte d’entrée. Est également mentionnée dans ces aveux la porte de la « ville ». Il n’y existait aucune église ni chapelle, Guainville-le-Château dépendant de la paroisse de Guainville-le-Moutier. Les textes de ces aveux ne laissent aucun doute sur la propriété du château, qui appartenait aux seigneurs de Bréval et n’a jamais été inféodé.

Le château suivit donc les destinées de son voisin de Bréval ; il dut selon toute probabilité subir la destruction ordonnée en 1378 par Charles V de toutes les fortifications du royaume de Navarre, ses ruines en témoignent clairement.

Une preuve de cette déchéance, qui toucha à la fois le château et le petit village qui faisait corps avec lui, est donnée par la succession des aveux des tenants de la sergenterie déjà évoqués ; alors qu’en 1366, les cens perçus par le sergent-fieffé sur les terres et maisons relevant de lui étaient évalués à une dizaine de livres, en 1406 ils étaient tombés à moins d’une livre, et de la trentaine de chapons et gélines qui lui étaient dus à la Noël, il n’en recevait plus que trois ou quatre ! Or la majorité de ces terres et maisons formaient le petit bourg de Guainville-le-Moutier, qui ne se repeupla que modérément après la fin de la Guerre de Cent ans, si l’on en croit l’aveu rendu en 1522.

À partir de 1567, on enregistre un glissement de l’intitulé du fief de la Sergenterie, qui finit par être appelé « fief du Vieux château », sans pour autant changer de contenu. L’acte de vente de 1599 désigne Léonor de Primart, seigneur de Bréval, comme ayant droit de seigneur fieffé du château de Guinville, mais le contenu du fief est bien la « sergenterie et garde de la forêt de Guinville » comme il l’était auparavant. Malgré cette vente, les seigneurs de Primart continuèrent de rendre hommage pour le fief : ainsi en 1635 Jean des Landes (Arch dép. Yvelines, E 2201). En 1723, son descendant Guillaume Chrétien des Landes s’intitulait seigneur du « fief du vieux château ou fief de la sergenterie » ; son aveu à la marquise de Thiange fut contesté par le procureur de cette dernière (E 2310), ce qui ne l’empêcha pas de continuer à se faire nommer « seigneur du Vieux Château », comme on le voit à l’occasion du baptême de sa fille Suzanne Michelle en 1739 (Arch dép. Eure-et-Loir, 3E 187/1).
Le vieux château de Guainville n’est plus connu, par la suite, qu’au travers de faits divers : ainsi, le 18 septembre 1756, François Laroche, garde-chasse du marquis de Bréval, surprit un certain Louis Hamot au vieux château avec un fusil, en train de chasser. Louis Hamot était alors locataire des fossés du vieux château, et prétendait avoir le droit de chasser sur les terres du marquis518. Six ans plus tard, le 24 septembre 1762, le bail fut résilié : douze jours auparavant, avait été signé un autre bail à François Herson, berger demeurant au vieux château du « vieux château de Guainville, le fossé autour d’iceluy, avec tout le bois qui y croit pour en faire les coupures sans pouvoir le défricher ni arracher à peine de tous dépens, dommages et intérêts ; à la charge par ledit Herson, ses hors ou ayant cause, de laisser la liberté audit sieur bailleur de passer et repasser sur lesdits lieux, toutes les fois et quand il le jugera approprié, avec chevaux, charrettes ou autrement, pour y faire enlever des pierres, sans être tenu à aucun dédommagement ; de ne pouvoir par ledit Herson et ses successeurs disposer d’aucunes pierres dudit vieux château »519.

Le bail de 1762 montre donc que le vieux château de Guainville servait de carrière de pierre pour les ouvrages des marquis de Bréval. On en a une autre preuve dans le compte du marquisat de 1749, qui enregistre le paiement à trois voituriers du transport en 1748 de « quantité de pierres » du vieux château, en 228 « banneaux » (charrettes), pour les réparations du moulin banal de Goël établi sur un bras de l’Eure, en-dessous de Guainville ; la même année, un de ces voituriers fut également rétribué pour 162 voitures de pierres amenées au château de Bréval, dont on reconstruisait alors le mur du parc520.

Le vieux château de Guainville suivit, après la Révolution, le sort du domaine de Bréval : en 1822, il fut vendu à Pierre Michel Ledier, d’Ivy, par la princesse de Tingry, puis fut légué en 1828 à son neveu Louis Denis ; il passa ensuite dans les mains d’un certain Jean Guinet entre 1846 et 1862, puis de Pierre-Alphonse Lenescal, habitant de Cravent de 1862 à 1892. À cette date, c’est un médecin parisien, Louis Mallet, qui en fit l’acquisition, et dont la famille fut construire, au début du XXe siècle, la nouvelle maison dans un délai de deux ans. L’aveu de 1522 énumère la plupart des maisons de Guainville au titre des propriétés baillées à nouveau cens par le sergent fieffé, leurs titulaires primitifs ayant disparu du fait des guerres.

La structure du site castral

Le château de Guainville a été implanté à un peu moins d’un kilomètre au sud du village et de l’église paroissiale de Guainville-le-Moutier, légèrement en retrait du bord du plateau dominant la vallée de l’Eure (fig. 17). Il ne contrôlait directement aucun itinéraire, même s’il existait à proximité un cheminement sud-est-nord-est, appelé au Moyen Âge « chemin de Saint-André », et dans le cadastre de 1833 « chemin de Paris », venant de Mesnil-Simon et rejoignant le grand chemin de Chartres à Vernon et Rouen au droit de la propriété de La Motte, appelée autrefois « la Motte à la Reine »521 ; ce chemin devait être l’un des multiples rameaux du grand chemin traversant la seigneurie de Bréval en diagonale et passant par Saint-Illiers-la-Ville, plus au nord.

Mais l’implantation d’un site fortifié en ce lieu avait surtout pour objet de contrôler la vallée de l’Eure ; le choix de l’emplacement permettait d’avoir une vue directe sur le château d’Ivy, légèrement au sud-est ; et la rivière navigable, comme le grand chemin de Chartres à Rouen par Vernon, passaient en contrebas du château. Il est assez étonnant, de ce point de vue, que la fortification n’ait pas été établie directement à la rupture de pente du plateau, où elle aurait pu bénéficier de vues directes aussi sur la vallée de l’Eure, mais aussi de l’escarpement – à vrai-dire relatif – du coteau de l’Eure.

—

518 Arch. dép. Yvelines, E 2324.
519 Arch. dép. Yvelines, E 2326.
520 Arch. dép. Yvelines, E 2193.
Le hameau de Guainville-le-Château n’ayant jamais été urbanisé – ce n’est que dans la seconde moitié du XXᵉ siècle seulement qu’il commença à se densifier par la construction de résidences secondaires, il présente encore les traces réelles ou fossiles de sa fortification. Celle-ci était formée de deux parties très distinctes : le château proprement dit, vaste enceinte oblongue de 125 mètres de plus grande longueur, pour 55 mètres de plus grande largeur, entourée de fossés larges de 20 à 25 mètres, encore profonds de 5 à 7 mètres malgré leur comblement partiel par les ruines des courtines et des tours ; la basse-cour villageoise, formant un polygone irrégulier lui-même entouré par des fossés dont les seules parties conservées sont au nord-ouest, encore facilement décelables malgré leur comblement partiel.

**La basse-cour villageoise**

Cette basse-cour, encore très peu urbanisée en 1833, semble d’après les différents aveux du fief de la sergenterie, avoir accueilli des maisons surtout dans sa partie longeant le segment nord-est ; dans l’angle est, une groupe de bâtiments occupait l’emplacement du manoir de la sergenterie, alors que le puits villageois se trouvait approximativement au milieu de cette zone, au débouché du chemin d’accès qui était protégé par une porte. Il ne reste plus rien aujourd’hui de la fortification de ce côté, même si le puits situé au revers est conservé.

Les vestiges les plus tangibles de l’enceinte, en 2009 comme déjà en 1833, se situent à l’ouest : on y reconnaît la moitié nord d’une tour-porte ainsi qu’une vingtaine de mètres de muraille (fig. 63). On peut voir encore la moitié de l’arc frontal, brisé, ainsi que la coulisse d’une herse qui interrompait le passage.

**L’enceinte castrale**

La fortification dessine une longue plate-forme ovoïdale séparée en deux parties inégales par une large dépression de plus de vingt mètres de largeur. Les deux plates-formes sont à peu près au même niveau (environ 132 NGF au nord, 131,5 au sud), dominant suivant les endroits de un à trois mètres les sols extérieurs : cette surélévation résulte certainement de l’épandage des terres provenant des fossés, mais également de l’accumulation de remblais de destruction, comme on peut le voir en particulier au sud. Le fond de la dépression intermédiaire est situé entre 128 et 130 NGF, donc à peu-près à la hauteur des sols extérieurs. On ne décèle cependant pas dans ce grand plateau double aucune singularité topographique qui atteste de la présence passée d’une motte, l’éminence visible au sud-est de la plate-forme nord, culminant à 134 NGF, paraissant être plutôt une accumulation de terres et de ruines (fig. 64-65).

*Caractères généraux des éléments maçonnés conservés*

Cette longue plate-forme était primitivement entièrement entourée d’une enceinte maçonnée, qui a fait l’objet d’une destruction systématique et complète par l’œuvre de la mine, à l’exception de la plate-forme sud mieux préservée ; les courtines et les tours renversées ont basculé dans les fossés, leur base, voire des pans entiers, se trouvant désormais en contrebas de leur position originelle du fait de la translation-rotation qui les a affectées. Cette destruction par la mine s’est ensuite prolongée par l’utilisation des ruines comme carrière de pierres, qui a conduit à la disparition de pans entiers de parements dans leurs parties accessibles sans échelles (fig. 66).

De l’enceinte de la plate-forme nord ne subsistent que les restes de la tour (a) semi-circulaire, et de la tour (b) polygonale, ainsi que la spectaculaire porte à deux tours (c). L’enceinte de la plate-forme sud est formée d’un trapèze irrégulier flanqué à chacun de ses angles par une tour circulaire ou semi-circulaire (A), (B), (C), (D) ; vers le nord, ce trapèze est ouvert, et deux courtines partent respectivement à l’est et à l’ouest pour fermer les flancs de la dépression intermédiaire, se raccordant à l’enceinte nord avec deux tours (E) et (F). De la première subsiste le mur de gorge, ainsi qu’un important pan de maçonnerie arrondie, basculé dans le fossé ; la seconde n’a pas laissé de vestiges en haut de la plate-forme, mais on décèle facilement des pans entiers de sa maçonnerie et d’une voûte en coupole au fond du fossé, à l’est.
L'ensemble de ces maçonnieries est exécuté dans un appareil réglé de moellons équarris extrêmement homogène sur les tours et la majorité des courtines conservées ; les encadrements sont réalisés en pierres de taille parfaitement intégrés à la maçonnerie de moellons, aucune trace de reprise n'apparaissant en aucun lieu. De la tour F à la tour D, l'enceinte de la plate-forme était pourvue d'un imposant glacis maçonné ; en revanche, l'enceinte de la plate-forme nord, à partir de la tour F, et jusqu'à la tour (b), était dépourvue d'un tel glacis, et les courtines y furent réalisées dans un appareil de carreaux de plus grande taille, réglé par des assises minces. Cet appareil, sans doute plus économique, n'en avait pas moins un effet esthétique intéressant.

**L'enceinte de la grande plate-forme nord, ou basse-cour**

C'est par la grande plate-forme nord que se pratiquait l'accès principal au château ; on appellerà en conséquence d'une façon conventionnelle cette plate-forme la basse-cour, en la distinguant de la haute-cour, les deux adjectifs n'ayant pas ici de signification altimétrique.

*La porte d'accès (c) (fig. 67 à 71)*

La porte d'accès (c) est un imposant ouvrage formé de deux tours circulaires « outrepassées », leurs centres étant extérieurs aux courtines ; chacune d'entre elles a un diamètre intérieur de 3,50 m, et une épaisseur de murs très faible, de 0,93 m. Ces tours sont bâties sur un socle plein pourvu d'un léger fruit, sans fondations profondes ce qui a occasionné le déchaussement de la base assise sur l'escarpe du fossé. Le glacis conique des tours était inséré dans un ouvrage bas très curieux, formant fausse-braie, en avant des courtines encadrant la porte : l'arrachement du mur taluté qui constituait le mur taluté de cette fausse-braie formait un éperon en angle obtus au centre du passage. Il n'en demeure que les arrachements à leurs raccords est et ouest avec les bases des deux tours, qui montrent de façon très nette que le mur taluté entourait une plate-forme terrassée, couverte d'un empierrement (fig. 69) ; on retrouvera l'extrémité ouest du mur en étudiant la tour (b).

On peut supposer que cette fausse-braie destinée à empêcher l'approche de la base des courtines avait pour but de remplacer un glacis traditionnel : en effet, la position excentrée des tours par rapport aux courtines rendait difficile la mise en place géométrique d'un tel glacis tel qu'il fut réalisé dans la partie sud, sauf à ce que celui-ci ait eu une hauteur irréaliste.

Au-dessus de leur base talutée, les élévations des tours sont marquées de deux ressauts chanfreinés au-dessus du ressaut couronnant celle-ci ; les superstructures ont été ruinées volontairement par la mine au niveau 1, conduisant les voûtes à s'écrouler verticalement dans les salles de ce niveau, et les maçonnieries supérieures à tomber dans les fossés. Au-devant du passage lui-même, les tours étaient raccordées par un glacis venant s'appuyer sur l'éperon de la fausse-braie ; malgré sa ruine relative, cette disposition est encore parfaitement reconnaissable.

D'une façon assez classique, le passage d'entrée, large de 2,92 m, était barré par une herse et une paire de vantaux ; les rainures de la herse sont encore visibles dans la partie basse de ce passage, seule bien conservée. On peut supposer qu'un assommoir était placé au devant de l'arc surmontant le passage, dont subsistent les départs dans le parement arraché du flanc du passage.

En revanche, la partie arrière du passage et de l'ouvrage d'entrée présente des dispositions surprenantes et inusitées (fig. 70, 71) : les flancs de ce passage arrière sont, en effet, dessinés en forme de tourelles circulaires flanquant l'intérieur des courtines de l'enceinte. Ceci conférait à l'ouvrage d'entrée un volume de véritable châtelet, comme si l'on avait voulu qu'il puisse servir de défense autonome.

La nécessité de ménager des accès aux salles de défense du niveau 1 des tours conduisit l'architecte à prévoir au travers de ces tourelles, des couloirs voûtés s'ouvrant frontalement dans les courtines, fermés par de simples vantaux côté cour, et dotés de fentes de jour voûtées en berceau, pouvant éventuellement servir d'archères battant les courtines.

Les deux salles du niveau 1, couvertes de voûtes en coupe, étaient pourvues chacune de quatre archères à plongée à ébrasement simple triangulaire, ménagées sous des voûtes en berceau brisé.
La base et la plongée de l’une d’entre elles est encore visible au raccord entre la tour ouest et la courtine voisine.

Toute la partie supérieure de l’ouvrage a disparu aujourd’hui ; on peut supposer qu’il existait deux niveaux de défense supplémentaires. Le niveau 2, en communication avec les courtines voisines – mais sans communication avec le rez-de-chaussée, aurait été constitué de salles planchéiées tant dans les tours qu’au dessus du passage arrière, probablement non voûté, où se trouvait la salle de manœuvre de la herse. Un niveau sommital accueillant le chemin de ronde devait couronner l’ensemble.

Il est peu de dire que cet ouvrage d’entrée constitue un cas exceptionnel en matière de portes d’accès dans l’orbite médiévale française ; il n’y existe pas à notre connaissance d’exemples similaires, présentant des tourelles flanquantes vers l’intérieur de la place ainsi percées de longs couloirs voûtés. On ignore si ces tourelles étaient percées d’archères au niveau 2 ; quoi qu’il en soit, la combinaison des divers éléments de programme révèle ici tout à la fois une volonté de sophistication manifeste de l’architecte, et un certain manque de réalisme fonctionnel – comme si la forme avait primé sur le programme.

La tour (b) et les courtines environnantes

La courtine (b)-(c) placée en crête de l’escarpe et au rebord du plateau peut être située exactement grâce au moignon en bon état qui demeure accroché à la tour ouest de la porte : son épaisseur est de 2,15 m. Au-delà, on ne le retrouve qu’à son raccord avec la base de la tour (b) ; celle-ci est encore cohérente avec les vestiges de la courtine (a)-(b), à flanc de l’escarpe, basculée vers l’avant. Le mouvement de translation-rotation qui l’a affectée lors de la mine générale des ouvrages a été important (fig. 72), et il faut procéder à un redressement géométrique pour la replacer dans sa position initiale (voir aussi fig. 67). Cette tour pleine était polygonale irrégulière à cinq pans (fig. 73) ; sur sa facette nord-ouest demeure l’arrachement du mur à glacis enserrant primitivement la fausse-braie, qui formait un retour à angle droit pour s’y raccorder.

La courtine (a)-(b) est la seule courtine de la basse-cour qui ait gardé une partie importante de son élévation ; lors de la mine, elle s’est désolidarisée en deux segments, l’un restant attaché à la tour (b), l’autre demeurant indépendant. Son parement intérieur a été totalement arraché.

La tour (a)

Plus encore que sa voisine, la base de la tour (a) s’est affaissée dans le fossé. Il n’en demeure qu’une tranche horizontale de deux à trois mètres de hauteur, avec les angles rentrants d’intersection avec les courtines. Elle était de plan semi-circulaire, d’un diamètre de 5,6 m ; le tronçon qui subsiste est plein.

L’enceinte de la plate-forme sud et ses raccordements avec l’enceinte de la basse-cour

Évaluation de l’organisation de l’ensemble

Le sud du château est constitué par un ensemble dont le plan général est tout à fait remarquable (fig. 74, 75). L’extrémité méridionale est, en effet, occupée par une enceinte quadrangulaire flanquée par quatre tours aux angles ; en toute logique, on s’attendrait à ce que cette enceinte se referme sur elle-même pour former une haute-cour constituant le noyau défensif. Or il n’en est rien – au vu des vestiges aujourd’hui conservés en élévation et au sol. Des tours A et D, qui n’étaient pas reliées entre elles, partent deux courtines complexes qui s’évasaient pour se raccorder en E et en F à l’enceinte de basse-cour, encadrant la dépression intermédiaire évoquée plus haut, elle-même traversée par un grand bâtiment G-H enserré au nord et au sud par les flancs de cette dépression.

Ainsi la logique fonctionnelle classique des ouvrages fortifiés terrassés est-elle ici totalement bouleversée. Ce qui apparaît, à première vue, comme un fossé séparant les deux cours, à savoir la dépression intermédiaire, est occupé par un bâtiment qui contredit justement la fonction de fossé ; ce qui devrait être la partie éminente – le « donjon » pour employer une terminologie médiévale, et qui
devrait être fermé et limité par un fossé, est au contraire ouvert, sans séparation apparente d'avec le grand bâtiment et la dépression.

Avant même d'examiner l'architecture des différents vestiges, on est donc conduit à réévaluer totalement la vision que l'on peut acquérir de l'examen des vestiges actuels, manifestement déroutante. Le grand bâtiment G-H – à vocation évidemment résidentielle, ne peut avoir été établi dans un fossé. On doit en conclure qu'il fut assis au niveau primitif de circulation – ceci induisant que le niveau actuel de la plate-forme nord a été surélevé postérieurement à sa construction ; mais aussi que la partie de plate-forme aujourd'hui située dans l'évasement des courtines D-E et A-F résulte d'une surélévation, ces deux remblaiements ayant eu pour effet d'encaisser le bâtiment qui les précédait.

Si l'on achève ce raisonnement – purement théorique et non fondé sur des constatations archéologiques, on peut penser que, préalablement à la construction de l'enceinte, la plate-forme d'extrémité était de superficie plus réduite, limitée en tout cas au nord par la ligne fictive A-D. Peut-être cette plate-forme était-elle plus haute aussi qu'actuellement. En tout état de cause, la construction du quadrangle A-B-C-D se serait accompagnée d'un nivellement conduisant à remplir l'ancien espace, vide ou fossoyé, existant entre la limite fictive A-D et le bâtiment G-H.

Sous toutes les réserves relatives à un tel raisonnement déductif, on en conclura ici que deux phases d'aménagement sont probablement identifiables : une première phase, durant laquelle la plate-forme castraale était dominée au sud par un « donjon » constitué d'une motte assez vaste, plus haute de quelques mètres que le reste du site, au pied de laquelle fut bâti le grand bâtiment résidentiel G-H (fig. 76) ; une seconde phase, durant laquelle, tout en préservant le bâtiment existant, l'on suréleva la totalité de la plate-forme nord, et on nivelva l'ancien « donjon » pour construire tout autour une enceinte de niveau.

Exista-t-il, sur cette plate-forme du « donjon » primitivement isolée, une tour maîtresse ? Cette tour maîtresse fut-elle conservée, ou reconstruite, dans la seconde phase, au centre du quadrangle A-B-C-D ? Il n'existe pas malheureusement de réponse à cette question : s'il existe, en position légèrement décentrée au sud-ouest, une profonde dépression conique pratiquée dans les amas de cailloux qui forment le sol actuel, réputée pour être le centre d'une ancienne tour maîtresse, aucun indice tangible ne vient apporter un commencement de preuve positive, d'autant qu'elle pourrait fort bien provenir d'une fouille sauvage menée à une époque quelconque.

Le « donjon » (quadrilatère A-B-C-D)

Le « donjon » est formé par trois courtines mesurant respectivement, de A vers D, 13,90 m, 15,15 m et 11,50 m. Chacune d'entre elles est formée d'une partie verticale débutant au-dessus d'un niveau situé entre 129 et 130 m NGF, construite sur une base pourvue d'un important glacis dont les assises inférieures se situent environ à 125 m NGF, alors que le fond de fossé s'établissait deux à trois mètres plus bas suivant les faces. L'empattement horizontal de ce glacis était d'environ 3,35 m ; sa coupe, visible dans la brèche de la courtine A-F (fig. 66), montre qu'il s'agissait d'un simple revêtement des terres de l'escarpe, les courtines proprement dites étant fondées assez haut sur la craie formant substrat.

Les courtines ont une épaisseur de 2,35 m ; chacune d'entre elles est percée d'une archère ménagée dans une niche rectangulaire de 1,50 m de profondeur. Ces niches sont assez particulières (fig. 77, 78, 79) ; elles diffèrent assez fortement de la mise en forme traditionnelle, c'est-à-dire la couverture par une voûte en berceau plein cintre, ou brisé d'axe perpendiculaire à la courtine. Au contraire, elles étaient couvertes de voûtes à l'axe parallèle aux courtines, nécessitant vers l'intérieur du château la présence de murs minces pour recevoir les retombées des voûtes longitudinales. Ces murs minces ou diaphragmes ont aujourd'hui totalement disparu en raison du pillage de l'ensemble des pierres du parement des courtines, et donc de leur démontage intégral ; un dégagement mené en 2008 par Philippe Velin a cependant révélé la première assise d'angle du diaphragme de l'archère nord (fig. 77).

Les niches étaient donc partiellement fermées côté intérieur. Mais, de façon tout aussi curieuse, le mode de couvrement n'en a pas été uniforme. La niche sud est couverte d'une voûte en berceau longitudinale ; l'archère à ébrasement simple qu'elle desservait a été arrachée, mais le sommet de
l’insertion de sa voûte conique en berceau brisé dans le berceau est encore visible. Au contraire, les niches ouest et nord sont couvertes de voûtes d’arêtes, permettant de disposer sur le mur de fond d’une paroi plate ; seule l’archère nord a conservé partiellement quatre assises de sa joue gauche, et l’on peut restituer dès lors une fenêtre de tir assez ébrasée, vraisemblablement couverte de dalles à ressauts. Les fentes d’archères étaient dotées d’une plongée.

On notera enfin que le dégagement de la niche nord a révélé son sol empierré, situé à 131 m NGF, à un mètre au-dessus du seuil des portes des tours B et C ; cette surélévation rappelle sans doute le souvenir de l’ancienne motte.

La hauteur des courtines est aujourd’hui d’environ quatre à cinq mètres au-dessus du sol de la cour intérieure ; elles ne devaient guère être plus élevées originellement, mais elles ont perdu leur couronnement. Aucun dispositif d’accès à leur chemin de ronde depuis l’intérieur de la cour n’est plus visible ; cependant, l’arrachement des parements intérieurs sur des pans entiers, en particulier au sud-est et au nord-ouest, empêche d’en tirer quelque conclusion.

L’ensemble était flanqué par quatre tours cylindriques aux dimensions voisines : chacune d’entre elles a un diamètre intérieur de 3,50 m au niveau 0, et une épaisseur de murs de 1,20 m environ, sauf la tour D dont les murs atteignaient 1,45 m d’épaisseur.

Les tours étaient construites sur des socles pleins, très légèrement talutés et couronnés d’une assise chanfreinée (fig. 80). Ceux-ci venaient s’insérer dans l’intersection des glacis des courtines adjacentes suivant une géométrie complexe ; les raccords furent exécutés avec une parfaite science de la stéréotomie. La restitution de ces insertions montre qu’il devait subsister en diagonale un empattement triangulaire prismatique prouvant, une fois encore, la sophistication de la réalisation de l’ouvrage (fig. 81, 82).

Le niveau inférieur des tours, situé à 126,5 m NGF, était situé nettement en contrebas de la cour intérieure (130 m NGF), afin de battre, grâce à leurs archères, le fond des fossés 2. Ces archères en ébrasement simple étaient couvertes de voûtes en berceau brisé (fig. 33, 84) ; elles étaient pourvues d’appuis pour le tireur, et d’une forte plongée.

Depuis la cour, on accédait à ces salles de tir par des escaliers droits implantés, pour les tours B, C et D, le long du pan coupé ménagé à l’arrière des salles intérieures ; la disposition fut différente à la tour A (fig. 89), parfaitement circulaire à l’intérieur, où l’escalier était constitué par deux rampes droites successives comprises dans l’épaisseur du mur. Ces dispositions d’accès semblent avoir été mises en œuvre de façon particulièrement maladroite : à la tour A, il fallut pour accueillir l’angle entre les deux rampes créer un massif de maçonnerie collé au mur de la tour sur l’intérieur de la cour, le plan au sol n’ayant manifestement pas pris en compte les longueurs nécessaires pour placer l’ensemble des marches nécessaires. À la tour C (fig. 83), le pan coupé fut édifié dans l’axe de la courtine B-C et non en diagonale, sans doute pour se raccorder à la porte d’accès prévue au niveau de la cour, occasionnant un fonctionnement peu satisfaisant pour l’archère d’angle, et une mauvaise utilisation de l’arrondi intérieur de la tour.

Depuis la cour, l’accès commun à ces escaliers bas, et au niveau 1 planchéié qui se trouvait au-dessus, s’effectuait grâce à des couloirs voûtés en berceau accessibles par des portes aux vantaux de bois en plein cintre ; ces dispositifs présentent la particularité que les voûtes des couloirs, de même hauteur que l’arc des portes, n’auraient pas permis l’ouverture des vantaux si l’on n’y avait pas ménagé des petits berceaux perpendiculaires (fig. 85). Il s’agit ici d’une nouvelle preuve de la sophistication, peu utile ici, qui caractérise la mise en œuvre de bien des éléments du site.

Le niveau 1 de toutes les tours étaient voûtés en coupoles, toutes en partie ou en totalité ruinées aujourd’hui ; cependant, les restes de ces voûtes laissent apparaître les difficultés auxquelles se trouvèrent confrontés les maçons pour réaliser les intersections de surfaces complexes des voûtes des salles et de celles qui couvraient les couloirs d’accès aux tours (fig. 86). Fut-ce virtuosité, ou au contraire rattrapage de maladresses, que ces encorbellements réalisés au débouché des couloirs des portes des tours C et D ?
Les salles de ces niveaux 1 accueillaient, comme celles du niveau 0, des archères à ébrasement simple plus ouvert, et pourvues d’une plongée plus forte pour permettre le tir fichant. Quant aux niveaux supérieurs, ils sont aujourd’hui en grande partie ruinés. Si l’on en juge par les restes des tours A et B, il pourrait avoir existé deux niveaux couverts (niveaux 2 et 3) au-dessus des voûtes des niveaux 1 ; le niveau 3 aurait été directement accessible depuis les chemins de ronde des courtines voisines, alors que le niveau 2 ne l’aurait été que par un escalier intérieur descendant, cette disposition reprenant celle existant dans le couple de salles inférieur. Enfin, il aurait pu exister au-dessus encore un niveau de chemin de ronde crénelé couvert d’un toit, mais il s’agit ici d’une simple supputation.

**Les deux tours-poternes A et D**

Les deux tours A et D présentaient la particularité de posséder chacune à leur base une poterne menant ou venant des fossés (fig. 87 à 94). Ces poternes sont ménagées contre les courtines A-F et D-I, situées en retrait des fronts des courtines symétriques pour permettre de placer les portes dans le flanc des tours, de façon défilée ; dans le cas de la tour A, la poterne était même percée dans l’empattement du talus, ce qui conduisit les constructeurs à prévoir à l’angle entre tour et talus une série de pans verticaux : ils n’en étaient pas à une sophistication près !

Ces poternes étaient accessibles par une série de marches escaladant l’escarpe, conservées à la tour A (fig. 87). Un assommoir était bandé au-devant des portes, desservi par une chambre située au-dessus du passage. Il n’y existait pas de herse, et un vantail de bois fermait l’ouverture.

Dans le cas de la tour A, ce passage était formé par un couloir voûté, coudé, placé sous la surveillance d’une archère ; il donnait dans la salle parfaitement circulaire du niveau 0. De là, un escalier droit ménagé dans l’épaisseur du mur conduisait au premier : comme on le voit dans le plan, une maladresse de conception obligea à prévoir un massif en protubérance pour accueillir le coude des deux rampes. Dans la tour D, la poterne donnait directement sur l’escalier droit montant vers la cour intérieure, longeant le mur de fond de la tour ; un petit palier bas devait permettre l’accès à la salle basse (fig. 88).

Ces deux poternes à la base de tours pouvaient avoir un rôle militaire, permettant les sorties de la garnison en cas de siège pour mener des opérations « coup de poing » contre l’armée assiégeante ; on sait que dès l’Antiquité, les auteurs de traités de poliorcétique recommandaient de pratiquer de telles issues à la base des tours en les défilant afin de ne pas les exposer à des attaques frontales (fig. 93, 94). La pratique n’en fut pas pour autant fréquente dans la fortification médiévale occidentale – peut-être du fait des risques qu’elles faisaient courir si elles étaient mal couvertes par la défense – elle le fut en revanche dans la fortification au Proche-Orient. On citera, pour la France, un exemple formellement très proche de celui de Guainville, à Noyers (Yonne) : ici, deux tours semi-circulaires à archères flanquant l’enceinte extérieure, datant de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe siècle, présentent des poternes défilées desservant des escaliers droits ménagés le long des murs de gorge et montant jusqu’au niveau de la cour.

**Les deux branches d’enceinte fermant la dépression intermédiaire (A-F et D-E)**

Deux segments d’enceinte atypiques reliaient les tours-poternes à l’enceinte de la basse-cour, où existaient deux tours E et F. La première de ces tours ne demeure qu’à l’état de vestige à l’ouest : il en subsiste le mur de fond ainsi que les départs des murs latéraux ; quant à la tour F, elle a entièrement disparu au sommet de l’escarpe, mais ses ruines sont encore visibles au fond du fossé, plusieurs blocs de maçonnerie étant encore identifiables, dont deux montrent des sections de la voûte en coupole du premier étage.

Sur la branche d’enceinte reliant la tour D à la tour E, ne demeure qu’un ouvrage très curieux (J) auquel s’appuyait la première (fig. 95) : il s’agit d’une section de courtine quadrangulaire, épaissie de près de 4 m, longue de près de 13 m, dont les parements orientaux ont été pillés, et la maçonnerie fortement dégradée. Au-delà de la tour D, l’ouvrage était appareillé dans la maçonnerie déjà citée, alternant les grands carreaux et les assises minces de réglage, qui caractérisait apparemment les

---

523 Sur le château de Noyers, voir CAYOT, 2009, à paraître.
courtines de la grande basse-cour septentrionale. À l'extrémité nord, un puits rectangulaire de 2,75 m sur 1,60 m était ménagé dans la maçonnerie sur toute sa hauteur ; le mur extérieur de ce puits vertical a été entièrement démonté par les récupérateurs, mais ses arrachements ne laissent aucun doute sur son existence.

On note dans le mur de fond de ce puits la présence de trois trous de boulin alignés horizontalement ; plus haut demeure dans le moignon sud du même mur un début de saignée horizontale qui aurait pu marquer l'emplACEMENT d'un plancher, approximativement au niveau de la cour intérieure. La ruine presque totale de ce mur de fond au-dessus du niveau ancien de la cour empêche de savoir s'il exista une porte d'accès. Il est possible qu'il se soit agi ici d'une fosse de latrines ; c'est en tout cas la seule explication que l'on puisse donner au vu du manque d'indices.

Une autre particularité un peu énigmatique de cet ouvrage est son retour au nord. L'ouvrage se termine en effet par un parement se retournant vers l'est ; on peut voir ici un demi arc formé de deux rangs de claveaux superposés, d'une épaisseur de 1,40 m (fig. 96). La disparition totale du prolongement vers l'est de cette petite face laisse en présence deux hypothèses : la première aurait été que le segment se soit prolongé jusqu'au mur pignon sud du grand bâtiment G-H étudié ci-après ; la seconde hypothèse aurait été qu'il ait rejoint une courtine effondrée rejoignant la tour E, qui aurait été à peu près parallèle au mur gouttereau ouest du même bâtiment. Il est impossible, en l'absence de fouilles, de trancher entre ces deux hypothèses.

Aucune de ces deux hypothèses ne permet cependant d'expliquer la fonction du piédroit et du demi-arc double qui le surmonte. On note que cet élément se trouve au niveau du fond de la dépression intermédiaire, donc en contrebas de la plate-forme du « donjon » ; par ailleurs, il ne s'agissait pas du piédroit d'une porte, puisqu'aucun retrait n'existe dans les parois derrière l'arc pour accueillir des vantaux. Nous proposerons ici qu'il s'est agi d'une fente d'archère dont ne demeurerait que la joue occidentale, le demi-arc supérieur ayant eu une simple fonction de décharge. On pourrait envisager également qu'il se soit agi d'un exutoire pour des égouts ou des latrines, mais cette proposition est d'autant plus fragile que l'élément était très exposé au plan défensif.

De l'autre côté de la dépression intermédiaire, la fermeture semble plus simple ; extérieurement, elle consiste en une longue et spectaculaire courtine, épaisse de 2,10 à 2,45 m, appareillée comme celles du « donjon », et assise sur un glacis – à la différence de la fermeture orientale. En son milieu, elle est marquée par une énorme anfractuosité pratiquée au travers de la fondation par les mineurs de 1378 ; la mine a cependant fait long feu, et n'a pu abattre la courtine, qui s'est cependant fracturée sur toute sa hauteur.

Au revers de cette courtine demeure un contre-mur, distant de 0,35 à 1,35 m du premier, aujourd'hui séparé par un vide ; manifestement, celui-ci résulte de l'écoulement des terres de remblais qui existaient entre les deux murs, après le creusement de la mine au travers de la fondation (fig. 97).

Le contre-mur est réalisé dans un simple blocage ; il est au demeurant difficile à caractériser, son élévation étant pour la plus grande partie ruinée ou enfouie dans la végétation.

La seule hypothèse qui puisse être formulée pour en expliquer l'existence est qu'il se soit agi d'une courtine antérieure à la grande courtine A-F. Cette dernière aurait été implantée au devant de l'ancienne, sur une fondation indépendante.

La grande salle construite dans la dépression intermédiaire (G-H)

Entre les plates-formes nord et sud, dans la large dépression intermédiaire, demeurent les ruines d'un grand bâtiment de direction principale nord-sud, long de près de 28 m pour environ 12 m de largeur hors œuvre (fig. 98). La courtine D-E de l'enceinte extérieure était bâtie à son revers, mais indépendamment de lui, comme en témoigne l'implantation de la base de la tour E, ainsi que celle de l'ouvrage J.

Ce long bâtiment était en fait scindé en deux parties par un mur de refend est-ouest. Au nord se trouvait une grande salle, dont les dimensions intérieures peuvent être estimées à environ 18 m de
longueur pour près de 9 m de largeur ; les angles intérieurs sud sont encore visibles, malgré le déchaussement des parements, alors que ceux du nord ne le sont plus.

Au sud du mur de refend, l'espace était à nouveau divisé en deux par un mur de refend perpendiculaire au premier, délimitant deux espaces rectangulaires. Celui de l'ouest est totalement remblayé aujourd'hui, seuls affleurant quelques moignons de maçonnerie. Au contraire, celui de l'est est encore couvert par une voûte en berceau légèrement brisé (fig. 99) ; la hauteur de celle-ci, de 2,30 m au-dessus du sol actuel, laisse penser que ce dernier est surélevé d'au moins un mètre par rapport au sol primitif.

Seule une fouille – ou au moins un dégagement superficiel, permettrait de caractériser de façon certaine la façon dont cette petite salle se fermait vers l'est. L'examen de l'extrémité orientale du mur de refend est-ouest semble prouver que ce dernier se prolongeait vers l'est au-delà du prolongement du mur gouttereau de la grande salle.

Si la fonction de grande salle ne fait guère de doute pour la partie nord de l'édifice, force est d'en rester à la conjecture pour interpréter la partie sud ; on ne peut manquer de faire un parallélisme avec le programme développé à Ivry-la-Bataille, avec une grande salle flanquée d'une chapelle perpendiculaire. L'orientation est-ouest de la partie méridionale des ruines du bâtiment de Guainville n'est pas sans suggérer une chapelle, et l'on pourrait restituer, sous toutes réserves, un chevet débordant – circulaire ou plat – dans la partie manquante de la salle H.

Il s'agirait alors, pour l'édifice, d'un programme de grande salle à chapelle attenante, dont ne subsisterait que le rez-de-chaussée à usage de cellier. Cette interprétation demeure cependant extrêmement conjecturale ; plus encore, les éléments architecturaux existants ne permettent guère de hasarder une datation pour cet édifice. On serait tenté, en première analyse, de proposer une datation plus haute que celle de l'enceinte générale du site ; ceci expliquerait le positionnement pour le moins curieux et inédit de l'édifice entre les deux plates-formes.

Il est intéressant de mettre en regard cette grande salle de Guainville avec le bâtiment identifié à Bréval, grâce à l'ancien plan du XVIIe siècle figurant le château, ainsi qu'avec la « tour maîtresse » d'Ivry-la-Bataille, dont la fonction de grande salle ne fait aucun doute (fig. 100).

Doit-on considérer comme simple coïncidence le fait que, dans ces trois cas, il s'agit de bâtiments quadrangulaires à appendice saillant (conjectural à Guainville) ? Sans doute ne peut-on en tirer aucune conclusion quant au programme précis, voire à la datation ; pour autant, cette similitude formelle mérite d'être remarquée.

Une clôture entre cour et basse-cour au nord du bâtiment G-H ?

Les ruines du bâtiment laissent apparaître encore, au nord-est, un moignon de mur qui pourrait avoir constitué un départ de courtine. Par ailleurs, on note près de l'ancienne tour F des vestiges de maçonnerie courant d'est en ouest, placées sur l'escarpe de la dénivellation intermédiaire ; ces vestiges constituent de façon certaine les restes d'un mur de clôture, que seuls un dégagement et une fouille permettraient de caractériser. Si l'on peut donc formuler l'hypothèse d'une telle fermeture, elle demeure sujette à caution.

Propositions de datations

L'ensemble des éléments acquis par cette description du site permet de dégager quelques propositions quant à l'évolution et les datations du site ; cependant, elles doivent être évidemment maniées avec prudence, dans la mesure où aucun élément archéologique résultant de fouilles, ne vient les corroborer.

Une première fortification fossoyée, sous Ascelin Goël ?

La forme générale de la fortification castrale, ainsi que l'examen de sa structuration, nous ont conduit à faire l'hypothèse d'un premier établissement fossoyé à motte et basse-cour ; la motte se serait située à l'endroit de l'actuelle plate-forme du « donjon », et aurait été séparée de la basse-cour par un
fossé situé entre la plate-forme et l’actuel bâtiment G-H. On peut penser que cette fortification n’était pas, à cette première époque, pourvue de fossés aussi profonds et larges qu’ils le sont maintenant ; la topographie devait être assez différente dans son aspect, la motte – nivelée plus tard – dominant une plate-forme de basse-cour plus basse de deux mètres environ par rapport à aujourd’hui.

Peut-être exista-t-il dès cette époque une fortification maçonnée, dont un reste pourrait exister dans la courtine I située au revers de la courtine A-F ; c’est, en tout cas, le seul élément de maçonnerie fortifié qui pourrait être antérieur à la grande campagne postérieure. On peut également faire l’hypothèse très prudente que le grand bâtiment G-H à vocation de grande salle et peut-être de chapelle intégrée, a été construit dans cette phase, et en tout cas avant la seconde.

En l’absence de tout élément datant, force est de se reporter au contexte historique pour tenter de cerner l’époque à laquelle une telle fortification aurait pu être bâtie. Or la position de Guainville, excentrée par rapport au village, avait pour unique but, comme on l’a vu, de contrôler la vallée de l’Eure et le château d’Ivry. Comment, dès lors, ne pas mettre en relation cette construction avec les événements qui marquèrent la fin du XIe siècle, lors de la guerre que se livrèrent Ascelin Goël et Guillaume de Breteuil ?

Un site entièrement re-fortifié à la fin du XIe siècle, sous Philippe Auguste

La deuxième phase reconnaissable à Guainville fut celle de la création d’une fortification puissante, entièrement maçonnée et flanquée de tours circulaires à archères ; il est probable que c’est durant cette phase seulement que fut aménagée la petite basse-cour villageoise ceinte de murs et pourvue de deux portes, car son plan polygonal dénote avec le plan tout en courbes de l’aménagement originel.

Lors de cette seconde phase, les fossés furent recreusés et élargis ; le schéma motte-basse-cour fut revu, par un nivellement général des plates-formes, et une surélévation de celles-ci grâce à la terre provenant du recreusement des fossés. Le schéma originel de bi-partition ne fut cependant pas totalement abandonné, mais la séparation fut reportée plus au nord, au-delà de la dépression intermédiaire et sur son escarpe ; on ne considèrera pas pour autant cette séparation probable comme à but défensif, la nouvelle topographie du site ne laissant place à un fossé véritable entre basse-cour et haute-cour du « donjon ».

Les éléments construits à l’époque relèvent de façon manifeste des nouveaux courants de fortification qui se développèrent dans le dernier quart du XIIe siècle, culminant côté français avec l’architecture dite « philippienne », marquée par ses principes communs assez connus pour que l’on n’y revienne pas ici. Avant de tenter de caractériser plus avant Guainville par rapport aux constructions de l’époque, tentons d’abord d’établir à quel moment un chantier d’une telle envergure put être lancé.

Par ses dimensions et son ambition, ce projet dont tous les éléments sont indéniablement d’une seule campagne de construction, nécessita des moyens considérables ; or, même si Jean de Bréval et son père Simon d’Anet figuraient parmi l’aristocratie aisée, ils étaient loin de posséder les revenus nécessaires pour mener dans un temps bref une construction aussi consommatrice de moyens financiers sonnants et trébuchants. De plus, mutatis mutandis, la refortification du site ne peut s’imaginer que dans un contexte de guerre où, de nouveau, Guainville et Ivry se faisaient face et s’affrontaient.

Selon toute vraisemblance, cette seconde phase de construction fut menée à une époque de recrudescence des tensions entre les rois anglo-normand et français, c’est-à-dire après 1173 (reprise d’Ivry en direct par Henri II), et plus certainement encore à partir des années 1185 ; on peut se demander si les nouvelles exactions commises par Jean de Bréval sur les villages de sa seigneurie n’étaient pas dues à la mise en coupe réglée de ceux-ci pour fournir les corvées nécessaires aux
travaux. De même, l’incursion en territoire français des troupes d’Henri II, et le ravage qu’ils commirent sur les terres de Bréval – ainsi qu’à Guainville, ne fut peut-être pas étrangère à une probable adhésion de Jean à la cause française, et – on est ici dans le domaine de la spéculation – à la construction d’une fortification directement opposée à Ivry soutenue par le roi de France (fig. 20).

La mainmise de Philippe Auguste sur Bréval dès la fin 1191 dut conduire le souverain à amplifier l’effort, afin de bâtir une forteresse capable de faire pièce à celle d’Ivry, voire à la dominer. Trois ans après, en 1194, Ivry était tombée, mais la frontière demeura instable jusqu’à 1200, date à laquelle le roi rendit Ivry à Robert IV ; pour autant, le souverain n’arrêta pas net les chantiers, puisque le compte de 1202-1203 mentionne des travaux de livraison de pierres à Pacy-sur-Eure, en particulier. Enfin, cette attention portée par le roi au château se traduit dans la présence de celui-ci parmi les forteresses royales « qui compotaient », avant 1210.

On peut donc considérer que la refortification de Guainville intervint dans la dernière décennie du XIIe siècle pour l’essentiel ; on notera, d’ailleurs, que rien ne prouve aujourd’hui qu’elle ait été totalement achevée et garnie : les inventaires d’armements du début du XIIIe siècle ne la mentionnent pas, alors que Pacy, Anet et même Bréval étaient cités524. Sans doute fut-elle déclassée dès la fin du règne de Philippe Auguste, ce que tendrait à prouver son absence totale des sources administratives royales par la suite.

Si l’on en revient aux caractères architecturaux propres de Guainville en comparaison d’autres ouvrages royaux menés à partir des années 1200 un peu partout en France, il est clair que le site étudié ici constitue un exemple relativement atypique. Qu’il s’agisse des tours non talutées, insérées dans les glacis généraux des courtines et marquées de ressauts chanfreinés ; des archères couvertes de voûtes en berceau brisé et non de linteaux plats ; de l’épaisseur faible des murs de ces tours ; ou encore de l’organisation fonctionnelle curieuse des tours en deux couples d’étages indépendants, les traits propres de l’architecture développée à Guainville dénotent un particularisme évident, dont on trouve une autre preuve dans le plan tout à fait inusuel et sophistiqué de la porte d’entrée.

D’autre part, les réalisations concrètes frappent par leur ambivalence : sophistiquées jusqu’à l’excès dans leur conception, elles pêchent par leur exécution, comme si un architecte soucieux d’innovation à tout prix avait ensuite laissé la main à des maîtres d’œuvre locaux, peut-être avec un souci de rapidité qui génait le développement de formules véritablement adaptées.

On pourra voir, au château voisin de Villiers-en-Désœuvre, une tour qui répond aux mêmes caractéristiques ; il est probable que la tour circulaire bâtie sur la « grosse tour » d’Ivry fut de la même veine, dont on trouve certainement un autre représentant à la tour du Diable de Gisors. Il n’est pas question, dans cette courte notice, de prétendre dresser un état exhaustif des fortifications de la zone qui reprennent les mêmes caractères. On se contentera ici d’indiquer que Guainville, comme ces autres fortifications, font probablement partie du premier corpus de fortifications bâties par Philippe Auguste – en utilisant très certainement les ressources de la maîtrise d’œuvre locale – avant l’apparition de la « normalisation » qu’il introduisit à l’extrême fin du XIIe siècle, voire plutôt au début du XIIIe siècle.

524 Des deux inventaires d’armements royaux, on retiendra que Pacy était de loin la mieux dotée en arbalètes, arcs et cuirasses ; venaient ensuite dans l’ordre Anet, puis Ivry, et enfin Bréval, qui disparaît d’ailleurs dans le second inventaire, preuve que le château de Bréval était déclassé lui aussi (Registres Philippe Auguste, p.254-258).
Rappel de l'histoire du site

On se contentera de rappeler brièvement ici les principales étapes de l'histoire du site d'Illiers, évoqué à de nombreuses reprises dans le corps de cette étude, ainsi que dans les notices consacrées aux familles le Drouais et du Fresne en Annexe[525].

Le site est mentionné pour la première fois à la fin du Xᵉ siècle, lors de la donation de son église et de ses dîmes au chapitre cathédral de Chartres, par le chevalier Avesgaud, qui lui-même les avait reçus de la comtesse Leutgarde, épouse du comte Thibaud de Blois et veuve de Guillaume Longue Épée. On ignore la succession de ses seigneurs au XIᵉ siècle, et la première certitude acquise des sources

[525] Voir en particulier p. 18-19-20, 36, 54. Erreur ! Signet non défini. ; Annexe 1, n° 1-7, 1-10, pp. XX.
est la fortification du site par Henri Ier Beauclerc en 1112, dans le cadre de représailles contre Gervais de Châteauneuf, seigneur de Brézolles et Sorel526.

Le roi semble avoir rapidement inféodé du château et de la seigneurie, Ascelin Goël, seigneur de Bréval et d'Anet ; celui-ci fit donation de la chapelle construite dans le château à l'abbaye Saint-Taurin, sans doute de façon quasi immédiate, afin de contribuer à la mise en valeur économique et agricole du site.

Mais il est probable qu'Ascelin ne détenait pas la totalité des droits sur Illiers ; en 1155 apparaît dans l'entourage de son petit-fils Simon d'Anet, le miles Morhier d'Illeiers, fondateur de la famille des Le Drouais. Morhier le Drouais était héréditairement détenteur des droits seigneuriaux sur la localité limitrophe de Courdemanche527.

Dès avant 1127, une grande charte de l'abbaye Saint-Père de Chartres signalait, parmi les nombreuses églises en sa possession, celle d'Illiers. En 1157, Simon d'Anet, seigneur de Bréval, d'Anet et d'Illiers, approuva une importante charte de l'évêque d'Évreux Rotrou, mettant fin à l'usurpation des églises d'Illiers au détriment, d'une part du chapitre cathédral, et d'autre part de l'abbaye Saint-Père, semblant indiquer qu'il existait deux églises dans le petit village. L'usurpation avait été le fait de la famille du miles Gouffier, et de ses fils Pierre et Guillaume ; cette famille se maintint dans la région ainsi d'ailleurs qu'à Illiers.

Après la mort de Simon d'Anet, Morhier le Drouais obtint en 1191, de l'Échiquier normand, un jugement en sa faveur concernant la possession de la maison-forte d'Illiers, contre un certain Guillaume d'Anet dont on ne connaîtrait pas l'origine ; en janvier 1192, Richard Cœur de Lion confirma au camp de Jaffa ce jugement, et inféoda Morhier le Drouais de la maison-forte, sous seigneurie éminente de l'évêque d'Évreux. Il dispensa Morhier du remboursement des sommes dépensées par le roi Henri Ier pour la construction du château.

Bien qu'Illiers ait été inclus dans les conquêtes françaises lors du traité de juin 1194, c'est encore Richard Cœur de Lion qui inféoda en 1198 Gadon Le Drouais, fils de Morhier, de la maison-forte, suivant les mêmes termes que son père. Cependant, Philippe Auguste, au plus tard après la conquête définitive de 1204, attribua à Guillaume du Fresne, miles normand rallié à la cause française, la moitié de la seigneurie d'Illiers, comprenant la maison-forte et les droits éminents sur l'autre moitié ; selon une plainte de 1247, il aurait marié Guillaume à une nièce bâtarde de Simon d'Anet et lui aurait assigné cette part comme ayant été détenue par Simon dans la seigneurie. Le petit-fils de Morhier contesta cette manipulation en 1247, prétendant que Morhier avait acheté la moitié de la seigneurie et la fortification de Simon d'Anet et en avait joué sa vie durant ; mais il n'eut pas gain de cause.


Raoul de Courtenay, fils de Robert I, revendit cette part avec Nonancourt à son frère Robert, futur évêque d'Orléans, en 1247. Celui-ci la conserva jusqu'en avril 1271, date à laquelle il en fit don à son neveu Robert de Sancerre ; Robert de Sancerre la revendit avant la fin 1272 à son oncle Guillaume de Courtenay, frère cadet de Raoul et de Robert, et finalement à la fin de l'année 1273, ce dernier la céda lui-même à l'évêque d'Évreux Philippe de Chaource528. Deux ans plus tard, celui-ci racheta à Philippe Le Drouais, héritier de Guillaume Le Drouais, la moitié d'indivision qui demeurait en ses mains.

Le château et la seigneurie d'Illiers firent partie par la suite des possessions de l’évêché d’Évreux.

526 On ne reviendra pas ici sur le développement consacré à l'origine de la fortification d'Illiers, traitée plus haut, p. 19, ainsi que la discussion de l’hypothèse formulée par Astrid Lemoine-Descourtieux sur une fortification plus ancienne attribuable à Geoffroy I du Perche (LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2005).
527 Annexe 1-7.1, p. XX. Annexe 5, p. XX.
528 Sur cette série de transactions curieuses, voir p. 187. #
L'implantation géographique d'Illiers

Le village – sans doute modeste – d'Illiers s'était implanté le long du tracé primitif probable de l'ancienne voie antique d'Évreux à Dreux. Celle-ci, venant de Jumelles, passait légèrement à l'ouest du hameau de Beaufort (fig. 101); son tracé demeure dans le chemin venant de Jersey, puis devait franchir la Coudanne par un gué dans la zone marécageuse de fond de vallée, et rejoignait le tracé actuel de la RD 76 qui a repris celui de la voie antique jusqu'au Mesnil-sur-l'Étè. Entre le hameau de Bois-Perrier (côte Chavigny) et Courdemanche, ce tracé rectiligne a été supplanté au Moyen Âge par un cheminement à peu près parallèle, happé par l'attraction du prieuré de Coudres, et les chemins entre les nouveaux lieux de peuplement et de commerce.

La question des deux églises d'Illiers

Peut-être le tracé aujourd'hui disparu était-il encore en usage lorsque fut implantée l'église d'Illiers (fig. 102); l'âtre de celle-ci est établi le long de son axe présumé (fig. 103). Le village primitif existant lors de la première donation par Avesgad à la fin du Xe siècle au chapitre de la cathédrale de Chartres dut probablement s'agglomerer autour de ce site. Cependant, l'existence d'une seconde église donnée à Saint-Père dès avant 1127 pose la question de l'unicité – ou non – des centres de culte durant les XIe et XIIe siècles.

Il paraît certain que l'accord de 1157 intervenu entre le chapitre cathédral, l'abbaye de Saint-Père et la famille de milites qui usurpait les deux églises et leurs dîmes, eut pour effet d'unifier les deux centres de culte, s'ils avaient jamais été disjoints : en effet, si cet accord mentionnait bien les deux églises et leurs deux prêtres desservants, il établissait une indivision à parts égales entre le chapitre et Saint-Père pour l'ensemble des revenus, tout particulièrement des dîmes. Un acte d'arbitrage entre les deux institutions intervenu en 1225 précisait d'ailleurs qu'elles avaient alternativement le droit de patronage sur l'église paroissiale, chacune d'entre elles possédant la moitié de ce droit529. Contrairement à ce qu'affirmaient les éditeurs du cartulaire de Notre-Dame de Chartres, c'est donc bien avant 1773 que les deux cures avaient été réunies, l'église paroissiale portant le double vocable de Sainte-Marie et de Saint-Martin530.

On est ainsi conduit à envisager l'hypothèse suivant laquelle il n'y eut jamais qu'une église à Illiers. Mais cette église et les dîmes afférentes auraient été données deux fois, la première fois au bénéfice du chapitre cathédral de Chartres, et la seconde au bénéfice de Saint-Père ; dans cette hypothèse, la première donation fut suivie d'une première usurpation, mais la seconde le fut aussi… Et l'arbitrage final, intervenu sur médiation de l'évêque de Chartres lui-même, vraisemblablement après des plaintes des deux institutions religieuses faisant valoir leurs droits, déboucha, après restitution par la famille usurpatrice, sur un partage en indivision, tant de l'église que des dîmes.

La structure du château d'Illiers

Les restes du château d'Illiers sont connus dans leur état des années 1900 grâce à une notice de Léon Coutil (1856-1943), ainsi que par une courte description de l'archéologue Louis Régnier (1865-1923) (fig. 104) ; plus récemment, Astrid Lemoine-Descourtieux a retrouvé un croquis dû à Raymond

529 Cartulaire N.-D. Chartres, t. II, p. 106. Cet arbitrage réglait une question pendante depuis 1202 au moins (ibid., p. 16). Suivant une coutume ancienne, l'ensemble du chapitre et du personnel de la cathédrale bénéficiait, lors de deux processions annuelles, d'une libation la veille, et d'un banquet le jour de celles-ci ; ceci ayant donné lieu à des abus, Saint-Père souhaita se libérer de cette coutume, et s'engagea à verser au chapitre sa moitié des dîmes d'Illiers, soit quinze livres annuelles. Apparemment, l'abbaye s'affranchit effectivement de la contrainte, mais ne s'acquitta nullement de son dû ; le chapitre tenta de récupérer directement la moitié des dîmes, l'abbaye s'y opposant. En définitive, l'arbitrage rendu par l'archidiacre et le chancelier confirma à Saint-Père sa moitié des dîmes, ainsi que la moitié du droit de patronage, mais confirma également que l'abbaye devait payer en numéraire non plus quinze livres, mais vingt.

530 Cartulaire N.-D. Chartres, t. I, p. 165, n. 1 : les éditeurs citent des lettres patentes de décembre 1773 ; mais celles-ci, que nous n'avons pas recherchées, ne pouvait que confirmer un état de fait établi dès le XIIIe siècle. On en a la parfaite confirmation dans les premiers registres paroissiaux d'Illiers, qui dès 1541 mentionnent l'église de la Vierge et de Saint-Martin, pourvue d'un curé et de deux vicaires (Arch. dép. Eure, 8 Mi 2342). En 1227, Gadon le Drouais et son fils Guillaume renoncèrent à toute revendication sur l'église d'Illiers (LE PREVOST, 1864, t. II, p. 278).
Bordeaux, du troisième quart du XIXᵉ siècle, représentant la motte, les rests d’une tour maîtresse qui la couronnait, ainsi qu’une petite tourelle dont les ruines subsistent encore aujourd’hui531.

On ne reviendra donc pas en détail sur la description du site, qui comprenait une motte circulaire (A), (fig. 105) et dont une basse-cour annulaire (B) demeure encore parfaitement visible. La motte, encore fort impressionnante bien qu’elle ait été légèrement entamée au sud-ouest, portait une tour maîtresse dont on ignore le plan. La basse-cour (B), est une plate-forme isolée du plateau par un fossé, mais entièrement gagnée en remblai sur les modestes pentes de la vallée. Elle est aujourd’hui (2009) envahie d’une végétation dense au point d’empêcher toute mesure ; on remarque encore çà et là les témoins de la courtine maçonnée qui la ceinturait, flanquée à l’angle nord par une tour cylindrique massive (environ 8 à 10 m de diamètre extérieur) dont subsiste la maçonnerie en blocage sur deux mètres environ, noyée dans les ronces et les arbustes. Cette courtine était interrompue vers l’est par une une tour-porte encore reconnaissable au début du siècle dernier ; il reste à proximité de son emplacement un pan de maçonnerie de blocage de silex de deux mètres de largeur pour quatre de hauteur. Le château possédait une chapelle donnée par Ascelin Goël à Saint-Taurin, mais sa localisation est inconnue.

Il est intéressant de s’appesantir sur la structure générale, qui a été décrite comme une simple fortification à motte et basse-cour. Léon Coutil avait identifié vers l’ouest les terrassements, déjà en partie effacés, d’une plate-forme qu’il supposait et dessinait de forme triangulaire (D) ; par ailleurs, on reconnaît encore les traces d’une autre plate-forme (C), qui pourrait cependant être adventice et plus tardive, liée à l’exploitation agricole. Cette plate-forme (D), improprement appelée « ravelin », doit être interprétée en fonction du site fortifié ancien : or celui-ci révèle parfaitement un contour ovoidal qui formait une seconde basse-cour orientée du côté du village532.

On note par ailleurs la présence au nord-est, au-delà de la limite du fossé, d’une zone boisée concentrique à cette limite ; une seconde ligne boisée existait plus loin, se démarquant assez nettement du parcellaire en lanières radiales. Enfin, pour terminer cette analyse de la structure fossile, on remarque la présence d’une succession de limites parcellaires formant une ligne courbe enveloppant l’ensemble, débordant à l’ouest de la place du village qui paraît bien significative d’un tracé, entrepris sinon achevé, de délimitation d’une minuscule enceinte villageoise, dont la vocation était peut-être d’englober l’église.

Il paraît assez évident que l’implantation de la fortification castrale a contribué à un total remodélage de l’occupation de l’espace. Le franchissement de la Coudanne a été placé sous son contrôle direct ; de plus il s’est accompagné de l’aménagement d’une retenue et d’un moulin accolé au pont sur le petit cours d’eau. Tant le moulin que l’étang sont mentionnés dans la donation faite par Ascelin Goël à Saint-Taurin après 1112 ; il n’est pas impossible qu’ils aient été aménagés en même temps que l’on bâtissait le château. Cette probabilité est d’autant plus forte que la donation prévoyait que, dans le cas où un tonlieu ou un péage serait institué, l’abbaye en aurait la dîme de plein droit ; c’est la preuve que la valorisation du site était encore toute récente533.

Le château et la double seigneurie d’Illiers

Une particularité insigne de cette fortification réside dans sa relation avec le découpage géographique administratif. En effet, le territoire communal de Courdemanche possède une protubérance marquée en rive gauche de la Coudanne, qui correspond assez exactement à la basse-cour (B) du site fortifié, à ses fossés et à une partie de la zone limitée par la frange boisée nord-est ; la limite intercommunale jouxte le moulin, mais place ce dernier entièrement dans le territoire d’Illiers.

Cette protubérance du territoire de Courdemanche constitue de fait une véritable enclave, et l’on ne peut considérer sa découpe autour de la basse-cour orientale comme le fait du hasard, ou celui d’une bizarrerie administrative moderne intervenue au moment de la fixation des territoires communaux. Il

532 Cadastre napoléonien de l’Eure, aux Arch. dép. Eure : c°° d’Illiers, cadastre de 1807, par Hautier et Barberi, 3 PL44 ; cadastre de 1829, par Lefèvre, 3 PL 1207. C°° de Courdemanche, cadastre de 1829, par Hautier et Letaillieur, 3 PL 1205.
533 Voir Cartulaire Louviers, n° L. Cette remarque a également été faite par LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2005, p. 75, à propos des terres labourables ou habitables à venir.
s'agit certainement d'une réminiscence d'un découpage ancien, que nous pensons remonter au partage en indivision de la seigneurie d'Illiers sous Simon d'Anet, au profit de Morhier le Drouais.\footnote{Voir Annexe 1, n° 1-7.1, p.XX.}

En effet, celui-ci était seigneur de Courdemanche en 1186 ; son petit-fils prétendit, sans que l'on sache si c'était de bon droit, que Simon d'Anet lui avait vendu la maison-forte et la moitié de la seigneurie. Quoi qu'il en soit de cette prétention, Morhier et ses successeurs possédèrent l'autre moitié de la seigneurie, à l'exclusion des droits éminents. Or le symbole le plus évant de ceux-ci était la possession de la motte et de la tour maîtresse, qui demeurèrent côté du territoire d'Illiers.

Il est en définitive probable qu'une partition de la fortification, ainsi que du territoire et des droits sur Illiers, intervint entre la création de la fortification en 1112, et la première mention de Morhier d'Illiers en 1155. Cette partition eut pour effet d'affecter la basse-cour orientale (B), ainsi que le territoire afféré, au coseigneur secondaire d'Illiers, c'est-à-dire Morhier lui-même ; peut-être eut-elle pour effet d'entrainer la création de la basse-cour occidentale (D). La plainte de Guillaume le Drouais, en 1247, porta peut-être sur l'usurpation de cette basse-cour par le roi et Guillaume I du Fresne.
LE CHATEAU ET LE BOURG D’IVRY-LA-BATAILLE

Figure 106

Figure 107

Figure 108

Figure 109

Figure 110

Figure 111

Figure 112
Rappel historique

Un château de frontière étroitement surveillé par les rois-duc

On fait en général partir l’histoire d’Ivry du fameux épisode de la construction de sa tour (turris famosa) par Auberée d’Ivry, épouse de Raoul, demi-frère de Richard I de Normandie, tel que relaté par Orderic Vital ; le chantier aurait été mené entre v. 990 et v. 1010535 ; rien n’a été à ce jour exhumé d’une occupation plus ancienne, et les fouilles les plus récentes sur le site du château n’ont pas révélé de structures datant de l’Antiquité ou du Haut Moyen Âge, même si le point de traversée de l’Eure est généralement considéré comme un passage d’ancienneté immémoriale536.


536 Informations fournies par Dominique Pitte.
Le château, tenu après Raoul d'Ivry par son fils Hugues, évêque de Bayeux, fut confisqué vers 1030 après un siège – peut-être destructeur, mené par le duc Robert Ier, le prétendant en rébellion s'y étant retranché avec une garnison française. Il n'est plus mentionné par la suite, et l'on admet généralement qu'il demeura aux mains des ducs jusqu'aux événements postérieurs au décès de Guillaume le Conquérant en 1087 ; il était occupé par des milites castri au premier rang desquels figuraient les Robert d'Ivry-Bréval, puis Ascelin Goël. On ne reviendra pas sur la guerre d'Ivry déclenchée par ce dernier en 1088-1092 contre Guillaume de Breteuil, mis en possession du château par Robert Courteneuse ; il ne semble pas, d'après Orderic Vital, que le château ait été mis à mal durant cette période, puisqu'Ascelin Goël s'en empara par ruse, et que le siège entrepris par Guillaume de Breteuil avorta. En revanche, l'abbaye d'Ivry, située dans la vallée, fut livrée aux flammes durant les combats.

Après la mort de Guillaume de Breteuil en 1103 et les guerres de succession qui s'ensuivirent, le château fut repris directement sous la garde du duc-roi. Au plus tard en 1119, celui-ci en confia la garde à Robert Goël, fils d'Ascelin ; quelques mois plus tard, Louis VI, après une campagne désastreuse dans le Vexin, vint assiéger le « château extrêmement fort d'Ivry », et après un rude combat, s'en empara et le livra aux flammes, mais on ignore évidemment l'impact réel de cet épisode relaté par Suger.

Le château et la ville demeurèrent dès lors dans la famille d'Ivry-Bréval, passant à Guillaume I Louvel, puis à son fils Galeran I d'Ivry, jusqu'à la mort de ce dernier en 1177. À nouveau, Ivry fut alors intégré par le duc-roi à son domaine direct ; il y demeura jusqu'en 1184, date de la prise par Philippe Auguste de la vallée de l'Eure entre Pacy et Dreux et de son hinterland direct.

**Les sires d'Ivry aux XIIᵉ et XIVᵉ siècles**

En juillet 1200, le roi inféoda la seigneurie à Robert IV d'Ivry, fils de Galeran I, qui avait été retenu dans sa jeunesse à la cour du roi Henri II comme otage, garantie de la fidélité de son père au roi anglais. Sans doute Philippe Auguste avait-il quelque méfiance, puisque Robert IV dut présenter cinq seigneurs garants de sa fidélité au roi sur leurs biens propres. On ne s'attardera pas à démêler la succession compliquée des descendants de Robert IV, tentée mais non totalement élucidée par Mauduit et Prévost ; ils figuraient parmi les barons bien en cour auprès des rois de France, et le nom se perpétuait jusqu'à la fin du XIVᵉ siècle.

Leur seigneurie se trouvait au cœur des possessions apanagées à la famille d'Évreux, rois de Navarre ; lors des guerres menées par Charles le Mauvais contre la Couronne, Ivry se trouvait donc au cœur des troubles. Profitant peut-être du décès avant 1369 de Guillaume, sire d'Ivry, le roi de Navarre semble avoir mis la seigneurie en coupe réglée ; il avait à cette époque perdu le contrôle de Pacy, de Bréval et d'Anet, engagés par son frère Louis auprès du roi pour financer son mariage. Lors du complot de 1378, son chambellan Jacques de Rue portait des instructions pour un traité avec Mauduit et Prévost ; il s'agissait de quelques barons bien en cour auprès des rois de France, et le nom de Charles le Mauvais s'engageait à lui livrer toutes les forteresses de l'Artois et de l'Eure, dont Ivry.

Dans l'intervalle, Charles V avait confié la charge de capitaine du château d'Ivry à Charles d'Ivry, seigneur de Breuilpont, frère de Guillaume, et ce dès 1369 ; cette charge lui fut confirmée lorsque le complot de Navarre fut déjoué, le 1er juillet 1378, le roi motivant cette nomination par son souci que le « chastel et ville d'Ivry, estans à présent, pour certaines causes, en notre main et gouvernement » soit loyalement gardé pour la sûreté et profit de tous. Charles, seigneur de Breuilpont, décéda peu après, la seigneurie d'Ivry étant tenue par son neveu Charles, sire d'Ivry, fils de Guillaume, grand courtisan, grand-maître des eaux et forêts. Comme l'a montré Mauduit, celui-ci résidait couramment au château d'Ivry.

Après son décès sans enfants à la suite de la bataille d'Azincourt, son frère Jean d'Ivry hérita de la seigneurie d'Ivry, ainsi que de celle de Saint-André et de Breuilpont, dont il fit hommage au roi en

---

537 *Histoire Suger*, p. 105 : *cum castrum munitissimum quod dicitur Ivriacum, multo congressu expugnatum, incendio confagrarí effecisset.*

538 *Comptes Roi de Navarre*, p. 47, 421, 458 : en avril 1366, une aide de 30 francs était levée sur la terre d'Ivry ; puis, à la fin de décembre 1369, le trésorier du roi de Navarre, présent à Ivry, y expédiait une lettre. Enfin, en 1370, le roi fit lever un impôt indirect sur les vins et autres boissons.

539 *Secousse*, 1755, p. 376.

540 *Mauduit*, 1899, p. 152, n. 2.
décembre 1416. Il décédé en 1424 sans descendance ; sa succession revint en conséquence à une
cousine, Catherine de Marcilly, fille de Guillelmette d'Ivry541 et de Foulques de Marcilly-sur-Eure.

Ivry aux mains anglaises. Sièges et destructions

Cependant Ivry était tombé en mai 1418 aux mains de l’armée du duc de Gloucester ; la ville fut prise
d’assaut, et le château par composition, mais il n’y eut apparemment aucune scène de pillage ou de
destruction à cette occasion542. Deux ans plus tard, Arthur de Bretagne, comte de Richemont
(Richmond), fut investi du « comté » d’Ivry par le roi Henry V en récompense de sa soumission très
provisoire à la cause anglaise ; mais il est peu probable qu’il ait mis beaucoup de cœur à faire
défendre sa nouvelle possession, qui tomba par trahison vers août 1423 aux mains d’un capitaine
partisan français, Géraud de la Paillière543.

La garnison française tint le château et la ville durant une année, en en faisant une base d’opérations
contre les intérêts anglais ; mais un an plus tard, en 1424, elle se rendit à l’armée du duc de Bedford,
alors en route pour l’affrontement contre l’armée française connu sous le nom de bataille de Verneuil,
ou encore « Journée d’Ivry », qui se termina sur une débandade française sans gloire, laissant sur le
terrain le renfort écossais qui fut décimé par les Anglais. Selon le chancelier Cousinot, l’armée
anglaise mina les murailles du château, contraignant Géraud de la Paillière à négocier un traité avec
Bedford selon lequel, si aucun secours ne lui parvenait à une certaine date, il rendrait les clefs et
obtendrait un sauf-conduit ; en définitive, le renfort français alla rejoindre le gros de l’armée qui avait
pris Verneuil sans secourir Ivry, et Géraud rendit comme convenu la forteresse. Cousinot précise dans
la Geste des Nobles qu’elle fut abattue par les Anglais, mais il ne le confirme pas dans la Chronique
de la Pucelle544.

Il semble qu’Ivry soit demeuré ensuite sous domination anglaise ; cependant, dans les deux dernières
décennies de la guerre de Cent Ans, les garnisons françaises établies à Louviers et à Conches
rendirent la situation de la région assez instable. En 1437, les États de Normandie eurent à
rembourser les frais encourus par Talbot, maréchal de France, et par d’autres capitaines, pour
reprendre Ivry, ainsi que toute une série d’autres places en Normandie et dans le Vexin : Ivry était
donc encore en état de servir, malgré sa d

Très peu plus tard, en août 1429, de nombreuses aides furent votées par les États pour la destruction des forteresses
susceptibles d’être occupées par les Français546.

Ivry fut reprise définitivement entre juillet et août 1449. Sept ans plus tard, l’aveu rendu le 25 juin 1456
par le chevalier Pierre Petit, second époux de Catherine de Marcilly, mentionnait le château « qui par
occasion de la guerre a esté abatu et démoluy et mis à totale destruction. Ou quel chastel avoit donjon,
place estre abatit, tours, portes, fossez, closture de muraille pour le présent démolue et abatue », comme en témoignent les
aveux plus tardifs publiés par Mauduit.

La baronnie d’Ivry sans le château d’Ivry

541 La parenté exacte de Guillelmette d’Ivry avec Charles et Jean n’a pas été établie. Le prénom pourrait inciter à
penser qu’elle fut une sœur de Guillaume d’Ivry leur père.

542 Ibid., p. 179-180. Il faut préférer la date de mai 1418 donnée par le traité signé par Pierre d’Orgessin, capitaine
du « chastel et dungeon » d’Ivry, à celle de septembre donnée par la Chronique de Normandie (Rôles
Normands, n° 140).

543 Cousinot est plus précis que Monstrelet, cité par Mauduit, 1899, p. 194-195 (voir Chronique Monstrelet, t. IV,
cellui an conquist Yvry par aguet, que tenoit le conte de Richemont. Devant lequel misrent sièges

544 Sur les événements de 1423-1424, voir Lefevre-Pontalis, 1895, p. 436 et suiv.

545 Cousinot est plus précis que Monstrelet, cité par Mauduit, 1899, p. 194-195 (voir Chronique Monstrelet, t. IV,

546 Beaurepaire, 1858, p. 407. Mauduit, 1899, p. 199-200, pensait que cette prise concernait la ville d’Ivry, et non
le château.


548 Mauduit, 1899, p. 490.
La suite des tenants de la seigneurie a moins d’intérêt pour l’histoire de la fortification ; cependant, on en rappellera rapidement les jalons

Catherine de Marcilly, femme d’Ambroise de Loré, en eut une fille, nommée Ambroise ou Ambroisine, qui épousa Robert d’Estoutville, prévôt de Paris. En 1447, celui-ci fit hommage d’Ivry, de Saint-André et de Breuilpont au roi ; mais Catherine de Marcilly convola en secondes noces avec le chevalier Pierre Petit, prétendant conserver ses droits en usufruit. Robert, puis son fils Jacques, eurent également à batailler en justice contre les descendants de Jean d’Ivry ; ce n’est qu’en 1500 que la maison d’Estoutville fut reconnue dans l’ensemble des droits de l’ancienne famille d’Ivry.

Après la mort de Jacques d’Estoutville en 1510, ses deux filles Charlotte et Marie héritèrent de ses possessions : la première, qui reçut en partage Ivry et Breuilpont, épousa Charles de Luxembourg vers 1510, alors que la seconde se maria en 1513 avec Charles, baron d’Allègre, lui apportant la seigneurie de Saint-André. En 1547, la famille de Luxembourg, acculée par les dettes, dut accepter la saisie et la vente de la seigneurie d’Ivry, et le 2 janvier 1548, Diane de Poitiers, dame d’Anet et de Bréval, acheta pour 200 000 livres tournois la baronnie, avant de compléter ses domaines par Breuilpont et Villiers-en-Désœuvre.

Ivry et Bréval furent à nouveau séparés dans la succession de Diane en 1566 ; sa fille Louise de Brézé, épouse de Claude de Lorraine, duc d’Aumale, hérita d’Ivry et d’Anet. Leur succéda leur fils Charles de Lorraine ; il prit le parti de la Ligue contre Henri IV, et en 1597 fut condamné par contumace à être écartelé. Peu avant, le 11 mars 1590, s’était déroulée dans la plaine d’Ivry et la vallée de l’Eure la célèbre bataille d’où Ivry tire son surnom moderne, gagnée par Henri IV ; la ville d’Ivry, qui possédait encore une muraille, tenta de résister au roi, mais son armée s’en empara de force, et la ville fut pillée.

En 1609, la baronnie fut saisie par les créanciers de Charles de Lorraine, et adjudiquée en 1615 à Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur en même temps que celle d’Anet. La succession des seigneurs n’est plus désormais qu’un extrait de la Gotha de l’époque classique, qu’on peut suivre tels qu’ils furent, de la mort de Jacques d’Estouteville à la mort de Jacques d’Ivry, qui possédait encore une muraille, tenta de résister au roi, mais son armée s’en empara de force, et la ville fut pillée.

La renaissance du site de 1968 à 1982, et les fouilles récentes

En 1968, Robert Baudet fonda le club archeologique d’Ivry-la-Bataille dans le but de retrouver les vestiges de la forteresse, presque totalement enfouie – seuls quelques moignons émergeaient alors des énormes masses de remblais de destruction et d’apport (fig. 106). De 1968 à 1982, un dégagement systématique fut mené, conduisant à exhumer les ruines visibles aujourd’hui ; selon Dominique Pitte, le dégagement fut effectué en respectant scrupuleusement le substrat archéologique, encore en place. Bien que non accompagné d’un suivi archéologique professionnel, dont les infrastructures n’existent pas à l’époque, ce chantier a permis de révéler un site exceptionnel. Cependant, son importance au regard de l’architecture médiévale n’a été révélée que plus récemment

Enfin, en 2006 s’est ouverte une période de chantiers de fouille sous la direction de Dominique Pitte, ainsi que des travaux universitaires dont les résultats sont attendus.

Le site du château et de la ville

Le site d’Ivry est constitué par un long éperon d’axe nord-sud taillé dans le plateau de rive gauche de l’Eure par deux petits affluents qui convergent au sud de l’éperon (fig. 107, 109). Il est probable que

548 Sur toute cette partie, voir MAUDUIT, 1899, p. 216 et suiv.
549 Voir la carte parcellaire conservée aux Arch. dép. Eure-et-Loir, 1744, fournissant le détail des parcelles baillées à cens sur le plateau, comprenant l’emplacement de l’ancien château
ce site fut fortifié d’antiquité ; sans doute est-ce lui qui détermina le point de franchissement de l’Eure, plutôt que l’inverse, la trouée offerte par les deux petits affluents offrant une remontée facile sur le plateau. Le cheminement est-ouest dominant ici traversait la vallée marquée par de nombreux bras de l’Eure franchis par des ponts et une chaussée dont le village situé en rive droite a conservé le nom ; les bras situés à l’est étaient utilisés par des moulins, alors que le bras oriental servait à la navigation fluviale qui fonctionnait encore à la fin du XVIIIe siècle. Enfin, une petite dérivation, plus à l’est encore, irriguait les fossés de la ville, comme en témoigne encore le cadastre napoléonien.

La fortification de hauteur reposait sur deux éléments : l’élément principal était le castrum proprement dit, situé à l’extrémité de l’éperon, composé d’une cour haute (fig. 109, A) ou « donjon » dans les anciens aveux, et d’une vaste basse-cour (B) s’étageant en trois niveaux principaux (B1, B2, B3) au-dessus de la ville. Cet élément principal, précédé d’un fossé triple vers le plateau, était relié par une longue bande de terrain vierge de cultures à une motte (C), dite aujourd’hui « Butte Talbot » (fig. 107 108) ; le parcellaire de 1765 prouve que l’ensemble formait une unité territoriale unique, montrant que, sans doute dès le Moyen Âge, la motte était partie intégrante du système de défense. On ne s’attardera pas dans la présente notice sur cette motte, aujourd’hui parfaitement conservée même si ses fossés ont perdu beaucoup de leur hauteur ; il s’agit d’une plate-forme sub-circulaire tronconique d’une quarantaine de mètres à la base, dépouvrée de basse-cour, encore coente en partie d’un talus. Elle paraît n’avoir été qu’un poste fortifié avancé, vraisemblablement pour surveiller le cours inférieur de l’Eure et les coteaux septentrionaux, cachés des vues du château. On ne manquera pas de noter qu’elle fait face au site de Guainville, situé sur la rive droite de l’Eure, et l’on ne peut manquer de faire l’hypothèse qu’elle a été créée pour surveiller la fortification concurrente et ennemie, au temps des guerres entre Ascelin Goël et Guillaume de Breteuil. Son nom actuel est postérieur à la prise du château par Talbot en 1437 – peut-être fut-elle utilisée à l’occasion —, mais son existence est attestée bien auparavant, puisque elle est mentionnée dans le registre terrier de 1300.  

Il est assez probable que le castrum accueillit primitivement le château proprement dit, ainsi qu’un habitat subordonné formant aujourd’hui la grande basse-cour ; celle-ci conserve encore des ruines de bâtiments, dont un puits et un mur gouttereau à cheminée tardive. Il est probable que c’était dans cette basse-cour que se situait la chapelle castrale dédiée à saint Ursin, desservie par un moine de l’abbaye Notre-Dame d’Ivry. Une bourgade commerciale s’implanta certainement de longue date dans la vallée, au pied de l’éperon : dans les années 1080, un acte de Robert II d’Ivry fut passé dans l’abbaye d’Ivry, de fondation très récente, située in suburbio libreii castrii. Cette localisation semble suggérer l’existence d’un suburbium, qu’on traduirait aujourd’hui par le mot banlieue, en tant que zone agglomérée située à la périphérie du castrum, en somme la zone habité occupée dans la vallée. Dans la seconde quart du XIIe siècle, sous Guillaume Louvel, un acte est passé à Ivry, dans le « port » de Thibault Bellus Faber, attestant du fait que des installations existaient sur l’Eure — au demeurant, sous le même Guillaume Louvel est mentionnée la chaussée et ses moulins. La première mention de l’église paroissiale Saint-Martin ne remonte qu’à 1177, date à laquelle le roi Henri II confirma la donation des églises d’Ivry à l’abbaye par Galeran I d’Ivry ; cependant, cette date tardive ne porte pas signification en soi, car Henri II venait de prendre possession d’Ivry, et il ne faisait ici qu’assurer les moines de la validité de donations plus anciennes, sans pour autant qu’on puisse assurer que celle de Galeran I fut la première. Le patronage de saint Martin est, en général, considéré comme parmi les plus anciennement usités.


552 MAUDUIT, 1899, p. 496, avenu de la baronnie d’Ivry en 1456 : « et pour mes choses dessus dictes seront tenus yeux religieux [...] faire chanter messe chacun jour en la chapelle de saint Ursin du chastel d’Ivry, de laquelle chapelle ils doivent avoir les oblaciones, et jouxte icelle chapelle doivent avoir une habitacion de maison a eux appartenant, et je suis tenu à quérir et mettre emplace toutes choses qui faillent pour la reparation de la dicte chapelle et tous les despens des ouvriers, et le segretain de la dicte abbaye est tenu paier le salaire des ouvriers ». En 1260, l’archevêque de Rouen Eudes Rigaud mentionne ce service dû par un moine, qui allait seul dire la messe au château : voir Th. BONNIN, Regestrum visitationum archiepiscopi Rothomagensis, Rouen, 1852, p. 69-70.

553 Annexe 2, n° 2-15.3, p. XX.

554 Cartulaire Saint-Père, p. 601.

555 Actes Henri II, t. II, p. 139, n° DLIX.

Anet-Bréval-Ivry
Malheureusement, la disparition quasi totale des archives de l’abbaye, qui eussent sans doute renseigné sur la topographie urbaine aux époques les plus anciennes, et la lacune totale d’au­mônes faites sur des biens situés à Ivry au bénéfice d’abbayes, empêche toute vision sur la topographie et son développement dans les premiers siècles du second millénaire. Ce n’est donc que par le terrier de 1300 publié par Mauduit que l’on peut avoir la certitude que l’essentiel de l’agglomération se situait alors dans la vallée, et qu’elle était enclose556. Si la muraille en fut détruite pendant la guerre de Cent Ans, les murs furent apparemment relevés par la suite, puisqu’ils sont mentionnés à plusieurs reprises dans le compte de 1477-1478557 ; la clôture devait encore exister en 1590, puisqu’elle permet aux habitants d’Ivry de résister quelques heures à l’armée d’Henri IV, et que ceux-ci en remirent symboliquement les clefs au souverain558. Il est vraisemblable qu’elle fut détruite par la suite : on n’en voit plus aucune trace dans le plan de 1741, pas plus que dans le cadastre napoléonien.

Nous en avons restitué un contour possible en nous fondant sur les traces parcellaires fossiles ; cependant, cet exercice théorique atteint ses limites et mériterait d’être revu grâce à une lecture attentive des comptes de la baronnie à partir de 1477-1478.

Le château et son « donjon »

Dès 1991, j’avais souligné l’importance du site d’Ivry, et en particulier de sa tour maîtresse, au plan de la genèse des grandes tours-résidences anglo-normandes ; cette première analyse sommaire a été largement précisée depuis par une étude d’Edward Impey menée en 2002559. Depuis 2006, les fouilles menées sous la responsabilité de Dominique Pitte apportent des données fondamentales nouvelles, qui permettront de réévaluer l’histoire et l’évolution de ce monument majeur ; elles doivent s’étendre également dans la basse-cour, aujourd’hui terra incognita.

La notice qui suit ne peut évidemment exciper des résultats futurs ; on la considérera donc comme simple état intermédiaire d’une recherche en devenir, tenant compte des éléments les plus récents connus à ce jour, mais susceptible de remises en cause drastiques560. Elle porte exclusivement sur la terrasse haute du château, à l’exclusion de la basse-cour.

Cette terrasse haute, avec son enceinte et sa tour maîtresse, était appelée le donjon dans les textes anciens, par opposition à la basse-cour ; on retrouve ici l’acception médiévale courante du terme, désignant l’ensemble de bâtiments constituant la partie éminente du château – quand bien même il peut s’appliquer parfois de façon indistincte à l’ensemble ou à la partie constituant la tour maîtresse, surtout dans le cas où elle forme un ensemble monumental en soi.

Dans son état final, le complexe fortifié formait un trapèze irrégulier dont la partie méridionale a disparu de nos jours – sans doute demeure-t-elle dans le remblai. Cette enceinte est en grande partie occupée par une structure de tour maîtresse complexe, mais elle ne l’enveloppe pas totalement, puisqu’elle utilise à l’est la façade de la tour qui en était partie intégrante. Des flanquements irréguliers demeurent sur sa périphérie ; sur la face nord se trouvait la porterie détachée, flanquée par deux tours circulaires, alors que la face ouest était garnie d’une tour en fer à cheval, l’angle nord-est

556 MAUDUIT, 1899, p. 512-532. Sont mentionnées les portes de la Boucherie et Saint-Martin, cette dernière située sans aucun doute près de l’église paroissiale. La porte de la Boucherie se trouvait peut-être à l’est, devant les halles qui occupaient, comme à Saint-André, le milieu de la rue centrale formant place. Le compte mentionnait également d’une façon plus générale « Veez ci le travers et la coutume de la ville d’Ivry et dure l’asieute du travers du fress-fossé jusques au fiel de Garennes, les portes passées et le petit pont » (p. 528).

557 MAUDUIT, 1899, p. 534-538. On retrouve la porte de la Boucherie, la porte Saint-Martin « devant l’église » ; mention également des « arrière-fossés de la ville d’Ivry », entre le pont de la Boucherie et une place où était un moulin à tan ; de la « porte par laquelle on va à Garennes ».

558 Il est fait mention des murs de la ville dans le compte de 1523, dont quelques extraits sont donnés par MAUDUIT, 1899, p. 541-542. Il ne fait aucun doute qu’une lecture et un dépouillement détaillé des comptes de la baronnie conservés aux Archives nationales de France, Q1 194, apporteraient d’inappréciables renseignements sur la topographie tardive de la ville. En 1609, les comptes mentionnent : « auquel château il y avait donjon, basse-cour, tours, portes, fossés, clôture de grosses murailles […] ; comme il y a encore vestiges et apparence tant en la place dudit château que ës murailles et fossés de ladite ville en laquelle il y a bourg, bourgage et droit de bourgeoisie » (ibid., p. 283).

559 Voir note 547.

560 Je remercie Dominique Pitte pour les précieux renseignements qu’il a bien voulu me fournir sur les résultats acquis en avril 2010.

Anet-Bréval-Ivry
d’une tour circulaire. S’y ajoutait une seconde tour en fer à cheval collée à la façade primitive de la tour maîtresse ; un dernier flanquement est reconnaissable au sud-est, mais sa ruine presque totale empêche de le caractériser.

La topographie actuelle du site est extrêmement perturbée dans sa lecture par les dégagements effectués dans les années 1980, qui n’ont fait qu’accuser les changements de profils des escarpements environnant l’ancienne forteresse, déjà altérés par des siècles de dépôts de terres végétales, tant à l’est qu’à l’ouest. On peut considérer ainsi que l’ensemble de la terrasse jouxtant les murs orientaux est totalement artificiel, venant remplacer des escarpements sur la crête desquels étaient primitivement assis ces murs.

L’ensemble revêt un caractère d’une très grande irrégularité. Ceci vaut pour son plan d’ensemble : d’abord, les tours étant implantées sans logique apparente, l’angle nord-ouest de l’enceinte en était dépourvu ; mais ceci vaut aussi pour les types de maçonnerie, d’une extraordinaire variété tout au long des ouvrages, conférant aux ruines un aspect confus et peu lisible d’emblée, et traduisant des reprises extrêmement nombreuses au fil du temps.

On constate la présence de ces reprises, tant extérieurement qu’intérieurement, dans les maçonneries en élévation ; par ailleurs, il est arrivé fréquemment que des murs aient été repris à des époques différentes sur chacun de leurs parements : ce qui, en l’absence d’une connaissance interne de la maçonnerie, n’autorise que des chronologies relatives pour les surfaces des murs, et non pour le cœur de ces maçonneries qui n’est pas visible. Sous ces réserves, on propose ci-dessous le phasage suivant pour cet ensemble.561

**Les phases de création de la tour maîtresse**

On distingue, dans la tour maîtresse, plusieurs types de mise en œuvre de maçonneries (fig. 110 111) ; deux d’entre elles, les maçonneries 1 et 2, constituent l’essentiel de la construction la plus ancienne. La première, tout à fait caractéristique, consiste en un appareil en arêtes de poisson, majoritaire par rapport aux assises de moellons, parfois placées en réglage ; la seconde, moins évidente à caractériser par rapport à des maçonneries plus tardives, n’utilise les arêtes de poisson que de façon sporadique dans un appareil de moellons, réglé par des assises de pierre plates sans aucune régularité, ni horizontale ni verticale.

*Phase 1 : Maçonneries 1 (fig. 112-115)*

**La grande salle.** Dans la phase marquée par la maçonnerie 1 fut édifié un ensemble comprenant une grande salle rectangulaire T1 monumentale (21 m x 17 m) pourvue de larges contreforts sur sa face occidentale, appareillés en gros moellons équarris où s’intercalent des tuileaux de brique (fig. 112). Sont caractérisés par l’emploi de cette maçonnerie le mur nord ainsi que les quatre cinquièmes du mur ouest ; la partie nord du mur oriental est du même type, que l’on retrouve au sud de ce mur, l’intervalle étant occupé par une reprise de maçonnerie plus récente évoquée plus loin. Enfin, le mur sud et ses deux retours vers le nord sont d’une maçonnerie différente, et résultent d’une reconstruction postérieure, vraisemblablement en lieu et place de la clôture primitive.

La grande salle est aujourd’hui accessible de plain-pied au nord par une porte étroite (0,85 m) dont le couloir est dépourvu de tout dispositif maçonné propre à accueillir un vantail, ce qui laisse penser, d’une part que le couloir devait être fermé par un bâti de bois bien peu propice à résister à une tentative d’enfoncement, et d’autre part qu’il ne s’agissait pas ici d’une entrée principale. Au demeurant, l’ouverture est située sur le front d’attaque, ce qui paraît assez illogique, au point que l’on peut se demander si elle était en usage de façon permanente. Quoi qu’il en soit, la reconstruction de la face sud en maçonnerie 2, qu’on évoquera ci-dessous, empêche de connaître ce que furent primitivement les dispositions sur cette façade.

Cette grande salle était éclairée par des baies en forme de jours percées au fond d’embrasures voûtées en berceau semi-conique ; sur la partie sud du mur occidental, une niche n1 ouvrait peut-être sur une baie, mais ceci ne peut être assuré compte tenu de la reconstruction du mur de fond de la

---

561 Il est à remarquer que le phasage qui suit est, pour l’essentiel, conforme à celui qu’avait proposé Edward Impey dans son étude minutieuse (Impey, 2002). On discute ci-après le phasage proposé plus récemment par Dominique Pitte dans son analyse non moins minutieuse : Pitte, 2010.
n'existait à l'est (niche n2) ; elle est encore en place, malgré ses altérations aux phases 3 (fig. 113, 115). Une autre baie en forme de jour existait à l'est (niche n2) ; elle est encore en place, malgré ses altérations aux phases 3 (nouveau voûtement) et 6 (agrandissement de l'ouverture).

Phase 2 : Maçonneries 2 (fig. 116-119)

Dans une seconde phase, caractérisée par la maçonnerie 2, la totalité du front sud fut construite ou reconstruite, et, de façon cohérente, prolongée par un retour vers le nord-est venant se refermer sur l'annexe T3, déterminant une salle T2 ; il semble que, dès cette époque, cette salle T2 ait été recoupée par un cloisonnement isolant un petit espace rectangulaire à la fonction incertaine (fosse de latrines ?). L'ajout de cette partie à la construction plus ancienne ne se lit clairement qu'au raccord de la base du mur est de T2, qui vient se coller au mur sud de T3 (fig. 115) ; vers l'est, la différence de parement se lit également de part et d'autre du contrefort situé dans la tour D.

L'« en-terrassement » et les modifications du rez-de-chaussée. Dans le même temps, l'enceinte extérieure à contreforts, entièrement en maçonnerie de type 2, fut élevée autour de cet édifice (voir ci-après la section consacrée à l'enceinte), et l'on suréleva le niveau du sol entre les courtines et la tour sur les deux tiers de la hauteur du rez-de-chaussée, après avoir fermé les ouvertures de celui-ci par des bouchons de maçonnerie. De ce fait, l'accès nouveau fut ménagé au sud, au premier étage ; il est encore lisible au droit de la tourelle d'escalier ajoutée tardivement, mais toute trace de ses piédroits a disparu. La modification fut donc considérable, consistant en une sorte d'emmottement sans qu'il y ait ici à proprement parler de motte ; ce fut en tout cas un « en-terrassement », pour employer un néologisme mieux adapté.

562 On ne reviendra pas ici sur la démonstration relative à cette abside et à ses contreforts ; voir en particulier IMPÉY, 2002.
563 Le tracé donné dans les plans de IMPÉY, 2002 est donc inexact à ce niveau ; nous donnons le tracé conjectural actuellement envisageable en fig. 110, 111, 122.
Sans doute à la même époque, d’importants travaux de reprise du mur gouttereau oriental de la grande salle, faisant séparation entre cette dernière et les annexes orientales, furent nécessaires. La presque totalité de ce mur est fut alors reparentemée, sans que l’on puisse évaluer aujourd’hui jusqu’à quelle profondeur la reprise fut menée, puisque les parements originels de ce mur ont été à nouveau repris en phase 3 (fig. 117, 118).

La restructuration d’ensemble s’accompagna d’un remplacement total de la porte p2 reliant la grande salle et l’annexe T2 au rez-de-chaussée. Celle-ci fut rebâtie en pierres d’appareil sous un arc plein cintre, avec une largeur très importante de 2,20 m ; le couloir fut pourvu de retraits pour accueillir des vantaux s’ouvrant côté annexe T2, prouvant ainsi que cette annexe nouvelle avait désormais prééminence sur la grande salle. Il s’agissait donc à n’en pas douter d’un espace de plus haute valeur symbolique, pouvant s’isoler de la grande salle. En revanche, la porte p3, également modifiée par inclusion de piédroits et arc en maçonnerie d’appareil, n’était pas dotée de dispositifs de fermeture maçonnés.

Il semble que la salle T2 était, dans cette phase, ménagée sur un plancher, le vide n’ayant pas été comblé entre l’ancien et le nouveau mur oriental ; c’est en tout cas ce que suggèrent des trous de poutraison mis en évidence par la fouille sous le niveau du sol actuel.

Enfin, il semble que les murs intérieurs sud et est de la salle T3, ou au moins le mur sud, furent repris en maçonnerie de type 2 ; la grande niche n3 bouchée à la phase 3 semble avoir été refaite à cette époque, avec tout le parement adjacent.

L’élévation de la tour. C’est de cette phase que semblent dater les rares éléments encore identifiables d’élévation, si l’on excepte les maçonneries nord-est introduites en phase 3 (fig. 119) ; il ne reste de celle élévation que des moignons des murs nord et est à l’angle nord-est de la grande salle, et à l’est de la salle T3 du premier étage. Ces murs sont en maçonnerie de type 2 ; cependant, il semble qu’une sous-phase puisse être identifiée à ce niveau, le mur de séparation entre les chambres T3 et T4 étant clairement collé contre la maçonnerie du mur est de T1. Ce mur a dû être élargi par collage d’un nouveau parement au nord lors de la phase 3.

On doit donc admettre que les partitions visibles aujourd’hui au rez-de-chaussée servaient d’assises à celles existantes aux étages supérieurs. Une différence notable dans les relations entre les espaces existait néanmoins entre les deux niveaux. En effet, alors qu’au rez-de-chaussée la salle T4 (nef de la chapelle) n’était accessible que par l’espace T3 au travers du mur à arcades, au premier étage cette salle était connectée directement à la grande salle T1, et non plus à la chambre T3. En effet, on décèle au nord du mur est de la grande salle les traces d’une arche p4 ouverte pour donner accès à l’espace T4 depuis la salle (fig. 118, à gauche) ; les tableaux latéraux ont été repris dans la phase 3 pour retracer le passage, mais ne laissent aucun doute sur cette ouverture à l’époque primitive. Ainsi, alors qu’au niveau bas l’annexe orientale fonctionnait de façon indépendante de la grande salle, la seule connexion étant en p2, au contraire au premier étage la chapelle fonctionnait avec la grande salle, les chambres T2 et T3 formant un bloc résidentiel à part entière, vraisemblablement accessible par une porte située au sud du mur oriental de la grande salle.

Les contreforts en maçonnerie de type 5 ; le mur gouttereau nord de la chapelle T4 (fig. 120, 121) et la question d’un sous-phasage de la phase 1 (fig. 122)

On terminera l’évocation de ces deux premières phases en focalisant sur la question difficile des contreforts de la face nord, de l’angle nord-est de cette tour et du mur gouttereau de la chapelle. Cette face est rythmée par quatre contreforts ; le premier, à l’angle nord-ouest, est appareillé en gros blocs comme ceux de la face ouest, alors que les trois autres, beaucoup moins larges et de plan approximativement carré, sont construits dans une maçonnerie particulière (type 5), que nous appellerons ici « maçonnerie en plaquettes » où dominent des pierres plates régulièrement assisées. Le contrefort nord-est, le seul qui ait conservé une élévation au-dessus du rez-de-chaussée, se prolonge vers le haut par plusieurs assises de maçonnerie de pierres d’appareil régulièrement disposées. Cette maçonnerie de type 5 tranche nettement sur celle du mur, réalisée en type 1, et un examen attentif montre que les trois contreforts ont été ajoutés après-coup à ce mur.

Note 564 Notre analyse diffère ici de celle d’IMEPY, 2002, qui considérait l’élévation du premier étage comme appartenant à la phase 1, ce qui n’est pas le cas.
L’écroulement partiel récent d’une partie du talus de la courtine voisine à l’est, construite en phase 3, a mis au jour un retour de maçonnerie vers l’est cohérent avec le contrefort nord-est, tant dans sa partie d’appareil en plaquettes que dans la partie supérieure (fig. 120, 121) ; ce retour de maçonnerie laisse apparaître un angle, prouvant que cette dernière se retournait vers le sud.

Le relevé géométrique précis de la tour, effectué par nos soins de façon manuelle en 2009, permet de penser qu’il s’agit ici de l’angle nord-est entre les murs nord et est de la tour. En d’autres termes, le mur oriental de la grande salle primitive devait être totalement exempt de contreforts ; on peut y ajouter que, selon toute vraisemblance, la face nord en était également dépourvue originellement, si ce n’est à son angle nord-ouest. Ce n’est que dans une phase postérieure que les trois contreforts en plaquettes auraient été ajoutés, de façon cohérente à une réfection de l’angle nord-est. L’inclusion de tuileaux de brique dans les plaquettes montre que cet ajout et cette réfection furent réalisés à une haute époque, de peu antérieure ou contemporaine à celle de la phase 2.

Au-delà de ce constat se pose la question du mur gouttereau de la chapelle (T4), aujourd’hui totalement caché par le talus adventice de la phase 3. Dans son plan restitutif, Edward Impey plaçait le parement nord de ce mur au droit de celui du mur nord de la tour ; mais la restitution du plan de la chapelle, dont nous avons à nouveau relevé les éléments de façon précise en 2009, montre qu’une telle disposition aurait conduit de ce côté à un mur gouttereau bien plus épais que le mur gouttereau sud de la même chapelle – ce que supposait l’archéologue britannique. La révélation de l’angle nord-est semble montrer, au contraire, qu’il n’y avait pas continuité géométrique entre le parement nord de la tour et celui de la chapelle : celui-ci devait présenter un décrochement, ainsi que nous l’avons figuré dans les plans publiés ici.

La nouvelle hypothèse du sous-phases de la phase 1. Dominique Pitte a proposé récemment une hypothèse tout à fait nouvelle, qui mérite d’être examinée de façon très approfondie. Il restitue, au contraire de ce que nous écrivions ici, un double contrefort en équerre à l’angle nord-est de la salle ; s’appuyant sur cette restitution, il en déduit que la grande salle fonctionna dans un premier temps de façon autonome, sans l’annexe de la chapelle. Ainsi distingue-t-il, à l’intérieur de la phase 1, deux sous-phases ; dans la première aurait existé la grande salle, dans la seconde aurait été ajoutée l’annexe de la chapelle. L’auteur met en relation cet ajout de l’annexe de la chapelle avec la reprise du mur gouttereau oriental de la grande salle en maçonnerie 2, qui seraient intervenus simultanément (fig. 122).

Les indices militant en faveur de cette hypothèse sont, dans l’état actuel, assez ténus, mais on ne saurait en aucun cas les écarter. On a vu plus haut que le raccord entre chapelle et grande salle est aujourd’hui caché par le blocage de maçonnerie d’un glacis postérieur ; sauf à détruire volontairement celui-ci, seule la voie du relevé topographique de grande précision pourra permettre ici de trancher sur l’existence ou non d’un contrefort d’angle sur le mur gouttereau de la grande salle.

Par ailleurs, l’assimilation dans la même sous-phase de la reprise de maçonnerie du mur gouttereau, et de l’ajout de la maçonnerie de la chapelle, clairement de type 1, demeure assez conjecturale. Comme on l’a vu plus haut, malheureusement aucun des raccords intérieurs entre cette chapelle et la grande salle n’a subsisté dans son état d’origine, de telle sorte que la démonstration est ici assez difficile, sauf à s’appuyer sur des éléments conjecturaux.

**Synthèse des deux premières phases (fig. 116)**

Ainsi peut-on distinguer deux phases dans la genèse de l’édifice :

- la création d’une grande salle, dont on ignore l’élévation au-dessus du rez-de-chaussée, pourvue d’une annexe constituée par une chapelle flanquée d’une petite chambre résidentielle. L’accès majeur à cet ensemble n’existe plus, sans doute se situait-il au sud dans le mur pignon sud ;

---

565 Je remercie Dominique Pitte d’avoir bien voulu me signaler cette disposition lorsque nous avons visité le site ensemble en 2008.

566 Voir ci-après, p. 152.

567 Le premier relevé effectué en 1989 par nos soins n’était pas suffisamment précis, et nous avions proposé un diamètre plus important pour l’abside, ce qui résolvait géométriquement la difficulté...

568 Pitte, 2010.
la porte p1 devait n’être qu’un accès de service. La salle T2 n’existait pas dans cette phase, et il fallait sortir au-dessus des escarpements pour aller de la grande salle à la chapelle, peut-être par une coursière reliant les portes p2 et p3.

Si la nouvelle hypothèse proposée par Dominique Pitte s’avère, cette phase aurait pu être décomposée en deux sous-phases.

- la transformation de cet ensemble en une tour rectangulaire massée pourvue au moins de deux niveaux, par enterrément de la base, restructuration totale du front sud et ajout d’un complément sud-est pour former un grand rectangle unitaire, construction ou reconstruction des élévations, aménagement de la porte d’accès au premier étage en face sud, et reprises intérieures. L’édifice fut alors pourvu d’une enceinte à contreforts, non flanquée, sur laquelle on va revenir. Le plan type utilisé à chacun des niveaux voyait s’accroître notablement la composante privative, grâce à la création d’une « chambre » T2, peut-être pourvue d’une latrine, mais cette fonction résidentielle privative s’affirmait surtout à partir du premier étage.

Ce n’est vraisemblablement qu’à l’issue de cette seconde phase que l’édifice acquit son statut de turris famosa, pour reprendre les propres termes d’Orderic Vital ; le terme de turris suppose, en effet, l’existence d’un édifice massé et pourvu d’une élévation suffisante pour qu’il domine les édifices environnants. Il est probable qu’il possédait au moins un étage supplémentaire, peut-être même deux, faute de quoi il n’eût possédé guère de prééminence dès lors que sa base était enterrée.

Il faudra attendre la fin des programmes de fouilles entrepris à Ivry pour espérer préciser cette évolution, et éventuellement affiner sa chronologie. En effet, celle-ci repose exclusivement aujourd’hui sur le témoignage d’Orderic Vital, qui attribuait la totalité de l’ouvrage à Raoul d’Ivry et à son épouse, probablement avant 1010. Edward Impey considérait en 2002 que les deux phases étaient très rapprochées dans le temps, la phase 2 pouvant peut-être dater d’une refortification par l’évêque Hugues de Bayeux.

Les fouilles menées dans la zone située au sud, en particulier le long de la courtille sud construite en phase 2, ont montré clairement, d’après Dominique Pitte, un contexte du XIᵉ siècle pour la reconstruction de ce mur, et donc l’achèvement du programme de tour massée à chapelle. Il n’est nullement impossible que la transformation en édifice massé de tour à chapelle se soit, en définitive, intervenue seulement lorsque les ducs reprit possession du château.

**Les réaménagements de la tour maîtresse en phase 3**

> La reconstruction de l’angle nord-est de la tour (phase 3) et le voûtement de l’aile orientale (fig. 123 à 129)

Toute la partie orientale de l’édifice fit l’objet de modifications majeures lors d’une troisième phase d’aménagement. Au rez-de-chaussée devenu cave lors de la phase 2, les salles T2 et T3 furent couvertes de voûtes en berceau renforcées par des arcs doubleaux (fig. 129) : ces voûtes furent installées en décaissant les maçonnères des murs au-dessus de la naissance, et en insérant la nouvelle maçonnerie. Les premières assises en sont encore visibles sur le mur oriental de la salle T2 ; en T3, la voûte est entièrement conservée, mais les arcs doubleaux ont été arrachés pour en récupérer les pierres d’appareil (fig. 114).

Dans le même temps, l’angle nord-est fut entièrement restructuré (fig. 127) : l’abside de la chapelle fut rasée jusqu’en dessous du sol environnant la tour maîtresse, et au rez-de-chaussée sa nef fut en partie bouchée par un remplissage de maçonnerie, alors que le reste formant la petite salle carrée T4 était voûté d’une croisée d’ogives. Les parements de cette petite salle furent repris à l’occasion en les remplaçant par une maçonnerie caractéristique de la phase 3, formée de moellons équarris régulièrement disposés.

Cette reprise du rez-de-chaussée avait pour but d’implanter aux étages supérieurs une tour d’angle circulaire, construite à l’angle de deux nouvelles courtines talutées. Celles-ci furent projetées en avant de la porte p1.

---

de l’ancienne construction afin de disposer de la largeur nécessaire pour ménager deux galeries ou gaines voûtées défensives à archères.

Le peu de place disponible à l’est entre tour maîtresse et courtine a conduit les constructeurs à établir la courtine sur un talus sub-vertical ne débordant pas sur la tour, qui était à peine flanquante de ce côté. En revanche, côté nord, la place ne manquant pas, un talus moins pentu fut établi ; sa base débordait sur celle de la tour, verticale et animée par un chanfrein. Ce talus nord a été en grande partie arraché et récupéré, laissant à vif le remplissage de maçonnerie de la courtine nord (fig. 124).

La gaine voûtée pratiquée dans l’angle partait de la salle T3 du premier étage ; son tracé brisé suivait probablement celui de la courtine orientale, et de son retour sur les maçonneries originelles. Il était interrompu par un vantail dans son second segment, reconnaissable à son logement dans la paroi du couloir. Le segment suivant est pourvu d’une niche en berceau brisé, vraisemblablement située en face d’une archère, disposée pour faciliter les mouvements du tireur dans le couloir large de moins d’un mètre. On accédait ensuite dans la minuscule salle de la tour circulaire ; il demeurait en 1976 la base d’une fente d’archère dirigée vers le nord, placée immédiatement au-dessus du chanfrein de la tour (fig. 125).

Le segment nord de la gaine était interrompu par un vantail se fermant vers l’ouest, sécurisé par un boulin dont subsiste le logement dans le parement sud. Au-delà, on trouvait trois niches correspondant à des archères percées dans le mince parapet disparu ; il n’en demeure plus que deux et le départ de la troisième, cette dernière ayant été coupée en deux par le basculement de la muraille dans ce secteur. En, 1976, lors du dégagement, la partie basculée existait encore, soutenue par des étais, mais elle a été supprimée depuis ; des photographies en sont conservées au club archéologique 579.

Les précautions prises pour sécuriser la porte ne manquent pas de poser question ; en effet, elles tendraient à prouver que la gaine était accessible depuis l’extérieur, ce qui laisserait penser qu’il existait, au voisinage de son extrémité occidentale, une poterne ménagée dans la courtine nord, comme s’il avait existé à l’époque une passerelle conduisant de la tour maîtresse à l’enceinte extérieure.

**La reprise de la salle T4 au premier étage et le second étage (fig. 128)**

L’ancienne salle T4 du premier étage, qui en phase 2 était probablement constituée d’une nef et d’une abside, fut rescindée comme au niveau inférieur pour déterminer une petite salle carrée. Les deux tableaux de la porte p4 furent repris, le nouveau tableau nord résultant du collage d’un mur mince ; pour autant, la porte demeura apparente sans dispositif de fermetures, impliquant que la communication entre l’étage de la grande salle T1 et de la petite salle était libre. Vers l’est, la petite salle était délimitée par un mur situé au droit de celui du rez-de-chaussée ; elle semble avoir été totalement aveugle, à moins qu’il n’ait existé une ouverture vers la grande salle située assez en hauteur.

C’est en cet endroit que l’on identifie le seul reste de l’étage supérieur, à vrai dire très évanescents. Il s’agit d’un seuil de porte, des piédroits de cette dernière, et de deux marches d’escalier, situées à l’angle nord-est de la salle T4, se dirigeant vers l’est. Un trou de boulin, à côté du seuil, prouve que la salle T4 était couverte d’un plancher déterminant le deuxième étage. La porte et l’escalier devaient conduire probablement à une galerie équivalente à celle du premier étage.

**Synthèse de la phase 3 (fig. 129)**

Les aménagements de phase 3 modifièrent donc de façon radicale tout l’angle nord-est de la tour-maîtresse, avec un objectif défensif évident. La mise en œuvre architecturale des murs réalisés à l’époque – en particulier la tour, avec son chanfrein et ses talus, ainsi que sa fente d’archère – est absolument similaire à celle visible tant à Guainville qu’à Villiers-en-Désœuvre ; on peut, sans grande crainte d’erreur, en fixer la datation à l’extrême fin du XIIᵉ siècle, ou au tout début du XIIIᵉ siècle, soit que ces transformations aient été apportées par Philippe Auguste dès qu’il s’empara d’Ivry après 1194, soit qu’elles soient dues à Robert IV d’Ivry après sa mise en possession du château en 1200.

On pourrait également comparer la mise en œuvre des voûtements avec ceux visibles au petit château de Bézu-Saint-Éloi (Eure), qui en est exactement contemporain.

Le remplacement de l’ancienne chapelle par le nouvel aménagement défensif ne peut avoir eu d’autre origine que sa destruction partielle, peut-être lors d’un siège préalable à la prise d’Ivry dont l’histoire n’a pas conservé le souvenir : on imagine mal, en effet, une telle transformation ex nihilo, c’est-à-dire la destruction volontaire d’un bâtiment à vocation de chapelle pour le remplacer par un élément défensif. D’une certaine façon, la tour construite ici joue, à très petite échelle, un rôle équivalent à celui des tours maîtresses bâties par Philippe Auguste en doublon par rapport à d’anciennes tours ducales ; on songerait ainsi à la tour Talbot de Falaise, toutes proportions gardées.

Les modifications ultérieures de la tour maîtresse

La tour maîtresse vécut plus de deux siècles encore, et les modifications furent certainement importantes dans l’évolution de son utilisation. On se contentera ici de donner quelques points de repères architecturaux, qui restent cependant à dater précisément, en fonction des résultats des fouilles en cours et à venir.

La restructuration des accès (fig. 130)

À une époque inconnue, les accès furent repris de façon importante. Furent alors distinguées l’accès aux parties résidentielles, et celui de la cave (ancien rez-de-chaussée de la phase 1), traité de façon indépendante. Ce nouvel accès spacieux au niveau de stockage fut aménagé en reprenant le dernier segment méridional du mur ouest de la grande salle, reconstruit en amputant l’ancienne baie bouchée pendant la phase 2 ; une porte fut percée dans le mur de plain-pied avec l’extérieur, et un large escalier droit fut construit le long de cette face, porté par des arcs bandés entre des piles qui ont été exhumées lors des dégagements.

En revanche, l’accès aux étages résidentiels bénéficia d’un traitement très particulier. Une sorte de court trapézoïdale fut alors délimitée : il n’en reste plus que la base de la courtine occidentale construite en prolongement du contrefort sud-ouest de la tour. Cette courtine était percée d’une porte de 1,70 m de large qui donnait accès dans la petite cour, et vraisemblablement à un escalier menant à la porte originelle de la tour, située dans son mur sud au premier étage ; la facture de la porte, et des éléments architecturaux exhumés, semblent attester une datation tardive, à la fin du XIVᵉ siècle ou au début du XVᵉ siècle.

La construction de la grande vis (fig. 131)

Afin d’améliorer la desserte des niveaux hauts, une tourelle d’escalier en vis fut créée à l’angle sud-est de la grande salle, au droit de la porte primitive. Le cylindre de la vis débordait d’un quart de cercle sur le volume de la grande salle, reposant sur un socle plein sur toute la hauteur de la cave ; mais la présence du puits – découvert lors de la campagne de fouilles 2008, et sans doute l’existence d’un dispositif d’exhaure – obligea à ménager une réserve en arc de cercle à la base. Le plan circulaire était rattrapé plus haut par un double encorbellement réalisé grâce à des pierres profilées en quart de rond à listel.

La vis elle-même prenait naissance au niveau du premier étage, desservant la porte d’accès primitive percée dans le mur sud, aujourd’hui seulement décelable par son sol. Elle possédait des murs étonnamment épais (1,40 m). On voit encore les traces de l’emmarchement par les trous laissés après l’arrachement des marches.

La modification du secteur nord-est

Sans doute d’importantes modifications concernèrent également les étages résidentiels, totalement disparus ; l’aménagement de l’escalier en vis montre bien que ces étages étaient habités. On peut penser, en particulier, que l’angle nord-est bénéficia de nouvelles dispositions de confort, en particulier par la mise en relation probable avec la tourelle de latrines C, située sur l’enceinte orientale. On reviendra sur la description de détail de cette tourelle en évoquant les défenses externes ; notons ici qu’elle ne pouvait trouver sa justification que par rapport à la tour maîtresse, et l’on peut penser...
qu’elle lui était reliée par un passage ménagé au-dessus de l’ancien retour de la courine de l’enceinte.

L’ensemble de ces aménagements tardifs est difficilement datable avec précision, d’autant que rien n’indique qu’ils soient tous contemporains ; essentiellement à vocation résidentielle, ils paraissent pouvoir être situés à une époque où les standards de confort et de programmes de communication internes progressaient notablement, soit à partir du milieu du XIVᵉ siècle, et avant la destruction du site, intervenue entre 1424 et 1449.

**Les défenses extérieures**

*La construction originelle en phase 2 (fig. 133)*

L’enceinte extérieure – pour la partie étudiée ici – est composée de trois segments principaux disposés à angles aigus proches de l’orthogonale, allant du nord de la tour E au massif C. Les retours sur la tour maîtresse ne sont pas connus pour l’époque : au nord de la tour E, on note un coup de sabre très net dans la maçonnerie, semblant montrer qu’il exista un retour perpendiculaire, mais ceci est incertain. À l’est, la construction du massif de latrines C a oblitéré l’ancien raccord à la tour maîtresse, mais on peut supposer que celui-ci suivait le parement nord intérieur de ce massif, allant se raccorder au contrefort de la chapelle dont l’angle émerge de la maçonnerie.

Les courtines, renforcées par quatre contreforts massifs dont l’un est aujourd’hui englobé dans le châtelet d’entrée, sont pour l’essentiel bâties en maçonnerie de type 2, mélangeant des moellons régulièrement assisés et des rangées d’opus spicatum. Leurs bases sont pourvues d’un ressaut pour améliorer leur stabilité ; on note que dans les deux premiers segments situés à l’est de la tour A2 du châtelet, ces bases sont réalisées dans un appareil différent, de type 5 (appareil « en plaquettes »). Dans la mesure où il ne semble pas s’agir d’une reprise a posteriori, on a ici l’assurance que la maçonnerie de type 5 fut utilisée au début du chantier de la phase 2, ce qui permet également de dater les trois contreforts de la face nord de la tour maîtresse.

Cette enceinte fut mise en œuvre en même temps que l’entrée de la rez-de-chaussée de la tour maîtresse, conduisant à l’introduction d’une différence de niveau significative entre extérieur et intérieur de la place ; on peut néanmoins penser que, dans cette phase, le niveau extérieur était un peu plus élevé que le niveau actuel, la base à ressaut des courtines, aujourd’hui découverte, pouvant avoir constitué la fondation de celles-ci.

Il semble avoir existé deux accès, exclusivement piétonniers, à cette enceinte. Le premier, situé sur le front d’attaque à l’est du châtelet, demeure bien lisible, avec son bouchage partiel qui fut sans doute réalisé lors de la construction de la nouvelle porte. Par ailleurs il subsiste dans la courtine orientale une ouverture pratiquée au travers de celle-ci ; la ruine des parements extérieurs empêche de savoir si elle était dotée d’un dispositif de fermeture par un vantail, mais selon toute probabilité, il s’agissait d’une poterne d’accès.

*Le châtelet d’entrée A1-A2 (fig. 134)*

L’enceinte fut considérablement renforcée par la construction de plusieurs ouvrages de flanquement ; trois d’entre eux présentent le même parement en pierres relativement plates, non sans ressemblance avec l’appareil en plaquettes identifié plus haut, le collage du second au premier, au raccord nord du châtelet avec la courtine, ne laissant aucun doute sur la chronologie relative. On citera d’abord le châtelet d’entrée placé au nord-ouest, constitué de deux tours parfaitement circulaires projetées au-devant de l’enceinte primitive pour accueillir un pont-levis charretier à flèches ; les deux tours formaient flanquement pour un petit ouvrage rectangulaire collé à l’enceinte primitive, sorte de solution mixte entre l’entrée traditionnelle à deux tours et le boulevard détaché.

Le pont-levis communiquait avec un pont de bois franchissant le fossé, dont les palées étaient fondées sur des massifs de pierre. Comme on l’a vu, l’entrée piétonnière primitive fut alors bouchée ; elle était d’ailleurs masquée par la tour A2, et n’aurait pu servir.

---

571 Cet angle du contrefort de la chapelle, publié par IMPEY, 2002, p. 208, fig. 9, était totalement caché par la végétation lors de nos visites en 2009.
Les niveaux bas des tours, creux, étaient totalement aveugles (diamètre intérieur 2,60 m, épaisseur de mur 2 m), et il demeure trop peu de l’élévation du rez-de-chaussée pour juger des ouvertures qui auraient pu y exister. En revanche, on voit encore au premier étage le tableau gauche d’une embrasure couverte d’une voûte segmentaire extrêmement aplatie qui ne paraît pas antérieure au XVᵉ siècle. Vraisemblablement s’agissait-il d’une ouverture pour armes à feu, mais la fente n’est plus là pour donner une certitude.

La tour E

La tour E est assez déconcertante : bâtie avec un plan en U, elle possédait un diamètre intérieur de 5,20 m, mais une épaisseur de mur très réduite de 1,50 m seulement. Conservée seulement sur sa moitié nord, elle était fondée sur les escarpements très en-dessous du niveau de la cour ; ses superstructures ont disparu, et elle est totalement aveugle et vide de tout aménagement intérieur.

La tour D (fig. 135)

Une tour de même forme et de même diamètre, la tour D, fut collée au mur oriental de la tour maîtresse au sud du raccord de l’enceinte avec la chapelle. Contrairement à sa contemporaine, celle-ci était pourvue de murs épaiss (2,30 m). Elle n’en est pas moins déconcertante, puisque son niveau bas, qui n’avait aucune communication avec l’intérieur de la tour maîtresse, était pourvu d’un passage voûté en berceau surbaissé de près d’un mètre de largeur le faisant communiquer avec lextérieur, sans apparemment qu’aucun dispositif de fermeture n’ait été prévu. Le tableau oriental de ce passage a disparu, mais ses restes au sol semblent montrer qu’il ne convergeait pas avec son vis-à-vis, ce qui paraît exclure l’hypothèse d’une archère à ébrasement simple.

Il est possible, voire probable, que ce passage doive être mis en relation avec l’existence d’un mur dérasé placé au-devant de la cour et des contreforts sud-est, délimitant une sorte de couloir qui semble avoir servi de dépotoir, si l’on en juge par les objets retrouvés lors de son dégagement. S’agissait-il primitivement d’une sorte de fausse-braie ? Seul un dégagement des bases de la tour et du mur pourrait permettre une réponse.

Le massif à fosse rectangulaire C (fig. 136)

C’est également en reprise qu’a été ajouté entre cette tour et l’ancien angle sud-est de l’enceinte primitive, un massif rectangulaire C abritant en son sein une fosse rectangulaire – peut-être des latrines. De façon correspondante à cette reprise, le talus du mur nord-est de la tour maîtresse a été également repris.

Le raccord entre le massif C et la tour D s’effectue par un mur aux maçonneries totalement hétérogènes, incluant au raccord avec la tour D un fragment de courtine aux assises déversées vers le sud. Il semble s’agir ici d’une reconstruction hâtive d’un mur préexistant, voire peut-être de plusieurs reconstructions à des époques différentes.

La tour B, tour maîtresse de Charles d’Ivry ? (fig. 137, 138)

On conclura cette analyse de l’enceinte externe par la tour B, la plus importante – mais aussi la plus ruinée – de l’ensemble du site. Il s’agit d’une tour circulaire insérée à l’angle nord-est de l’enceinte ; elle déborde intérieurement sur cet angle par un arc de cercle où est placée la porte d’entrée, flanquée au sud d’une tourelle d’escalier en vis, l’ensemble ayant été restauré avec de nouvelles pierres dès avant 1976 lors du chantier de dégagement. Les piédroits des portes sont moulurés en quart de rond pourvus de congés biais à la base, semblant pointer vers une date de construction au plus tôt dans les dernières années du XIVᵉ siècle.

Lors du chantier de déblaiement, en 1974, une pierre sculptée aux armes de la famille d’Ivry (d’or à trois chevrons de gueules) a été mise au jour (une copie en a été insérée dans le parement restauré du glacis du châtelet). Si tant est que la pierre ait appartenu à la tour, ce que l’on peut penser, ceci permet d’exclure une date de construction postérieure à 1418 ; il est fortement probable dès lors que la tour puisse être attribuée à Charles d’Ivry, entre les années 1380 et son décès en 1415-16.
Il semble néanmoins que cette tour a fait l'objet de reprises très importantes avant la ruine définitive du château ; c'est au moins ce que suggèrent les restes de sa base, visibles aux angles ouest et sud-est, appareillés en silex avec harpages de pierres de taille calcaire. L'examen de la base de cette tour au sud-est semble montrer l'existence de la maçonnerie originelle, légèrement déversée, et une reprise en sous-œuvre externe. Cependant, le caractère extrêmement confus de la ruine dans son état actuel, et l'enfouissement partiel du talus de la courtine, ne permettent pas de juger de façon claire de la chronologie des maçonneries, ni de restituer de façon satisfaisante les divers moignons de murs ruinés émergeant ça et là.

**Synthèse de l'analyse de l'enceinte**

Il semble, en définitive, que l'enceinte primitive d'Ivry, bâtie au tout début du XIᵉ siècle, a vécu sans grandes modifications jusqu'à la fin du XIVᵉ siècle, mais en revanche qu'à partir de cette époque, elle a été considérablement renforcée. Si les chronologies sont difficiles, on peut néanmoins penser que la première modification importante fut la construction de la tour circulaire d'angle, nouvelle tour maîtresse édifiée par Charles d'Ivry à l'exemple de tant d'autres grands féodaux de la fin du XIVᵉ siècle qui remettaient le concept de tour maîtresse à l'honneur. Sans doute tout à la fois défensive et résidentielle, cette tour était pourvue d'un escalier en vis extérieur, suivant les nouveaux canons développés depuis Charles V et son château de Vincennes. Il est possible que la construction du massif C à fosse rectangulaire ait eu lieu également à cette époque, tant est évidente sa vocation résidentielle, alors que l'on réaménageait les parties hautes de la tour maîtresse.

L'ajout des autres tours, qu'il s'agisse du châtelet d'entrée ou des deux tours D et E, pourrait être plus tardif encore, et ne remonter qu'à l'époque de l'occupation anglaise, si l'on en juge par les rarissimes éléments datants que sont l'embrasure de la tour A1 et la voûte segmentaire de la tour D. Furent-elles construites entre la prise de 1418 et la destruction supposée de 1424 ? Furent-elles au contraire le résultat de travaux postérieurs à la reprise par les Anglais en 1424 ? Cette question est sans réponse ; en revanche, il paraît clair que certaines portions de courtines, telle que celle qui joint les tours C et D, furent des réparations hâtives postérieures à 1424 ; peut-être le réaménagement de la base de la tour B fut-il entrepris également à cette époque.

**Du palais du comte Raoul au château déchu des Estouteville**

Le site d'Ivry s'avère donc exceptionnel au regard de l'histoire régionale et locale. Si l'on peut aujourd'hui, avec beaucoup de prudence, fixer quelques étapes dans son évolution, depuis le palais – tour maîtresse construit par Raoul d'Ivry, jusqu'au château déchu et abandonné en 1449, l'essentiel du castrum demeure inconnu : à commencer par sa très grande basse-cour qui fut, à n'en pas douter, l'habitat originel des milites castri, au-dessus de l'agglomération commerçante qui se développait.

La destruction systématique qui affecta toutes les parties du monument ne put certainement pas intervenir juste après la prise de 1424 ; il est probable qu'elle fut une œuvre menée sur la durée avec des moyens importants. Mais, quoi qu'il en soit, elle n'a laissé subsister que peu de traces des interventions postérieures à Raoul d'Ivry, la disparition de toutes les superstructures donnant la primauté à la turris famosa citée par Orderic Vital. L'analyse du monument montre que celui-ci a été profondément modifié par la suite ; il est probable que les fouilles en cours révèleront bien des aspects méconnus, et permettront de corriger les analyses externes faites ci-dessus. On songera ainsi à la fouille récente du foyer situé au rez-de-chaussée de la grande salle, dans son angle nord-est ; si nous ne l'avons pas évoqué ici, il semble cependant attester d'un type d'occupation différent de la tour maîtresse, et qui demeure à publier.
Histoire du site

Saint-André-de-l’Eure porta au Moyen Âge le nom de Saint-André-en-la-Marche, du fait de son appartenance à la zone frontalière entre Normandie et France. La localité est mentionnée au début du dernier tiers du XIᵉ siècle ; elle était le chef-lieu d’une seigneurie appartenant à Richard fils Herluin, dépendant sans doute de l’« honneur » de Breteuil, aux mains de la puissante famille du même nom. Richard eut deux fils, Jourdain et Robert, et une fille Eustachie ; les trois décédèrent sans descendance, les deux premiers s’étant retirés à la fin de leur vie à l’abbaye de Coulombs, et la troisième comme moniale à l’abbaye Saint-Sauveur d’Évreux.

Il est probable qu’Ascelin Goël récupéra cette seigneurie en 1103 au plus tard, dans le règlement de la succession de Guillaume de Breteuil, mais on ne peut l’affirmer de façon certaine. Outre la donation de l’église paroissiale de Saint-André à Coulombs, consentie par ses prédécesseurs, Ascelin gratifia les moines de quatre charrues de terre situé(s) au-delà de la porte de l’oppidum ou castrum, afin qu’ils y construisent un hébergement ; on sait par la charte de 1141 mentionnée ci-dessous que les moines y implantèrent une église dédiée à sainte Marie-Madeleine. Il est probable qu’il s’agissait de la grande parcelle de terre d’un seul tenant située au sud du village, appelée « Saint-Georges », dans le cadastre de 1838, qui était longée au nord par la rue de la Madeleine.

Après la mort d’Ascelin Goël, la seigneurie de Saint-André, jointe à celle de Grossœuvre, fut attribuée à son fils Roger, dit le Bègue. En 1141, celui-ci accepta de réparer les torts qu’il commettait au détriment de l’abbaye de Coulombs en exerçant des exactions sur les hommes du village des Autieux ; il les exempta de toute coutume et justice, à l’exception des corvées et réquisitions pour la construction et réparation des fossés, des haies et des « palais » (palis) du château de Saint-André. Son fils Roger II hérita des deux seigneuries, et les tint jusqu’à 1204 au plus tard, date à laquelle elles furent confisquées par Philippe Auguste.

Peu après la conquête, Pierre Mauvoisin, fils de Raoul IV, dut être investi de la seigneurie de Saint-André ; en mai 1209, il confirma tous les dons faits à Coulombs par ses prédécesseurs. Cependant, la charte d’investiture fut signée par Philippe Auguste en 1213 seulement, stipulant que Pierre Mauvoisin devait tenir la seigneurie comme Roger de Saint-André l’avait tenue précédemment du
seigneur d’Ivry. Dans un acte non daté, Pierre Mauvoisin donna à un certain Guillaume Mancel, à la demande instante de Simon d’Iou, un droit sur les barrières (garolias) du château, probablement l’octroi levé aux portes du bourg.

À Pierre succéda son fils Raoul Mauvoisin, dont le premier acte connu remonte à 1228 : à cette date, il venait de remettre en culture les terres du parc de Saint-André, qui s’étendait jusqu’à l’actuelle commune de La Forêt-du-Parc, appelée au XIIe siècle Paintourville : les moines de Saint-Taurin, qui avaient reçu au XIe siècle les dîmes de l’église, revendiquèrent un droit sur ces cultures, et finalement Raoul dut céder. On conserve des actes de Raoul Mauvoisin pour 1238 et 1239 ; en septembre 1240, il transforma l’obligation de corvées et d’aide des habitants des Autieux pour la fortification de Saint-André en une rente de vingt-quatre livres annuelles. Ce dernier acte mentionne Adèle, l’épouse de Raoul, et son fils aîné Pierre. Une intéressante pièce relative aux droits de justice détenus par Raoul à Saint-André vers 1250 a été publiée ; par ailleurs, il fut apparemment lésé dans une affaire assez grave menée par Jean de Marcilly et Guillaume du Hallot pour le compte de Robin d’Ivry, pour que le roi bannisse les deux personnages pendant un an en les envoyant à Rome.

Pierre II Mauvoisin, seigneur de Saint-André, mourut avant 1269 ; il n’est pas sûr qu’il survécu à son père. En tout cas, on trouve en 1269 Guy Mauvoisin (distinct du Guy Mauvoisin, seigneur de Rosny, qui était de la branche principale des Mauvoisin) qui confirma les donations de ses prédécesseurs à Coulombs. On trouve un autre Guy Mauvoisin seigneur de Saint-André en 1318 ; en 1337 serait cité encore un autre Guy Mauvoisin, célibataire, peut-être identique au précédent. Enfin, un Jean de Mauvoisin, seigneur de Saint-André, aurait épousé au milieu du XIVe siècle une Alix d’Ivry.

On ignore la façon dont la seigneurie de Saint-André passa à la famille d’Ivry avant la fin du XIVe siècle, un mariage ou une succession étant parmi les hypothèses les plus vraisemblables. En décembre 1416, Jean d’Ivry, rendait hommage au roi pour les biens tenus après la mort de son frère Charles, sire d’Ivry et qui comprenaient la terre de Saint-André. En 1423, Ambroise de Loré, époux de Catherine de Marcilly héritière d’Ivry, était signalé comme seigneur de Saint-André, bien que cette seigneurie soit passée dans les mains anglaises peu après Azincourt. Leur fille, dénommée Ambroise comme son père, les apporta à Robert d’Estouteville, prévôt de Paris, son mari ; on passera sur l’épisode de son remariage qui fit de Pierre Petit, son second mari, temporairement seigneur d’Ivry et Saint-André, puisqu’ils revinrent à Jacques d’Estouteville, également prévôt de Paris, dans la dernière décennie du XVe siècle.

La seconde fille de Jacques, Marie d’Estouteville, reçut la seigneurie de Saint-André comme dot lorsqu’elle épousa, en 1512, Charles, baron d’Allègre, alors qu’Ivry demeurait à sa sœur aînée Charlotte, épouse de Charles de Luxembourg, comte de Brienne. Saint-André demeura par la suite jusqu’au XVIIIe siècle dans la famille d’Allègre.

La structure du site

La fortification de Saint-André a été implantée près de l’itinéraire est-ouest qui franchissait l’Eure à Ivry, certainement antique mais que rien ne permet de caractériser comme on le fait trop souvent de « voie romaine ». Cependant, la structure révélée par le cadastre napoléonien est clairement organisée autour d’un axe principal de direction nord-sud, parallèle à la voie romaine authentique Évreux-Dreux passant à Grossœuvre, ainsi qu’à son doublon passant par Les Autieux, un peu à

577 Cartulaire Conches, no 167.
581 Cartulaire normand, no 496, 1165.
584 LA CHESNAYE DU BOIS, t. IX, 1775, p. 661.
585 Voir note 590.
586 MAUDUIT, 1899, p. 172, n. 2.

Anet-Bréval-Ivry
l’ouest de l’agglomération de Saint-André. Cet axe principal a obligé l’itinéraire est-ouest, qui arrivait primitivement d’Ivry au nord de la ville, à faire une grande chicane avant de repartir vers l’ouest et Les Autieux au sud de celle-ci. Il est probable que la fortification de Saint-André a donc conduit à un remodelage des cheminements dès lors qu’elle fut créée et devint un pôle d’attraction pour la circulation médiévale.

Le plan par masses de cultures du début du XIXᵉ siècle montre clairement la structuration en trois zones distinctes : le château proprement dit et la basse-cour accueillant l’église paroissiale, tous deux entourés de fossés en eau ; et le bourg elliptique situé au nord.

Cette première vision s’affine avec le cadastre de 1838, bien plus précis (fig. 139), si l’on y ajoute la présence de la motte (A) qui n’y est pas figurée, mais apparaît dans le cadastre moderne, et dans la réalité puisqu’elle est en partie conservée. Ainsi se dessine un ensemble complexe, formé par la motte (A), la haute-cour (B), le bourg primitif (C) et un bourg sans doute plus récent (D).

La motte qui devait être tronconique, portait encore dans la première moitié du XIXᵉ siècle, si l’on en croit Le Prévost, les ruines d’une tour carrée ; il nous a été impossible de le vérifier588. Elle est aujourd’hui partiellement recoupée au sud ; au-dessus d’un mur de clôture moderne en béton de bien pauvre facture, on voit les traces d’un mur du XIXᵉ siècle pratiqué lorsqu’elle fut rescindée.

Les fossés qui entouraient la motte et sa haute-cour, autrefois en eau, sont encore visibles dans leur contour, quoique comblés et servant de simple écoulement pour les eaux usées des maisons d’habitation construites dans la haute-cour (fig. 4, 140).

Celle-ci était encore en partie vierge d’urbanisation au début du XIXᵉ siècle ; la porte devait en être située à l’ouest, comme aujourd’hui, bien que la rue rectiligne tracée au travers de la haute-cour puisse être considérée comme moderne, percée afin de permettre l’urbanisation du secteur.

Le bourg était situé à l’est, le long de la rue principale dans laquelle se trouvaient les halles. On y trouvait l’église paroissiale Saint-André à proximité de la porte du château. Très étroite au sud, cette enceinte s’élargissait au nord en enveloppant partiellement la haute-cour du château.

Enfin, il existait au nord un second bourg. Sa création est nécessairement postérieure à celle des autres éléments de la fortification, puisqu’il est centré autour du point de rencontre de trois des chemins venant converger à Saint-André : le chemin d’Ivry, vers l’est, le chemin de Pacy au nord, le chemin d’Évreux au nord-ouest. Ce bourg avait une forme elliptique entourée de fossés également en eau ; sa structure montre clairement la prédominance des itinéraires venant du nord.

Les mentions textuelles des XIIᵉ et XIIIᵉ siècles excluent l’existence d’ouvrages maçonnés pour la clôture de ces cours et basses-cours. On peut penser que Saint-André avait perdu toute importance stratégique dès la conquête de la Normandie ; il ne semble pas que la localité ait joué le moindre rôle durant les guerres postérieures.

---

588 LE PRÉVOST, 1864, t. III, p. 68.
La seigneurie de Villiers

Le village de Villiers-en-Désœuvre, Villiae in Dianae Silva, est certainement à l’origine un village d’essart gagné sur la forêt de Diane, comme en témoigne son nom. Il a fait partie dès l’origine des possessions des seigneurs de Bréval ; les renseignements historiques que l’on possède sur les hautes époques restent cependant presqu’inexistantes, l’église n’ayant jamais fait l’objet de donations à des institutions religieuses, et les aumônes en rentes ou droits divers semblant y avoir été des plus limitées. On citera néanmoins celle qui fut consentie au profit de l’abbaye d’Ivry par Guillaume I Louvel en 1142, d’une métairie avec cens et champart589.

Dans un rôle royal de 1248, après l’annexion de la châtellenie de Bréval par Philippe Auguste, Villiers et Bréval sont désignés comme formant une entité administrative (prévôté) commune590. Plus tard, en 1268, un certain Gauthier de Vernon vendait au roi quarante livres de revenu à Villiers-lez-Bréval (Villiers juxta Braenvallum) ; il n’est pas improbable qu’il se soit agi de droits forestiers, l’administration royale ayant constamment cherché à augmenter ses droits sur la forêt de Diane au XIIIe siècle591.

D’après le Pouillé du diocèse d’Évreux dressé vers 1370, le patron de l’église de Villiers était alors le seigneur de Garennes-sur-Eure ; le pouillé indique également que la cure de Garennes était du patronage du seigneur de Saint-André. Ceci pourrait laisser entendre que les seigneurs de Saint-André avaient des droits sur la seigneurie de Villiers592 ; mais à vrai dire, ces informations ne permettent pas de conclure définitivement sur l’origine de tels droits, d’autant qu’il est probable que les seigneurs de Saint-André ne faisaient qu’un avec ceux d’Ivry à la fin du XIVe siècle593. En revanche,

589 Arch. dép. Yvelines, E 2423 ; cette donation fut accompagnée de la donation d’une autre donation d’une métairie à Saint-Illiers-le-Bois.
590 RHF, XXI, p. 567 ; XXII, p. 570.
591 Cartulaire normand, n° 698, Layettes, t. IV, n° 4938.
593 Ni la succession précise des seigneurs de Saint-André, ni celle des seigneurs d’Ivry, ne sont bien connues pour le XIVe siècle. En 1423, les deux seigneuries appartenaient à Ambroise de Loré, époux de Catherine de Marcilly, elle-même fille de Guillemette d’Ivry, héritière de la famille d’Ivry, et de Foulques de Marcilly (Mauduit,
elles tendent à montrer que les seigneurs d'Ivry possédaient à cette époque Villiers, de même qu'ils possédaient la localité voisine de Breuilpont

En 1474-1475, un terrier de la seigneurie de Villiers fut dressé pour le compte de Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, qui la tenait du chef de sa femme Ambroise de Loré, héritière des possessions de la famille d'Ivry ; Robert décéda l'année suivante. La possession par les seigneurs d'Ivry est confirmée par A. Le Prévost, selon lequel Jacques d'Estouteville était en 1482 seigneur de Villiers ; Jacques était le fils de Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, et avait hérité de la baronnie d'Ivry du chef de sa mère. Une compilation des actes de la commanderie de Chanu, datant de 1659, en apporte une nouvelle preuve, puisqu'elle mentionne bien en 1485 Jacques d'Estouteville comme seigneur de Villiers, ainsi que du « fief Bataille » situé à Hécout. Les droits éminents de la seigneurie de Villiers demeuraient néanmoins aux seigneurs de Bréval ; en 1490, Louis de Brézé, alors seigneur de Bréval, créa d'ailleurs un office de sergent fieffé à Villiers, en sus de celui de Bréval, pour récompenser l'un de ses sujets.

Dès avant 1492, Jacques d'Estouteville se sépara de la seigneurie de Villiers et du fief Bataille, les vendant au chevalier Nicolas Viole, conseiller du roi, correcteur à la Chambre des Comptes, mentionné encore en 1510 ; Jean Viole, fils de ce dernier, en hérita, et vendit à son tour l'ensemble à un certain Jean du Val en 1553. Pour solder son passif, sa succession dut être en partie vendue à Diane de Poitiers, veuve de Louis de Brézé, dame d'Anet et de Bréval ; Jeanne du Val, fille de Thomas et épouse de Louis de Courceulles, vendit le reste à la même Diane de Poitiers en 1585. Villiers revint ainsi de façon pleine et entière aux seigneurs de Bréval jusqu'à la Révolution.

Les mentions du château

Le terrier de Villiers-en-Désœuvres de 1474-1475, dont on n'a plus qu'une analyse sommaire, mentionnait au titre des recettes 12 sols pour la « fanturne des taillis en dedans des fossés et du château ». Mais c'est au détour d'un contentieux relatif à l'aveu rendu par Nicolas Viole, intervenu le 12 juin 1510, qu'est mentionné pour la première fois de façon détaillée le château de Villiers : le procureur de Louis de Brézé contestait une partie des droits énoncés par Viole dans son aveu. Le bailli rendit un arbitrage maintenant le chevalier Viole en possession du château, basse-cour, fossés...
et arrière-fossés, ainsi que, semble-t-il, de certains des droits de haut-justiciers qui y étaient afférents ; en revanche, il le débouta de ses prétentions sur des droits de prélever du bois de chauffage et de construction dans la forêt au bénéfice du même château. Par ailleurs, il ne trancha pas concernant le droit de patronage à la cure de Villiers, ainsi qu'à la chapelle Saint-Étienne de l'église, revendiqué tant par le seigneur de Bréval que par celui de Villiers son vassal.

L'aveu ne donne malheureusement aucune indication sur l'état du château à la date de 1510. Quelle qu'il ait été à l'époque, il est probable que la réintégration de Villiers dans le domaine direct des seigneurs de Bréval ne favorisa pas son entretien : en 1629, le procureur des seigneurs de Bréval passa un bail de location de la moitié du fossé du « vieux château » au chapelan de la chapelle de Bonne-Nouvelle située en forêt de Bréval602. Une autre pièce datant de 1774 relative à un échange de terrains concernait l'ancienne plate-forme castrale dominée par la tour au sud ; cette pièce mentionne les « très larges fossés en forme de retranchement » ainsi que la tour en ruine603. De façon assez curieuse, le sieur Guesdon, agent général du prince de Tingry, alors seigneur de Bréval, attribuait à la fin du XIIIe siècle la ruine et l'abandon du château, sans que l'on sache bien sur quoi il s'appuyait pour l'affirmer, sinon peut-être la tradition locale.

Les restes de fortifications

Le village de Villiers s'étend le long de l'ancien chemin de direction nord-ouest/sud-est conduisant de Breuilpont sur l'Eure, à Gilles, Le Mesnil-Simon, Tilly ; parallèle à l'itinéraire ancien de même direction qui passait par Saint-Illiers-la-Ville, Cravent et Villegats, il s'agissait d'un cheminement secondaire, mais important pour la seigneurie de Bréval, puisqu'il aboutissait à l'un des franchissements de l'Eure.

Il n'est pas impossible que ce chemin, profondément coudé aujourd'hui, ait remplacé un tracé plus direct au travers de la forêt de Diane, menant vers Neauphlette, ancien centre de l'alleu du même nom ; il aurait pu être détourné lors de la construction de la fortification.

Les deux pôles anciens furent l'église et le château, distants d'un peu plus de 200 m (fig. 141). On décèle un tracé fossile assez lâche entourant l'agglomération entre les deux pôles, qui suggère l'existence d'une grande enceinte fossoyée ; cependant, il convient de rester prudent sur cette constatation, qui n'est pas attestée par les rares documents existants.

Le château est aujourd'hui totalement enclavé dans des propriétés privées qui ont aliéné les anciens fossés, et la probable basse-cour située au nord-ouest (fig. 142). Le cadastre napoléonien figure une limite parcellaire qui rappelle sans doute la contrescarpe du fossé entre cour et basse-cour ; par ailleurs, des traces de fossés sont encore visibles, tout particulièrement au nord-est, dans les jardins des propriétés modernes.

602 Arch. dép. Yvelines, E 2428 (17 janvier 1629) : Bail au chapelan de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle de « la moitié du fossé du viel château dudit Villiers » tout le long et autant que contient la masure dudit sieur Blondel, à commencer de la grande rue tendant dudit Villiers à la forêt de Bréval ».

603 Arch. dép. Yvelines, E 2428 (6 février 1774) : « C'est à savoir que moi, agent susdit et soussigné, pour et au nom de mondit seigneur, ay donné, cédé et abandonné ausdits Barbier et à sa femme, pour être possédé dès aujourd'hui en toute propriété, à titre d'échange, un terrain en friche et masure d'ancienne fortification en forme d'avancée du vieux château dudit Villiers, lequel est resté en non valleur et inculte depuis que cette forteresse a été détruite vers la fin du treizième siècle jusqu'à présent, contenant cinquante sept perches et demie suivant la mesure qui en vient d'être fait en la présence desdits Barbier et à sa femme, ainsi qu'ils le reconnaissent, assis audit lieu de Villiers devant la tour actuellement en décadence dudit vieux château, et sur lequel il y a seulement plusieurs jeunes arbres fruitiers plantés depuis peu de temps ; borné d'un est et d'un bout par d'anciens et très larges fossés en forme de retranchement, d'autre costé par le grand chemin qui va dudit Villiers à Gilles, et d'autre bout une vuide de neuf pieds de large que lesdits Barbier et à sa femme s'obligent, par le présent, ainsi qu'ils le reconnaissent et s'y soumettent, de laisser libre entre le susdit terrein à eux cédé et la banque sur laquelle est assise la susdite tour, pour que l'on puisse aller et venir dans les fossés qui entourent leur susdit terrein, ainsi que dans ceux qui entourent par derrière ladite tour et son esplanade ; comme aussi de laisser une pareille vuide pour aller et venir au dedans de ladite esplanade, et en outre sous les conditions expresses et de rigueur auxquelles lesdits Barbier et à sa femme s'obligent expressément et solidaires, de ne pouvoir jamais par eux mesme ny leurs successeurs quelconques à la propriété dudit terrain, faire bâtit, construire aucune espèce de bâtiment sur ledit terrain ».

Anet-Bréval-Ivry
À l’extrémité orientale, une plate-forme ovoïdale de 71 m de grand axe et environ 50 m de petit axe forme l’ancienne cour haute de la fortification ; il ne semble pas qu’il demeure d’éléments maçonnés d’une enceinte autour de cette cour surélevée par rapport au terrain naturel de deux à trois mètres. Le seul vestige en élévation est une tour circulaire partiellement ruinée, dont le cylindre a aujourd’hui pour soubassement un massif de maçonnerie brute relativement informe. Il est probable que ce massif était autrefois inséré dans un remblai dont demeurent quelques mouvements de terre formant une motte non disjointe de l’enceinte.

La tour est un cylindre d’un diamètre extérieur de 9,50 m environ, bâti en moellons assisés, animé de deux retraites successives chanfreinées marquant ses niveaux (fig. 143). Une restauration importante a eu lieu au XIXe siècle, en 1840 d’après la tradition ; elle a consisté à reconstruire une section circulaire du mur de la tour à l’ouest pour y pratiquer un escalier et deux portes en plein cintre, une à chaque niveau couvert de la tour. Cette reprise est nettement identifiable dans les maçonneries, en particulier du fait que les deux assises chanfreinées des retraits de maçonnerie n’y ont pas été restituées.

L’édifice comporte trois niveaux, dont deux sont voûtés en coupole (la coupole du premier niveau a été entamée par l’escalier du XIXe siècle ; chacun d’eux était pourvu d’archères établies en décalage de niveau à niveau afin de ne pas superposer les zones d’affaissement des murs. La base des fentes d’archère est calée sur les assises en pierre de taille des retraits de maçonnerie ; au deuxième niveau, elles entaillaient légèrement les pierres de l’assise chanfreinée. Intérieurement, elles étaient pourvues d’embrasements simples couverts de voûtes en berceau se terminant dans la partie la plus étroite par des dalles horizontales ; elles possédaient un appui et une plongée.

Une tour de la fin du XIIe siècle bâtie sur un site plus ancien ?

Les caractéristiques architecturales de la tour de Villiers sont extrêmement proches de celles de la fortification de Guainville : même type d’appareil, même système de retraits de maçonnerie en glacis, même type d’archères, tant au niveau de leurs ébrasements qu’à celui de la relation entre fentes et assises des retraites, même type de voûtement intérieur. La datation peut en être fixée aux années 1190-1200, et on peut sans doute attribuer la construction de la tour à la maîtrise d’ouvrage du roi Philippe Auguste.

Pour autant, la structure du site semble plus ancienne, et on peut rester perplexe sur l’hypothèse d’une création a nihilo d’une fortification à Villiers par le roi de France après 1192. Nous proposerons d’y voir l’œuvre d’Ascelin Goël, après qu’il a été exclu d’Ivry durant les années 1090 ; l’aménagement du site aurait pu avoir lieu par la suite, alors qu’il confortait son pouvoir sur ses châtellenies de Bréval et d’Anet.

---

BIBLIOGRAPHIE :

SOURCES PUBLIEES :

Actes ducs de Normandie

Actes Henri Ier
Frédéric SOEHNIE, Catalogue des actes de Henri Ier, roi de France (1031-1060), Paris, 1907.

Actes Henri II

Actes Louis VI

Actes Philippe Ier
Maurice PROU, Recueil des actes de Philippe Ier, roi de France (1059-1108), Paris, 1908

Actes Philippe Auguste

Actes Philippe Auguste-Delisle
Léopold DELISLE, Catalogue des actes de Philippe Auguste, Paris, 1856.

Calendar Documents France
John-Horace ROUND, Calendar of Documents Preserved in France, Londres, 1899.

Cartulaire Beaumont-le-Roger

Cartulaire Conches

Cartulaire Épernon-Maintenon
Auguste MOUTIE, Adophe DE DION, Cartulaires de Saint-Thomas d’Épernon et de Notre-Dame de Maintenon, Rambouillet, 1876 (Mémoires et Documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, t. 4, 1877-1878.

Cartulaire Fontenay-le-Marmion
GUSTAVE SAIGE, Cartulaire de la seigneurie de Fontenay-le-Marmion, Monaco, 1895.

Cartulaire Grand-Beaulieu
René MERLET, Cartulaire de la Léproserie du Grand-Beaulieu, Chartres, 1909 (Collection de cartulaires chartreins, t. II).

Cartulaire Josaphat
Abbé Charles METAIS, Cartulaire de Notre-Dame de Josaphat, Chartres, 2 vol., 1911-1912 t. I,

Cartulaire Louviers
Théodore BONIN, Cartulaire de Louviers, t. I, Louviers, 1870.

Cartulaire Marmoutier-Perche
Abbé BARRET, Cartulaire de Marmoutier pour le Perche, Mortagne, 1894 (Documents sur la Province du Perche, 3e série, n° 2).

Cartulaire Nogent-le-Rotrou

Cartulaire N.-D. Chartres
Eugène DE LEPINOIS, Lucien MERLET, Cartulaire de Notre-Dame de Chartres, Chartres, 1865.

Cartulaire N.-D. de la Roche
Auguste MOUTIE, Cartulaire de l’abbaye Notre-Dame de la Roche, Paris, 1862.

Cartulaire N.-D. de la Trappe
Cartulaire de l’abbaye Notre-Dame de la Trappe, Alençon, 1889.

Cartulaire normand
Léopold DELISLE, « Cartulaire normand, » M.S.A.N., t. XVI, 2e série, vol. 6, 1852.
Cartulaire Préaux
Dominique ROUET, Le cartulaire de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Préaux (1034-1227), Paris, 2005.

Cartulaire Saint-Jean-en-Vallée
René MERLET, Cartulaire de Saint-Jean-en-Vallée, Chartres, 1908 (Collection de cartulaires chartrains, t. 1).

Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise
Joseph DEPON, Cartulaire de l'abbaye Saint-Martin-de-Pontoise, Pontoise, 1893-1909.

Cartulaire Saint-Père
Benjamin GUERARD, Cartulaire de l'abbaye Saint-Père de Chartres, Paris, 1840.

Cartulaire Tiron
Lucien MERLET, Cartulaire de l'abbaye Saint-Trinité de Tiron, Chartres, 2 vol., 1883-1884.

Cartulaire Vaux-de-Cernay

Charters Abbecourt
Joseph DEPON, Abbecourt en Pinserais, Recueil de chartes et documents, Pontoise, 1913.

Charters Cluny

Charters Grandchamp

Charters Jumièges

Charters Saint-Germain

Charters Saint-Magloire

Charters Saint-Martin-des-Champs

Chronique du Bec
Abbé POREE, Chronique du Bec et Chronique de François Carré, Rouen, 1883.

Chronique Monstrelet
Louis DOUET d'ARCO, La Chronique d'Enguerran de Monstrelet, Paris, 1857-1862, 6 vol.

Chronique Mont-Saint-Michel

Comptes Roi de Navarre

Documents normands

Gesta Normannorum Ducum

Geste des Nobles

Hemingi Chartularium
Histoire Benoît de Peterborough

Histoire Guillaume de Jumièges

Histoire Guillaume le Maréchal

Histoire Orderic Vital
Auguste Le Prevost, Orderici Vitalis Historiae ecclesiasticae, Paris, 1838.

Histoire Robert de Torigni

Histoire Roger de Howden
William Stubbs, Chronica Magistri Rogeri de Hovedene, Londres, 4 vol., 1868-1871.

Histoire Suger
Albert Lecoy de la Marche, Œuvres complètes de Suger, Paris, 1867.

Histoires Philippe-Auguste
Henri-François Delaborde, Œuvres de Rigord et Guillaume le Breton, Paris, 2 vol., 1882-1885.

Jugements Échiquier
Léopold Delisle, Recueil de jugements de l'Échiquier de Normandie (1207-1270), Paris, 1864.

Layettes

Magni Rotuli Scaccarii

Th. Stapleton, Magni Rotuli Scaccarii Normanniae sub regibus Angliae, Londres, 1840.

Mandements Charles V
Léopold Delisle, Mandements et actes divers de Charles V (1364-1380), Paris, 1874.

Olim

Polyptyque 1

Polyptyque 2

Polyptyque 3

Pouilliés Rouen
Auguste Longnon, Pouilliés de la Province de Rouen, Paris, 1903.

Regesta Regum-Davis

Registres Philippe Auguste

Rôles normands

Roll of the Pipe 1194
Doris Stanton, The Great Roll of the Pipe For the Sixth Year of The Reign of King Richard The First. Michaelmas 1194 (Pipe Roll 40), Londres, 1928.

Rotuli Ricardi Gravesend

OUVRAGES ET ARTICLES :

ANGER, 1907

ASHBEE, 2008

AUCHER, 2004

Baldwin, 1991

Barz, 2002

Bates-Gazeau, 1990

BAUDOT, 1983

BAUDRY, 2001

BAUDRY-LANGEUN, 2006

BAUDUIN, 1995

BAUDUIN, 2006

Beaurepaire, 1858

Beranger, 1905

Bizeau, 1977

Blary, 1994

Blary, 2003

Blosseville, 1877
Marquis de Blosseville, Dictionnaire topographique du département de l'Eure, Paris, 1877.

De Bouard, 1974

Bouvriss, 1985

Callebaud, 1991

Carte archéologique de la Gaule 28

Charpillon-Caresme
M. Charpillon, abbé Caresme, Dictionnaire historique de toutes les communes de l'Eure, Évreux, 1868-79.

Chateilain, 1881

Chateilain, 1983

Chateilain, 1991

Chedeville, 1973

Civel, 2006
Nicolas Civel, La fleur de France. Les seigneurs d'île-de-France au XIIe siècle, Tournai, 2006.

Cocheris, 1853

Complete Peerage

Corvisier, 2004

Corvisier 2006

Coutil, 1895-1925

Delorme, 1561
Philibert de l'Orme, Nouvelles inventions pour bien bastir et à petits frais, Paris, 1561.

Delorme, 1567

Anet-Bréval-Ivry  Page 167
DEPAIN, 1909

DEVAX, 1885-1886

DE DION, 1870-a

DE DION, 1870-b

DE DION, 1893

DIXON, 2008

DOMESDAY 1

DOMESDAY 2

DOR, 1891

DOUET D’ARCO, 1849
Louis DOUET D’ARCO, « Procès criminel intenté à Jacques de Brézé, grand sénéchal de Normandie, au sujet du meurtre de sa femme » (1467-1486), Bibliothèque de l’École des Chartes, 1849, t. 10, p. 211-239.

DOUET D’ARCO, 1855

DU BOUCHET, 1681
Jean DU BOUCHET, Généalogique de la maison royale de Courtenay, Paris, 1681.

DU CHESNE 1631
André DU CHESNE, Histoire généalogique de la maison royale de Dreux, Paris, 1631.

DURAND, 1901

EARLY, 2002

ÉPAUD, 2007
Frédéric ÉPAUD, De la charpente romane à la charpente gothique, Caen, 2007.

ERLANDE-BRANDENBURG, 1980

ERLANDE-BRANDENBURG, 1983
Fortifications Plantagenêt
Les fortifications dans les domaines Plantagenêt. XIIe-XIVe siècles, Poitiers, Centre d’Études supérieures de civilisation médiévale, 2000 (Actes du Colloque international tenu à Poitiers du 11 au 13 novembre 1994).

FOSSIER, 1959

FRANÇOIS, 1974

FRET, 1840
Louis-Joseph FRET. Antiquités et chroniques percheronnes, Mortagne, 1840 (vol. 3).

GALLEY 1997

GAUTHIEZ 1999

GAZEAU 2007

GIULATO, 2008

GRAVE, 1906

GUERARD, 1832
Benjamin GUERARD. Essai sur les divisions territoriales de la Gaule depuis l’âge romaine jusqu’à la fin de la dynastie carolingienne, Paris, 1832.

GUERARD, 1855
Anthoine GUIOMAR, Études sur les divisions territoriales de la Gaule depuis l’âge romaine jusqu’à la fin de la dynastie carolingienne, Paris, 1855.

GUERY, 1899

GUERY, 1917

GUILMOTO, 1889
Gustave GUILMOTO, Étude des droits de navigation de la Seine de Paris à la Roche-Guyon, Paris, 1889.

GUYOTJANNIN, 1887

HERME-RENAULT 1981

HIPPEAU, 1855
Célestin HIPPEAU, L’abbaye Saint-Étienne de Caen, 1066-1790, Caen, 1855 (M.S.A.N., t. XXI).

HOUTH, 1881

HUNGER, 1916

IMPEY-LORANS, 1998

IMPEY, 2002
IMPEY, 2008

IZARN-BONNIN, 1863

JUSSÉLIN, 1954
Maurice JUSSÉLIN, « L'église d'Anet au XVIIe siècle », ibid., p. 131-146.

KEATS-ROMAN, 1996

KENNET, 1818

LABORIER, 2008

LANGLOIS, 1888

DE LA ROQUE, 1662
Gilles-André de LA ROQUE, Histoire généalogique de la maison d'Harcourt, Paris, 4 vol., 1662.

LAUPERIERE, 1899

LEBEURIER, 1851

LEBEURIER, 1859

LEBEURIER, 1862

LEFEVRE, 1851

LEFEVRE, 1859
Edouard LÉFEVRE, Documents historiques sur le comté et la ville de Dreux, Chartres, 1859

LEFEVRE, 1862
Edouard LÉFEVRE, Recherches historiques sur la principauté d'Anet, Chartres, 1862.

LEFEVRE, 1867
Edouard Lefèvre, Documents historiques et statistiques sur les communes du canton d'Auneau, Chartres, 1867.

LEFEVRE, 1872

LEFEVRE, 1876

LEFEVRE-PONTALIS, 1893-1936

Anet-Bréval-Ivry  Page 170
Lemarignier, 1945

Lemarignier, 1965

Lemoine-Descourteix, 2003

Lemoine-Descourtieux, 2004

Lemoine-Descourtieux, 2005

Lemoine-Descourtieux, 2006-1

Lemoine-Descourtieux, 2006-2

Lepla 2006

Le Prevost, 1839

Le Prevost, 1864

Lot-Fawtier, 1932

Louise, 1990

Maquet, 1880

Marquis, 1907

Marshall, 2002

Mauduit, 1899

Merlet, 1855

Merlet, 1860

MERLET, 1861
Lucien MERLET, Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir, Chartres, 1861.

Merlet, 1864
Lucien MERLET, Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Coulombs, Chartres, 1864.

MERLE, 1865

MERLET, 1876

MERLET-CLERVAL, 1893

MERLET, 1897

MESQUI-TOUSSAINT 1990

MESQUI, 1991-1993

MESQUI, 1997

MESQUI, 1998

MESQUI, 1998

DE MEULEMEESTER, 1994

MOREAU, 1902
L. MOREAU, Broué, Chartres, 1902 (Archives du diocèse de Chartres, publiées par Charles Métais)

MORRIS, 1983

MOTTE-COLAS, 1957

MOUTIE, 1873-1876
Auguste MOUTIE, Chevreuse. Recherches historiques, archéologiques et généalogiques, Chevreuse, 2 vol., 1874-1876 (Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, t. 2, 1873-1874 ; t. 3, 1875-1876)

MUSSET, 1957

MUSSET, 1976

MUSSET, 1977
MUSSET, 1991

NICOLAS-MERY, 2002

PARKER, 1864

PASPY, 1862

PEROUZE DE MONTCLOS, 1988

PEROUZE DE MONTCLOS, 2000

PETIT, 1856
Ange PETIT, « Notes historiques sur l’origine, les seigneurs, le fief et le bourg de Damville (Eure) », Recueil des travaux de la Société libre d’agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l’Eure, 3e série, t. 4, 1855-1856, p. 221-344.

PETIT-DUTAILLIS, 1894
Charles PETIT-DUTAILLIS, Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226), Paris, 1894.

PHILIPPE 1906

PHILIPPE, 1937

PIOLIN, 1863

PITTE, 2010

PORCHER, 1939

POREE, 1881

POWER, 2004

RENOUX, 2000

RENOUX, 2002

RHEIM, 1910

RIGUET DE CARAMAN, 1860

ROUND, 1911
J. Horace ROUND, The King’s Sergeants and Officers of State, Londres, 1911, p. 140-141.

ROUSCEL, 1875
P.-D. ROUSCEL, Description du château d’Anet depuis le Xe siècle jusqu’à nos jours, Paris, 1875.
ROY, 1924

SAINT-GERMAIN, 1854

SALZMANN, 1957

SECOUSSE, 1755
Denis François SECousse, Recueil de pièces servant de preuves au Mémoire sur les troubles excités en France par Charles II dit le Mauvais, roi de Navarre et comte d’Évreux, Paris, 1755.

SECOUSSE, 1758
Denis François SECousse, Mémoire pour servir à l’histoire de Charles II, roi de Navarre et comte d’Évreux, surnommé le Mauvais, Paris, 1758.

SOUCHET, 1866
Jean-Baptiste SOUCHET, Histoire de la ville et du diocèse de Chartres, publiée d’après le manuscrit original de la Bibliothèque communale de Chartres, t. I, Chartres, 1866.

STAPLETON, 1855
Thomas STAPLETON, Historical Memoirs on the House of Vernon, Londres, 1855.

TAILLIAR, 1868
M. TAILLIAR, "La féodalité en Picardie, fragment d’un cartulaire de Philippe Auguste", Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, t. XXII, 3° s. t. II, 1868, p. 437-560.

VINCENT, 2003

White Tower, 2008

XIVREY, 1847
ANNEXE 1
NOTICES SUR QUELQUES FAMILLES OU PERSONNAGES MARQUANTS

1.1. AULNAY (Famille d’)(de Alneto, rarement de Aneto) [Aulnay, c10e Muzy (Eure) ; châtellenie d’Anet, peut-être auparavant d’Illiers-l’Évêque]

(voir tableau 5)

La famille d’Aulnay a été très souvent confondue dans le passé avec celle d’Anet, en raison de l’homonymie entre Alnetum et Anetum ; pourtant, ces deux toponymes sont d’étymologie différente, le premier se référant bien évidemment à une aulnaie, alors que le second se réfère, peut-être, à la plante d’aneth. Malheureusement, les moines rédacteurs de chartes ont parfois, surtout à partir du XIIIème siècle, eux-mêmes introduit la confusion ; par ailleurs, le toponyme alnetum désigne un nombre considérable de localités et de lieux-dits. Ne serait-ce que dans la région qui nous concerne, il convient de prêter attention à bien distinguer Aulnay (Eure, c10e Muzy), Aunay-sous-Crécy (Eure-et-Loir), Aunay-sous-Auneau (Eure-et-Loir), pour ne citer que celles-ci.

1.1.1. La première famille d’Aulnay

Lors de la vaste opération foncière réalisée en 1126-1127 par l’abbaye de Saint-Père pour son prieuré de Saint-Georges-Motel, toute proche d’Aulnay sur l’Avre étudiée ici, un certain Durand de Alneto est mentionné pour avoir donné quatre arpents de terre à l’abbaye ; deux d’entre eux étaient tenus féodalement du maire de Muzy, ce qui laissait à penser qu’une organisation de type communal existait en ce lieu tenu par les Rahier de Muzy605. Durand avait deux fils, Dreux et Hugues, et une fille Clarisse, qui apparaissent comme témoins dans un certain nombre de chartes relatives à cette opération.

Rien ne prouve cependant que ce noyau familial ait eu quelque droit seigneurial sur Aulnay. Il y a tout lieu de penser que ce Philippe I d’Aulnay n’était autre que le fils de Philippe d’Aulnay, dont deux fils, Dreux et Hugues, et une fille Clarisse, qui apparaissent comme témoins dans un certain nombre de chartes relatives à cette opération.

1.1.2. Les d’Aulnay, rameau de la famille de Marcilly

En fait, les premiers seigneurs d’Aulnay certainement identifiés n’apparaissent qu’à la fin du XIIème siècle : le premier d’entre eux est Philippe I d’Aulnay. En 1188, on le voit apparaître comme témoin d’une donation par Gilbert VI de Tillières à la léproserie du Grand-Beaulieu de Chartres607. Vers 1200, il donna à l’abbaye des Vaux-de-Cerny un bois situé à Brolliat, lieu non identifié, pour le salut de sa mère et avec le consentement de Lucie, son épouse, et de son frère Simon et de ses enfants Gohier, Guy, Roger et Philippe608. Il y a tout lieu de penser que ce Philippe I d’Aulnay n’était autre que le fils de Payen de Marcilly, cousin germain de Foulques III, car lui et ses fils sont constamment cités parallèlement aux Foulques de Marcilly pour les confirmations du Breuil et pour droits sur Marcilly609. Au début du XIIIème siècle, il est mentionné dans le registre des fiefs de Philippe Auguste comme tenant, dans la châtellenie d’Anet, sa terre d’Aulnay ainsi que celle de Bocia, non identifiée, et enfin une maison à Anet610.

En 1211, Philippe échangea avec l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux, du consentement de ses fils Gohier et Guy, des droits sur la foire de Saint-Laurent-des-bois (Eure) contre les droits qu’ils détenaient sur la forêt de Marcilly611 ; cet acte fut renouvelé en 1233, sans doute après son décès, par son fils aîné Gohier612. En 1228, Gohier avait par ailleurs participé à la confirmation par Foulques IV des dons familiaux en faveur du Breuil-Benoît,

---

605 Cartulaire Saint-Père, p. 570-571, et suiv.
606 Chartes Jumièges, t. II, n° CX, p. 15.
607 Cartulaire Grand-Beaulieu, n° 131.
608 Cartulaire Vaux-de-Cerny, t. I, p. 131.
609 Voir plus loin, n° 1-16.
610 RHF, t.XXXIII, p. 626.
611 Arch. dép. Eure, H 784, f° 222-224 ; H 794, f° 180 v°.

Anet-Bréval-Ivry Page 175
en compagnie de Jean II de Marcilly, et Robert IV d'Ivry confirma les dons de ses prédécesseurs en faveur du Breuil-Benoît.


Dans le dernier quart du XIIIème siècle, un Pierre d'Aulnay figurait parmi les milites devant service au roi ; ce même Pierre d'Aulnay intervint en 1286 dans des actes de confirmation relatifs à une vente de dîmes à l'évêché d'Évreux.

1-2. BATAILLE : L'ALLEU (Familles de) [Laleu, c. Hécourt (Eure) ; châtellenie de Bréval]

1-2.1. La famille de L'Alleu (« Laloe »)

La famille de L'Alleu (souvent écrit Laloe dans les chartes) était établie dans la paroisse de Hécourt, sur l'un des bras de l'Eure ; le premier représentant qu'on en trouve est un Henri de L'Alleu, qui donna lors de la fondation de la chapelle Sainte-Marie-Madeleine à Chambines quelques terres à l'abbaye Notre-Dame-du-Désert, dans les années 1180 sans doute. Avant 1207, Jean de L'Alleu vendit pour sa part toute la terre qu'il possédait entre le chemin du Mont Renucon et le fossé de l'Épine, paroisse de Hécourt, à l'abbaye d'Abbecourt qui cherchait à s'implanter alors à l'Alleu ; cet acte le consentement de son frère Gauthier, de sa femme Adeline, et de ses enfants Jean et Hilaire. Nous n'avons pas retrouvé par la suite de représentant de cette famille, dont le patrimoine semble s'être transmis à la famille Bataille, qui suit.

1-2.2. La famille Bataille

Le miles Roger Bataille semble avoir été seigneur de l'Alleu lorsqu'il accueillit sur ses terres les moines de Notre-Dame d'Abbecourt, qui manifestement cherchaient à s'implanter dans la région. Dès 1206, ils avaient obtenu de l'archidiacre d'Évreux et du curé d'Hécourt l'accord pour construire un oratoire, sous réserve de ne rien réclamer sur les dîmes de la paroisse. Roger Bataille confirmait la vente faite par Jean de L'Alleu de terres situées sur les coteaux au-dessus de l'Alleu, et ajoutait un muid de blé à prendre sur le moulin proche du gué de l'Alleu, et une vigne à Guainville. Lui-même avait édifié en propre une chapelle, qu'il concéda aux chanoines de l'abbaye, avec d'autres terres situées au Mont Renucon, ainsi qu'en rive gauche de l'Eure ; l'acte reçut l'accord de sa femme Alice et de son fils Nicolas. Enfin, il semble leur avoir donné également les dîmes de Garencières (Eure) qu'il avait achetées à Oger de Martinville, du consentement du seigneur du lieu Pierre de Garencières ; toutes ces transactions furent confirmées par l'évêque d'Évreux en 1207, et, plus tard, par l'abbé d'Ivry.

L'abbaye d'Abbecourt, récemment refondée (1184) sous l'égide des Prémontrés par Gasce V de Poissy, s'était également implantée sur l'autre rive de l'Eure, à Bretagnolles (Eure) près de Garencières, dont elle avait aussi reçu les dîmes par donation de Guillaume II Louvel. En 1210, Hugues de Chambines ajouta 17 arpents de terres voisines de celles de Roger Bataille pour augmenter les biens du petit priory.

Roger Bataille apparaît dans le registre des fiefs de Philippe Auguste comme tenant seulement un fief directement du roi châtelain de Bréval : un verger à Saint-Illiers. Mais il tenait son fief principal de Simon de Val-Gontard. Son fils, Nicolas, en 1226 à Abbecourt, de l'accord de sa mère et de sa femme Michèle, 16 arpents de terre de son fief de Neauphlette près de Bréval.

Cette famille donna son nom au « fief Bataille », tenu de la commanderie Templier, puis Hospitalière, de Chanu (Eure), qui comprenait des droits équivalents à ceux des sergents tifès de Bréval et des Prévôt de Poissy, dont elle avait aussi reçu les dîmes par donation de Guillaume II Louvel. En 1210, Hugues de Chambines ajouta 17 arpents de terres voisines de celles de Roger Bataille pour augmenter les biens du petit priory.

Cette famille donna son nom au « fief Bataille », tenu de la commanderie Templier, puis Hospitalière, de Chanu (Eure), qui comprenait des droits équivalents à ceux des sergents tifès de Bréval et
Guainville, sur les paroisses de Chanu, Villiers-en-Désœuvre, Saint-Chéron, Bueil (cens sur une partie du domaine, droits de lods et ventes, mets de mariage, saisines, droits de pasnage et d’usage dans les forêts, etc.)626. On ignore malheureusement la date de fondation de la commanderie. Il est seulement probable qu’elle est due à Simon d’Anet, qui à la veille de sa mort créa la commanderie de Prunay-le-Temple (Yvelines), et enterra son fils à Chanu631. Sans doute est-ce à cette occasion que fut créé ce fief, sans doute attribué au miles Roger Bataille, ou repris par lui du Temple après la donation.


1-3. BEAUPUITS (Famille de) [Beaupuits (Eure, cⁿ° Courdemanche) ; châtellenie d’Illiers-l’Évêque] : voir MARCILLY (Famille de)

Beaupuits est un petit hameau de la commune de Courdemanche, à côté d’Illiers-l’Évêque. Il accueillit une courte lignée de milites, le premier repéré étant un Hersend de Beaupuits, qui possédait de la terre à Badainville, dans la seigneurie d’Iлу (Eure-et-Loir, cⁿ° Dampierre-sur-Avre) ; la donation qu’il en fit à la léproserie du Grand-Beaulieu fut confirmée par Raoul I d’Iлу dans la première moitié du XIIᵉ siècle630.

Vers 1126, la charte de confirmation du don de Robert des Loges (Eure-et-Loir, cⁿ° Abondant) à Saint-Père mentionne un certain Landry de Beaupuits en tant que témoin des Marcilly631. Il doit coïncider avec le Landry fils de Hersend de Beaupuits qui consentit au don de son père évoqué ci-dessus, bien que les dates fournies par l’éditeur du cartulaire puissent conduire aussi à l’identifier comme un de ses fils632.

Beaupuits étant situé à très peu de distance de la localité de Marcilly, on peut penser que ce Landry était apparenté au Landry de Marcilly cité dans la notice de cette famille. Or Landry de Beaupuits eut un fils appelé Simon de Beaupuits, que l’on trouve en 1157 comme témoin d’une confirmation de Simon d’Anet concernant l’Illiers-l’Évêque, en même temps que Garin II d’Iлу (Eure-et-Loir, cⁿ° Dampierre-sur-Avre)633.

Il est possible de le rapprocher d’un autre personnage, Landry fils Gilbert, qui faisait partie des milites de Brézolles, et donna un four de cette ville à Saint-Père avant 1102 ; en effet, l’un des témoins aux deux chartes concernant ce don était un certain Rainaldus de Pulcro Puteo, Rainald de Beaupuits, qui était l’époux de sa fille Adeline. Rainald de Beaupuits figurait, à côté de Garin I d’Iлу, comme témoin d’une charte relative à l’église de Montreuil, près de Dreux ; par ailleurs, Landry fils Gilbert avait pour seigneurs Garin I d’Iлу et son fils Simon d’634.

Il est donc très probable que Landry de Beaupuits fut le fils de Rainald et d’Adeline, et donc le petit fils de Landry.

1-4. CHAMBINES (Famille de) [Chambines, cⁿ° Hécourt (Eure) ; châtellenie de Bréval]

La famille de Chambines (Eure, cⁿ° Hécourt) n’apparaît que dans le dernier tiers du XIIᵉ siècle, et pourrait avoir été un rameau de la famille de Saint-Chéron635 : entre 1181 et 1192, Jean de Chambines donna au chapitre cathédral d’Évreux l’église de Saint-Chéron avec toutes ses dîmes, ainsi que celle d’Hécourt, et une chapelle à Chambines, pour constituer la prébende de son frère Aubert, chanoine : l’acte fut confirmé par Simon d’Anet, seigneur de Bréval636. C’est sans doute l’un de ses oncles, Hugues de Chambines, qui avait été chantre du chapitre cathédral d’Évreux, et à qui Aubert succéda ; on remarquera l’usage du prénom, qui peut-être renvoie à Albert de Cravent, localité voisine637.

---

626 GQUERY, 1899, en particulier p. 248.
627 Arch. nat., S 4985-4986 ; éditée dans GQUERY, 1899, p. 262-263.
628 RHF, XXIII, p. 748.
629 Arch. dép. Yvelines, E 2337.
630 Cartulaire Grand-Beaulieu, n° 59.
632 Cartulaire Grand-Beaulieu, n° 60, 59. Lucien Merlet date les chartes du Grand-Beaulieu « vers 1160 » ; mais il ne fournit pas les éléments qui lui permettent de donner une date aussi basse. L’examen de la famille d’Iлу montre qu’il faudrait sans doute remonter ces dates d’un quart de siècle.
634 Cartulaire Saint-Père, p. 229, 525, 515.
635 Voir notice n° 1-23.

Anet-Bréval-Ivry Page 177
Le même Jean de Chambines, poussé par Robert, comte de Leicester, seigneur de Pacy et de Breteuil, et bienfaiteur du prieuré de Notre-Dame-du-Désert, fit don à cet établissement de la chapelle Sainte-Marie-Madeleine située « à la porte de Chambines », c’est-à-dire à la porte de sa résidence, occupée aujourd’hui par un petit château en style troubadour 638 ; l’acte, passé en présence de Robert, comte de Leicester qui était seigneur de Pacy, fut émis avec le consentement d’Adéline, la mère de Jean, Sara son épouse, de Guillaume de Chambines, peut-être son frère, d’Henri de l’Alieu 639, d’Amaury de Garennes (Garennes-sur-Eure, près d’Ivry), et d’autres. Il est intéressant de le détailler : en effet, Jean donnait au prieuré-abbaye cette chapelle, ainsi que l’hébergement autour de la chapelle, un clos pour faire de la vigne, à condition que ce soit le seigneur qui fasse le vin et en conserve la moitié pour son usage, divers autres droits et une mesure située en Normandie. Ceci prouve que Chambines était exactement à la frontière entre France et Normandie ; et les moines se retrouvaient ainsi avec un pied en France, l’autre en Normandie. Sans doute de façon simultanée, Henri de l’Alieu et Amaury de Garennes, témoins, donnèrent-ils eux aussi des terres à l’abbaye pour la fondation de cette chapelle, afin de sauvegarder la pérennité du prieuré 640.

En 1210, le lieu était tenu par Hugues de Chambines, qui donna 17 arpents de terre à l’abbaye Notre-Dame d’Abbecourt, situés près du bois Roger Bataille, pour augmenter leurs possessions de l’Alieu 641. Ce miles participa à l’enquête royale sur les droits des nobles et des clercs en forêt de Bréval menée vers 1220 642. Dans le dernier quart du XIIIᵉ siècle, un Guillaume de Chambines, écuyer, est répertorié dans la liste des nobles devant service au roi dans la châtellenie de Bréval 643.

Une branche de la famille s’était implantée dans la châtellenie de Pacy : dans les registres de Philippe Auguste est mentionné un Philippe de Chambines, qui tenait un fief à Mérey (Eure) devant quarante biens, et un Guillaume de Chambines, écuyer, avait des biens au Ménillet (Eure, côte Nogent-le-Sec) près de Conches, et fit des dons à l’abbaye de La Noé 646.

Signalons enfin, dans cette famille apparemment prolifique, un Robert de Chambines, miles, qui témoigna en tant que juré, vers 1250, dans une enquête sur les droits respectifs de Robin d’Ivry, seigneur d’Ivry, et du roi à Croisy-sur-Eure (Eure) 647.

1-5. CHÂTEAUNEUF (Familles de Châteauneuf et de Brézolles) [Châteauneuf-en-Thymerais (Eure-et-Loir). Croth (Eure) : châtellenie d’Illiers-l’Évêque. Sorel (Eure-et-Loir)]

Tableau 4 : Arbres simplifiés de la famille de Châteauneuf

Il n’est pas question ici de retracer l’histoire de ces deux familles, réunies dans la seconde moitié du XIᵉ siècle, qui dominèrent le Perche durant les XIᵉ et XIIᵉ siècles, mais seulement de rappeler quelques éléments clefs de leur évolution. La meilleure histoire de la famille de Châteauneuf pour ces époques demeure celle de Lucien Merlet 646, même si elle est incomplète ; depuis, à partir de la notice de Joseph Depoin dans son Cartulaire de Saint-Martin de Pontoise, de nombreux auteurs ont ajouté des strates spéculatives sur les origines des deux branches, tout particulièrement celle d’Albert de Brézolles, au point de créer une généalogie virtuelle, érigée en fait historique qu’il est extrêmement difficile de percer. On cherchera ici à distinguer les faits historiques des spéculations, en nous limitant strictement aux données textuelles, et en évitant les interpolations hasardeuses.

____________________

639 Voir notice n° 1-2.
641 Chartes Abbecourt, n° 31 ; Arch. dép. Yvelines, E 2352. Ce bois demeure de nos jours, sous le nom de Bois Bataille, dans la commune d’Hécourt, sur une croupe dominant la vallée ; il recèle un site aux mouvements de terre qui rappellaient une fortification médiévale, s’il ne s’agissait pas d’une ancienne batterie de la Seconde Guerre mondiale. Cette croupe portait sans doute au Moyen Âge le nom de Mons Reucon.
642 Registres Philippe-Auguste, p. 139.
643 RHF, XXIII, p. 748.
644 Mérey a été répertorié comme un serf d’Ivry, les premières chartes de l’abbaye de la Noé datant de 1250.
645 RHF, XXIII, p. 623.
647 Cartulaire normand, n° 492.
648 MERLET, 1865. Les premières spéculations sur la famille de Gallardon, assimilée à celle de Brézolles, ont été données par quelques paragraphes de Joseph Depoin dans le Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 468-70.
quant aux origines familiales des uns et des autres durant le Haut Moyen Âge, qu’on laissera aux spécialistes de la prosopographie.

1-5.1. Ribaud et Albert fils Ribaud, seigneurs de Brézolles

Ces personnages sont bien connus par le Cartulaire de Saint-Père, qui les évoque à plusieurs reprises ; Ribaud, premier seigneur connu du lieu de ce nom, est crédité de la construction en pierre de l’église du lieu. Il est souvent assimilé au Ribaud qui signa au bas d’une charte d’Albert, abbé de Saint-Mesmin-de-Micy, datée de 1023-1027 ; plus certainement, il coïncide avec le Ribaud de Dreux mentionné en 1028 comme signataire, parmi les grands feodaux de l’ouest de l’Île-de-France, de la charte de restauration de l’abbaye de Coulombs, ainsi qu’avec le Ribaud, mentionné en même temps qu’un autre chevalier, Ansoud, dans une charte de Saint-Père concernant la donation du lieu de Pinus située à Saint-Georges-sur-Eure. Qualifié tantôt de clarissimus vir de fidelis noster par les moines de Saint-Père, il appartenait certainement à la couche supérieure des milites du castrum de Dreux. La plupart des auteurs s’accordent à penser qu’il épousa une fille de la célèbre et prolifique famille des Le Riche, où le prénom d’Albert était quasiment une marque d’hérité.

Ribaud eut plusieurs enfants ; trois sont certainement attestés, Albert, Teudoin et Garin, dans une charte de Saint-Père alors que la quatrième, Frodeline, est seulement supposée, mais avec vraisemblance comme le verra. Albert fils Ribaud, lui aussi qualifié de clarissimus vir, hérita apparemment du patrimoine familial, et en particulier de Brézolles ; il fit de très nombreuses donations et ratifications en faveur de Saint-Père. Albert n’eut aucune descendance mâle attestée ; Orderic Vital et le moine Paul rédacteur du cartulaire de Saint-Père indiquent que l’héritier unique de ses biens fut son neveu Hugues, seigneur de Châteauneuf-en-Thymerais. La totalité des auteurs, depuis le XVIIᵉ siècle, en ont déduit que Gaston, le père de Hugues, avait épousé Frodeline, la sœur d’Albert ; une telle hypothèse, qui n’a guère lieu d’être contestée, suppose néanmoins que Teudoin et Garin soient morts avant leur frère Albert.

Hors les textes de ses donations, peu d’événements sont connus de la vie d’Albert, et, en dehors de la seigneurie de Brézolles, on ne connaît pas l’étendue de ses possessions propres, du fait de leur fusion avec celles de son neveu Hugues dès après 1060. En 1058, il participait aux côtés du roi de France Henri au siège du château de Thimert occupé par une garnison normande. La charte qu’il signa alors, avec à son côté Gaston de Châteauneuf, était une confirmation du don et des exemptions de l’église de Dreux faite par le roi à Saint-Germain-des-Prés, où Albert s’engagea à respecter, pour ce qui concernait ses droits tenus du roi, les exemptions de l’abbaye. Il vivait encore en 1060, année où il est mentionné avec son épouse Adélaïse.

1-5.1.1. L’identification entre Albert de Brézolles et Albert de Gallardon : une spéculation hasardeuse érigée en fait historique

Joseph Depoin, le premier, a proposé d’identifier Albert de Brézolles avec un autre Albert contemporain, seigneur de Gallardon ; cette hypothèse a fait florés depuis, malgré son caractère totalement spéculatif, au point de devenir une sorte de système permettant, en jouant des prénoms, de connecter à tout prix les familles et de dresser des arbres virtuels sans doute faux.

En effet, dans aucun acte concernant l’un ou l’autre des deux Albert n’apparaît la moindre connexion, qu’elle soit patronymique, ou qu’elle soit relative à leurs possessions. Mais la raison majeure qui plaide contre une telle
identification est le fait qu’Albert de Gallardon eut un fils, Hervé I de Gallardon, attesté par un texte médiéval. On notera, pour finir, qu’aucun acte postérieur à 1037 n’a été conservé concernant Albert de Gallardon ; en revanche, Hervé de Gallardon signa la charte de fondation du prieuré d’Épernon en 1052-1053, et Albert de Brézolles était parfaitement vivant à cette date.

1-5.2. Raoul le Barbu et son fils Gaston I, seigneur de Châtaigneux-en-Thymerais

Raoul le Barbu n’est pas connu autrement que par l’unique mention qui est faite de lui comme père du Gaston qui, entre 1037 et 1048, donna à l’abbaye de Coulombs l’église de Charpent (Eure-et-Loir), située entre Dreux et Nogent-le-Roi, du consentement de Hugues Bardoul, qui régnait en maître sur la région dans le second quart du XIe siècle. Son fils Gaston est mieux connu sous le nom de Gaston du Châtel ; comme Albert fils Ribaud (de Brézolles) et d’autres chevaliers d’origine chartraine et drouaise, il s’établit dans le Perche à la faveur de l’instabilité qui y régnait dans la première moitié du siècle. On sait qu’il fortifia le château de Châtaigneux-en-Thymerais, juste à côté de Thimert.

Gaston et Albert fils Ribaud menèrent l’un contre l’autre une guerre mentionnée dans l’une de ses transcriptions par le moine Paul de l’abbaye Saint-Père de Chartres ; au cours de cette guerre, le château de Châtaigneux fut assiégé. On en ignore la date, mais elle dut intervenir assez tôt dans le siècle, et se conclure par une paix négociée, si l’on admet, comme on l’a vu plus haut, que Gaston épousa la sœur d’Albert.

À la fin des années 1050, le château fut pris par Guillaume le Conquérant qui y installa une garnison. Châtaigneux-Thimert fut assiégé et détruit par le roi de France Henri Ier en 1058-1059. Gaston et Albert fils Ribaud étaient ensemble à ce siège dans l’armée française.

1-5.2.1. La fondation du prieuré de Marmoutier à Croth (Eure)

C’est peu avant 1060 que Gaston I de Châtaigneux fonda le prieuré de Croth qu’il donna à l’abbaye tourangelle de Marmoutier, fortement présente dans le Perche, et dirigée à cette époque par l’abbé Albert – encore un Le Riche. Gaston se qualifiait dans l’acte de seculari militie mancipatus, en quelque sorte retiré du service actif ; la terre dont il fit concession à Marmoutier se situait en Normandie, dans le diocèse d’Évreux, mais il en tenait le bénéfice de Hugues Bardoul, il y ajouta d’autres biens tenus du roi, de Hugues Bardoul et de lui-même hors du secteur étudié ici. La charte de donation fut confirmée par le roi Philippe Ier, bien que Croth se soit situé en dehors de la mouvance royale ; mais la présence de terres françaises justifiait une telle confirmation.

Dès la fondation du prieuré, les moines de Marmoutier cherchèrent à contrôler les droits sur la localité, et achetèrent au miles local, un certain Adrald de Croth, l’église supérieure du village – vraisemblablement antérieure à la fondation du prieuré. Devant faire face à la malhonnêteté du personnage, qui conserva les dîmes pour lui, ils se résolurent, en 1061, à revendre à l’abbaye Saint-Père cette église, espérant sans doute que celle-

---

659 Acte de 1207 dans lequel Henri, archidiacre de Chartres, confirma à l’abbaye de Bonneval l’église de Gallardon : « Ecclesiam de Gualardone sicut ab Alberto, ejusdem castri domino, fundata est cum incrementis et donis que Herveus, ejus filius, eidem ecclesie contulit et hiis omnibus que postea filii ejus Hugus et Garinus eorum successores, eidem monachis in perpetuum confirmamus ». Voir MERLET-CLerval, 1893, p. 193-195. Il est amusant de voir que certains auteurs, gênés par ce texte qui contredit l’identification des deux Albert, proposent qu’il se soit agi d’une interpolation fausse du rédacteur de 1207 : or celui-ci avait les chartes originales sous les yeux, et de plus les événements dataient d’un demi-siècle, alors que les spéculations postérieures à Depoin sont faites sans chartes, à près d’un millénaire de distance !

660 On rappellera que la thèse la plus courante en vigueur est de faire d’Albert de Gallardon le père d’une Hildeburge, fille de Hervé I s’appelait Hildeburge, portant le nom de sa grand-mère vivante à cette date.

661 Dernier acte : Cartulaire Saint-Père, p. 160-161.
662 Cartulaire Epenon-Maintenon, n° 1.
663 Actes Henri Ier, n° 53.
664 Cartulaire Saint-Père, p. 137.
666 Charte publiée par Le Prevost, 1864, p. 571-572.

Anet-Bréval-Ivry  Page 180
ci parviendrait à faire entendre raison à Adrald et sa famille ; il n’en fut rien, et il fallut à cette dernière recourir à l’excommunication pour le faire céder.667

1-5.2.2. L’agrandissement du prieuré de Saint-Père à Saint-Georges-Motel (Eure)

Selon le moine Paul, ce serait sous le règne du « très fameux Gaston » (Gaszo famosissimus) que les moines de Saint-Père auraient acquis un nombre important de terres cultivées, ainsi que les maisons des agriculteurs, au lieu-dit de Pinus, situé entre Saint-Georges et Marcilly, pour agrandir leur territoire ; soucieux de respecter les formes, l’acte indique que Gaston acheta les terrains aux agriculteurs, mais de fait ils furent payés par Saint-Père, et les habitants furent relégués à Saint-Georges.668

Il est assez curieux de voir, dans le même cartulaire, une importante série d’actes de 1126-27 concernant des donations contre argent pour des terrains situés dans cette zone exactement, placée à cette époque (plus d’un demi-siècle plus tard) sous l’autorité féodale de Henri de Richebourg669. Les actes de Saint-Père montrent par ailleurs que cette famille détenait les droits de seigneurs éminents dès avant 1086 ; peut-être doit-on voir dans tout cela l’existence d’une relation familiale entre les Richebourg et les Châteauneuf dès les années 1050.

1-5.3. Hugues I de Châteauneuf et ses frères

Gaston I, qui décéda vers 1073, aurait eu cinq fils : Hugues I de Châteauneuf, qui lui succéda et hérita d’Albert de Brézolles ; Gaston, Ingénulphe, Godefroy et Gausbert. Les deux premiers ont été identifiés depuis longtemps grâce au cartulaire de Saint-Père670, nous montrons ci-dessous l’existence du troisième en étudiant une autre charte du même cartulaire671, et le quatrième apparaît dans une analyse de charte de Coulombs relative à Mondreville.672 Le dernier est cité par Daniel Power, mais nous n’en avons pas retrouvé la source.673

Hugues I de Châteauneuf fut un personnage considérable, du fait de ses possessions, considérablement son contrôle de la région étudiée ; cependant, on le trouve, ainsi que ses frères, en position de confirmer la donation de l’église de Mondreville, en châtellenie de Bréval, avant la fin du siècle, ratifiée en dernier ressort par Simon de Montfort et son fils674. Il est probable que les deux familles furent liées, celle de Mondreville étant – peut-être – un rameau de la famille de Châteauneuf. Hugues I décéda vers 1105.

1-5.4. Gervais de Friaize, dit Gervais I de Châteauneuf, gendre de Hugues I

Mabile, la fille (unique ?) de Hugues I épousa Gervais de Friaize, qui prit le nom de Châteauneuf. Celui-ci, souvent identifié au sénéchal du roi Philippe Ier675, Gervais, est connu par le rôle qu’il joua dans les conflits franco-normands. En 1092, il faisait partie de l’armée franco-normande qui assiégea Bréval pour contraindre Ascelin Goël, et il est cité par Orderic Vital pour avoir été, avec Hugues de Montgomery et Richard de Montfort, l’un des barons qui négocièrent la paix entre Ascelin et Guillaume le Conquérant ; Orderic Vital indique qu’il ouvrit ses châteaux de Châteauneuf, Rémalard (Orne) et Sorel aux insurgés, ce qui lui valut un siège de Rémalard, tenu par un de ses vassaux676.

Nous n’avons pas retrouvé d’acte spécifique qui puisse être attribué à Hugues I dans la région étudiée ; cependant, on le trouve, ainsi que ses frères, en position de confirmer la donation de l’église de Mondreville, en châtellenie de Bréval, avant la fin du siècle, ratifiée en dernier ressort par Simon de Montfort et son fils677. Il est probable que les deux familles furent liées, celle de Mondreville étant – peut-être – un rameau de la famille de Châteauneuf. Hugues I décéda vers 1105.


Ce qui se passa jusqu’en 1140, Gervais avait échangé avec les moines de Saint-Père leur terre de Cussay (Eure-et-Loir), de même Montreuil contre la dîme des moulins et fours, ainsi que les cens du castrum de Sorel ; la dîme des essarts de la forêt de Crott, c’est-à-dire la dîme des terres gagnées sur celle-ci : le droit de passage de leurs porcs, toujours dans la même forêt. Gervais I donna également l’église de Sorel, ainsi que la place attenante où étaient construites la maison et la curia des moines, c’est-à-dire leur salle de justice. Enfin les moines furent

667 Cartulaire Saint-Père, p. 165, 214.
668 Cartulaire Saint-Père, p. 119.
670 Cartulaire Saint-Père, p. 235.
671 Annexe n° 4-1.1, p. XX.
672 Annexe, n° 2-15.1, p. XX.
675 Voir n° 1-18, p. XX.
677 Histoire Orderic Vital, t. IV, p. 304.
exemptés du droit sur le chavrin d’Anet qu’ils étaient obligés de payer chaque année au forerist de Gervais, ce qui prouve que les Châteauneuf possédaient quelques droits sur Anet ; cependant c’est à tort qu’on se base sur un acte de Coulombs relatif à la confiscation de terres par Gervais sur Matthieu de Alneto pour l’affirmer, puisque Alnetum désignait aini Anay-sous-Crécy, et que la terre en question se situait au Boullay-les-Deux-Eglises (Eure-et-Loir). 678.

1.5.5. Hugues II de Châteauneuf

Hugues II poursuivit la politique pro-française menée par son père, dès les années 1120 où il fut nommé garde du château de l’Aigle. Époux d’une des filles de Galeran I de Meulan, il se joignit, comme ses beaux-frères Hugues de Montfort et Guillaume Louvel d’Ivy, à la révolte contre Henri Ier Beaucerc en 1123-1124 menée par Galeran. Fait prisonnier lors de la journée de Bourgtheroulde, il fut envoyé en Angleterre avec Hugues et Galeran pour y passer un séjour forcé. 679.


1.5.5.1. La fondation de Saint-Vincent-aux-Bois et l’égis des Courdemanche (Eure)

Hugues II fonda vers 1130 l’abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois près de Châteauneuf-en-Thymerais, à laquelle il accorda en 1132 une grande charte pour confirmer l’ensemble de ses biens. Cette abbaye ayant possédé l’église de Courdemanche, localité proche d’Illiers, Charpillon et Caresme ont attribué à Hugues II la donation de l’église, parmi les autres dotations qu’il effectua. 682. Nous démontrons en Annexe 5 que c’est Gadon le Drouais, évoqué plus loin, qui effectua cette donation.

Même les suppositions de Charpillon et Caresme, puis plus récemment de Astrid Lemoine-Descourtieux, on ne peut rien en tirer de concluant sur l’implantation des Châteauneuf à Illiers. 683.

1.5.6. Hugues III, Gervais II et Hugues IV de Châteauneuf et leur descendance

La lignée des Châteauneuf se poursuivit de pêre en fils, avec Hugues III († 1199), Gervais II († 1215), Hugues IV († avant 1230). On ne note pas d’acte particulier de Hugues III et Gervais II pour la région. En revanche, en 1225, Hugues IV consentit un don au prieuré de Croth, pour remodeler les spoliations de ses ancêtres et de lui-même : il leur concéda ainsi tout ce qu’il possédait sur la paroisse de Croth, à l’exception de ses fiefs, d’un pré, du verger de leur descendance.

Hugues décédé avant 1230, laissant de sa femme Aliénor de Dreux un fils mineur, Jean. Le comte de Dreux Robert III, frère d’Aliénor, se tanguant d’agir à la demande de sa sœur, prit possession du château de Sorel, dont il fit détruire la tour maîtresse, sans doute pour édifier une résidence plus adaptée. Il est probable que les officiers royaux s’en inquiétèrent ; dans une charte de 1230, il s’engagea à ne pas construire de fortification neuve, ni à renforcer l’ancienne. 685. Il fut convenu que, si Jean, arrivé à l’âge adulte, réclamait Sorel, alors l’affaire serait portée devant le Parlement, et le roi reprendrait le château en sa main jusqu’à l’attribution judiciaire ; si Jean ne réclamait pas, ou s’il mourait avant sa majorité, Sorel serait définitivement acquise au comte de Dreux.

Bien que la suite de l’histoire sorte du cadre de la présente étude, on mentionnera tout de même que Jean ne semble pas être rentré dans son bien patrimonial. Sa mère épousa en secondes noces Robert de Saint-Clair ;

---


680 La famille de Muzy a été étudiée de façon exhaustive pour le XIIe siècle par POWER, 2004, p. 269-272 ; aussi ne reviendrons-nous pas ici sur ces seigneurs, dont le premier fut également appelé Rahier de Donjon, importante famille originaria de Dreux, qui détention le château de Muzy établi dans la vallée de l’Avre.


683 Charpillon-Caresme, I, p.874 et II, p.404 ; LEMOINE-DESCOURTIEUX, 2005, utilisent un raisonnement régissant à partir de la source Gallia Christiana datée 1231, voire à partir de la donation non attestée de 1132, apparemment sans vérification de la source primaire.

684 Arch. dép. Eure, H 838.

c'est leur fils, également prénommé Robert, qui le récupéra après réclamation, et, après son décès, une sentence du Parlement en attribua la possession à son père en 1260\footnote{MERLET, 1865, p. 466-467. Olim, t. I, p. 394.}.

1-6. CRAVENT (Famille de) [Craven (Yvelines) : châtellenie de Bréval]

1-6.1. Albert de Cravent

Le premier seigneur connu de Cravent est Albert de Cravent, qui vécut dans la seconde moitié du XIᵉ siècle. Pierre Bauduin considère que son prénom en fait un membre probable de la famille des Le Riche de la région chartraine ; ceci demeure totalement conjectural, car une homonymie intéressante, assez plausible, existe avec Albert, frère de Dreux du Mesnil-Richard, localité proche de Cravent ; à moins que cette famille de milites très locale ait eu des racines très éloignées en pays chartrain, ce qui n'est pas impossible, quoique les autres prénoms en usage dans cette famille du Mesnil-Richard, Dreux et Hilduin, renvoient plutôt au milieu du Vexin français et des vicomtes de Mantes et Meulan\footnote{Annexe, n° 2-13.2, p. XX.}.

Albert épousa Aubérée, fille illégitime de Hugues de Bayeux, seigneur d'Ivry, sans doute veuve de Robert I d'Ivry-Bréval. Orderic Vital rapporte un épisode instruitif sur les mœurs chevaleresques de l'époque\footnote{Histoire Orderic Vital, Ill, p. 32-34.}. Vers 1080\footnote{L'historien donne la date de 1070, mais Auguste Le Prévost l'a justement rectifiée en proposant 1080.}, le sous-prieur du prieuré de Saint-Évroult de Maule, Guithmundus se fit détrousser de ses deux chevaux à proximité de Cravent par Raoul, alors adolescent apprenant le métier des armes. Il alla à Pacy, où résidaient les parents de Raoul, pour demander justice ; ce ne fut qu'après une vénérable imprécation d'Aubérée qu'Albert consentit à donner sa mule au moine, et à le faire accompagner par des militis jusqu'à Bréval où se trouvait Raoul — peut-être chez son demi-frère Robert II. Raoul reçut une sévère admonestation de son père — transmise sans doute par l'un des militis — ainsi que l'ordre de rendre les chevaux, ce qui fut fait ; Guithmundus s'en retournait avec ses chevaux à Pacy pour remercier Albert et son épouse.

Peu après, Raoul mourut, et Albert le fit enterrer dans une des églises de Saint-Évroult, à qui il donna la moitié de la dîme de Lommoye, de l'accord de Raoul II Mauvoisin\footnote{Annexe, n° 2-13.2, p. XX, t. I, p. 394.}.

Albert fit durant sa vie deux donations à Coulombs : la première concernait l'église de Cravent elle-même, et intervint du temps de l'abbé Thibault, avant 1090\footnote{Annexe 2, n° 2-13.1 et 2-13.2, p. XX.}. L'autre, faite avant 1092, concernait l'église de Blaru, au nord de Cravent ; Albert donna également la ville de Fredevilla, non identifiée, et la dîme de Montigny, hameau situé sur les coteaux de Vernon\footnote{Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX.}. Il fut naturellement lié aux militis de Pacy, où il résidait ; ainsi fut-il le témoin de Raoul, fils de Bérenger de Pacy, lors d'un acte concernant Mondreville\footnote{Annexe, n° 2-15.2, p. XX.}. Le cartulaire de Coulombs indique que ce Guy seigneur de Bréval, à qui il donna la moitié de la hâtellenie de Bréval\footnote{Annexe, n° 2-7.1, p. XX.}, à moins que cette fa...}.

Le cartulaire de Coulombs permet de savoir que parallèlement à Albert de Cravent, une autre famille avait des droits sur l'église du lieu et sur son altère : il s'agit de Gauthier, fils d'Hilaire, qui vers 1080 résidait à Vernon\footnote{Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX.}. Ceci confirme bien que Cravent, comme Blaru, gravitaient dans l'orbite vernonnaise.

1-6.2. La succession d'Albert de Cravent et la première famille de Vernon

Albert de Cravent dut décéder avant 1092, puisqu'à cette date la donation du prieuré de Blaru fut confirmée par Pierre, fils d'Odart ou Odon de Vernon, et par sa nombreuse fratrie. Albert avait eu deux fils : on a évoqué ci-dessus Raoul, le plus jeune. Hugues est mentionné dans la charte de donation de Cravent, mais lui aussi dutmourir jeune\footnote{Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX.}. La succession se fit, au moins en partie, au profit du gendre d'Albert, Guy, fils d'Évrard de Ray (Orme), puis, à la génération suivante, à Raoul de la Cunelle\footnote{Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX.}. Le cartulaire de Coulombs indique que ce Guy usurpa l'église de Cravent au détriment de l'abbaye.

Il est probable cependant que l'héritage d'Albert passa, au moins en partie, aux mains de la première famille de Vernon\footnote{BAUDUIN, 2006, p. 227-228.}, sans que l'on sache par quel biais, sans doute un mariage. Quoi qu'il en soit, Pierre de Vernon déténait en 1092 les droits d'Albert sur Blaru ; la succession de chartes qui eurent trait à l'église-prieuré de

\footnotesize{\textsuperscript{686} MERLET, 1865, p. 466-467. Olim, t. I, p. 394.} \textsuperscript{687} Annexe, n° 2-13.2, p. XX. \textsuperscript{688} Histoire Orderic Vital, Ill, p. 32-34. \textsuperscript{689} L'historien donne la date de 1070, mais Auguste Le Prévost l'a justement rectifiée en proposant 1080. \textsuperscript{690} Annexe 2, n° 2-13.1 et 2-13.2, p. XX. \textsuperscript{691} Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX. \textsuperscript{692} Annexe, n° 2-2.1, p. XX. \textsuperscript{693} Annexe, n° 2-15.2, p. XX. \textsuperscript{694} Annexe, n°2-7.1, p. XX. \textsuperscript{695} Annexe 2, n° 2-7.2, p. XX. \textsuperscript{696} BAUDUIN, 2006, p. 227-228.}
Coulombs est fort intéressante. On y apprend d’abord que Blaru se trouvait, en 1092, « dans les régions du roi de France », alors qu’elle ne l’était plus une trentaine d’années plus tard, où ce fut le roi Henri Ier d’Angleterre qui confirmait la donation à Coulombs.

Par ailleurs, Blaru dépendait féodallement du miles Aimery de Versailles, ainsi que de Simon de Neauphle ; il n’entrait pas dans le champ de cette étude d’analyser les rapports entre ces familles, mais ceci prouve à tout le moins que cette région du Mantois fut sous des influences plus lointaines que les simples familles de Mantes.

Enfin, l’histoire de ce prieuré est curieuse, puisqu’apparemment, à l’origine, il était tenu par un abbé Létard dont on ne sait rien, si ce n’est qu’il avait un fils, et qu’il refusa dans un premier temps d’accepter le rattachement à Coulombs ; ce n’est qu’après un certain temps qu’il finit par laisser la place au prieur Bernard nommé par l’abbaye, ce dernier ayant la charge d’instruire les moines dans l’« ordre » et la règle, ce qui n’était manifestement pas le cas auparavant.

Pierre de Vernon et sa femme Griseia donnèrent naissance à plusieurs enfants ; l’aîné, Hugues, donna une maison de justice (curia) située au chef de l’église. Son frère Philippe lui succéda, sous le nom de Philippe de Blaru ; ce dernier confirma à nouveau ces dons, pendant l’épiscopat de Gilbert d’Évreux. On apprend à cette occasion qu’entre 1107 et 1112 se déroulait alors une guerre dite « de Richebourg », mais on ignore ce qu’elle concernait.

Une charte de 1158 mentionne enfin la descendance de Philippe de Blaru, qui eut quatre fils. Il est vraisemblable que le Philippe de Blaru qui fut garant de Robert IV d’Ivry en 1200 était le petit-fils du premier.

1.6.3. Les droits d’Ascelin Goël sur la dîme de Montigny

On a vu plus haut qu’Albert de Cravent donna la dîme de Montigny. Or, selon Orderic Vital, Ascelin Goël confirmait, au début du XIIe siècle, le don de la moitié de la dîme de Montigny, qui avait été fait à l’abbaye de Saint-Evroul, dont il dut récupérer les droits du fait de l’héritage de sa grand-mère Aubère. Ceci prouve que les biens d’Albert de Cravent lui venaient essentiellement de la dot de son épouse.

1.7. LE DROUAISS / DREUX (de) / DROCENSIS (Famille) [Illiers-l’Évêque (Eure) ; châtellenie d’Illiers]

Les milites dénommés aux XIe et XIIe siècles « Drocensis » ou « Le Drouais » ont été nombreux, à la mesure du rôle militaire joué par ce castrum stratégique, face au coin formé par le triangle Avre-Eure du duché de Normandie, entoncé dans les terres royales. Parmi ces familles de milites, une seule retiendra notre attention ici – la seule bien identifiée au demeurant. Il s’agit de la famille de Morhier Le Drouais, qui a fait l’objet d’une notice et d’un arbre généalogique dans le grand ouvrage de Daniel Power ; nous nous contenterons ici de reprendre ses données, et de les compléter en ce qui concerne la châtellenie d’Illiers, sans entrer dans la question des relations entre Morhier et surtout son fils Gadon avec la famille de Grandvilliers, qui n’intéressent pas directement cette étude et ont été traitées, sans être totalement résolues, par Daniel Power.

1.7.1. Morhier le Drouais et ses origines

1.7.1.1. Les origines

Le premier représentant de la famille semble être un certain Gadon de Dreux. Gado Drocensis, qui donna au milieu du XIe siècle une église de la vallée de l’Avre, peut-être Alincourt près Tillières, à l’abbaye de Saint-Evroul ; il est possible qu’il coïncide avec le Guado « originaire du castrum de Dreux », père de Baudry appelé « Jhodard », qui donna avant 1070 l’église de Fessanvilliers, près Brézolles, à l’abbaye Saint-Père. Ce miles faisait évidemment partie des milites drouais, proche de la famille d’Albert fils Ribaud, seigneur de Brézolles.

Probablement le Gadon qui apparaît vers 1130 dans un acte de Fontevraud était-il un de ses descendants ; il coïncidait presque certainement avec le Gadon de Dreux qui, avec ses fils Garin, fit don de l’église de Courdemanche à l’abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois, sans doute dès sa fondation ou en tout cas peu après. Comme son ancêtre probable, il faisait donc partie de la familia des Châteauneuf, en l’occurrence de Hugues II de Châteauneuf.

Le généalogiste Duchesne donnait à Garin un fils, Morhier le Drouais, Morethierius Drocensis, dont il trouvait la présence en 1186 à Courdemanche ; ce Morhier est parfaitement identifié, puisqu’il s’agit du Morhier d’Illiers qui

---

698 Annexe 2, n° 2-2, p. XX.
703 Pour Fontevraud, voir POWER, 2004, p. 278, n.90. Pour Courdemanche , voir Annexe 5, p. XX.
accompagna Simon d’Anet, avec Rahier II de Muzy et Robert II Grasse-Langue, au prieuré de Beaumont-le-Roger. Simon, à la demeure de son grand-père Galeran de Meulan, accorda l’exemption de péage aux moines de Bec sur ses territoires704. Le nom de « Drocensis » qu’il portait provenait probablement de ses ancêtres ; mais il permettait également de le distinguer d’un autre personnage célèbre du Drouais, Morhier de Nogent, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle et fut la tige des Morhier, seigneurs de Villiers-le-Morhier (Eure-et-Loir), importante famille de la noblesse chartraine, puis parisienne705.

Morhier le Drouais était donc, dès cette époque, implanté solidairement dans la châtellenie d’Illiers, et peut-être est-ce pour cette raison que Simon le fit venir à Beaumont-le-Roger, dans le but de garantir l’immunité sur tous les territoires, dont Illiers. En effet, ce terroir était un point de perception de péage, comme on le sait par des actes ultérieurs, et Muzy se trouvait à proximité du franchissement de l’Avre par l’ancienne voie d’Évreux à Dreux interceptée par Illiers. Par ailleurs, la mention de Duchesne citée plus haut semble indiquer qu’il était également seigneur de Courdemanche, paroisse voisine d’Illiers-l’Évêque et étroitement dépendante.

Morhier détenait-il héréditairement des droits sur Illiers avant même l’avènement de Simon d’Anet à la tête de la seigneurie ? On ne peut malheureusement répondre à cette question avec certitude ; cependant, la mention de son père et son grand-père dans l’acte de 1186 concernant Courdemanche et Saint-Vincent-aux-Bois tendent à plaider pour l’affirmative. Pour autant, ces actes postérieurs montrent que ces droits consistaient en une moitié indivise de la seigneurie, Simon d’Anet conservant la prééminence féodale, ce qui tendrait plutôt à faire penser qu’ils résultaient d’un partage successoral.

Par la suite, Morhier n’apparaît plus que sous le nom de « le Drouais ». C’est essentiellement en tant que témoin d’actes émanés d’autres personnes que l’on trouve des mentions de lui, ses libéralités semblant avoir été assez restreintes. Avant 1157, il était premier témoin, avant Foulques III de Marcilly et d’autres, à la donation faite à l’Étréée par Simon d’Anet, pour le compte du miles Roger de Pinson (Eure, c10 Illiers-l’Évêque) ; ce don concernant des droits sur Merville (Eure, c10 La Madeleine-de-Nonancourt), localité dépendant féodallement d’Illiers, fut confirmé par Garin d’Ilo (Eure-et-Loir, c10 Dampierre-sur-Avre) en tant que premier seigneur, et par l’évêque d’Évreux en tant que seigneur éminent706. On le trouve également vers 1178 (?) dans l’entourage de Roger IV de Tosny, seigneur de Conches, lorsque celui-ci confirma une donation en faveur de la léproserie du Grand-Beaufieu707.

Beaucoup plus tard, dans les années 1180, il paraît avoir été un fidèle de la cour de Robert II de Dreux : en 1185, il était premier témoin, avant Foulques III de Marcilly et d’autres, à la donation faite à l’Étréée par Simon d’Anet, pour le compte du miles Roger de Pinson (Eure, c10 Illiers-l’Évêque) ; ce don concernant des droits sur Merville (Eure, c10 La Madeleine-de-Nonancourt), localité dépendant féodallement d’Illiers, fut confirmé par Garin d’Ilo (Eure-et-Loir, c10 Dampierre-sur-Avre) en tant que premier seigneur, et par l’évêque d’Évreux en tant que seigneur éminent708. On le trouve également vers 1178 (?) dans l’entourage de Roger IV de Tosny, seigneur de Conches, lorsque celui-ci confirma une donation en faveur de la léproserie du Grand-Beaufieu707.

Trois ans plus tard, en 1189, il faisait partie des proches qui entourèrent Simon d’Anet lors de l’enterrement de son fils Jean de Bréval à Chanu (Eure, c10 Villiers-en-Désœuvres)709. Simon mourut sans doute l’année suivante.

1-7.1.2. Le procès en cour de l’Échiquier pour la succession de la part de Simon

La succession de Simon dans la châtellenie d’Illiers posa problème, puisque Morhier le Drouais et un certain Guillaume d’Anet, et un certain Guillaume d’Anet, la revendiquèrent devant la cour de l’Échiquier à Caen711.

L’identité de Guillaume d’Anet est inconnue. Il ne s’agissait pas d’un descendant direct de Simon, dont tous les enfants décéderont avant lui. Trois hypothèses sont possibles. La première serait de l’identifier avec Guillaume d’Annet-sur-Marne (Val-de-Marne), chevalier dont on suit les actes entre 1185 et 1209 dans l’est parisien ; il porte constamment dans les chartes de Saint-Martin-des-Champs et de Chaalis le nom de Guillelmus de Aneto, et eut pour fils un Simon et un Guillaume d’Annet. Peut-être coïncide-t-il avec le Guillaume d’Anet qui détenait le bois de Val-Saint-Germain à Beaumont-sur-Oise (Val-d’Oise) avant les années 1220, qui eut également un fils appelé Simon ; il est possible qu’il puisse être identifié également avec celui de Nanteuil-le-Haudoin (Oise) au début du XIIIe siècle, et enfin avec celui qui est répertorié dans les registres de fiefs de Philippe Auguste pour la châtellenie

704 Cartulaire Sainte-Trinité Beaumont, p. 31-32.
706 Cartulaire Grand-Beaufieu, n° 105.
707 Charte publiée par Du Chesne, 1631, p. 238.
708 Charte publiée par Lefèvre, 1859, p. 287-290.
709 Annexe, n° 2-19.7, p. XX.
710 Voir la charte de Richard Cœur de Lion de janvier 1192, n° 3-2, p. XX.

Une seconde piste, suggérée par Daniel Power, pourrait être orientée vers une famille anglaise du Leicestershire qui porta le nom de Aneto au début du XIIIe siècle ; l’auteur signale l’existence d’un bailli de Leicester de ce nom dans les années 1231-32. Vers 1239, un Simon de Aneto revendit à Simon de Montfort, comte de Leicester, un fief que celui-ci lui avait concédé ; plus tard, en 1269, le même chercha avec Edmond, comte de Leicester et de Lancaster, à imposer Peter de Aneto, sans doute l’un de ses fils, comme sous-diacre dans une église de l’archidiaconé. 713. Cette piste parait cependant assez fragile.

Une dernière piste enfin serait de supposer qu’un Guillaume se donnait le nom d’Anet, parce qu’il détenait quelque droit éloigné, ai revendiqué la succession. Il est très improbable que Guillaume II Louvel, le propre frère cadet de Simon, ait tenté cette manœuvre, car il était parfaitement identifié outre-Manche en tant que William Lovel, et la confusion n’eût pas été possible. Peut-on penser que le Guillaume fils Amatée, petit-neveu de Simon Louvel mentionné dans son dernier acte, ait plaidé sa cause à l’Échiquier? 714 ?

À ce stade de conjecture, nous opterons plutôt pour cette dernière hypothèse, car l’on imagine assez mal qu’un prétendant soit allé à l’Échiquier revendiquer sans détenir le moindre droit ; or la famille d’Anet n’avait rien à voir avec la région, de près ou de loin, et celle de Aneto dans le Leicestershire est trop mal identifiée pour que l’on poursuive raisonnablement cette piste.

Ce fut Morhier qui gagna ce procès devant le sénéchal Guillaume fitz Raoul et des barons normands, sans doute au début de l’année 1191 ; il n’eut de cesse de le faire confirmer par le roi Richard, parti à la Croisade. Et c’est au camp de Jaffa, en janvier 1192, que Richard confirma à Morhier la maison-forte d’Illiers, ajoutant que, pour compenser l’injustice commise envers l’église d’Évreux, il remettait à Morhier les sommes que Henri Ier, grand-père de Richard, avait dépensées pour fortifier cette « maison ».

1-7.1.3. Morhier fut-il seigneur plein d’Illiers ?

Bien plus tard, en 1247, le petit-fils de Morhier, dans une plainte adressée aux commissaires du roi Louis IX qui faisaient une enquête générale sur les fiefs normands, argua du fait que Simon d’Anet lui-même avait vendu à Morhier le Drouais ses droits sur Illiers ; cette cession de droits aurait permis à Morhier sa vie durant de jouir de la totalité de la seigneurie, y-compris la maison-forte. Cette assertion était-elle fondée en droit ? Le jugement de l’Échiquier de Caen vers 1191 semblerait le confirmer ; cependant, il presque sûr que le jugement de 1191 ne fut pas objectif, car Morhier était notoirement pro-anglais, alors que Simon d’Anet et ses proches penchaient du côté français dans les derniers temps de sa vie. L’acte intervenu au début du XIIIe siècle du temps de Gadon, fils de Morhier, que nous étudions ci-dessous, semble au contraire prouver que Morhier ne disposait que de la moitié de la seigneurie.

Morhier mourut entre 1192 et 1198 ; dans le même temps, Philippe Auguste avait pris possession d’Illiers-l’Èvèque dès le printemps 1194, et, peut-être dans la foulée, investit Guillaume I du Fresne de la partie de seigneurie de Simon d’Anet, en le mariant avec une nièce bâtarde de Simon d’Anet. Il est possible, mais non prouvé, que cette nièce bâtarde ait été justement la propre mère du Guillaume d’Anet qui plaida en 1191 contre Morhier.

1-7.2. Gadon le Drouais

Gadon le Drouais, fils de Morhier, avait pris clairement le parti pro-anglais dans les années 1190 ; il reçut par don du roi 50 livres en 1195, 40 en 1198, sommes non négligeables qui montrent vraisemblablement une activité soutenue pour le roi. Une autre raison aurait pu en être la privation de son fief du fait de la prise de contrôle du secteur d’Illiers par Philippe Auguste en 1194 ; l’indemnisation par le roi anglo-normand prouve, en tout état de cause, que Gadon devait le soutenir. 715 Sans doute aussitôt après la mort de son père, Gadon le Drouais fit confirmer par le roi Richard l’inféodation de la maison-forte d’Illiers, ce qui fut fait le 13 août 1198, alors que le roi


714 Voir p. 58.


se trouvait dans son château d’Orival (Seine-Maritime) ; pour autant, cette inféodation devait être assez théorique, Illiers se trouvant sous contrôle de Philippe Auguste.

Un acte des années 1200, relatif à une donation du miles Roger de Portes à La Noé, montre cependant que ces droits étaient contestés, alors que ceux de son futur coseigneur, détenteur de la demie-part de seigneurie n’étaient, eux, pas encore établis à la date inconnue de l’acte : la donation portait sur une pièce de vigne proche de la Croix de Buis à Illiers. Roger mentionnait que cette pièce de vigne devait un cens seigneurial de 2 sous, la moitié à percevoir par Gadon le Drouais, l’autre moitié « par celui à qui le Roi de France l’ordonnerait » . Cet acte est le premier à prouver sans ambiguïté le statut de seigneurie indivise que possédait Illiers-l’Évêque ; il tend à prouver aussi que ce statut préexistait à l’arrivée du roi de France, et que celui-ci fit usage de son droit d’échoite.

Le premier acte positif de Gadon remonte à 1215, date à laquelle il fit don à l’abbaye de l’Éstrée de 20 sous sur ses cens d’Illiers . En 1219, il était bien installé en tant que coseigneur d’Illiers, puisqu’il prit en fief de l’abbaye de La Noé, paritairement avec Guillaume II du Fresne, alors également installé comme coseigneur, la terre donnée précédemment par Roger de Portes . En 1220, il confirma par un vidimus la donation consentie sans doute bien auparavant à l’Éstrée par Robert des Fossés de 30 acres de terre, et d’une acre que ce dernier avait donnée le jour de la consécration de l’église de l’Éstrée ; cette terre était située à côté des terres du prévôt d’Illiers .

En 1227, Gadon le Drouais renonça de façon solennelle à tout droit sur la présentation à l’église d’Illiers, qu’il reconnaît appartenir en indivis au chapitre de Notre-Dame de Chartres et à l’abbaye Saint-Père, alors qu’il la revendiquait en vertu d’un droit héréditaire . Il est curieux que cet acte soit intervenu aussi tardivement : en effet, les deux institutions religieuses s’étaient fait reconnaître leurs droits exclusifs en 1157, et le chapitre et l’abbaye le firent confirmer dès 1217 par le coseigneur d’Illiers, Guillaume II du Fresne.

En décembre 1230, Robert I de Courtenay, coseigneur dominant d’Illiers après le décès de Guillaume II du Fresne, inféoda Gadon le Drouais de la moitié de la « communauté » d’Illiers, telle que Gadon la tenait auparavant de Guillaume. Ce terme de communitas est intéressant, et a été mal interprété jusqu’à présent : il ne désigne en aucune façon une commune, mais une communauté de biens en indivis, ce que traduit fort bien la charte qui précise les droits et devoirs des indivisaires.

La charte précise bien que l’indivision existait avant 1230, et nous en avons vu la preuve dans la charte de 1220 concernant Roger de Portes. Doit-on rechercher son origine plus en amont, du temps de Simon d’Anet et de Morhier le Drouais ? C’est assez probable, et nous allons voir que la plainte de Guillaume le Drouais, en 1247, semble le confirmer.

Le dernier acte connu de Gadon remonte à 1236, date à laquelle il fit un don à l’Éstrée sur des terres à Merville .

1-7.3. Guillaume le Drouais et sa descendance

718 Voir Annexe, n° 3-3, p. XX.
719 Voir notice n° 1-10.2, p. XX.
722 Voir note 806.
723 Arch. dép. Eure, H 319, f° 49 v°-50, n° 111. On ignore malheureusement la date de la consécration de l’église ; mais l’abbaye avait été fondée en 1144.
724 Query, 1917, p. 125 ; Cartulaire Trappe, p. 426. Le second des deux dons fut fait pour le salut de l’âme d’Alice et Aline, ses deux épouses, et de son fils aîné Guillaume, fils d’Alice.
725 Voir Power, 2004, p. 496.
726 Le Prevost, 1864, t. II, p. 278.
727 Annexe, n° 3-4 , p. XX.
728 Lemoine-Descourtieux, 2005, p. 73 : « il semble qu’il y ait eu une sorte de commune au XIIIe siècle, mais sans plus ».

Anet-Bréval-Ivry
Guillaume, fils de Gadon, consentit en 1237 un don à l’Éstrée pour célébrer l’anniversaire de son père.730 Au mois de juin 1240, l’abbaye du Breuil-Benoît, qui avait reçu en aumône d’Amicie, fille de Guillaume (II ?) du Fresne et épouse d’Hélie le Fauconnier, la moitié du four d’Illiers, la céda à Guillaume contre 20 sous de rente annuelle.731 Il s’agissait ici d’un curieux retour des choses, puisque Guillaume récupérerait ainsi, pour le four uniquement, la totalité du droit seigneurial ; mais il n’est pas sûr qu’Amicie ait été consultée sur ce transfert, car la charte comporte une clause de sauvegarde au cas où elle réclamerait contre la transaction.

Guillaume mena apparemment une politique de rachat de droits dans la seigneurie : en février 1244 (n. st.) il racheta à Gari, prévôt d’Illiers, divers cens sur des vignes situées vers Jersey (Eure, c 736 Illiers-l’Évêque), à côté de la léproserie dont c’est à notre connaissance la première mention.732 Enfin, il adressa une plainte contre le gouvernement royal en 1247, lors de l’enquête générale administrative en Normandie.733 Selon lui, le roi Philippe Auguste avait spolié son grand-père et son père de la moitié de seigneurie détenue par les Courtenay depuis l’échange avec Guillaume du Fresne ; or, toujours selon lui, cette moitié avait été acquise de Simon d’Anet par Morhier le Drouais. Il réclamait à ce titre d’être indemnisé à hauteur de 30 livres par an.

On ignore la suite réservée à cette plainte, mais on peut supputer qu’elle ne dut pas être favorable, car rien ne changea dans l’état statutaire des parties. On peut se demander, en revanche, si la plainte fut déclenchée par la vente de la part de seigneurie détenue par Raoul de Courtanay, fils de Robert I, qui eut lieu cette même année 1247, en juin ; cette vente fut réalisée au profit de son frère Robert, clerc, qui fut plus tard évêque d’Orléans, pour un montant de 800 livres tournois734. Nous n’avons pas trouvé d’autres actes signalant Guillaume le Drouais. On limitera l’évocation de sa descendance à deux personnages qui eurent à faire avec la châtellenie, Philippe le Drouais, clerc, sans doute son fils, et Guérin le Drouais, également clerc. Par trois mutations successives intervenues en moins de deux ans, la part de Robert de Courtenay évêque d’Orléans et seigneur de NonanCourt était passée entre août 1271 et décembre 1273 successivement à son neveu Robert de Sancerre (par donation), puis à Guillaume de Courtanay son frère (par vente pour 400 livres tournois), et enfin à l’évêché d’Évreux représenté par Philippe de Chaource, évêque (par vente pour 500 livres tournois, soit 75 livres tournois).735 Il n’est pas interdit de voir dans cette curieuse série de transactions quelque volonté d’échapper au fisc royal. En effet, l’évêque d’Évreux, soucieux de détenir une seigneurie pleine et entière, racheta finalement en 1275 à Philippe le Drouais sa moitié de la seigneurie sans doute reçue de son père (prérésumé) Guillaume, pour le prix de…2000 livres tournois, somme largement supérieure aux 450 livres totalisées par les transactions citées côté Courtanay736.

Philippe le Drouais omit sans doute volontairement, dans l’acte de vente au profit de l’évêque d’Évreux, de signaler que sa part était obérée par une rente que percevait Simon d’Anet, de deux muids de blé sur le champart d’Illiers ; il fallut aller à l’arbitrage, confié à Robert de Muzy et un chanoine de la cathédrale, mais on n’en connaît pas le résultat. Quoi qu’il en soit, l’évêque poursuivit son œuvre de réunification des droits sur Illiers, puisqu’il acheta en novembre 1277 à Guérin le Drouais, clerc, une rente de 40 sous perçue sur une maison d’Illiers tenue par Jean, dit Clerc, pour un montant de 25 livres tournois.737 Ainsi l’évêque d’Évreux était-il en possession de l’ensemble des droits d’Illiers, dont il demeura par la suite le seigneur châtelain.

1-8. FILS HERLUIN (Richard et descendants) [Saint-André (Eure) et Saint-Illiers-la-Ville (Yvelines) ; châtellenies de Saint-André et de Bréval]

Richard fils Herluin, seigneur de Saint-André en 1066 et avant cette date, a été remarqué pour la première fois par Joseph Depoin ; Pierre Bauduin a consacré à ce personnage une notice assez exhaustive dans sa Première Normandie. Il est utile de compléter ces éléments sur le plan de l’histoire locale.

731 Arch. dép. Eure, G 6, no 257, f° 189.
732 Arch. dép. Eure, G 6, no 222. La léproserie est à nouveau citée dans la charte concernant la perception du péage d’Illiers, en 1278 (G 6, n° 255-256, f° 192).
733 RHF, XXIII, p. 32.
734 Arch. dép. Eure, G 6, no 256, f° 189.
735 Arch. dép. Eure, G 6, no 225-251.
736 Arch. dép. Eure, G 6, no 253.
737 Arch. dép. Eure, G 6, no 252, f° 188-189.
738 Arch. dép. Eure, G 6, no 254, f° 190-191.
1.8.1. L'origine familiale de Richard fils Herluin : faits historiques et spéculations

Comme l'a remarqué Pierre Bauduin, plusieurs personnages ont été nommés Richard fils Herluin dans les chartes du XIe siècle en Normandie. On peut en distinguer quatre :

- un Richard fils Herluin dans le Calvados, qui vendit des terres à la reine Mathilde à Tassily et Monbouin ;
- un Richard fils Herluin le sénéchal, identifiable à Herluin d’Heugleville, qui possédait des biens dans le Vexin normand et était établi dans la région d’Amfreville-la-Campagne ;
- un Richard fils Herluin, chanoine de la cathédrale de Rouen, cité par Orderic Vital comme ayant rédigé en 1067 l’épitaphe de l’archevêque Maurilius, et qui fut témoin d’une donation de Hugues de Rouen en 1093 ;
- enfin le Richard fils Herluin, seigneur de Saint-André, possessionné dans le sud et l’est de l’Évrein, qui nous occupe ici.

On sait, par une charte donnée en 1066 à Meulan, en présence du comte Galeran II, que ce dernier Richard s’intitulait « neveu du comte Galeran » . Par ailleurs, dans la même charte, il faisait référence à sa tante paternelle (amita mea) Helvise, qui finit sa vie en recluse ; il avait usurpé les biens qu’elle avait donnés à l’abbaye de Coulombs. Une autre charte de 1066, rédigée par les moines de Coulombs et signée par Guillaume le Conquérant, confirmait cette relation en faisant de Richard le neveu d’Helvise, et indiquait explicitement que les biens usurpés faisaient partie du patrimoine propre d’Helvise.

Les seuls éléments qu’on puisse en déduire avec certitude sont les suivants, si l’on considère les liens affichés en 1066 comme avérés :

- pour le lien neveu/tante : le père de Richard, Herluin, avait une sœur Helvise qui reçut en héritage une part des biens paternels ; à sa mort sans enfants, Richard son neveu contesta les dons qu’elle avait faits à Coulombs – vraisemblablement sans son consentement, et les usurpa jusqu’en 1066 ;
- pour le lien neveu/ Oncle : soit Herluin était frère de Galeran II de Meulan (relation oncle/neveu directe), soit il était le frère de la femme de Galeran II, soit encore sa femme était sœur de Galeran II (relations oncle/neveu par alliance).

On ne peut aller plus loin sans s’aventurer dans des spéculations peu rigoureuses. Pour autant, il convient de tenter de mettre un peu de clarté dans celles auxquelles se livra J. Depoin. Celui-ci procéda à plusieurs identifications qu’il présente, comme à l’accoutumée, comme des certitudes :

- a) identification entre Herluin, père de Richard, et Hilduin, vicomte de Mantes, frère de Galeran II de Meulan, et d’un certain Hugues ; J. Depoin ayant la regrettable habitude de franciser et d’uniformiser à sa guise les prénoms, avait transformé Hilduin en Helluin (II) ;
- b) identification entre Helvise, tante de Richard, et Helvise, veuve d’un Hugues Tête d’Ourse connue par un don fait par elle en faveur de Coulombs en 1033 concernant des biens situés en Vexin français ;
- c) identification entre Hugues Tête d’Ourse et Hugues, frère de Galeran II ;
- d) identification entre les deux Helvise et une troisième Helvise, épouse d’un certain Adzon, qui fit une donation en faveur de l’abbaye de la Trinité de Fécamp.

La proposition a) avait l’avantage d’expliquer directement le lien neveu/oncle entre Richard et Galeran II ; mais c’est à tort que Depoin identifia de façon définitive les prénoms de Herluin et de Hilduin, qui sont parfaitement distingués par les textes des chartes . On ne peut donc la retenir.

Les propositions b), c) et d) ont été reprises par J. Depoin à partir de dom Mabillon : la première est assez incertaine, car les possessions connues des deux Helvise ne sont pas dans la même région ; la seconde est très plausible ; la dernière n’est en rien sûre . Quoi qu’il en soit, dom Mabillon, comme les auteurs de L’Art de

744 Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, no XXI. Joseph Depoin considérait ce Richard comme le fils de Herluin de Conteville, mais sans fournir aucune preuve.
745 Annexe, no 2-19.2, p. XX.
746 Actes ducs de Normandie, no 230 : « Richardus, nepos ipsius, præfatum terram Altarium violenter obtinuit ».
748 Charte publiée dans Cartulaire Saint-Martin de Pontoise, p. 343.
vérifier les dates, avaient tiré de l’ensemble des preuves existantes la seule conclusion possible et vraisemblable, selon laquelle Ode, l’épouse de Galeran II de Meulan, Helvise, femme de Hugues Tête d’Ourse, et Herluin père de Richard étaient sœurs et frère751 ; J. Depoin n’en a pas tenu compte, préférant rattacher Herluin à la famille de Meulan.

Nous ne ferons pas nôtre l’hypothèse de Joseph Depoin, faute d’autres indices ; mais ceci n’aide pas pour autant à retrouver les ascendances de la famille et de Herluin. Les Mauristes l’avaient identifié à un Herluin célèbre, Herluin de Conteville mari d’Arlette et beau-père de Guillaume le Conquérant ; mais cette proposition est également dénue de toute preuve752, et l’on demeure donc dans une totale incertitude.

1-8.2. Les possessions de Richard fils Herluin

Plusieurs actes de l’abbaye de Coulombs permettent de cerner assez précisément les biens que possédait Richard fils Herluin, pour l’essentiel centrés autour du castrum de Saint-André, mentionné en tant que tel avant 1090753. Ce château contrôlait un petit territoire englobant au sud les hameaux de Ferrières et de la Tuilerie, au sud-ouest le village des Authieux754, au nord-ouest celui de Paintourville (ancien hameau, c755 de la Forêt-du-Parc)756. On a vu plus haut que sa tante Helvise avait hérité de l’église des Autieux, qu’elle donna à Coulombs bien avant 1066 ; à Saint-André même, c’est un miles, Pierre de Saint-André, qui donna l’église du lieu à l’abbaye, se faisant fort d’obtenir le consentement de Richard, l’acte datant d’entre 1070 et 1090, vraisemblablement proche de la première de ces deux dates – Richard dut mourir avant d’avoir confirmé, car c’est son fils Jourdain qui le fit.

La situation paraît avoir été plus complexe pour les deux hameaux de Ferrières et La Tuilerie : la dîme des Tuileries fut donnée à Coulombs, sur l’initiation de son seigneur, par le miles Richard Boute-fer. Quelques temps plus tard, Richard fils Herluin confirma le don, comme celui de la dîme de Ferrières, mettant comme condition qu’une église soit construite pour desservir les deux hameaux. Pourtant, une charte contemporaine indique que la dîme des Tuileries fut donnée par quatre autres miles, avec l’assentiment de Guillaume de Marcilly-sur-Eure, seigneur dominant757 ; il est intéressant de noter que ces quatre miles venaient tous de la région de Garancières (Yvelines), entre Houdan et Neauphle, dans les zones sous influence des seigneurs de Montfort – ce qui n’est pas sans poser de problème de cohérence géographico-féodale. Quant à la dîme de Ferrières, la même charte en attribue la donation, pour un tiers, par un Richard de Ferrières ; mais ses descendants usurpèrent au moins jusqu’au milieu du XIIe siècle cette donation.

Si à La Tuilerie, Richard fils Herluin partageait en partie les droits supérieurs avec Guillaume de Marcilly, à Paintourville, c’est avec Guillaume de Breteuil qu’il les exerçait : en effet, la donation de l’église du lieu par Robert Malet à l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux se fit du consentement de Richard et de Guillaume. La grande charte de Saint-Taurin mentionne, par ailleurs, que précédemment à cette donation, une autre fut consentie par Hugues, fils d’Hubald de Pacy, d’une terre à Paintourville ; elle fut confirmée par un certain Osbern de Longueville (ancien lieu-dit, c758 Saint-Just et Saint-Marcel, près de Vernon), qui dut posséder des droits éminents, avant Richard fils d’Herluin et Guillaume de Breteuil759.


Plusieurs indices montrent que, par ailleurs, les droits seigneuriaux de Richard – et du seigneur de Saint-André, s’étendaient vers l’est en rive droite de l’Eure. Il possédait de ce côté, les droits sur le village de Saint-Lilliers-la-Ville ; en 1066, il donna à l’abbaye de Coulombs, pour se racheter des usurpations qu’il avait commises, l’église du lieu, avec l’aître, une charnue de terre, toutes les coutumes et toute la justice du lieu, enfin toutes les dîmes (ou la moitié seulement, suivant une des deux chartes relatives à ce don)761. Cette donation fut confirmée par Simon I de Montfort, qui tenait les droits éminents du fait de son épouse, elle-même les possédant de droit héréditaire. On sait que, selon Robert de Torigni, Simon I de Montfort eut trois épouses : la première fut Isabelle-

---

751 L’Art de vérifier les dates, t. XII, Paris, 1818, p. 143-145.
753 Annexe, n° 2-17.2, p. XX.
754 Annexe, n° 2-3, p. XX.
755 Annexe, n° 2-1, 2-17.4, p. XX.
757 Voir notice sur la famille de Marcilly, n° 1-16.
758 Cartulaire Louviers, p. 62.
759 Annexe, n° 2-17.4, p. XX.
760 Pouillés Rouen, p. 196.
761 Annexe, n° 2-19.1, 2-19.2, p. XX.
Élisabeth ; la seconde est inconnue, alors que la troisième fut Agnès, fille du comte d’Évreux Guillaume. Tous les historiens qui ont analysé l’acte ont supposé que ce fut Isabelle Bardoul qui apporta dans sa dot ce droit éminent sur Saint-Ilizers.

Cette possession relativement isolée par rapport à la châtellenie de Saint-André doit être mise en relation avec celle de Villegats, village voisin de Saint-Ilizers-la-Ville, par la famille Malet établie également dans la châtellenie de Saint-André.

1-8.3. La descendance de Richard fils Herluin

Richard fils Helluin avait un frère, Robert, qui fut abbé de Coulombs (1063 v.1078). De son épouse Basile, il eut deux fils, Jourdain et Robert. Le premier, qui succéda à son père à son décès, confirma et augmenta les dons de son père, selon le récapitulatif dressé par un moine de Coulombs (1063 v.1078). Il se retira à Coulombs sans descendance, laissant le patrimoine familial à son frère Robert.

Bien plus tard selon le rédacteur, Robert lui-même, également sans descendance, se retira à Coulombs, et Ascelin Goêl en fut l’héritier (heres effectus est). Une mention tursive dans l’acte relatif à la donation des dîmes de La Tuilerie et de Ferrières semble prouver que cette mutation s’effectua suite à une décision de justice ; malheureusement, la rédaction du moine qui écrivit la cédule de l’acte est ambiguë, car elle indique littéralement que la terre fut transférée « par la justice d’Ascelin, en présence de son fils Robert ».

1-8.4. Conclusion

Il est difficile d’imaginer que la mise en place d’une fortification à Saint-André dans le troisième quart du XIe siècle, se soit effectuée sans l’implication des ducs de Normandie : la localité, située immédiatement à l’ouest d’Ivry contrôlée par les ducs, interceptait le grand itinéraire est-ouest sur lequel Guillaume le Conquérant fortifia en 1059-60 le château de Breteuil. De plus, Saint-André se trouvait au cœur des possessions de Guillaume fils Osbern et de son fils Guêle de Breteuil, à savoir les seigneuries de Breteuil et de Pacy ; il n’est donc pas un hasard de voir la donation de l’église de Paintourville confirmée tant par Guêle de Breteuil que par Richard fils Herluin.

Pour autant, l’attachement que montrèrent Richard, son frère et ses fils à l’abbaye de Coulombs est remarquable, et l’élection de son frère comme abbé ne l’est pas moins.

1-9. FLINS (Famille d’Adelme, Badulphe, famille de Flins) [Flins-Neuve-Église (Yvelines) ; châtellenie de Bréval]

1-9.1. Adelme-Adelon-Alelme

Le miles Adelme, dont le prénom semble avoir été écrit Adelon ou Alelme, apparait directement dans deux chartes concernant le territoire de Flins, au nord de Tilly. Il semble avoir détenu ce fief de Flins des miles de Tilly ; à l’extrême fin du XIe siècle, il était considéré que ceux-ci tenaient des seigneurs de Montmorency. Adelme était mort à cette époque, et c’est son fils Hugues, encore mineur, qui...
1-9.2. Badulphe

Avant 1149, Gosselin de Lèves, évêque de Chartres, confirmait toutes les donations faites à l'abbaye de Notre-Dame-de-Josaphat : il mentionnait parmi celles-ci la chapelle Saint-Denis de Flins, donnée à l'abbaye par un certain Badulphe, dont on ne retrouve pas trace par la suite. Cette chapelle devint église paroissiale de Flins après 1199 seulement, comme on le verra ci-après.

1-9.3. Raoul fils Simon de Ménerville (Yvelines)

Le 23 mai 1151, le miles Raoul, fils de Simon de Ménerville (Yvelines), localité située à une dizaine de kilomètres au nord, gravement touché par l'infirmité, demanda à être accueilli comme moine à l'abbaye de Coutances, et donna à l'abbaye une charrue de terre autour de la chapelle, contigué à sa propre terre, afin d'avoir des revenus en permanence à la chapelle, ainsi que les terres nécessaires aux moines pour construire des cellules ; il leur donna également le quart de la dîme de ces terres, ainsi que la moitié de la dîme du moulin neuf pour le luminaire de l'église – sans doute le moulin à vent qui existait au sud-ouest du territoire. La charte fut passée du consentement de tous ses frères, Aymard, l'aîné, Hugues et Robert, prêtres et les autres non nommés, ainsi que de ses fils Nivard, Simon et Guillaume ; y assistaient Nivard et Hugues du Mesnil-Simon, ainsi que Hugues Le Roux.

1-9.4. Famille de Flins

En 1199, un Raoul de Flins vendit pour trente livres la dîme de Flins à l'abbaye Notre-Dame de Josaphat ; la même année, l'archidiacre de Poissy, constatant que la chapelle Saint-Denis de Flins n'avait ni paroissiens ni revenus, donnait la chapelle à Josaphat à condition qu'y soient établis à dîme deux moines. Il ne s'agissait sans doute pas véritablement d'une donation, mais bien d'une confirmation de possession sous condition ; d'ailleurs le patronage de l'église fut partagé ensuite entre l'abbaye et l'archidiacre.

Raoul de Flins est mentionné dans les feux de la châtellenie d'Anet sous Philippe Auguste, comme tenant une terre à Rouvres – son fief de Flins était lui tenu de l'abbaye de Coulombs du fait de la donation de Guillaume de Tilly ; un différend l'opposa aux moines de Coulombs, seigneurs de Tilly, à propos de terres communes situées entre les deux villages, qui fut tranché par trois baillis royaux siégeant à Paris confirmant les droits de l'abbaye sur Tilly. Il est encore mentionné dans une enquête de l'administration royale sur les droits d'usage dans la forêt de Bréval, où il se servait en bois mort gratuitement pour se chauffer.

La famille de Flins se maintint par la suite : on trouve dans le registre des nobles devant service au roi, dressé dans le dernier quart du XIIIe siècle un Guirard de Flins, écuyer, et en 1339, un Perrinet de Flins fit hommage et rachat de sa terre à l'abbaye, contre un chapeau de feutre à grand labelle.

1-9.5. Autres familles

Parallèlement à cette famille de chevaliers, un certain maître Raoul de Alneto, fils de Hugues et frère de Rainold, engagea en 1190 à Notre-Dame de Josaphat pour cinq ans sa part de dîmes tenues héréditairement sur Flins et Mesnil-Simon, du consentement de Simon du Mesnil, contre 20 livres. Il ne semble pas avoir appartenu à la famille d'Auvers étudiée plus haut ; le toponyme de Alnetum est malheureusement trop fréquent pour qu'on l'identifie certainement, pas plus que l'on ne maîtrise la relation familiale entre cette famille et la famille de Flins.

On notera enfin que, dans le premier quart du XIIIe siècle, la famille du Mesnil avait aussi quelques droits sur Flins.

1-10. FRESENE (DU) / FRAXINO (DE) (Famille) [Le Fresne (Eure) - Illiers-l'Évêque : châtellenie d'Illiers]

Voir n° 1-18.1.

Cartulaire Josaphat, n° CLV.

Cartulaire Josaphat, n° CXCVII.

Voir n° 1-7.

Voir n° 1-22.

Cartulaire Josaphat, n° CCCI.

Voir le Pouillé de l'Église de Chartres, dans Cartulaire Notre-Dame de Chartres, t. III, p. 413.

RHF, XXIII, p. 626-627.

Arch. dép. Yvelines, E 2415.

Registres Philippe Auguste, p. 139.

RHF, XXIII, p. 748.

Arch. dép. Yvelines, E 2415.

Cartulaire Josaphat, n° CCLXX ; n° CCC.

Voir n° 1-7.
La famille du Fresne, dont le nom est toujours latinisé en de Fraxino, était originaire du village du même nom, situé à cinq kilomètres à l’est de Conches. Elle fut très souvent associée au lignage des Tosny, seigneurs de Conches.875

La succession de ses représentants demeure assez incertaine. Le premier d’entre eux identifié est un Gerelmus qui, entre 1046 et 1049, donna tous ses biens à l’abbaye de Saint-Pierre de Castillon (Conches).876 Un second Gerelme est mentionné comme témoin dans une donation par les fils de Richard Mansel de leurs parts de dîmes sur la paroisse de Bailleul (Eure, c877 Chavigny-Bailleul) à la même abbaye, sous Raoul III de Tosny (entre c. 1102 et c. 1126).878 Un peu plus tard, un Gerelme (III ?) et son frère Raoul furent témoins de la charte par laquelle Roger III de Tosny donna à l’abbaye du Bec la dîme sur toutes ses terres, entre 1126 et 1128.879

Il semble que ce Raoul eut de son épouse Lorette du Roncenay (Eure, c880 Le Roncenay-Authenay, près de Damville) un fils prénommé Guillaume. Ce dernier vers le milieu du XIIe siècle, confirma la donation faite par son beau-frère Raoul du Buisson à l’abbaye du Bec, après qu’elle avait été ratifiée par sa mère Lorette.881 Peut-être coïncidait-il avec le Guillaume, époux d’Agathe et père de Nicolas, qui vendit aux moines de Castillon une rente en 1149.882

Un Raoul est mentionné entre 1165 et 1180, comme témoin d’une charte du comte Simon d’Évreux, et, entre 1175 et 1204, comme témoin d’une charte de Robert de Tosny, fils de Marguerite de Leicester, en faveur de l’abbaye de Castillon ; il n’est pas sûr que ce personnage coïncide avec celui mentionné ci-dessus.883

1-10.1. Guillaume I du Fresne, successeur de Simon d’Anet à Illiers

Le premier personnage vraiment bien identifié de cette lignée est le Guillaume qui, entre 1157 et 1162, apparaît comme témoin dans la charte de donation à l’Évêché, par Raoul IV de Tosny, de toutes coutumes et droits de pasnage et de péage sur ses terres, et en particulier à Champignolles (Eure).884 Il n’affectera arbitrairement le n° I, bien qu’il ait été vraisemblablement précédé par d’autres. En 1174, il fit don à l’abbaye de la Noë, avec son épouse Amicie et ses fils Guillaume et Jean, de toutes ses possessions dans le fief de Bellemare (Eure, ferme, c885 Le Mesnil-Hardry) ; dans cette charte, il s’intitulait, un peu pompeusement, seigneur du Ménillet (Eure, c886 Nogent-le-Sec).887 Il semble que ce Raoul eut de son épouse Lorette du Roncenay (Eure, c888 Le Roncenay-Authenay, près de Damville) un fils prénommé Guillaume. Ce dernier vers le milieu du XIIe siècle, confirma la donation faite par son beau-frère Raoul du Buisson à l’abbaye du Bec, après qu’elle avait été ratifiée par sa mère Lorette.889 Peut-être coïncidait-il avec le Guillaume, époux d’Agathe et père de Nicolas, qui vendit aux moines de Castillon une rente en 1149.890

Guillaume I du Fresne connaissait Simon d’Anet, et il en était même un proche : lors de la signature de la charte précitée de Raoul IV de Tosny, il figurait à ses côtés ; il fut témoin, aux côtés des nobles brevalois Miles du Mesnil, Bernard de Neauflitte, ainsi que du fidèle des fidèles, Robert II Grasse-Langue, lorsque fut passé l’accord entre l’abbaye de Saint-Germain et Simon pour faire cesser les usurpations de ce dernier, avant 1186.891

Déjà passablement âgé, il paraît avoir pris le parti de Philippe Auguste, sans doute avant même que celui-ci ne conquîsse la région durant les campagnes de 1193 et 1194. Dès 1200, il avait été investi par Philippe Auguste des droits sur la châtellenie d’Illiers-l’Évêque dont avait bénéficié, jusqu’à sa mort, Simon d’Anet, seigneur dominant : en effet, Guillaume confirma à cette date, en tant que seigneur, les dons faits précédemment par le préévôt d’Illiers.892 On peut situer juste avant l’inféodation royale, c’est-à-dire peu avant 1200, la charte de donation curieuse du miles Roger de Portes à l’abbaye de la Noë, d’une pièce de vigne proche de la Croix de Buis à Illiers : selon le texte de cette donation, Roger mentionnait que cette pièce de vigne devait un cens...
seigneurial de 2 sous, la moitié à percevoir par Gadon le Drouais, l’autre moitié « par celui à qui le Roi de France l’ordonnerait » ; on a ici la première preuve que la seigneurie d’Illiers était en fait une coseigneurie à parts égales dès cette époque, et qu’au moment où Roger signait sa charte, le roi n’avait pas encore investi Guillaume I du Fresne de la part de Simon199.

Selon une plainte déposée beaucoup plus tard, en 1247, Philippe Auguste aurait marié Guillaume à une nièce bâtardre de Simon d’Anet, mort sans descendence, pour justifier cette investiture800. Cette assertion est certes crédible, dans la mesure où il paraît certain que Guillaume II Louvel, frère cadet de Simon d’Anet, laissa au moins deux autres enfants bâtards dans la région801 ; l’âge de l’impétrant devait être cependant assez avancé, et on peut se demander si Guillaume le Drouais, le plaignant de 1247, ne fit pas une confusion entre Guillaume I et son fils Guillaume II. Quoi qu’il en soit, Guillaume I dut mourir peu après 1200, laissant son fils aîné Guillaume II à la tête de son patrimoine.

On notera pour finir que Guillaume I eut au moins une fille, Amicie, qu’il maria à Amaury Poulain, seigneur de Grossœuvres : le père de celui-ci, Guillaume Poulain, panetier du roi Philippe Auguste, avait reçu en reconnaissance pour ses services, après la conquête, la petite châtellenie qui avait appartenu à Roger de Saint-André, cousin de Simon d’Anet802 ; son autre fils Guillaume le jeune fut châtelain de Rouen pour le roi803. Ceci prouve à quel point Guillaume I du Fresne s’était intégré au groupe des conquérants français, profitant du nouveau contexte pour faire progresser sa famille.

1-10.2. Guillaume II du Fresne à Illiers-l’Évêque

Guillaume II est particulièrement documenté par le cartulaire de l’abbaye de Castillon de Conches, qui le cite à au moins huit reprises entre 1211 et 1220, pour des actes concernant sa petite seigneurie près de Conches804. Son premier acte connu concernant Illiers-l’Évêque est celui par lequel il renonça à toute revendication sur le patronage des deux églises d’Illiers, qui appartenaient en indivis au chapitre de Chartres et à l’abbaye Saint-Père805 : il s’agissait là d’un droit que les deux institutions religieuses avaient conquis de haute lutte en 1157. On trouve également un Guillaume de Fraxino en tant que juré dans une enquête administrative royale sur les droits des prêtres et des hommes libres dans les forêts royaux de l’Évêché, dans les années 1220806.

En août 1218, il signa avec Robert I de Courtenay, seigneur de Conches et Nonancourt depuis 1204807, un traité de mariage selon lequel Robert promettait Agnès, la fille bâtardre qu’il avait eue d’une certaine Constance, à son autre fils Guillaume II808. Le texte de la ratification royale – la dot était constituée sur le fief de Nonancourt qui dépendait du roi – montre assez bien qu’il s’agissait ici d’un accord prénuptial.

Une charte intéressante de 1219 montre à nouveau l’effet qu’au mariage effectif d’Agnès de Courtenay avec Guillaume III, fils aîné de Guillaume II, un charter de Robert de Courtenay, seigneur de Conches et Nonancourt depuis 1204, pour des actes concernant sa petite seigneurie près de Conches809. Le texte de la ratification royale – la dot était constituée sur le fief de Nonancourt qui dépendait du roi – montre assez bien qu’il s’agissait ici d’un accord prénuptial.

Une charte intéressante de 1219 montre à nouveau l’essence indivise de la seigneurie d’Illiers, lorsque Guillaume II du Fresne et Gadon le Drouais demandèrent ensemble l’investiture par l’abbé de la Noë de la terre qu’avait juré dans une enquête administrative royale sur les droits des prêtres et des hommes libres dans les forêts royaux d’Évreux, dans les années 1220806.

Selon la plainte de 1247 déjà citée, Guillaume II échangea ses droits sur Illiers avec Robert de Courtenay, bouteiller de France. Il est précisé que le prince de cet échange fut décidé dès 1218, mais qu’il ne prit effet qu’au mariage effectif d’Agnès de Courtenay avec Guillaume III, fils aîné de Guillaume II, ou plutôt qu’à la mort de ce dernier. De fait, le nouveau coseigneur dominant Robert de Courtenay, n’investit officiellement son

---

199 Et sciendum quod vinea ista duos solidos annuatim reddere debet, Gazon mihi de Ileis XII denarios, et alibi [sic, pour alias] XII ubi Rex Francie iussisset et contulerit : BnF, ms lat. 5464, n° 51 (charte non datée). Le PREVOST, 1864, p. 278, publie la charte, mais la date de façon incorrecte de 1220. POWER, 2004, p. 80 et LEMONIE-DescOURTEIX, 2005, p. 64, datent la charte de 1219 en se fondant sur une autre charte citant la donation de Roger de Portes : voir note 806. Voir à au sujet de Gadon le Drouais la notice n° 1.


801 Voir notice n° 1-142.

802 BnF, ms lat 5464, n° 34 : Roger de Saint-André donne à La Noë 60 sous de rente sur ses revenus de Grossœuvre (acte sans date, vraisemblablement antérieur à la conquête).

803 Donation de Grossœuvre : Cartulaire normand, n° 182. Guillaume le jeune châtelain de Rouen : ibid., passim.

804 Cartulaire Conches, n° 55, 105, 106, 362, 381, 389, 408, 410.

805 Le PREVOST, 1864, t. II, p. 278, qui publie la charte.

806 Magni Rotuli Scaccariæ, t. I, p. 162.


808 Cartulaire normand, n° 264 : ratification par Philippe Auguste du projet de mariage. Eo [Roberto de Curtiniaco] concessimus ut file sue Agneti filie […] Constancie, quam filius Guillelmi de Fraxino primogenitus ducturus est in uxorem, donet in maritagium quindecim libras de redditu in terra de Foucherolys et de Anemont.

809 Donation Portes en 1219 : BnF, ms lat. 5464, n° 103.
vassal et coseigneur d’Illiers Gadon de Dreux qu’en décembre 1230\textsuperscript{810} ; or le décès de Guillaume II intervint peu avant 1230, comme en témoigne une charte de La Noë\textsuperscript{811}.

Pour finir sur le personnage de Guillaume II du Fresne, plusieurs chartes prouvent qu’il mena une action constante pour réparer des usurpations passées de ses antécédents. Ainsi, concernant l’église de Nagel (Eure), récupéra-t-il de deux petits miles\textsuperscript{812} locaux le droit de patronage en 1215, et, dès qu’il fut en sa possession, il en fit don à l’évêque d’Évreux\textsuperscript{813}. De la même façon, avant 1220, il se fit « donner » par Raoul l’Anglais, frère de Hugues de Ferrières, le fief tenu par Guillaume Guerci, moyennant 6 deniers de redevance annuelle, et le donna par la suite à l’abbaye de La Noë\textsuperscript{814}.

1-10.3. La descendance des du Fresne et la seigneurie d’Illiers

Le fils aîné de Guillaume II, Guillaume III, lui succéda dans ses possessions à partir de 1230 environ, mais, du fait de l’échange intervenu au plus tard en 1230, Guillaume III et ses descendants n’eurent plus aucune relation avec la seigneurie d’Illiers\textsuperscript{815}.

En revanche, sa tante Amicie, fille de Guillaume I, avait encore quelques droits sur Illiers, comme on va le voir. Amicie épousa Amaury Poulain, dont elle eut un fils, Guillot, décédé jeune, ainsi que plusieurs filles ; le décès d’Amaury dut intervenir vers 1237, et elle épousa en secondes noces Éric/ Henri\textsuperscript{816} Hélée le Fauconnier, ancien faconnier du roi qui avait reçu sa traite du service actif en 1235 – il était châtelain de Château-Gaillard en 1244\textsuperscript{817}.

En juin 1240, l’abbaye du Breuil-Benolt reçut en aumône d’Amicie et de son mari leurs possessions à Illiers, à savoir la moitié du four banal, mais Amicie se réservera les moutiers de la moute du fief d’Illiers qu’elle avait reçue en dot pour son aumône à l’abbaye de Saint-Martin de Tours, à condition que le curé de Grossœuvre célèbre trois messes par semaine à leur intention dans la chapelle d’Amaury avait fondée\textsuperscript{818}. À cette occasion, Amicie donna en particulier deux tiers de la moute du fief d’Illiers qu’elle avait reçue en dot pour son premier mariage. Avec cette donation prend fin toute implantation de la famille à Illiers ; on peut suivre les destinées de certains de membres de la famille dans les hameaux proches de Conches au fil des notices des érudits du XIX\textsuperscript{e} siècle \textsuperscript{819}.

On mentionnera néanmoins pour qui la famille continua d’entretenir des rapports étroits avec Robert I de Courtenay, seigneur de Conches et désormais d’Illiers. En effet, en février-mars 1231 (n. st.), une certaine Hayse, épouse de Raoul de Fraxino, fils ou plutôt frère cadet de Guillaume III, reçut en augmentation de dot une maison de Guillaume de Conches, doyen de Mortain, don qui fut ratifié et augmenté par Robert de Courtenay lui-même\textsuperscript{820}. Hayse était-elle une autre fille bâtarde que Robert aurait eue sur le tard ?

1-11. GRASSE-LANGUE (CRASSA-LINGUA) (Famille) [Bréval, Yvelines ; châtellenie de Bréval]

Le premier représentant identifié de cette famille est un Raoul I Crassa-Lingua, qui apparaît comme témoin dans la charte de donation de l’église de Nantilly par le miles Bernard du castrum d’Ivry, avec le consentement de

\textsuperscript{810} Voir notice n° 1-7.2, p. XX et Annexe n° 3-4, p. XX.
\textsuperscript{811} BNf, ms lat. 5464, n° 149 : le miles Guillaume de Broquigny confirme en 1230 à La Noë la donation du fief de Guillaume Guerci, faite de son vivant par Guillaume du Fresne. Guillaume III du Fresne confirma en 1232 les dispositions prises par son père pour célébrer sa mémoire, à savoir une rente de 20 sous à prendre sur divers revenus, pour faire brûler deux cierges lors de certaines cérémonies : BNf, ms lat. 5464, n° 160.
\textsuperscript{813} BNf, ms lat. 5464, n° 111 (1220) ; n° 149 (1230).
\textsuperscript{814} Il est mentionné dans le Cartulaire de Conches en 1237 (n° 80). Un Guillaume est mentionné ensuite dans ce même cartulaire en 1262 et 1272 ; il s’agit probablement de son fils (n° 88, 386). Claire de Haas, l’éditrice du cartulaire, lui donne le n° IV.
\textsuperscript{816} Arch. dép. Eure., G 6, n° 257, f° 193. Amicia, quondam filia Guilelmi de Fraxino militis, uxor Helie le Fauconnier. Le copiste du cartulaire, au XV\textsuperscript{e} siècle, a orthographié « Hélée », sans doute par méconnaissance du prénom.
\textsuperscript{817} Voir référence en note 812. On notera qu’un des époux s’appelait Simon de Alneto, évidemment traduit faussement en Simon d’Anet par Charpillon et Caresme alors qu’il s’agissait d’Aulnay-sur-Iton (Eure).
\textsuperscript{818} Voir en particulier les notices relatives au Frêne, à Gouville, à Nagel.

Anet-Bréval-Ivry
Robert I et Robert II d'Ivry-Bréval, vers 1060820. Par la suite, Hugues Payen, dit Crassa Lingua, concédé vers 1110 la vicecomitia ou viariade Villegats (Eure) à l'abbaye de Saint-Évroult ; l'acte fut rédigé devant la tour de Bréval (ante turrim), sous la dictée de Jean de Reims, le maître d'Orderic Vital, et à partir des indications fournies par Hugues fils de Galon, dit Fresnel, moine de Saint-Évroult821. Il s'agissait, selon toute vraisemblance, de la ratification d'une donation antérieure de l'église du lieu par un vassal, avec don de la justice seigneuriale pleine ; en effet, Hugues reçut à l'occasion 10 sous et une peau de cerf, son fils Guy dix sous, et l'abbaye ajouta par la suite 20 sous. L'acte fut confirmé au château de Bréval par Ascelin Goël, seigneur dominant, et ses fils, moyennant 60 sous pour l'amortissement seigneurial.

Hugues eut de sa femme Agnès un fils, Guy, qui consentit comme on l'a vu à cette donation. Sans doute est-ce d'une seconde épouse qu'il eut trois autres fils, Raoul II, Simon et Robert, tous trois appelés Grasse-Langue, sobriquet devenu patronyme. Ceux-ci, n'ayant pas donné leur consentement lors de la donation, la contestèrent lorsque leur père prit l'habit à Saint-Évroult ; pour éviter une usurpation, l'abbaye dut s'acquitter de droits de mutation. L'aîné reçut 110 sous maint, le second 15, le troisième étant gratifié d'une paire de souliers en cuir. Cette inflation des sommes payées pour amortir le bien ne manque pas d'étonner ; peut-être est-elle l'indice d'un accroissement de la valeur des droits du fait d'une augmentation de la population et de l'activité.

Durant tout le XIIe siècle, les Grasse-Langue firent partie du haut du pavé de la châtellenie de Bréval, ainsi que du cercle rapproché de ses seigneurs. Un Raoul, peut-être Raoul II, fut témoign, en compagnie de son neveu Hugues, d'un acte de Guillaume Louvel, en 1126 où ce dernier ratifiait un don fait à l'abbaye de Coulombs822 ; il était à nouveau avec Guillaume lors de l'acte de restitution par le miles Hugues Neveu823 à l'abbaye Saint-Père d'une terre à Oulins – son frère Simon était également présent824. Vers 1130-38, il assista avec son frère Robert I, en compagnie de quelques autres milites, à deux confirmations successives du don fait à l'abbaye de Tiron de deux terres sur le territoire de Bréval825. On le voit enfin, toujours dans ces mêmes dates, présent pour confirmer la fondation par Hugues du prieuré la Brosse826.

La relation familiale entre Raoul III et Hugues le Roux est difficile à clarifier : elle est cependant certaine, puisque Raoul et Hugues figurent quasiment à égalité de traitement dans la charte de Josaphat (ab ipso Hugone iteratum et a Radulfo Crass Lingua et arborum uxoris [...] confirmatum »). La solution la plus plausible est que, en 1138, Hugues ait reçu son fils Pierre, en qu'Alsende, épouse de Raoul, ait été la sœur, voire plutôt la fille d'Hugues. Raoul aurait donc été soit le beau-frère, soit plutôt le gendre et héritier d'Hugues le Roux.

On signalera encore, à cette génération, un Richard Grasse-Langue qui fut témoin à la charte d'indemnisation des moines de Saint-Père par Guillaume Louvel du fait de la construction des moulins d'Ézy827 ; sa relation avec les précédents n'est pas connue.

À la génération suivante, on trouve un Robert II Grasse-Langue dans l'entourage immédiat de Simon d'Anet, et ce depuis 1155 jusqu'à la mort de Simon. Il était présent lors de la donation par Simon du libre passage pour les moines du prieuré du Bec à Beaumont-le-Roger828 ; en 1178, il était également présent lors de la fondation par Simon du prieuré de Saint-Germain-le-Gaillard829. Entre 1182 et 1192, il était à ses côtés pour la donation de tous les droits sur les terres de Saint-Germain-des-Prés à l'abbaye830 ; il était également présent avec son fils Jean lorsque celui-ci fit de même vis-à-vis de l'abbaye de Saint-Germain831. En 1187, il figure parmi les témoins de la charte où Jean de Bréval composa avec Coulombs pour cesser ses exactions sur leurs possessions832 ; enfin, il assista en 1189 à l'enterrerrement de ce dernier, et fut témoin de la charte de Simon en faveur de Coulombs délivrée à cette occasion833.

Robert II est cité dans l'enquête réalisée par l'administration royale au début du XIIIe siècle sur les droits d'usage en forêt de Bréval ; l'un d'eux se rappelait qu'une nuit, alors qu'un certain Guillaume d'Ambleville résidait dans sa maison, il envoya chercher du bois dans une forêt à la nuit tombée, suivant « sa coutume », pour chauffer la maison834.

820 Cartulaire Saint-Père, p. 143.
822 Annexe, n° 2-83, p. XX.
823 La coïncidence avec le Hugues, neveu de Raoul, de l'acte précédent est troublante.
824 Cartulaire Saint-Père, p. 601.
825 Voir en Annexe la notice sur le prieuré de Saint-Chéron, n° 1-23, p. XX.
826 Voir notice relative à Hugues le Roux, n° 4-22.
827 Cartulaire Saint-Père, p. 605.
829 Chartes Grandchamp, n° 1.
830 Chartes Saint-Germain, n° CCLXIX.
831 Chartes Saint-Germain, n° CCXXXVII.
832 Annexe, n° 2-63, p. XX.
833 Annexe, n° 2-23.4, p. XX.
834 Registres Philippe-Auguste, p. 139.
Enfin, un Robert Grasse-Langue, décédé avant 1260, sans doute un fils ou petit-fils du précédent, est mentionné comme ayant vendu à l'église d'Évreux certaines dîmes de Jumelles, en rive gauche de l'Eure, dans la châtellenie d'Ivry ; sa veuve Auberée confirma cette vente et reçut 15 livres parisis.

Quelle fut, en définitive, la place de cette famille dans la vie de la seigneurie au XIIe siècle ? Il est malheureusement impossible de le déterminer : l'évidente proximité des Grasse-Langue avec les Ivry-Bréval-Anet ne peut cacher que les premiers étaient en position subalterne par rapport aux seconds ; par ailleurs, hormis la mention très fugitive de la « maison » de Robert II, malheureusement non localisée, rien ne permet de penser que la famille ait été établie sur l'une des terres dépendant de Bréval. Tout se passe, de fait, comme si ces chevaliers avaient été attachés au service proche des Ivry-Bréval, presque comme des confidents.

1-12. HALLOT (Famille du) [Le Hallot, hameau, côte Villiers-en-Désœuvre (Eure) ; Châtellenie de Bréval]

Nous n'avons pas trouvé trace de la famille du Hallot avant l'inventaire des fiefs de la châtellenie de Bréval réalisé au début du XIIIe siècle ; à cette époque, Guy du Hallot tenait du roi, châtelain de Bréval, l'hébergement (hameau) du lieu, ainsi que le plessis (piessetum) et six arpents de terre. En outre, il tenait un fief de Simon I de Val-Gontard. Ce Guy aurait eu pour épouse une Marie de Neauphle ; il serait décédé le samedi avant la Sainte-Croix 1229. Sa pierre tombale était conservée dans l'église de Villiers-en-Désœuvre pendant l'Ancien Régime, ainsi que celle de son épouse, décédée en avril 1240.

En 1225 cependant, c'est une Éméline, dame du Hallot, qui fit don à l'église de Villiers-en-Désœuvre de la terre tenue d'elle, à Saint-Chéron (Eure, côte Hécourt), par un certain Robert Le Moine, afin d'illuminer en permanence l'autel dédié à la Vierge Marie dans l'église 838.

En 1235, Raoul du Hallot et sa femme Isabelle confirmèrent à l'abbaye de Coulombs la possession de la terre de Chaignolles (Eure, côte Chaingnes), avec le cens et toute la justice ; cette terre avait été donnée à la fin du XIe siècle à l'abbaye par Thorold Malet.

On trouve en 1243 un Guillaume du Hallot, qui dut commettre au nom de Robin, seigneur d'Ivry, un méfait contre Raoul Mauvoisin, seigneur de Saint-André ; il fut condamné, ainsi que son compagnon Foulques de Marcilly, à un exil d'un an en pèlerinage à Rome. Dans le dernier quart du XIIIe siècle, Guiard du Hallot, écuyer, devait servir au roi dans la châtellenie de Bréval. La descendante de cette famille est attestée jusqu'au XVe siècle.

1-13. ILOU (Famille d') [Ilo, côte Dampierre-sur-Avre. Illiers-l'Évêque ; Châtellenie d'Illiers. Broué et Marolles : Châtellenie d'Anet]

Ilo est un petit village situé sur l'Avre, à cheval sur la frontière entre France et Normandie, à mi-chemin entre Tillières et Nonancourt. On voit apparaître un Garin I d'Ilo, avec son fils Simon I, comme témoins d'une charte où Landry fils Gilbert, chevalier de Brézolles, donna à Saint-Père la moitié d'un four dans le castrum, dans le dernier quart du XIe siècle.

Dès la génération suivante se précise un peu l'étendue des biens familiaux. Simon I, son fils, figure entre 1101 et 1120 comme témoin dans une charte de Geoffroy de Bérou (Bérau-la-Mulliotière, Eure-et-Loir, à l'ouest de Tillières), en présence de Gilbert IV Crespin, seigneur de Tillières ; on les voit tous deux également comme témoins dans une charte relative à l'église de Montreuil (Eure-et-Loir), juste à côté de Dreux. Ils appartenaient donc au cercle des chevaliers proches de Crespin, importante famille frontalière d'obédience normande, tout en ayant des attaches à Brézolles et plus largement avec le milieu français. Simon I n'en possédait pas moins des

835 Arch. dép. Eure, G 122, n° 74, n° 276.
836 RHF, XXIII, p. 623.
839 Arch. dép. Eure, H 1261.
840 Voir n° 1-15.
841 Cartulaire normand, n° 1165.
842 RHF, XXIII, p. 748.
843 Voir Cartulaire Maubuisson, p. 246 (Pétionville du Hallot en mars 1255) ; p. 264 (Robert et Roger du Hallot en 1256) ; Dictionnaire de la noblesse, op. cit. en note 834 ; Arch. dép. Yvelines, E 2426-2427.
844 Cartulaire Saint-Père, p. 253, 515. Sur Landry de Beauvais, et ses relations avec la famille de Marcilly, voir Annexes 1, n° 1-3, p. XX.
845 Cartulaire Saint-Père, p. 229, 560.

Anet-Bréval-Ivry
droits en France, autour de Dreux : vers 1117, il donna à Saint-Père, en compagnie de Tescie son épouse, et de ses fils Garin et Raoul, la moitié de l'église de Alnetum, vraisemblablement Aunay-sous-Crècy (Eure-et-Loir), au sud-ouest de Dreux847. Un peu plus tard, son aîné Garin, terrassé par la maladie, lui demanda de donner à l'abbaye de Coulombs ses droits sur l'église de Broué (Eure-et-Loir), à l'est de Dreux – qu'il ne possédait semble-t-il qu'à moitié, comme l'église d'Aunay848.

La famille se situait ainsi clairement dans une orbite culturelle française et chartro-drouaise ; ceci se confirme à nouveau à la génération suivante. En effet, Raoul I, fils cadet de Simon I qui lui succéda du fait de la mort précoce de l'aîné, donna à Coulombs, de l'assentiment de son épouse Adélarde, et de ses enfants Garin II, Simon et Tescie, le village de Marolles (c'est Broué, Eure-et-Loir) ; cette donation dut intervenir dans le second quart du XIIe siècle, et fut approuvée par Guillaume I Louvel, seigneur d'Ivy, qui possédait des droits éminents sur Broué et Marolles – sans que l'on en connaisse l'origine849. On verra plus loin que la famille était également possessionnée dans la seigneurie de Montfort, comme en témoigne le dénombrement des fiefs de celle-ci, devenue comté.

Raoul I participa à la fondation de l'abbaye de l'Estrée à côté de Muzy, vers 1144, à côté de Rahier I de Muzy, d'Amaury du Donjon, de Nivard de Nonancourt et d'Hugues II du Châtel ; il donna à cette occasion une charrue de terre à Merville (hameau, c'est La Madeleine-de-Nonancourt, Eure), située à l'extrême sud de la châtellenie d'illiers, sur la rive gauche, normande, de l'Avre850.

Il figure, ainsi que sa famille, dans plusieurs chartes en faveur de la léproserie du Grand-Beaulieu à Chartres. L'une d'entre elles, où il donna la ferme de Bréharville (Eure-et-Loir, c'est Dampierre-sur-Avre), et où il confirma des donations de ses vassaux à Badainville et à La Bréhardière (même commune), a l'avantage de décrire toute sa famille, recoupant les actes de Coulombs ; il avait eu deux épouses, Adélarde et Alice, et cinq enfants, Garin II, Simon, Hilaire, Tescie et Dreux. Elle permet également de découvrir que la famille de Beauvais (Eure, c'est Illiers) possédait des terres dans la seigneurie d'Illou851.

Avant 1157, un certain Philippe, chanoine de Dreux, avait donné quatre charrues de terre situées à Merville ; Foulques de Pinson (Eure, c'est Illiers-l'Évêque) donna pour sa part le champart de ces quatre charrues, dont ils furent confirmés en 1157 par Garin II d'Illou, fils de Raoul I, ainsi que par Simon d'Anet, le chapitre de Chartres et l'abbaye de Saint-Père852. Une vingtaine d'années plus tard, Garin consentit une nouvelle donation sur Merville à l'Estrée ; cette fois il donna la moitié du fermage (modiatio) de ses terres, l'abbaye remboursant en échange un emprunt de 30 livres qu'il avait contracté auprès de Simon d'Anet, qui approuva cette transaction avec ses fils Jean et Adam853.

On peut penser que ce fut Simon II, le fils de Garin II, qui se trouva recensé parmi les titulaires de fiefs dépendant de la châtellenie d'Anet au début du XIIe siècle : c'est au titre de sa terre de Marolles qu'il y apparaît, car elle faisait partie des fiefs territorialement dissociés de cette châtellenie. On a vu que c'était le cas dès le second quart du XIIe siècle854.

À Simon II succéda un Raoul II, qui eut maille à partir en 1220 avec les moines de Coulombs et un miles indépendant qu'il devait avoir sa propre clef qu'il ne pouvait pas demander au village, et son propre batteur855.

On trouve encore la suite par la famille Simon III, qui confirma en 1230 les dons faits à l'abbaye de l'Estrée par ses prédécesseurs de la grange de Merville ; trois ans plus tard, il donna encore trois arpents de sa terre à Pinson, pour la célébration de son anniversaire – sans doute était-il proche de la mort856. Les Illou avaient peut-être récupéré dès cette époque le petit fief de Pinson, dépendant d'illiers : en tout cas, après 1273, un Robert d'Illou, sire de Pinson, eut des démêlés avec l'évêque d'Évreux, seigneur d'Illiers, à propos d'un étang que ledit Robert voulait creuser sur sa terre857.

848 Annexe 2, n° 2-5.1, p. XX.
849 Annexe 2, n° 2-5.2, p. XX.
851 Cartulaire Grand-Beaulieu, actes n° 52, 57, 59, 60, 77. L'acte important est le n° 59 ; on notera que L. Merlet antidate beaucoup de chartes relatives à Raoul I. Sur la famille de Beauvais, voir n° 1-3.
852 Arch. dép. Eure, H 305, cote n° 3 ; H 319, n° 26, f° 15 ; n° 31, f° 18. Le prénom de Foulques, fils de Roger de Pinson, laisse à penser que ce dernier épousa une fille de la famille voisine de Marcilly.
854 RHF, XXIII, p. 626.
855 Arch. dép. Eure, H 432-433 ; Mauduit, 1899, p. 458.
856 Arch. dép. Eure, H 305, cotes 6 et 8.
857 Arch. dép. Eure, G 6, n° 310.
C'est peut-être ce Simon III qui apparaît dans le dénombrement des fiefs du comté de Montfort en 1230 : il possédait un fief à Ouence (Eure-et-Loir, c'est Saint-Martin-de-Nigelles) à côté d'Éperon, un autre à Gambais (Yvelines) près de Houdanc. Sont mentionnés dans le même aveu Raoul, Jean, Robert d'Ilois, qui doivent avoir été ses frères et qui tenaient également des fiefs dans le comté.

1-14. LOUVEL-LOVEL (Famille) [Bretagnolies, Eure : Châtellenie de Pacy. Angleterre]

(voir tableau 1)

1-14.1. Guillaume II Louvel (William I Lovel) et sa descendance anglaise

Guillaume II Louvel, fils cadet de Guillaume I Louvel, frère de Simon d'Anet, peut être considéré comme un seigneur anglais ; appelé outre-Manche William I Lovel, il reçut les possessions anglaises de la famille d'Ivry-Bréval, constituées après le raliement de son père au roi Henri Ier en 1125.

On connaît un seul acte de lui pour la France : il date de 1190, et concerne la dîme de Méré (Yvelines), dans la seigneurie de Montfort. Guillaume était alors, semble-t-il, en route vers le Proche-Orient où il comptait participer à la Croisade ; l'année précédente, il avait constitué pour son épouse une rente viagère sur le manoir de Minster-Lovell, reçu de sa mère Mathilde qui résidait en Angleterre, et il assista à l'enterrement de son neveu. Peut-être souhaitait-il mettre sa conscience en ordre, puisque, de passage à Paris, il fit amende honorable dans la salle capitulaire de Saint-Magloire, promettant que ses percepteurs n’usurperaient plus l’abbaye dans sa dîme, et qu’ils devraient le jurer solennellement tous les ans devant tous les paroissiens ; il y ajouta une rente d’un muid de blé annuel. Nous ignorons d’où lui provenaient ces droits, l’acte signalant qu’il avait à Méré sa propre grange.

En 1194, sa ferme de Dockings fut exploitée par le Trésor royal pendant une demi-année ; une subvention de 10 livres fut versée sur les revenus de la ferme à son cousin issu de germain Roger II de Saint-André, peut-être pour compenser la perte de ses seigneuries de Saint-André et Gossouër, alors passées au pouvoir de Philippe Auguste. Présent à Poitiers en 1199, il n’en refusa pas moins, en 1201, de se joindre à l’expédition de Jean sans Terre en Poitou, comme de nombreux autres tenanciers de fiefs anglais. En 1206, une procédure l’opposa, en Angleterre, à l’abbaye d’Ivry, qui avait reçu de son père et de sa mère le patronage de la cure de Minster ; il semble qu’il ait contesté ce droit, mais, en définitive, un accord fut trouvé. Il mourut à la fin de 1212 ou au début de 1213, et sa famille n’apparait plus dans la région après cette date.

Il se maria, semble-t-il assez tardivement (peu avant 1190), avec une certaine Isabelle, dont il eut un fils, John I Lovel. Celui-ci fut la tige de la famille anglaise de Lovel of Titchmarsh, que l’on ne détaillera pas ici, qui accédait en 1307 à la dignité de Lord Lovel.

1-14.2. Les enfants illégitimes de Guillaume II Louvel en France

Guillaume II, avant de se marier, avait laissé derrière lui en France plusieurs enfants illégitimes. On peut identifier ainsi au moins deux fils, Raoul et Geoffroy Louvel. Ils renoncèrent en 1209 à certaines dîmes possédées par leurs ascendants « d’antiquité » au bénéfice de l’abbaye d’Abbecourt ; or on sait que les dîmes en question avaient été données par Guillaume I Louvel, ce qui donne une bonne certitude que celui-ci ait été leur grand-père.

Par ailleurs, on sait par la plainte exprimée en 1247 par Guillaume le Drouais que Simon d’Anet eut une nièce illégitime qu’il maria à Guillaume I du Fresne : probablement s’agissait-il d’une sœur de Raoul et Geoffroy.

Il est malheureusement impossible de suivre la descendance de ces personnage, tant le nom « Louvel » était d’usage commun ; les innombrables Louvel apparaissant au gré des actes normands peuvent provenir des régions plus diverses, et n’ont aucune raison d’être connectés les uns aux autres. On en prendra pour exemple, en 1208, Geoffroy et Galeran Louvel qui apparaissent dans un acte de l’Échiquier de Falaise ; bien qu’il soit tentant de faire d’identifier ce Geoffroy à celui de 1209 cité plus haut, il s’avère que son père décédait avant 1208, alors que Guillaume II Louvel décédait à la fin de 1212.

858 Dor 1992, t.II, p.440, 442, n°139, 143.
860 Charte Saint-Magloire, n° 53 et 55.
863 Complete Peerage, p. 214.
864 Charte Abbecourt, n° 27, n° 38.
865 Jugements Échiquier, n° 37.
On notera cependant que des Louvel se maintinrent dans le secteur : en 1399, un Simon Louvel était titulaire d’un fief tenu du seigneur de Breuilpoint866. Ce fief consistait en particulier en un manoir assis à Léry, « clos à fosse d’eau », possédé en 1479 par Guillaume de Cougny qui succédait à Simonnet Louvel867.

1-15. MALET (Thorold) [Chaignolles, c.9e Chaignes (Eure) ; Châtelennié de Bréal]

Thorold Malet, donneur de Chaignolles à l’abbaye de Coulombs868, est un personnage inconnu ; une famille anglo-normande importante a porté ce patronyme, mais celui-ci a été porté de façon fréquente en Normandie. Au XIe siècle, un Robert Malet, peut-être le même que le chambellan d’Henri Ier qui donna naissance à la famille des Malet anglo-normands, donna conjointement avec Gilbert de Neully (Eure) à l’abbaye de Saint-Taurin d’Évreux, l’église de Paintouville (c.9e La Forêt-du-Parc, Eure) située à côté de Saint-André-de-l’Eure, sur les terres tenues en seigneurie par Richard fils Herluin et Guillaume de Breteuil869. Or Chaignolles se trouvait à proximité immédiate de la seigneurie de Pacy qui faisait partie du domaine des Breteuil. Robert Malet avait pour épouse une certaine Émeline, qui devait être la sœur de Gilbert de Neuilly (Eure), localité située en rive gauche de l’Eure, dans la châtellenie de Pacy870.

Mais par ailleurs, un Thorodus est mentionné pour avoir donné à Cluny, au XIe siècle, avec Foulques et Osmond oncle de Thorodus, l’église de Jouy-Mauvoisin, proche de Boissy-Mauvoisin871 ; or le don de Chaïgolles fut fait de concert avec Hugues, fils d’Osmond, qui était donc un cousin germain de Thorold. On aimerait rattacher cet Osmond à un personnage connu de l’époque dans la région, tels qu’personnage vicomte de Vernon, ou Osmond, seigneur de Chaumont-en-Vexin872 ; mais les occurrences du prénom sont trop nombreuses pour qu’un tel rapprochement ait un sens. Au demeurant, le prénom d’Osmond était également porté dans une des branches de miliies de Poissy873 ; or le hameau de Chaïgolles donné par Thorold et son cousin germain dépendait féodalement de Geoffroy III, fils de Nivard III de Poissy et de Septeuil, qui le confirma.

On se bornera à noter que Thorold était tout à la fois vassal de Geoffroy de Poissy, pour Chaïgolles, et de Raoul Mauvoisin pour Jouy-Mauvoisin. On ne lui connaît pas de descendance.

1-16. MARCILLY (Famille de) [Marcilly-sur-Eure (Eure) ; châtelennié d’Anet et d’Illiers-l’Évêque]

Tableau 5 : Arbre simplifié des familles de Marcilly et d’Aulnay

Dès la fin du XIe siècle ou le début du siècle suivant, on peut identifier un Guillaume de Marcilly, qui était seigneur dominant lors de la donation de la terre des Tuileries à Saint-André874. Comme on le voit plus haut, cette terre dépendait également de Richard fils Herluin, seigneur de Saint-André875.

1-16.1. Landry et ses fils Foucard I et Simon

Le premier seigneur de Marcilly véritablement certain fut Foucard I (Fulcardus/Fulcodius) fils de Landry, qui décéda avant la fin du XIe siècle876. Le prénom de Landry, très rare, se retrouve à plusieurs reprises dans le cartulaire de Saint-Père ; aucun malheureusement ne semble coïncider avec le père de Foucard I, mais on identifiera allégrement un Landry de Beaupuits qui peut-être être un parent877.

Landry eut deux fils, Foucard I et Simon. Foucard était un miles de Hugues I de Châteauneuf ; c’est sur son lit de douleur qu’il consentit la donation à l’abbaye de Coulombs, et à son prieuré de Saint-Lubin-de-Cravant fondé par Pierre de Gressey, de la terre de Prudemanche, dépendant de la seigneurie de Brézolles. Il demeurait alors au

866 Arch. dép. Yvelines, E 2284 (aveu de Louis de Cougny).
867 LEBEURIER, 1851, p. 428.
868 Annexe, n° 2-6, p. XX.
869 Cartulaire Louviers, p. 62.
870 La donation est faite par Robert Malet et Émeline, et Gilbert de Neuilly avec le consentement de ses deux frères Hainard et Foucard, ce qui prouve que l’église était possession de la famille de Neuilly.
873 Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 368, n. 524.
874 Annexe, n° 2-9,4, p. XX.
875 Voir n° 1-8-2, p. XX.
876 Annexe 2, n° 2-22.1, 2-22.3 , p. XX.
877 Annexe 1, n° 1-3, p. XX.
castrum d'Ivry, dans la maison du miles Robert, qui ne peut avoir été que Robert II d'Ivry-Bréval. Foucard I mourut apparemment sans descendance.

Simon fils Landry succéda à son frère ; il approuva le don de la terre de Prudemanche. Avant 1086, il avait donné à Coulombs une dîme à Médan (Yvelines) ; on verrait plus loin que les seigneurs de Marcilly possédaient encore au début du XIIIᵉ siècle un fief à Médan, relevant de la châtellenie d'Anet. Si l'on joint ce fait à celui du dernier séjour de Foucard à Ivry chez Robert d'Ivry-Bréval, il est facile d'en tirer la conclusion que, tout en étant des affidés de la famille de Châteauneuf, les Marcilly fils Landry étaient aussi des vassaux des Ivry-Bréval.

Simon fils Landry, en tant que seigneur de Marcilly, détenait des droits éminents sur la localité de Saint-Laurent-des-bois (Eure), située entre Marcilly et Illiers-l'Évêque, puisqu'il approuva, du temps de l'évêque d'Évreux Gilbert (1070-1112), la donation de l'église de ce village à l'abbaye Saint-Taurin d'Évreux.

1-16.2. Les Foucard/Foulques descendant de Simon fils Landry

Simon eut quatre fils, Foucard II, Henri, Payen et Philippe. Les trois premiers sont mentionnés ensemble dans la confirmation de la donation par Robert des Loges de la terre et de l'« hospice » des Loges (Eure-et-Loir, c. 1180). Vers 1126, l'aîné reçut 15 sous pour cette confirmation, le second 6 deniers, le troisième 6 oboles. La charte est intéressante, car elle fait figurer, comme témoin de la confirmation de Payen, un certain Urson, frère de Rahier du Donjon, seigneur de Muzy ; ceci prouve les relations entre la famille de Marcilly et celle voisine de Muzy. Cette terre des Loges était située en rive droite de l'Eure, dans une zone soumise plus tard aux comtes de Dreux.

Comme on le verra plus loin, Simon dut partager assez équitablement ses possessions entre Foucard II, Payen et Philippe ; Foucard II hérita du titre de Marcilly, mais ses frères, puis leurs enfants, partagèrent avec lui les droits seigneuriaux.

1-16.2.1. Foucard/Foulques II, la fondation du Breuil-Benoit et la légende de Guillaume

Foucard II succéda à Simon ; il usura la terre de Prudemanche, et Roger, abbé de Coulombs, alla s'en plaindre à Dreux devant le roi Louis VI et son fils Louis VII, deux ans après le sacre de ce dernier, soit en 1133.

Il fonda en 1137 l'abbaye de Breuil-Benoit, fille des Vaux-de-Cernay et petite-fille de l'abbaye de Savigny, sur des terres dépendant de Marcilly, au sud de la paroisse ; il donna pour cela les terrains nécessaires, un duit de moulin, et une pêcherie, ainsi que le Breuil à l'exception de la fontaine qui y était située.

Philippe de Marcilly, frère de Foucard II, est mentionné, avec plusieurs autres milites de la région, comme témoin à la donation par Guillaume de Saint-Chéron d'une terre au prieuré de Bréval appartenant à l'abbaye de Tiron ; on retrouve à ses côtés Robert des Loges.

Foucard II eut au moins deux fils, Foulques III qui suit, et Guillaume, qui donna lieu à une légende rapportée par l'historien du Breuil-Benoit, le comte de Xivrey. Guillaume serait parti à la Croisade en 1147 ; fait prisonnier par les Turcs, il aurait été placé dans un cercueil qui, miraculeusement, aurait abouti à l'église abbatiale de Saint-Eutrope de Saintes. La légende veut qu'il en soit sorti vivant et en pleine forme… Mais les moines de Saint-Eutrope conservèrent jalousement le cercueil de bois, alors que ceux du Breuil conservèrent jalousement le cercueil de bois, alors que ceux du Breuil, puisque il approuva, du temps de l'évêque d'Évreux Gilbert (1070-1112), la donation de l'église de ce village à l'abbaye Saint-Taurin d'Évreux.

Au-delà de la légende, Guillaume semble bien avoir existé, puisqu'il existait avant la Révolution une pierre tombale à son effigie à l'abbaye du Breuil ; cette pierre aurait porté une épitaphe rédigée en français, attestant du

---

879 Annexe 2, n° 2-14.1, p. XX
879 Cartulaire Louviers, n° L.
880 Cartulaire Saint-Père, p. 576, p. 580-581. Les actes ont été publiés par Guérard au beau milieu de la liasse d'actes concernant l'opération foncière de Saint-Père pour le prieuré de Saint-Georges en 1126 ; il est possible que le lieu-dit se soit situé dans le voisinage. Cette seigneurie des Loges est mentionnée en 1235 dans la charte de confirmation des biens de l'abbaye de Breuil-Benoît par Foulques IV (Xivrey, 1847, pièce n° IX).
881 Voir note 675.
882 Annexe, n° 2-22.3, p. XX.
883 La Gallia Christiana attribue la fondation à Foulques II et à son fils Guillaume, et à la date précisément du 8 mai 1137 (Gallia Christiana, t. XI, p. 663).
884 Cartulaire Tiron, n° CLXCV.
885 Xivrey, 1847, p. 20-21.
décès de Guillaume en 1200, et de sa fondation d’une chapelle dans l’église abbatiale. Ceci en aurait fait un personnage d’une longévité exceptionnelle.

16.2.2. Fouques III de Marcilly

On voit apparaître Fouques III comme témoin dans la donation consentie par Roger de Pinson (Eure, c.1180) à l’abbaye de l’Estrée, avant 1157, confirmée par Simon d’Anet. Il réitère – moyennant la bagatelle de 100 livres drouaises – la donation originelle de son père relative à l’abbaye du Breuil-Benoît, de concert avec ses deux cousins germains Philippe, fils de Payen, et Jean, fils du Philippe cité plus haut ; en outre il fit don de deux muids de vin à prendre à Médan, et la moitié de la dîme du vin de Marcilly. L’acte fut confirmé par Simon d’Anet et par son fils Jean de Bréal, sans doute au début des années 1180, prouvant que les terres de Breuil-Benoît se trouvaient alors sous dépendance des seigneurs d’Anet, de Bréal et d’Illiers-l’Évêque.

Son cousin germain Philippe, fils de Payen, coïncide vraisemblablement avec Philippe I d’Aulnay (Eure, c.1180) ; en effet, ce Philippe I d’Aulnay, puis ses enfants, furent systématiquement sollicités au même titre que les Marcilly à propos des droits sur la forêt de Marcilly. Jean, l’aîné des enfants, porta le nom de Marcilly, ainsi que ses enfants.

16.2.3. Fouques IV de Marcilly

C’est sans doute le fils de ce Fouques III, Fouques IV, qui apparaît dans le registre des fiefs de la châtellenie d’Anet sous Philippe Auguste, mais il n’en dépendait que pour des fiefs qui n’étaient pas situés dans la région : il s’agissait d’un fief à Médan, d’un autre à Bahuvilla, et d’un troisième à Étampes. Ceci indique que Marcilly dépendait alors de la châtellenie d’Illiers, et non plus, ou non pas, de celle d’Anet. En 1226, Fouques IV passa un accord avec l’abbaye Saint-Taurin d’Évreux, à propos de leurs droits dans la forêt de Marcilly, qu’il leur échangea contre deux arpents de terre situés à côté de la propriété de son cousin Goïer d’Aulnay, et d’un droit sur les moulins de Marcilly. Cet accord fut passé avec le consentement de son fils Fouques V ; il fut le dernier d’une série de transactions passées par les différents membres de la famille pour récupérer les droits d’usage dans la forêt détenus par Saint-Taurin. Deux ans plus tard, Fouques, avec le consentement de Goïer d’Aulnay, Jean de Marcilly et Robert IV d’Ivry confirma les dons de ses prédécesseurs en faveur du Breuil-Benoît.

On sait par le registre des aveux du comté de Montfort avant 1230, que les Marcilly tenaient d’importants fiefs dans le comté de Montfort : une maison à Hermeray (Yvelines), une autre à Épernon (Eure-et-Loir), une troisième à Monnerville (Essonne), et de divers biens situés en particulier à Vaugrigneuse (Essonne) et à Senantes (Eure-et-Loir)

16.2.4. Pierre et Jean II de Marcilly, collatéraux de la branche principale

Goïer était le fils de Philippe I d’Aulnay ; on peut penser que Jean II de Marcilly était fils de Jean, cousin germain de Fouques III ; il confirma en 1235 les possessions de Breuil-Benoît. En 1243, un différend éclata entre Raoul Mauvoisine, seigneur de Saint-André, et Robin d’Ivry, fils mineur de Galeran, lui-même fils de Robert IV d’Ivry ; il fut suffisamment grave pour que Jean II de Marcilly et Galeran du Hallot, qui devaient avoir commis quelque méfait au nom de la famille d’Ivry, soient condamnés par le roi à faire pénitence à Rome, et à ne pas revenir en France avant un an échu, les ivry étant par ailleurs condamnés à de lourdes amendes.

On notera qu’en 1213, un certain Pierre de Marcilly avait échangé avec l’abbaye de Saint-Taurin une redevance qu’il percevait sur les revenus des marchés de Saint-Laurent-des-Bois contre les droits d’usage de l’abbaye en

---

886 « Cy gist monseigneur Guillaume de Marsilly fondeur de ceste chapelle fils de monseigneur Fouque jadis seigneur de Marsilly fondeur de ceste abbaye qui trespessa l’an de grace MCC » (voir XINREY, 1847, p. 27). L’épitaphe est attestée, sans le texte, par Neustria Pia, p. 786-787.
887 Il semble qu’à cette époque, le prénom soit passé de Fulcardius/Fulcodius à Fulco/Fulcoius.
888 Arch. dép. Eure, H 317 (cartulaire de l’Estrée), f° XV.
889 Voir notice sur la famille d’Anet, n° 1-1.
890 RHF, XXIII, p. 626.
893 XINREY, 1847, pièce n° VIII. Le consentement de Robert IV d’Ivry lors de la signature de l’acte est étonnant : la famille d’Ivry ne tenait plus lilliers ni Anet depuis la conquête de la Normandie, aussi doit-on penser qu’il avait, lui aussi, hérité de droits sur Marcilly.
894 LEFEVRE, 1876, p. 131, 140, 144, publie plusieurs extraits concernant Fouques IV. Voir aussi DOR, 1992, t.II, p.415, n°86 ; p.419, n°91 ; p.416, n°87 ; p.441, n°142 ; p.449, n°166. Il est à noter que Girart de Richebourg tenait dans la même liste également une maison à Hermeray (p.440, n°137).
895 XINREY, 1847, pièce n° IX.
896 Cartulaire normand, n° 1165.

Anet-Bréal-Ivry  Page 202
forêt de Marcilly et il semble qu’il faisait partie d’une branche collatérale – peut-être était-il le frère ainé de Jean II.

1-16.2.5. La suite de la dynastie des Foulques

La dynastie des Foulques de Marcilly se poursuivit sans discontinuer ; on ne cherchera pas ici à la retracer, car elle sort du champ de cette étude. Mentionnons néanmoins un acte de Foulques V (?), passé en 1286 de concert avec Pierre d’Aulnay, confirmant la vente de dîmes à l’évêque d’Évreux par un certain Jean de Tallemant.

1-16.3. Hugues de Marcilly et ses fils Simon et Gonthier

En 1126-1127, un Hugues de Marcilly et ses fils Simon et Gonthier sont mentionnés à l’occasion de la grande opération foncière menée par l’abbaye Saint-Père pour implanter ou agrandir son prieuré de Saint-Georges-sur-Eure ; ils intervinrent le plus souvent en tant que témoins et voisins ; une fois en tant qu’usurpateurs de certains droits sur une terre, mais ils n’étaient pas ici seigneurs dominants, puisque Saint-Georges relevait d’Henri de Richebourg comme en témoignent les nombreux actes conservés de l’opération. Ces trois personnages peuvent avoir constitué un rameau de la famille principale, mais aucun indice ne demeure de cette parenté.

1-17. MESNIL (Famille du Mesnil) [Mesnil-Simon (Eure-et-Loir) ; Châtellenie de Bréval]


Par ailleurs, Nivard I et son fils Simon, ainsi qu’un Guy du Mesnil, sans doute troisième frère de Nivard I, étaient présents lors de la confirmation par Guy de Mondreville d’une donation à Coulombs ; l’acte mentionne explicitement que les du Mesnil étaient des parents, des cognati de Guy de Mondreville, ce qui permet de penser que la famille du Mesnil constituait un rameau de celle de Mondreville, plus ancienne.

Plus tard, en 1178, Hugues et Guy du Mesnil furent témoins de la fondation du prieuré de Saint-Germain sur la seigneurie de Guainville par Simon d’Anet. On ignore si le Hugues qui assista à l’enterrement de Jean de Bréval, fils de Simon, en 1189, était le même, mais c’est probable.

En 1190 est mentionné Simon I, seigneur du Mesnil, lorsqu’un certain maître Raoul de Alneto emprunta à Josaphat 20 livres en gageant pour cinq ans ses dîmes du Mesnil et de Flins ; il dut recueillir l’assentiment de Simon, duquel il les tenait en fief. Ce même Simon devait hommage au roi pour le fief qu’il tenait en châtellenie de Bréval au début du XIIIe siècle ; Miles du Mesnil, peut-être son frère ou son fils, tenait de lui un arrière-fief. Tous deux témoignèrent lors de l’enquête royale sur les droits des nobles et des clercs en forêt de Bréval.

En 1212, Miles, sans doute dans son premier testament, donna 20 sous de rente à l’abbaye de Josaphat pour la chapelle Saint-Denis de Flins ; cette rente, à percevoir après sa mort, devait se décomposer en 5 sous pour le cens d’un fief tenu de lui à Mondreville, 8 sous que lui devait Jean de Millerus (hameau, c’té Tilly) pour un champ qu’il avait ensemencé pour lui, 2 sous dus par le prieuré de Flins, enfin 5 sous pour un pré appelé le près des Épinettes. La moitié de la rente devait revenir en viager à son épouse. Il renouvela un don analogue en janvier 1222 ; cette fois, la rente se décomposait en 18 sous dus en cens par deux personnages du voisinage, et 2 sous dus par le prieuré de Flins.

Arch. dép. Eure, H 794, f° 180.
Cartulaire Saint-Père, p. 570-572.
Annexe, n° 3-1, p. XX.
Voir n° 1-9, p. XX.
Annexe, n° 2-3, p. XX.
Chartes Grands champ, p. 139.
Annexe, n° 2-23, p. XX.
Cartulaire Josaphat, n° CCLXXX.
RHF, XXIII, p. 623.
Registres Philippe Auguste, p. 139.
Ibidem, n° CCCLXXXVII.
Après sa mort, en 1226, Reine sa veuve, après avoir réclamé sa dot, finit par y renoncer. Sans doute étaient-ils morts sans enfants, car c'est Nivard II leur neveu qui confirma la donation des 20 sous ; on apprend à cette occasion qu'un certain Robert d'Albéric, évêque de Poissy, avait donné des vignes situées au Mesnil-Simon, dans la censive de Nivard, aux moines de Josaphat, pour l'entretien de leur prieuré d'Osmoy (Yvelines), et qu'il s'engagea à ne pas les empêcher de jouir de leurs droits. 

En 1264, Simon (II ?) du Mesnil ratifia une donation faite par Eustache de Nantilly à l'abbaye d'Ivry. Ce Simon est mentionné en 1277 comme percevant une rente de deux muids de blé à Illiers. Lui succéda apparemment Étienne du Mesnil, mentionné parmi les chevaliers devant service au roi dans la châtellenie de Bréval. La famille de ce nom prospéra jusqu'à la fin du XIVe siècle.

1.18. MONDREVILLE (Famille de) [Mondreville (Yvelines), Saint-Laurent-de-Flins, cte Tilly (Yvelines) ; Châtellenie de Bréval]

Le premier représentant connu de la famille est Foulques I, qui donna à l'abbaye de Coulombs deux bocages de terre situées à Boissy-Mauvoisin, lors de la prise d'habitat de son fils Gaston ; cet événement eut lieu dans les années 1070-1080. Foulques eut certainement un autre fils, également prénommé Foulques (II) ; il est probable que le Geoffroy mentionné en même temps que Gaston dans la confirmation de Robert II d'Ivry est un autre frère.

Gaston lui-même donna à l'abbaye l'église de Mondreville et son aître, mais son frère Foulques II contesta ce don, retenant une moitié pour lui. En définitive, il finit par la concéder à l'abbaye, sans doute contre versement d'un droit de mutation, « pour faire confirmer la vicairie ». Gaston intervint pour conseiller à ce Gazelin (diminutif de Gaston), frère appelé Godefroy ; son lien avec la famille de Mondreville était tenu des Châteauneuf, et que ceux-ci tenaient le fief des Montfort. Gaston et Ingeulphe utilisés chez les Mondreville comme chez les Châteauneuf à cette génération.

Après cette donation, un certain Raoul, fils de Bérenger de Pacy, revendiqua une moitié de l'église ; son lien avec la famille de Mondreville n'est pas établi. La seule explication que l'on puisse fournir est que Bérenger de Pacy ait été le premier époux de la femme de Foulques I, et que Mondreville ait fait partie des possessions propres de cette dernière. Quoi qu'il en soit, il récupéra par composition le quart des droits sur l'église et ses dîmes, ayant pour témoin Albert de Cravent.

Il semble que Robert II d'Ivry-Bréval ait contesté lui aussi la donation faite par Gaston : l'abbaye dut, en effet, lui faire confirmer la vicairie comprenant toutes les causes de justice du lieu, comme celles de Tilly et de Saint-illiers, probablement contre versement d'un droit de mutation, « car il revendiquait qu'elles étaient de son droit ». Ceci donne une indication sur le trouble qui pouvait exister alors sur les droits éminents ; Gaston et Geoffroy étaient présents à l'acte, et firent sans doute amende honorable.

1.18.1. L'église Saint-Laurent-de-Flins

La famille contrôlait le hameau de Saint-Laurent (situé actuellement sur la commune de Tilly) comme en témoignent les actes relatifs à la donation à Coulombs de la moitié de l'église et de la dîme du lieu par un certain Gazelin, miles, en présence de deux autres membres de la famille, Robert et Roger de Mondreville ; le moine Gaston intervint pour conseiller à ce Gazelin (diminutif de Gaston ?), de donner l'autre moitié, alors qu'il partait rejoindre les Normands dans la Pouille (dans les terres « lombardes ») . Curieusement, on voit à cette occasion que le seigneur dominant de Saint-Laurent était un certain Roger, fils d'Odeleus, miles non identifié du château de Dreux. Gazelin avait un frère, Lanfroy ou Anfroy. Ces donations furent confirmées plus tard par Henri de

---

910 Ibidem, n° CCCXXVII, CCCXXXII.
911 Arch. dép. Eure, H 425.
912 Arch. dép. Eure, G 6, n° 252.
913 RHF, XXIII, p. 748.
914 Voir pour la suite, Arch. dép. Yvelines, E 2357.
915 Annexe, n° 2-3.1, p. XX.
916 Annexe, n° 2-15.3, p. XX.
917 Annexe, n° 2-15.1, p. XX.
918 Annexe, n° 2-15.2, p. XX.
919 Annexe, n° 2-15.3, p. XX.
920 Annexe, n° 2-21.1, p. XX.
Mondreville, dont nous ignorons le rattachement à la branche principale. Le miles Adelelme possédait également des biens sur ce terroir, en arrière-fief des Mondreville.

1.18.2. Le fief de Boissets

La famille de Mondreville avait un droit éminent sur le village de Boissets (Yvelines), qui relevait à cette époque des seigneurs de Bréval, comme en témoigne la charte de fondation du prieuré de Coulombs par le miles Raoul, fils d’Albert de Civry, intervenue avant 1090. Cette charte est passée « en présence » de Foulques II de Mondreville et de son fils Hugues, mais également de Robert II d’Ivry, qui confirme ainsi son statut de seigneur dominant de Bréval.

Une autre charte postérieure met en scène Guy de Mondreville, peut-être frère de Foulques II, en tout cas successeur de ce dernier à la tête de la petite seigneurie ; il donna sa confirmation avec à ses côtés Guy du Mesnil et Simon, fils de Nivard, présentés comme ses parents (cognati).

Vers 1138, Guy de Mondreville souscrivit la charte de fondation par Hugues Le Roux du prieuré de Beaulieu à Neauphlette. Ses fils portaient les prénoms de Guillaume, Baudouin et Foulques ; nous n’avons pas retrouvé ensuite trace d’autres actes relatifs à la famille avant la fameuse décision prise en 1205-1206 par Philippe Auguste à l’encontre de Guy de La Roche-Guyon, qui avait été dénoncé au roi comme ayant eu des discussions avec un certain Gauthier de Mondreville, voleur et traître à la couronne ; il dut prendre le parti anglais durant les guerres et la conquête. Dans le recensement des fiefs tenus de Bréval sous Philippe Auguste, Mondreville n’est pas mentionné ; aussi n’est-il pas impossible que le fief ait été confisqué temporairement.

On trouve en 1215 un Robert de Mondreville, lui-même fils aîné d’un autre Robert ; il donna à l’abbaye d’Ivry un setier de blé d’hiver à prendre sur ses terres de Mondreville.

En décembre 1228, Philippe de Mondreville fit don à Josaphat du champart de la terre de Flins, aumônée par ses ancêtres pour fonder un prieuré de l’abbaye. Il convoqua les curés Guy de Mondreville et Henri de Flins pour dresser l’acte, arguant du fait que sa mère, son épouse et leurs enfants ne pouvaient se déplacer. Lui succéda un autre Philippe et un Guiard, tous deux écuyers, mentionnés parmi les nobles devant service au roi dans le dernier quart du XIIIe siècle pour la châtellenie de Bréval. La famille se maintint par la suite.

1.19. RICHBOURG (DIVITE BURGO) (Famille de) [Richebourg (Yvelines)]

Tableau 6 : Arbre simplifié de la famille de Richebourg

La famille de Richebourg a pris son nom du village de Richebourg, qui s’est constitué autour d’une fortification à motte et basse-cour conservée malgré la reconstruction du château au XVIe siècle. Cette terre, qui comprenait les deux châtellenies de Richebourg et Civvy-la-Forêt, formait l’une des seigneuries les plus importantes de la seigneurie de Montfort ; les historiens de Montfort-l’Amaury en ont étudié de façon incomplète les seigneurs. Bien que la seigneurie de Richebourg ait été voisine de celles étudiées ici, il est bon de retracer et d’approfondir l’histoire, car elle croise souvent celles des seigneuries d’Ivry et de Bréval.

La succession des Richebourg identifiés, dont un grand nombre portent les prénoms de Henri et de Guillaume, n’est pas facile à retracer ; nous proposons une hypothèse, qui devra être reprise au cas où de nouveaux textes pourraient aider à démêler l’écheveau.

1.19.1. Raimbert de « Genevreio » - Civry (?) - et ses fils Henri I et Morin

C’est par un recoupement entre le cartulaire de Coulombs et celui de Saint-Père que l’on peut identifier les plus anciens représentants de la famille. Le premier, Raimbert, dit de « Genevreio » par le cartulaire de Coulombs, vivait dans les années 1050, et assurait apparemment une position d’avoué auprès du prieuré de Saint-Georges-
Motel (Eure-et-Loir) appartenant à l'abbaye Saint-Père : il y avait institué des coutumes pour rétribuer ses services de défense931. Nous verrons plus loin que « Genevreio » est sans doute une transcription fautive de « Sivereio » – Civry. Après sa mort, ses fils Henri I et Morin – ce dernier étant le dernier de la fratrie – se mirent à exiger par la force des contributions des hommes dépendant du prieuré ; en 1086, ils firent néanmoins pénitence, et renoncèrent à toute coutume autre que celles imposées par leur père, qu'ils percevaient du prieur lui-même, et non de ses hommes, s'engageant à défendre le prieuré. En revanche, l'accord prévoyait que les duels se feraient à leur cour (cunia). Morin fit également don à Saint-Père de la moitié d'un moulin sur l'Eure à Saint-Georges, à condition que les frais de construction soient partagés par moitié932.


On peut faire l'hypothèse que cet Henri fut aussi le miles du même nom qui imposait en 1082 des exactions aux hommes de Saint-Germain-des-Prés à Dammartin-en-Serve, où Hugues Estavel, puissant miles de Mantes, l'avait imposé comme avoué933. Ici encore, il dut abandonner ses pratiques, sans doute contre dédommagement. Il est vraisemblable que c'est avant cette date que la famille fut implantée à Richebourg et à Civry, sur des terres usurpées à Saint-Germain par les comtes du Vexin ou les vicomtes de Mantes, limitrophes de Dammartin-en-Serve.

1-19.1.2. Henri I et Albert de Civry (Civry-la-Forêt, Yvelines)

Enfin, on peut penser que Henri coïncidait avec le Wenricus qui, accompagné par son frère Albert, donna en 1080 l'église de Tréon (Eure-et-Loir, au sud-ouest de Dreux) à l'abbaye Saint-Père ; en effet, un demi-siècle plus tard, le dominus feodalis de Tréon était un membre de la famille de Richebourg, comme on le voit ci-dessous934. Or on sait que Civry-la-Forêt, la seconde des châtellenies des Richebourg, était dans le troisième quart du XIe siècle en possession d'un certain Albert de Civry, de Sivereio935. On peut s'interroger, dès lors, si le rédacteur de l'inventaire de Coulombs ne commit pas une erreur de lecture ou de transcription en écrivant Genevreio en lieu et place de Sivereio ou Siverevium.

De nombreux auteurs ont montré que le prénom « Albert » était porté par plusieurs membres de l'énorme famille des Le Riche (Dives) ; un des exemples les plus connus est Albert de Brézolles, étudié ici, mais un autre représentant fameux fut Albert de Gallardon, tous deux dans la première moitié du XIe siècle. Peut-être les Richebourg furent-ils un des multiples rameaux de cette famille qui essaima sur toute l'Ile-de-France ; plus vraisemblablement, ils étaient liés à l'origine à la famille de Châtelaneuf936.

1-19.1.3. Actes concernant Henri I de Richebourg

Henri I donna à l'abbaye, pour la sépulture de son épouse Adeleme, ses droits sur l'église de Boutigny (Boutigny-Prouais, Eure-et-Loir), qui avait été aumônée par le seigneur du lieu937. Il avait trois fils, Henri II, Guillaume I et Berthelay I ; le premier et le troisième semblent être décédés sans descendance.

Les Richebourg avaient conservé l'essentiel des droits féodaux sur les terres proches de Saint-Georges-Motel. En 1126-1127, l'abbaye de Saint-Père mena une vaste opération foncière pour racheter les terrains autour du prieuré : les deux frères Richebourg Henri et Guillaume, avec leurs enfants, intervinrent à de multiples reprises pour ratifier les ventes faites par les propriétaires qui étaient leurs vassaux.

1-19.2. La branche d'Henri II de Richebourg

Henri II ne parait pas avoir détenu la majorité des droits sur Saint-Georges, comme on le verra à propos de l'autre branche familiale. Il est mentionné en tant que seigneur dominant dans deux chartes avec son fils aîné

931 Cartulaire Saint-Père, p. 248.
932 Cartulaire Saint-Père, p. 569.
935 Le prieuré de Boissets situé dans la seigneurie de Richebourg fut créé par Raoul, fils d'Albert de Civry avant 1090. Voir Annexes, n° 2-3.2, p. XX
936 Voir ci-dessus, n° 1-5.2.2, p. XX.
937 Voir note 927. L'analyse date de l'acte de 1115-1118 (abbatiait de Herbert ; voir MERLET, 1864). Une telle date paraît très tardive, mais reste possible ; on ne peut exclure que le rédacteur de l'inventaire de Coulombs ait fait une confusion entre les multiples Henri et les Guillaume qui se succédèrent durant le XIIe siècle.

Anet-Bréval-ivy
Page 206
Guillaume II, qui était déjà majeur en 1127. Henri accorda par ailleurs une exemption partielle de corvée de charroi\textsuperscript{938} ; dans cette dernière charte est mentionné son fils Gaulas. Ce dernier peut sans doute être identifié au Callas-Gallard de Richebourg mentionné par une charte de la léproserie du Grand-Beaulieu de Chartres entre 1147 et 1152\textsuperscript{939}.

Henri II décéda peu après ces actes passés en 1126-1127 ; sur son lit de douleur, en présence d’Itha, sa femme, de Guillaume II son fils, et de son cadet Réric, jeune clerc accompagné de son maître Robert, il exempta Saint-Père de toutes corvées sur les bêtes de trait\textsuperscript{940}.

On trouve encore, dans cette branche, un Payen de Richebourg mentionné à trois reprises vers le milieu du XII\textsuperscript{e} siècle ; entre 1147 et 1152, il fut témoin de l’accord de Gallard avec la Léproserie du Grand-Beaulieu. Il fut témoin d’un acte de l’abbaye normande de Préaux, aux côtés d’Amaury III de Montfort\textsuperscript{941}. Il était également présent à la signature de l’acte par lequel Simon III de Montfort dota sa sœur Agnès, épouse de Galeran II de Meulan, entre 1141 et 1146\textsuperscript{942}. Entre 1116 et 1149, ce Payen ratifia un don de terres au prieuré de Tréon (Eure-et-Loir) de l’abbaye Saint-Père ; il était accompagné de sa femme Agnès, et de son fils adoptif Gosbert de Tremblay (Le Tremblay-sur-Mauldre, Yvelines, près de Montfort-l’Amaury)\textsuperscript{943}.

1-19.3. La branche de Guillaume I de Richebourg

Guillaume I est mentionné par Orderic Vital pour avoir ratifié un don fait à l’abbaye de Fécamp sur le port de Mantes, ce qui confirme les attaches maîtresses de la famille\textsuperscript{944}. Son épouse était prénommée Béatrice, comme en témoigne la charte de son fils évoquée ci-dessous ; en présence de ses deux fils Henri III et Guillaume III, il ratifia plusieurs actes relatifs à l’opération immobilière de Saint-Georges-Motel en 1126-27\textsuperscript{945}. Dans un de ces actes est même mentionné un fils de Guillaume III, encore enfant en 1127, portant le prénom de... Guillaume. Nous n’avons pas retrouvé d’actes postérieurs dus à Guillaume I ; mais il est probable qu’il fut à l’origine de la donation de l’église de Saint-Lubin-de-la-Haye (Eure-et-Loir) à l’abbaye d’Ivy, qui y fonda un prieuré, à moins que la donation ne soit plus ancienne encore.

1-19.3.1. Henri III de Richebourg

Henri III, fils de Guillaume I, est mieux connu que son père. Après la création du prieuré Sainte-Marie-Madeleine à Mantes (1133), il ratifia la donation de la dîme du vin de Senneville (Yvelines, près de Mantes)\textsuperscript{946}. Huit ans plus tard, il fut témoin du don du fief d’Osmoy (Yvelines, près de Richebourg) par Guillaume et Hélisende Pointel à l’abbaye Notre-Dame de Josaphat ; à cette occasion est mentionné son frère Berthelay II, prénom qui semble avoir été en usage dans la famille depuis l’origine. Vers 1150, une controverse eut lieu entre l’abbaye et les prêvôts d’Henri à propos d’un don de cens sur une propriété non indiquée ; l’abbaye soutenait qu’Henri avait fait un don de 15 sous, ses perceptrices prétendaient qu’il avait donné 10 sous seulement\textsuperscript{947}.

Par une intéressante charte de 1154, il donna à l’abbaye d’Ivy et à son prieuré de Saint-Lubin, pour le salut de l’âme de son père Guillaume I et de sa mère Béatrice, les dîmes des fours et des moulins du village du Coudray (Eure-et-Loir, c\textsuperscript{948} Saint-Lubin-de-la-Haye) ; il garantit également de protéger les biens de l’abbaye, comme son père Guillaume et son grand-père Henri I l’avaient fait, dans les lieux du Coudray, de Saint-Lubin-de-la-Haye, de Fredevilla (lieu-dit disparu, c\textsuperscript{949} Saint-Lubin-de-la-Haye), de Bienlivienne (Bienlousvienne, ferme, c\textsuperscript{950} Saint-Lubin), enfin Illacum (le Bois d’Illiers, lieu-dit, c\textsuperscript{951} Saint-Lubin)\textsuperscript{952}.

Il eut apparemment quelque contentieux avec l’abbaye de Coulombs à propos du prieuré de Boissets (Yvelines, près de Richebourg) fondé avant 1090 par Raoul, fils d’Albert de Civry, avec le consentement de Foulques II de Montreuil et de Robert II d’Ivy\textsuperscript{949} ; il exempta le prieuré du droit de pasnage, et lui confirma la possession des terres, sur son lit de mort seulement\textsuperscript{950}.

\textsuperscript{938} Cartulaire Saint-Père, p. 572, 578, 581. La charte n\textdegree LXXX concerne 2 arpents de terre de Rainier, fils de Milon ; cette donation fut plus tard approuvée et augmentée par l’autre branche des Richebourg ; la charte LVIII concerne un arpent de terre d’un certain Letherius, d’un arpent de terre au moulin de Gué-Hardre. La dernière enfin (n\textdegree LXXXIII) concerne l’exemption de corvées de charroi pour une charrette du prieuré.

\textsuperscript{939} Cartulaire Grand-Beaulieu, p. 12. Gallard de Richebourg était en désaccord avec la léproserie, estimant avoir des droits héréditaires sur le moulin du Plateau, à Chartres ; il était prêt à affronter un duel judiciaire, pour lequel il avait conquis un certain Hugues d’Anet.

\textsuperscript{940} Cartulaire Saint-Père, p. 569.
\textsuperscript{943} Cartulaire Saint-Père, p. 606.
\textsuperscript{944} Histoire Orderic Vital, t.II, p. 455.
\textsuperscript{945} Cartulaire Saint-Père, p. 573, 574, 575.
\textsuperscript{946} BNF, ms fr. 24133, p. 129.
\textsuperscript{947} Cartulaire Josaphat, n° CXL, CLXIX.
\textsuperscript{948} Arch. dép. Eure, H 415 ; acte publié par MAUDUIT, 1899, p. 454-455.
\textsuperscript{949} Voir Annexe, n° 2-3, p. XX.
\textsuperscript{950} Annexe 2, n° 2-3, p. XX.
Un acte de l’inventaire de Coulombs permet de savoir qu’Henri avait une femme nommée Agnès, et un fils unique, Henri IV, qu’il maria à l’une des filles de Raoul IV Mauvoisin951 : l’inventaire ne donne malheureusement pas le nom de celle-ci. Raoul IV avait eu de nombreux enfants : Raoul V, dont on ne connaît pas la descendance, Manassés, sans descendance ; Guillaume, qui continuait la branche aînée ; Pierre, qui devint seigneur de Saint-André (Eure) par don de Philippe Auguste en 1210 ; Agnès, Jeanne et Reine952. Les deux petites filles d’Henri IV ayant été prônées Jeanne et Agnès953, on peut peut-être en déduire que leur père épousa Jeanne Mauvoisin.

Par ailleurs, le même acte indique qu’il avait pour neveu Rahier (II) de Muzy (Eure), dont le père Geoffroy dut épouser une sœur d’Henri de Richebourg954.

Il était sur son lit de mort le mercredi après Pâques 1158, à Mantes, lorsqu’il fit ses dernières donations et son testament, en présence de Raoul IV Mauvoisin, de ses fils Raoul V et Guillaume, Rahier II de Muzy, de son épouse, et de Roger, abbé de Coulombs, qui fit le déplacement pour le voir. Par ce testament, il restitua, en plus de Boissets évoqué plus haut, la terre d’Escorpain (Eure-et-Loir, entre Dreux et Brézolles) à l’abbaye de Coulombs.

1-19.3.2. Henri IV de Richebourg

Nous n’avons pu retrouver qu’un seul acte concernant indirectement cet Henri de Richebourg, une convention passée avec l’abbaye d’Ivry-la-Bataille afin que celle-ci construise une chapelle à Saint-Lubin-de-la-Haye, en échange des dîmes du lieu, acte qui ne fut d’ailleurs pas suivi d’effet955.

À sa génération est signalé un Robert de Richebourg, qui tenait sa maison de Bazainville (Yvelines) en fief de Simon de Neuphle, qui fit don de ses droits éminents au prieuré de Bazainville ; on ignore son rattachement à la branche principale956.

1-19.3.3. Pierre I de Richebourg

Pierre I de Richebourg, fils d’Henri IV et de Jeanne (ou Agnès Mauvoisin), est incontestablement le plus connu de cette famille, en raison de sa place au sein de la société féodale de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle. Il apparait dès 1195 dans un acte de son oncle maternel Manassés Mauvoisin957 ; on le trouve en 1200 comme garant de la fidélité de Robert IV d’Ivry au roi Philippe Auguste, en compagnie de membres de la famille Mauvoisin958. Il participa de façon active à la Croisade contre les Albigeois sous les ordres de Simon de Montfort ; il y était présent entre 1209 et 1210959.

Avant 1194, il avait donné à l’abbaye du Bec 20 sous sur son péage du Coudray à l’abbaye du Bec, implantée au prieuré de Rouvres960. En 1205, il échangea avec l’abbaye de Josaphat les terres que celle-ci possédait sur la Vesgre à la Haye (Eure-et-Loir, c2004 Saint-Lubin-de-la-Haye, près de Richebourg) contre six livres de rente961 ; il donna avant à l’abbaye Notre-Dame de Grandchamp 20 sous sur son péage de Saint-Lubin, où passait le grand chemin de Paris à Dreux, qu’il récupéra par la suite962.

Citons encore, concernant la région étudiée, sa confirmation à Coulombs qu’il ne pouvait rien revendiquer en matière de droits sur la terre de Boissets, qui avait été donnée dès avant 1090 par le fils d’Albert de Ci963. Dans les vingt premières années du siècle, il passa plusieurs actes avec l’abbaye d’Ivry : don de 60 sous sur le péage de Berchères et de Saint-Lubin ; exemption faite à l’abbé d’Ivry de construire la chapelle que l’abbaye s’était engagée vis-à-vis de son père à bâtir à Saint-Lubin, à condition que celle-ci versât une somme de 100 sous chartrains à un certain Guillaume de Provemont ; exemption faite au même abbé Vivien de construire une chapelle au Coudray, pendant le temps de son abbatiat964.

951 Voir ci-dessus.
953 Cartulaire Josaphat, n° 315.
955 Cartulaire Josaphat, n° 315.
956 Cartulaire Josaphat, n° 315.
958 MOUTIE, 1873-1876, p. 249.
959 Cartulaire N.-D. Chartres, n° CXXXI.
960 Cartulaire normand, n° 1065.
962 POREE, 1903, p. 357.
963 Cartulaire Josaphat, n° CCCXVI.
964 Cartulaire N.-D. Chartres, p. 150.
965 Arch. dép. Eure-et-Loir, H 1261.
966 Arch. dép. Eure, H 415, H 432.
Pierre I de Richebourg possédait, hors du comté de Montfort, des biens importants à Mantes, tenus directement du roi, et 27 fiefs tenaient de lui autour de Mantes ; il possédait 100 sous sur la prévôté de Nogent-le-Roi, tenus du comte Thibault de Blois, et quatre fiefs tenaient de lui dans cette châtellenie. Il est probable qu’une partie de ce patrimoine lui provenait de ses ancêtres. Il eut deux épouses ; la première, Mathilde, lui donna au moins quatre enfants, Pierre II, Henri, Jeanne et Agnès, alors que la seconde, Aveline, veuve de Guy II de Chevreuse, fut épousée sur le tard, vers 1212-1213. On ignore si elle lui donna des enfants.

Pierre I mourut vers 1241 ; sa succession n’a pas été étudiée jusqu’à présent de façon approfondie ; elle semble s’être partagée en deux branches, mais on ne tentera pas ici de la restituer.

1-20. ROLLEBOISE (ROLLA-CROTA) (Famille de) [Villegats et Saint-lliers-la-Ville (Yvelines) : châtellenie de Bréval]

On rencontre pour la première fois un membre de cette famille avec Gauthier I, qui fit don à Coulombs, entre 1080 et 1090, d’une terre située à Saint-lliers-la-Ville. Rolla Crota est un toponyme que Guizot, dans sa publication en français d’Orderic Vital, identifiait comme étant « sur la rive gauche de l’Eure, au-dessus d’Ivy », mais il a été impossible de l’identifier sur une carte, et il s’agissait vraisemblablement d’une simple supposition. Avec son érudition coutumière, A. Le Prévost, dans sa publication d’Orderic Vital qui fait encore référence, l’a identifié à Rolleboise (Yvelines) : il le prouvait à partir du cartulaire de Saint-Wandrille, qui mentionne Rolleboise sous le nom de Rollecrita et sous son nom moderne en 1199 et 1223.

La charte de Gauthier fut passée en présence de nombreux témoins, à commencer par ses fils, Roger, Hugues et Gauthier II, et de ses neveux ; le rattachement familial au Mantois est clair, du fait de la présence de Raoul II Mauvoisin, ainsi que de Rainier de Guerville et Hubert de Rosay. On retrouve par ailleurs Hugues, fils d’Osmond, déjà rencontré en compagnie de Thorold Malet.

Orderic Vital a rapporté l’acte passé vers 1080 par un Roger de Rolla Crota (peut-être un des fils de Gauthier), et par Onfroy Harenc, d’origine évrequina si l’on en croit son nom, suivant lequel les deux milites, leurs épouses et enfants respectifs Basilie, Payen et Alexandre d’une part, Havise et Guiard d’autre part, donnèrent à l’abbaye de Saint-Évroult l’église de Villegats (c’est Cravent), avec la dîme et l’hébergement, mais hormis le champart qui demeurait leur propriété. Il ne fait aucun doute, à la lecture de cet acte, que l’église était la propriété héréditaire de Basilie et d’Havise, les deux épouses et sans doute sœurs : les enfants sont d’ailleurs clairement rattachés à leurs mères pour prouver l’hérédité.

Robert II d’Ivy-Bréval était à cette époque seigneur dominant de Villegats, puisqu’il ratifia le don, concédant tous les droits qu’il avait sur les lieux contre une once d’or ; ses fils Ascelin et Guillaume le ratifièrent également.

La famille des Rolla-Crota était foisonnante : à une date inconnue, un autre représentant, Pierre, fit don à Coulombs d’une terre à Saint-lliers-la-Ville ; probablement s’agissait-il d’une simple confirmation de l’acte de Gauthier (ou vice-versa) ; l’acte fut consenti par ses cinq fils, sa fille, son frère Gaston et son neveu Payen.

On ne retrouve pas dans la suite de personnages portant ce nom parmi les ayant-droits sur Villegats ou Saint-lliers.

1-21. ROUVRES [Eure-et-Loir ; châtellenie d’Anet]

Plusieurs actes relatifs à la transaction immobilière de Saint-Père relative à Saint-Georges mentionnent deux frères, Pierre et Simon de milites de Rouvres, en tant que seigneurs dominants de diverses terres à Saint-Georges, en relation avec la famille de Richebourg ; dans l’un de ces actes, ils autorisent une donation juste.
après Guillaume I de Richebourg, et juste avant le fils mineur de Guillaume I. Rouvres se situant dans les environs de Richebourg et Saint-Lubin, on peut penser sans risque d'erreur qu'ils appartenaient à la *familia* au sens féodal, si ce n'est à la famille stricte de Guillaume [975].

On ne sait s'ils appartenaient à la même famille que le *miles* Guy de Rouvres qui fit dans la première moitié du XIIᵉ siècle un échange avec l'abbaye Saint-Père : il y donnait une terre en sa possession proche du moulin d'Ézy sur l'Eure, contre un terrain des moines situé à Oulins [978]. Ce Guy de Rouvres est signalé avec son frère Gauthier comme témoin dans la donation par Guillaume de Saint-Chéron à l'abbaye de Tiron, dans les années 1130 [977].

Un Lothaire de Rouvres possédait plusieurs maisons en fief du roi à Rouvres, dans la châtellenie d'Anet, au début du XIIᵉ siècle ; plus tard, dans le dernier quart du XIIᵉ siècle, les rois nobles royaux signalent un Renard de Rouvres [978].

---

**1-22. LE ROUX (Hugues) [Bréval (Yvelines) ; châtellenie de Bréval]**

Hugues le Roux apparaît à de nombreuses reprises dans le milieu brévalois ; dans un acte de son fils Pierre cité plus loin, il est appelé « Hugues le Roux d'Ivry », ce qui avait sans doute pour but de le distinguer de ses nombreux homonymes contemporains, mais fixe également l'origine familiale parmi les *miles* d'Ivry. Il était un proche des Ivry-Bréval, puisqu'il souscrivit vers 1116 la charte d'Ascelin Goël confirmant la donation de Jouy à Saint-Martin-de-Pontoise [979]. Il accompagnait Guillaume Louvel lors de la signature d'au moins deux actes concernant la châtellenie [980]. En 1123, il fit don à l'abbaye de Josaphat de la terre de la Brosse à Neauphlette afin que celle-ci y bâtisse un prieuré [981] ; la consécration de la petite chapelle eut lieu en deux temps, avant 1131 [982]. Il est amusant de résumer la relation de cette fondation, à laquelle participèrent l'évêque de Chartres Geoffroy de Lèves et l'abbé de Josaphat, qui avaient fait route ensemble, par hasard selon le texte. La journée commença par un sermon de l'évêque prononcé au *castrum* de Bréval, suivi par l'appréciation du Saint-Chrême à de nombreux assistants ; on se transporta ensuite dans l'œuvre, où Hugues promit solennellement de donner la chapelle, la dîme et la terre nécessaire à la vie des moines, demandant à l'évêque de confirmer cette donation.

On se déplaça ensuite en procession, l'évêque l'abbé et Hugues étant suivis par quantité de chevaliers, de clercs et de serveurs, jusqu'à la petite chapelle située à peu moins d'un kilomètre de Bréval. Ici, Hugues fit visiter les lieux, la chapelle, les terres environnantes, et promit à nouveau solennellement, à l'intérieur de la chapelle, de donner la dîme du lieu, les terres nécessaires pour construire une église, un cimetière, le logis des moines, ainsi qu'une grange, et le moitié de toute la terre et des bois environnants, évalués à cinq arpents et demi. La donation fut enfin concédée par Ameline, l'épouse de Hugues, et par Raoul Grasse-Langue [983] et Alsende sa femme.

À nouveau après quelques années, l'évêque et l'abbé Girard revinrent pour consacrer le cimetière ; cette fois, après la visite des lieux, Hugues et Raoul Grasse Langue, accompagnés de leurs épouses respectives, promirent de donner l'autre moitié des terres qu'ils avaient retenue jusque là ; la proclamation en fut faite devant la foule amassée à l'extérieur. Les signataires furent des *miles* de la châtellenie : Rainier des Loges [984], Hubert fils d'Aeléme [985], un certain Baudouin Perce-Sac – ce sobriquet traduisant bien son état militaire, enfin Étienne de la Bubonnerie.

Hugues le Roux eut un fils Étienne, qualifié de *dominus*, mentionné en même temps que lui dans la bulle de 1131 [986]. On trouve mention d'un autre fils, Pierre, qui fit remise aux moines de Coulombs, dans le courant du XIIᵉ siècle, de trois tiers d'annone dans leur grenier de Saint-Illiers-la-Ville [987]. Il est malheureusement impossible de suivre sa descendance au-delà.

---

**1-22.1. Un cadet de la famille d'Ivry-Bréval ?**

[975] *Cartulaire Saint-Père*, p. 572 ; autres actes p. 573, 574, 575.
[976] *Cartulaire Saint-Père*, p. 569.
[977] *Cartulaire Tiron*, n° CLXCV.
[979] *Cartulaire Saint-Martin de Pontoise*, n° LVII.
[981] *Cartulaire Josaphat*, n° VII. Le prieuré était dédié à saint Blaise ; la ferme de ce nom dans la commune de Neauphlette en occupe l'emplacement.
[982] *Cartulaire Josaphat*, n° XCIX. Curieusement, l'abbé Métais datait l'événement de 1132-1138, alors qu'il est clairement mentionné dans la bulle papale de confirmation de 1131 (n° LXXXIV).
[984] Les Loges, hameau, côte Bréval (Yvelines).
[986] *Cartulaire Josaphat*, n° LXXXIV.
[987] Annexe, n° 2-19.6, p. XX.
La question de la relation de Hugues le Roux avec la famille dominante d'Ivry-Bréval se pose clairement du fait que le fief de La Brosse-Rambourg, tenu héréditairement par Hugues, et donné en 1123 à Josaphat, dépendait directement du roi ; les moines ne manquèrent pas de faire confirmer et amortir par Louis VI ce don. Or en 1123, il ne fait aucun doute que les Ivry-Bréval – et eux seuls – tenaient directement du roi la seigneurie de Bréval dont dépendait Neauphlette. Par ailleurs, sa mention sous le nom de « Hugues le Roux d'Ivry » ne manque pas d'interroger.

Pour autant, il apparaît bizarre, si Hugues était un cadet de la famille, qu'il n'ait pas tenu son fief de l'ainé, c'est-à-dire à cette époque Robert fils d'Ascelin. La question reste posée, mais en tout état de cause les pistes possibles sont nombreuses, à commencer par celle d'un frère cadet d'Ascelin, voire d'un oncle. Ici encore, la question est difficile : la confirmation en 1116 du don de Jouy par Hildeburge fut contresignée, dans l'ordre, par Richard le Roux, bâtarf d'Ascelin, son frère Gauthier d'Épernon, puis par un Ingelnupe de Salciaco, et seulement en quatrième position par Hugues le Roux.

1-23. SAINT-CHÉRON (Famille de) [Saint-Chéron, c9e Breuilpon (Eure) ; châtellenie de Bréval]

On trouve mention d'un Hugues de Saint-Chéron, fils de Hingelrannus en 1128, lorsqu'il fit don du tiers de la dîme de Chaufour (Yvelines) à Saint-Wandrille, qui possédait d'antiquité l'église.

Vers 1130, un autre miles de la châtellenie de Bréval, Guillaume de Saint-Chéron, donna à l'abbaye de Tiron la terre qu'il possédait en fief aux lieux-dits de Manchout (Mancheiolum) et de Courtoisie (Curtesia) ; il tenait ce fief des fils de Roger de Limeth, sans doute Limetz-la-ville (Yvelines), dont on peut penser qu'il fut un miles du château de Bréval. L'acte fut passé dans la tour de Bréval, en présence de Raoul Grasse-Langue et Robert, son frère ; Eudes de Saussay ; Guy de Revures et Gauthier son fils ; Robert des Loges (ferme, c9e Bréval) ; Philippe de Marcily ; Foulques de Fains ; Guillaume de Lorey (village, c9e Breuilpon). L'ensemble de ces personnages constituait, à n'en pas douter, un florilège des milites établis dans les châtellenies de Bréval et d'Anet, voire au-delà comme Philippe de Marcily-sur-Eure.

Après la mort de Guillaume, l'acte fut confirmé par son héritier Raoul de Saint-Chéron, accompagné par son fils Bernard et une fille, contre versement de quatre livres sonnantes et trébuchantes, en présence à nouveau de Raoul Grasse Langue, Hugues Le Roux, Gauthier de Villiers-en-Désœuvre, et Hugues et Guiard de Ponts (?) ; le prieur subsiste, dans sa localisation, à la ferme de Thiron, au nord-est de la commune de Bréval ; la chapelle en a été réaménagée en résidence secondaire. Il est peu probable, contrairement à ce que pensait Lucien Merlet, que la fondation du prieuré ait été le fait de la famille de Saint-Chéron ; en effet, les terres données à l'abbaye par Guillaume se trouvaient assez loin du siège du prieuré.

On trouve encore en 1230 un Robert de Saint-Chéron, témoin dans une donation faite au profit de Saint-Taurin d'Évreux par le chevalier Raoul Chanu. La famille était sans doute liée à celles de Chambines et de L'Alleu, qui devaient en constituer des rameaux.

1-24. SAUSSAY (Famille de) [Saussay (Eure-et-Loir) et Ézy (Eure) ; châtellenie d'Anet]

La localité et la famille de Saussay près d'Anet sont parfois difficiles à identifier, car la forme latine du toponyme a varié (Salciacum, Salcetum, Salcieium, Sauceium, voire Salciez) ; par ailleurs, il s'agit d'un toponyme extrêmement fréquent dans toutes les vallées plates (saussaie). Le premier titulaire qui puisse être formellement reconnu est Ingelnupe de Saussay (Salciaco), qui a été témoin d'Ascelin Goël lors de la confirmation du don fait par sa mère Hildeburge de la terre de Jouy-le-Moutier, en 1116. Ingelnupe vient en troisième place dans la liste des signataires de la charte, juste après Robert, bâtarf d'Ascelin, et Gauthier d'Épernon son frère, et juste avant Hugues Le Roux. La question de la relation de Hugues le Roux avec la famille dominante d'Ivry-Bréval se pose clairement du fait que le fief de La Brosse-Rambourg, tenu héréditairement par Hugues, et donné en 1123 à Josaphat, dépendait directement du roi ; les moines ne manquèrent pas de faire confirmer et amortir par Louis VI ce don. Or en 1123, il ne fait aucun doute que les Ivry-Bréval – et eux seuls – tenaient directement du roi la seigneurie de Bréval dont dépendait Neauphlette. Par ailleurs, sa mention sous le nom de « Hugues le Roux d'Ivry » ne manque pas d'interroger.

Par ailleurs, sa mention sous le nom de « Hugues le Roux d'Ivry » ne manque pas d'interroger.
Lors de la grande opération foncière menée en 1126-1127, est signalé un Eudes de Saussay, témoin d’un acte de Foulques II de Marcilly. Il avait un frère, appelé Robert, et tous deux furent présents lors de l’échange entre Guillaume de Rouvres et l’abbaye Saint-Père à propos de terres situées à Oulins, d’une part, et d’autre part près du moulin d’Ézy. On trouve même ce Robert sous le nom de Robertus Johannis de Salceto à la même époque, ce qui signifie Robert, fils de Jean du Saussay. On rappellera que le premier mari d’Adeline d’Anet se prénommaient Jean, et que son second s’appelait Robert : mais elle était âgée vers 1060, ce qui exclut bien sûr que ce Jean ou ce Robert puissent lui avoir été liés ; tout au plus est-il intéressant de noter la similitude des prénoms, d’autant que celui de Jean n’était guère usité.

Cette famille est mentionnée dans le rôle des fiefs de Philippe Auguste, au début du XIIIᵉ siècle ; on y trouve un Robin de Saussay (de Sauceio), signalé pour tenir « Saussay au-delà de l’Eure et à l’intérieur d’Ézy ». Cette curieuse mention géographique désigne évidemment la terre de Sassay, située en rive gauche de l’Eure sur la paroisse d’Ézy. Il possédait également le fief de Huberville, situé en rive gauche de l’Eure, aux confins de la seigneurie d’Ivy, ainsi qu’une coutume dans la forêt de Croth ; enfin, il tenait en fief du seigneur d’Anet une maison à Anet. Enfin, il tenait également le fief de Jean le Beau, qui se situait également en rive gauche. Apparemment, Robin partageait ses droits sur Sassay avec un certain Guillaume de Jumelles (Eure, proche Saint-André), qui d’ailleurs possédait l’essentiel : un fief à pleines armes, des droits dans la forêt et des hommes libres sous coutume.

Un Robert des Saussayes (de Salicibus) tenait quant à lui « Saussay en-deçà de l’Eure », c’est-à-dire le village de Saussay (Eure-et-Loir) situé en rive droite, et une coutume dans la forêt. On peut peut-être identifier ce Robert au Robert de Saussay, miles, qui fut avec son frère Jean parmi les jurés de l’enquête sur les droits des chevaliers et des prêtres en forêt de Bréval dans les années 1220. ; on note enfin l’existence d’un Robert, prévôt, lui aussi titulaire de droits à Saussay et dans la forêt, ainsi que d’un cens à Anet.

Mentionnons enfin, pour le dernier quart du XIIIᵉ siècle, dans le rôle des nobles de la châtellenie d’Anet, une dame Émeline de Saussay (de Sauceio), mais aussi un Jean de Sassay (de Sauceio). On voit, par cette évocation, la difficulté qui existe pour départager les seigneurs d’un côté et de l’autre de l’Eure entre Saussay et Sassay.

1-25. **TILLY (Famille de) [Tilly (Eure-et-Loir) ; châtellenie de Bréval]**

Avant 1080, Guillaume de Tilly donna l’intégralité de sa terre de Tilly à l’abbaye de Coulombs ; c’est là la première mention de la famille qui fut certainement liée à celle de Mondreville, tant leurs possessions étaient imbriquées. Il est probable également que la famille de Flins n’en fut qu’une branche.

Guillaume eut au moins trois fils de sa femme Émeline : Hugues, Guillaume II et Robert. Après sa mort, Émeline et ses héritiers n’acceptèrent de confirmer le don qu’il avait fait qu’à la condition que Robert soit admis à Coulombs – il devait avoir quelque problème qui n’incitait pas les moines à l’accueillir. L’abbaye de Coulombs eut apparemment des difficultés avec celle de Saint-Germain-des-Prés, qui était sa voisine à Dammartin-en-Serve, puisque en 1080, l’abbé de Coulombs se déplaça à Mantes pour porter sa plainte au roi.

On ne trouve plus guère de mention de cette famille ; au milieu du XIIᵉ siècle, une charte de Coulombs cite un Gaston de Teleio, qui fit un don assez modeste au prieuré de Boissets. Il avait une famille assez nombreuse,
pourvue de quatre fils, Garin, Guillaume, Hubert et Odelin, mais on ignore son rattachement — éventuel — à la famille originelle. Le prénom qu’il portait pourrait le rattracher à la famille de Mondreville.

1-26. VAL-GONTARD (Famille de) [Valcomtat, cèv Cravent (Yvelines) ; châtellenie de Bréval]

La famille de Val-Gontard apparaît assez tardivement, en 1186, et aucun indice ne permet de la rattracher à une famille mentionnée plus tôt. Le fief qu’ils occupaient se situe à 2 km au sud de Cravent, et comportait encore au début du XIXᵉ siècle les ruines d’une tour aujourd’hui disparue ; le cadastre napoléonien fait apparaître en outre, juste à l’ouest du hameau, les restes d’une fortification fosselée appelée « La Pless », au nom assez significatif. Simon I de Val-Gontard est mentionné pour la première fois dans les deux transactions passées par Simon d’Anet et son fils Jean de Bréval avec l’abbaye de Saint-Germain-des-Prés au sujet des coutumes injustement perçues par eux à Dammartin-en-Compiègne. Il semble qu’il ait bénéficié, de la part de Jean de Bréval, d’une rente de 60 sous à percevoir sur Dammartin-en-Compiègne ; les deux accords passés conduisirent à un abandon par Simon d’Anet et Jean de Bréval de toute prétention sur le village, en échange de quoi le second devait recevoir une importante rente annuelle de 13 livres, et s’engager à désintéresser Simon de Val-Gontard en lui rétrocédant 60 sous (3 livres) sur cette rente.

En 1197, Simon fit don au prieuré de Belhomert de 20 sous sur sa rente de Courville (Eure), et aucun indice ne permet de la rattacher à une autre prétention sur le village, en échange de quoi le second r笑声 ici toutes les 1011 preuves disponibles en archives, dont la recherche dépassait largement le cadre du présent travail. Aussi ne tentera-t-on pas d’en faire une généalogie détaillée, pas plus qu’on ne prétend fournir ici toutes les preuves disponibles en archives, dont la recherche dépassait largement le cadre du présent travail ; les quelques éléments donnés ne visent qu’à suppléer l’absence — à notre connaissance — d’étude détaillée.

1-27. VILLERAY (Famille de) [Villeray, cèv Condeau (Orne) ; seigneurie de Bellême]

Cette famille importante du Perche n’est évoquée ici qu’en relation avec la famille des Gouffier d’Illiers-l’Évêque. Aussi ne tentera-t-on pas d’en faire une généalogie détaillée, pas plus qu’on ne prétend fournir ici toutes les preuves disponibles en archives, dont la recherche dépassait largement le cadre du présent travail ; les quelques éléments donnés ne visent qu’à suppléer l’absence — à notre connaissance — d’étude détaillée.

1-27.1. Aymeric I et son fils Gouffier I de Villeray

Anet-Bréval-Ivry
Villeray est un château situé sur la commune de Condeau (Orne). Le premier seigneur du lieu que l’on connaisse est Aymeric I, qui figurait, sous le nom d’Ayméric de Condeau, parmi les proches des seigneurs de Bellême lorsqu’il assista à la fondation du prieuré de Bellême entre 1059 et 1064.

Vers 1077-1078, alors que Robert Courteheuse était en révolte contre son père, il reçut le soutien de Robert de Bellême et de ses vassaux, dont les seigneurs de Villeray et de Rémalard ; le roi de France soutenait, comme de bien entendu, cette révolte. L’armée légaliste anglo-normande ayant pris le château de Rémalard, celui-ci fut assiégé par les seigneurs percherons, ainsi que par des contingents français menés par le sénéchal du roi de France. Aymeric I, revenant d’une entrevue avec le sénéchal du roi français fut surpris par quatre cavaliers ennemis, et tué sur le champ ; son cadavre fut renvoyé sanglé sur son cheval au château de Villeray. Orderic Vital précise que, à la vue du traitement infligé à Aymeric, son fils Gouffier I fit la paix avec Guillaume le Conquérant, et que ses descendants servirent fidèlement les rois anglo-normands pendant plus de cinquante ans.

1-27.1.1. L’affaire du bois des Montels, et les relations des Villeray avec les Avesgaud (de Maintenon)

Dans les années 1070, Aymeric I de Villeray ratifia le don qu’avait fait antérieurement à l’abbaye de Saint-Père Gauthier le Monnayeur de Chartres, du bois de Montcularum ; ce don avait reçu préalablement le consentement d’un certain Germond, fils d’Avesgaud, qui le tenait lui-même d’Aymeric. Les différentes chartes relatives à ce don précisent que ce dernier ne tenait pas les droits héréditairement, mais qu’il les avait achetés. Gouffier I, fils d’Aymeric I, reçut de l’abbaye à cette occasion un écu coûtenant 20 sous, en désintéressement de sa confirmation.

Une dizaine d’années plus tard, Mainier (de Maintenon), le fils de Germond, usurpa le bois en question ; il fallut que les moines l’indemnissent de 25 sous pour qu’il laisse les moines jouir du bois en question. Son seigneur au titre de la terre de Montcularum, Gouffier I de Villeray, prétendit pour sa part ne jamais avoir consenti au don fait par son père Aymeric ; il se laissa convaincre en définitive de renoncer à ses revendications, grâce au rasionnement des moines suivant lequel le bien n’était pas un bien héréditaire, puisqu’il avait été acquis d’Aymeric moyennant espèces sonnantes et trébuchantes.

Cette affaire quelque peu anecdotique quant au fond, n’en est pas moins extrêmement intéressante pour montrer les relations qui purent exister entre la famille Villeray et celle des Avesgaud, d’une part, et d’autre part entre les deux familles et le milieu chartrain.

1-27.1.2. Gouffier I de Villeray

Aymeric I eut au moins cinq fils : l’aîné, Aymeric, était décédé avant 1078 ; vinrent ensuite Gouffier I, Hugues I, Guillaume et Geoffroy. Gouffier I succéda à son père Aymeric ; il signa un nombre important de chartes à la fin de la première moitié du XIe siècle.

---

1018 *Cartulaire Marmoutier Perche*, p. 15. On retrouvera ici la graphie usuelle, sachant que les textes latins emploient Haemericus, Haymericus, Hemicerus.


1020 Aymeric était donc mort en 1078. Les deux chartes-notices des Archives de l’Eure-et-Loir, références H 2340 et H 2371, citant la donation en 1087 par un Aymeric de Villeray de l’église de Saint-Plat, proche de Maintenon, à l’abbaye de Marmoutier (voir Merlet, 1897, p. 253, 257), ne peuvent donc le concerner. De fait, après examen, si elles mentionnent bien un Haemericus de Villaret, leur contenu prouve qu’il s’agissait non de Villeray, mais de Villandry (Indre-et-Loire) ; l’Aymeric de ces deux chartes est, en effet, crédité d’une maison à Columbaris (Colombiers, Indre-et-Loire), siège primitif de la seigneurie de Villandry. Il était par ailleurs cognatus d’un certain Payen, fils de Jean de Chicon ; or il s’agissait de Payen de Mirbeau, seigneur de Colombiers, fils de Jean de Chicon qui était lui-même frère de l’archevêque de Tours Barthélemy de Faye. L’église de Saint-Plat fut donnée avant la fin du XIe siècle à l’abbaye de Josaphat par Goslin de Lèves, frère de Geoffroy, évêque de Chartres (*Cartulaire Josaphat*, no LXXIV, p. 108-109) ; la coexistence des deux donations à deux abbayes différentes, la première d’entre elles n’ayant jamais été mise en possession réelle de cette église, et l’origine de droits éventuels d’un miles de Villandry sur une église de la région demeurent inexpliquées.

1021 Bien que Guérard, dans *Cartulaire Saint-Père*, p. 830, propose une identification soit à la ferme de Mousseaux (Eure-et-Loir, c6 Fontaine-la-Guyon), ou à la ferme de Mousseau (Eure-et-Loir, c6 Saint-Luperce), et que Merlet, dans *Merlet*, 1861, p. 32, ne retienne que la seconde suggestion, nous proposerons le bois des Montels (Eure-et-Loir, c6 Néron), plus proche des possessions des Avesgaud à Maintenon : voir note suivante.


du XIᵉ siècle et au tout début du XIIᵉ siècle en faveur des prieurs de Bellême et de Nogent-le-Rotrou, et fut un des seigneurs les plus importants à la cour des seigneurs de Bellême et à celle des comtes de Mortagne. Il est mentionné par Orderic Vital pour avoir été fait prisonnier par l’armée mancelle lors d’une guerre qui eut lieu en 1097.

Un acte intéressant, passé entre 1090 et 1100, concerne le prieuré de Nogent-le-Rotrou, à qui il donna la ville de Levainville (Eure-et-Loir, à côté d’Auneau), qu’il tenait de Geoffroy II, comte de Mortagne et du Perche, fils de Rotrou II, vicomte de Châteaudun, comte de Mortagne et seigneur de Nogent-le-Rotrou. Cette donation donne une nouvelle preuve de l’implantation des Villeray dans le chartrain.

Gouffier I mourut vers 1107, après s’être fait moine à Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou ; mais il décéda vraisemblablement avant de s’être retiré au prieuré. Son enterrement fut mouvementé, puisque le prieur de l’établissement clunisien fit chercher son corps pour l’enterrer à Nogent ; son frère Hugues, qui lui succéda, furieux de cet enterrement – et sans doute des dons que Gouffier avait consentis au prieuré en indiquant son intention de prendre l’habit monastique. Le prieur dut rendre à Hugues un calice d’or et d’argent, pourvu d’un témoin de deux actes.

1.27.2. Les Villeray au XIIᵉ siècle

Hugues I succéda à son frère comme seigneur de Villeray : il vécut apparemment jusqu’en 1133 au moins, et eut une certaine Alice pour épouse. Par la suite, dans le courant du XIIᵉ siècle, un nombre important de Villeray sont mentionnés dans les chartes et documents, sans qu’on puisse, au stade de la seule consultation des sources publiées, établir leur généalogie. On les cite ci-dessous, sans prétendre à aucune exhaustivité :

- vers 1100 : Hervé de V., et Aymeric, neveu de Hugues I – donc fils de l’un de ses frères ;
- en 1114 : Aymeric de V., capitaine du château de Bellême, qui coïncide vraisemblablement avec le précédent ;
- entre 1124 et 1137 : Gouffier de V., dans la confirmation d’un don concernant l’église de Dancé ;
- vers 1160 : Hugues de V., époux de Mathilde, fille de Guy de Montmirail, pour le don de l’église de la Chapelle-Gastineau au prieuré Saint-Gauburge de Saint-Denis (voir plus loin, 1183) ;
- entre 1165 et 1170 : Aymeric de V., témoin de deux actes ;
- en 1183 : Guillaume, Gouffier, Hugues, Nicolas et Yves, fils de Hugues V. et de Mathilde de Montmirail, pour la confirmation du don de la Chapelle-Gastineau par leur père Hugues ;
- entre 1190 et 1200 : Aymeric de V., et Geoffroy son frère ;
- entre 1217 et 1226 : Gouffier de V., capitaine du château de Bellême ;
- entre 1220 et 1226 : Guillaume de V. ;
- entre 1232 et 1246 : Aymeric de V.

1025 Aymeric est mentionné en tant que frère décédé de Hugues I lors de l’acte concernant l’enterrement de Gouffier (Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° LIV) ; comme il n’a jamais succédé à son père, on peut supposer qu’il était mort avant lui. Guillaume est mentionné comme frère de Hugues en 1107 dans le don d’un four de Brézolles à Saint-Père par Gervais de Châteauneuf (Cartulaire Saint-Père, p. 519). Geoffroy est mentionné comme frère de Gouffier et de Hugues dans une charte-notice de Marmoutier (Cartulaire Marmoutier Perche, p. 173).

1026 Cartulaire Marmoutier Perche, p. 24, 173. Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° XI, XVIII, LXXXVII, CLIX.
1027 Histoire Ordéric Vital, t. IV, p. 34.
1028 Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° XXXVII.
1029 Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° LIV.
1030 Cartulaire Saint-Père, p. 519 ; Cartulaire Marmoutier Perche, p. 518 ; Piolin 1863, t. IV, p. 524.
1031 Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° LIII.
1033 Cartulaire Marmoutier Perche, p. 200.
1034 Cartulaire Marmoutier Perche, p. 175 ; Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° III.
1035 FRE 1840, p. 327.
1036 Cartulaire Nogent-le-Rotrou, n° XCI ; Cartulaire Marmoutier Perche, p. 51, p. 217.
1037 Cartulaire Marmoutier Perche, p. 62.
1038 Arch. dép. Eure-et-Loir, H 1587 ; Cartulaire N.-D. de la Trappe, n° LVI.
1039 Cartulaire N.-D. de la Trappe, n° XVIII ; Arch. dép. Eure-et-Loir, H 1547 ; H 2942.

Anet-Bréval-Ivy Page 215
ANNEXE 2

TITRES DE L’ABBAYE DE COULOMBS

2-1. AUTHIEUX (Les) (Eure)

2-1.1. 1141. Charte de Rotrou, évêque d’Évreux, constatant que Roger le Bègue, frère de Guillaume Louvel, après avoir usurpé l’église des Authieux donnée d’antiquité par Helvise, recluse, l’a rendue aux moines, libre de toute justice et coutume à l’exception des corvées nécessaires aux fortifications de Saint-André. Il donne l’église de Sainte-Marie-Madeleine dans le château (à côté) aux moines, y ajoute cinq muids d’annone à prendre sur ses moulin de Garennes, et confirme le don fait par Jourdain de l’église de Saint-André, ajoute enfin l’église de Saint-Germain-de-Fresney, en hommage à l’abbé Roger et au fils de Hugues de Ferrières.


2-2. BLARU (Yvelines)


1040 Notice sur la famille de Richard fils d’Herluin dans Annexe 1, n° 1-8, p. XX.
1041 Garennes (Eure) à côté d’Ivry.
1042 Notice sur la famille de Richard fils d’Herluin dans Annexe 1, n° 1-8, p. XX.
1043 Saint-Germain-de-Fresney (Eure). Voir la donation originelle en 2-18.1, p. XX.
1046 Il est probable que « palatia » ne désigne pas ici des palais, mais plutôt des ouvrages de palissades, ce mot devant dériver de « palus » (pieu).
1047 La date portée dans l’acte par le prieur Lainsé est 1052, de façon incontestable. Mais elle ne peut convenir avec les abbés mentionnés dans l’acte lui-même. On rectifie ici 1052 en 1092, comme d’ailleurs Merlet, 1864 l’avait fait – sans le signaler.
1048 Montigny (Eure, c’est Saint-Marcel, au-dessus de Vernon) ; Fredevilla, lieu proche non identifié.
1049 Notice sur Albert de Cravant dans Annexe, n° 1-6, p. XX.
1050 Voir note 869.
1051 Odon est appelé Odard en général.

Anet-Bréval-Ivry  Page 216
chef de l'église. Confirmation après la mort de Hugues par son frère Philippe (de Blaru), du temps de l'évêque d'Évreux Gilbert (1071-1112), *pendant que la guerre de Richebourg durait*1052.


Et tempore abbatis Theobaldi secundi, a supradicto Petro de Vernone confirmatum ex consensu Griseis uxoris sue, Gaufreidi, Hugonis, Pagani, Garneri fratum suorum anno 1052. Quibus omnibus concessit Aimericus de Vasaliis, de cuius fevo est ipsa villa, assentiente Ita uxore sua. Et dictus Petrus confirmandum promittit in curia Regis Francie in cuius regionibus locus ille situs est, aut in curia Symonis de Nielia de quo illum tenebat. Et supradicta carta iacet Odonom patrem supradicti Petri dedisse supradictam ecclesiam S[66] Hilarii ; et cartam sui avunculi Gaufreidi, et ecclesiam Sanctæ Marie de Abevilia ex consensu Ermangardis uxoris suæ ; [ac plures sue affines dedisse, scilicet Ge...]

Annus 2 post decessum Petri, Grisia uxor sua et Hugo, Philippus et Agnes liberi eorum hæc omnia confirmaverunt coram Guillermo de Vernone, Hugone de Rivetiiis, Hugone de Hanchis, Willempo filio abbatis Letardi, [Hugone filio Gerluini et supradictæ cartæ insecatur] alia carta de curia quæ est ad caput annum 1052 post decessum Petri, Grisia uxor suæ et Hugo, Philippus, Agnes uxor suæ, Gaufredi, Hugonis, Pagani, Garneri fraternorum suorum anno 1052.

2-2.2. Confirmation par le roi Henri F° d’Angleterre du don de la curie de Blaru par Philippe de Blaru

Source : BnF, ms fr 24133, p. 133.

Carta Henrici Regis Anglie Willemo de Vernone data qua confirmat donum de supradicta curia factum Rogerio Abbati a dicto Philippo de Blaru et usagium ad Boscum de Chinaiso.

2-2.3. 1158 (24 Juin). Analyse d’une charte de Rotrou, évêque d’Évreux (1139-1165), mettant fin à un désaccord entre Coulombs et Philippe de Blaru, montrant que Rotrou était le frère de Robert I de Neubourg, et que Philippe de Blaru eut quatre fils Pierre, Hugues, Jean et Gauthier.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 133.

Carta Rotroci Ebroicensis episcopi de controversia quæ erat inter monachos Columbensis apud Blaru et supradictum Philippum de Blaru, qua liquet dictum Rotrocam est fraterem Roberti de Novoburgo qui jussu Henrici juvenis regis Anglie totius Normanniae justitiam tenebat, et ipsum Philippum de Blaru habuisse filios Petrum, Hugonem, Joannem, Gauterum, data publice apud Crucem Sancti Leufredi anno 1158 sexto calendas Junii Radulfo abbate Crucis.

2-3. BOISSETS (Yvelines)

2-3.1. Donation de la terre suffisante au travail de deux bœufs à Boissets par Foulques de Mondreville, pour l’amour de son fils Gaston, fait moine1053.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 122.

Carta Fulconis de Mundrevilla de terra ad duorum bovum laborem sufficientem apud Buxiacum ab ei data amore Gasthonis filii sui monachi Columbensis.

---

1052 Cette guerre de Richebourg duvet avoir lieu à un moment quelconque entre 1105 environ et 1112. Nous ignorons ce qu’elle put être (conflit local lié aux Richebourg ?).

1053 Notice sur la famille de Mondreville en Annexe 1, n° 1-18, p. XX.


2-3.3. 1070-1090. Don d’un hébergement à Boissets donné par Roger de C… (?), du consentement de son fils Garnier.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 121.

Carta de hebergamento dato a Rogerio de Camera [?] apud Buxiellum, cum viaria et sanguine et banno, atque omnibus consuetudinis ad se pertinentibus, ex consensu Garnierii filii sui, tempore abbatis Theobaldi.

2-3.4. 1093 – Après 1116. Don d’une terre et de dîmes par Gilbert de Boissets pour la profession de son fils Garin, du consentement de ses fils Jean, Étienne et Barthélémy, et de ses filles Marie et Helvise, passé à Ivry en 1093, en présence de Geoffroy de Bois-Hénon. Confirmation postérieure par les fils de Bouchard le Saxon et leur oncle Amaury, seigneurs (Bernard et Amaury, frères de Simon III décédé)1057.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 121-122.

Carta de terra et decimis datis a Gisleberto de Buxiello ad professionem monachilem Guarini filii sui, consentientibus filii sui Johanne et Stephano et Bartholemeo, et filiabus suis Maria et Helvise, apud lleireum, anno Incarnati Verbi 1093 (?) indictione [le nombre manque], teste Gafridro de Nemore Hinauli ; et confirmatio a filiis Buchardi Saxonis et Amalrico avunculo eorum, tanquam dominis feodalibus, quelquet Symone martuo, Bernardum fratrem et heredem, una cum Amalrico fratre, concessisse coram supractdico Amarrico avunculo, Symone Harri et alio Symone cognatus eius.


Source : BnF, ms fr 24133, p. 121.

Carta de arpenno dato in Valle Gressey subitus stagnum Buxielli a Gasthone de Teleio, ex consensu Marie uxoris, Garini et Willemi et Huberti et Odelini, liberorum eius ; et postea confirmata a Guidone de Mundrevilla, domino feodali, ante portam S[°] Hilarii de Buxelio, presentis cognatis suis Guidone de Mesnillo et Symone filio Nivardi de Mesnilo.

1054 Civry (Yvelines), à côté de Boissets.
1056 Voir notice sur les Mondreville, Annexe 1, n° 1-18, p. XX.
1057 Cette charte permet de prolonger la généalogie entamée en note 1052 : Bouchard, fils de Simon I le Saxon, sans doute son héritier, eut trois fils, Simon III, décédé au moment de l’acte, Bernard qui hérita de Simon III, et Amaury II.
1058 Gressey (Yvelines), voisin de Boissets. L’église de Gressey fut donnée à Coulombs par Pierre de Gressey, vir illustris, entre 1070-1090 (p. 121), ainsi que la moitié de l’église de Saint-Lubin de Cravant (p. 119).
1059 Notice sur la famille de Tilly en Annexe, n° 1-25, p. XX. L’orthographe « Teleio » conduit à se demander s’il s’agit bien de Tilly.
1060 Notice sur la famille du Mesnil en Annexe 1, n° 1-17, p. XX.
2-3.6. **Première moitié du XIIe siècle. Exemption du droit de pasnage accordé par Henri III de Richebourg en présence de sa femme Agnès, à Gassencourt**

Source : BnF, ms fr 24133, p. 122.

Carta de remissione panachii facta ab Henrico de Divite Burgo apud Gassincurtem coram Agnete uxore sua, et dicta carta est de prioratu S[ic] de Boissets.

2-3.7. **1158 (mercredi 23 avril). Confirmation par Henri III de Richebourg, sur son lit de souffrance à Mantes, des terres d'Escorpain**


Carta Henri de Divite Burgo de confirmatione terrarum de Escorpain et apud Buxellum data cum ægrotus in lecto jaceret apud Meduntam anno incarnationis Verbi 1158 feria 4 infra octavam Paschæ coram Radulfo Malovicino, Radulfo et Willemi filius illius [eius], Raherio de Musi, Garnerio de Luri, Otranno de Manvetevilla et Odone fratre eius, Balduino filio eius, (Radulfo de Landes, Gisleto Balde[...]. Radulfo de Ver et Hugone de [...]...dom maiores communia de Medanti, qua) [que carta] liquit uxorem dicti Henrici mortuam fuisset Agnetem, de quorum (= et de eorum) filiam unicam et filium Radulfii Malivincini habuisse in uxorem, et Raherium de Musi nepotem fuisset [supra]jdicte Henrici, postea [et eius] jussu Rogerium abbatem de Isles et Herberti prioris.

2-4. **BOUTIGNY-PROUAIAS (Eure-et-Loir)**

2-4.1. **Donation de l'église de Boutigny et des dîmes y appartenant, pour la sépulture de sa femme Adèle, par Henri I de Richebourg**, fils de Rambert de Genevrey.


A maioribus nostris traditum habiturum, unde est Henricus [Carta Henrici] de Divite Burgo Ramberti de Genevreio filius, de ecclesia de Butiniacio et decimis ad eam pertinentibus ab eo datis ob sepulturam Adeleme uxoris suæ ex consensu Henrici atque Willemi filiorum suorum, tempore Herberti abbatis, in presentia Gautieri de Isles et Herberti prioris.

2-5. **BROUÉ ; MAROLLES (Eure-et-Loir)**

2-5.1. **Don de la moitié de l'église de Broué, avec la dîme et la terre nécessaire à deux bœufs, donné par Simon l’Illou** sur les prières de son fils Garin mourant, du consentement de sa femme Tescie, et de son fils Raoul.


Carta Symonis de Islou de ecclesia Broeti sue cum media decima eiusdem et terra duorum bœviarum arabilis ab eo datis precibus Garini filii sui seputi apud Columbas annuuntibus Thelia uxore, Radulfo filio dicti Symonis.


---

1061 Gassencourt (Yvelines, ancienne paroisse fusionnée à Mantes-la-Jolie).
1062 Escorpain (Eure-et-Loir), entre Dreux et Brézolles.
1063 Notice sur les Richebourg en Annexe 1, n° 1-19, p. XX.
1064 Voir notice sur la famille d’Ilou, Annexe 1, n° 1-13, p. XX.
2-5-2. **Don de l'église de Marolles**1065 par Raoul I d'Ilov, du consentement de Guillaume I Louvel, avec l'assentiment de son épouse Adélarde, et de ses enfants Garin, Simon et Tescie.


Carta Radulfi de Isle ov qua dat villam suam qua vocatur Mairoles cum censu, cum sanguine et pretorio et cum omni justitia, ex consensu Willemi domini feodalis, Adelardis uxoris, Garini, Simonis, et Tesciae liberorum supradicti Radulfi.

---

2-6. CHAIGNOLLES (Yvelines, c° Chaignes)

2-6-1. **Donation de la terre de Chaignonnes par Thorold Malet**1066 et Hugues fils Osmond1067, avec sa mère Bérelime, du consentement de Geoffroy fils de Nivard1068.

Source: BnF, ms fr 24133, p. 133.

Carta de Cahannolliis sita in territorio quod Chinoacum appellatur, a Thoroldo Maeto et Hugone filio Osmundi, Berelime matre Hugonis, ex consensu Gaufriedi filii Nivardi a quo terram ipsam habeabant.

2-6-2. **Charte relative à la même donation, confirmée par Simon de Garennes**1069 devant Raoul Mauvoisin1070 et son frère Hugues, mentionnant que Thorold a été enterré moine à Coulombs.


Carta de terra apud villam de Cahannolis data a dicto Thoroldo, confirmata a Symone de Garenis coram domino Radulfo Malovicino, domino Hugone fratre suo, qua liquet ipsum Thoroldum monachum sepultus fuisse apud Columbas.

2-6-3. **1188. Vidimus (7 mai 1482) d’une charte de composition entre l’abbaye de Coulombs et Jean de Bréval, avec le consentement de Simon d’Anet, au sujet des corvées injustement imposées sur Chaignonnes, autrefois donnée par Thorold Malet, et sur Tilly**

Source: Arch. dép. Yvelines, E 2211 (Fonds Montmorency-Luxembourg, seigneurie de Bréval, dossier Bréval)

Ut rei veritas presentibus et posteris nota fiat quam rerum seriem incomunutabilia [sic, pour incommutabili] loquitur veritate pagina que scripta, exaratur presentis pagine testimonio confirmandi de criminius quod talis pacificacio facta est inter Theobaldum colombensem abbatem et Johan [nes] de Baherval, super villa Cahannoliarum quam Toroldus Malet monachis columbensis solutam et quietam donavit:

Quod ab omnibus corveiis et tallis et exactionibus et injuriis et a pestibus et a gravaminibus et vexacionibus et violenciis et ab insidiis et consacionibus [sic, pour consaucionibus] et submicionibus quas famulii ipsius Johannis hominibus ville inferebant, homines de Cahannolis de cetero immuniter liberi remanebunt per centum solidos andegavensium quos dominus Johannes in villa habebit jussu et traditione abbatiss ad octavas Sancti Remigii. Et si forte aliquis hominum hoc quod siti impositum fuerit reddere noluerit, predictus Johannes de illis porro abbatis auctoritate sui capiet quod equivalea traditione abbatis ad octavas Sancti Remigii. Et si forte aliquis hominum hoc quod siti impositum fuerit, si vero poterit, liber erit.

Modium arii Johannes habebat ab omnibus ville pro nemoris de Hercurt1071 consuetudine quod talis est. Homines ville capient mortuum nemorem ubicumque invenerunt; vivum autem, quociens et quantum unquam necessarie fuerit, tradet eis custodes. Si vero a custode nemoris aliquis accusatus fuerit quod vivum nemorem absque ejus consciencia et assensu cepit vel alii vendidit, si quantum unquam necessarie fuerit, tradet eis custodes. Si vero a custode nemoris aliquis accusatus fuerit quod vivum nemorem absque ejus consciencia et assensu cepit vel alii vendidit, si quantum unquam necessarie fuerit, tradet eis custodes.

---

1065 Marolles (c° Broué, Eure-et-Loir).
1066 Notice sur Thorold Malet en Annexe 1, n° 1-15, p. XX.
1067 Voir ibidem.
1069 Garennes (Eure), à côté d’Ivry.
1071 Hécourt (Eure). Le bois de Hécourt est situé entre Chaignes et Hécourt.
1072 Le moulin de l’Alleu sur l’Eure, c° de Hécourt.
moliturus prexerit [sic, pour porrexerit ?]. si se juramento suo purgare non poterit duodecim denarios dabit et molturam. Qui homines ad consuetudinem hominum domini molent et non amplius gravabuntur. Monachi columbenses pro suorum hominum molte uno quoque mense unum sextarium annone in molendino habebunt, quem molendinum si forte contigitur vastari, si homines ad molendinum non molerent, monachi nichil accipicient. Et si Johannes homines istos ad allud molendinum huius molendini vastacione miseret quousque reaparetur, Johannes moltem habebit et monachi sextarium predictum. Et concessum est quod quamdui monachi redditorum suum habebint, in pace homines ad molendinum ibunt. Omnis ville supraddictae justicia monachorum est tota. Et si latro in villa interceptus fuerit, monachorum erit cum suo mobili. Et cum ad suppliantum judicatus fuerit Johanni traditur ad puniendum. Villa autem Tilliaci tota monachorum est soluta et quieta, excepto quod Johannes pro omnibus corveis habebit tringinta solidos parisium singulis annis, decem ad natale Domini, decem ad Pascha, decem ad Pentecostes. Hiis aut persolusitis, homines liberi a Johanne et suis penitus remanebunt. Ad molendinum vero de Cauceta Johannes homines predicte ville ibunt molituri; monachi ejusdem decimam molte habebunt que separatim ab aliis moltis conservabatur. Et inde monachi molendario fide astricto securi [erunt], fient.

Pro census que supradiicti centum solidorum de Cahanoliis et molte et avene, et corveiarum de Tilliacum molte, concessione, res omnes ad villas supraddictas pertinentes et homines tamquam suos pueros a malefactoribus tenebitur pro posse suo et gendarbit Johannes et ejus heres, et ab omnibus aliis corveis et exactionibus remanebunt inermes. Supraddictorum quoque villarum contra nos non manutenebit homines quin redditus et consuetudines nostras exigamus quas in villis illis habemus; imo nos ad habendum jus nostrum juvabit si ipsum super hoc postulaverimus.

Et ut hoc firmum habeatur sigillorum abbatis Theobaldi et Johannes munimine confirmatum est et columbensis capituli. Hujsus rei sunt:


Actum est hoc apud Anetum anno ad Incarnationem Domini millesimo centesimo octogesimo septimo, vidente et concedente domino Simone de Aneto.

---

2.7. CRAVENT (Yvelines)

2.7.1. v. 1080 (?). Compromis entre Gauthier fils d'Hilaire et l'abbaye de Coulombs. Celui-ci, après avoir donné l'ailer de l'église de Cravent à l'abbaye, a contesté son propre don et a empêché les moines d'en jouir. Après de multiples interventions, une rencontre a lieu au castrum de Vernon où habite Gauthier, devant l'église Sainte-Marie, et devant la maison de Girame de la Porte; Gauthier fils d'Hilaire y confirme le don qu'il avait fait, contre versement d'une somme libératoire de 5 sous par l'abbaye.

Source: Archives paroissiales de l'église Notre-Dame-de-Vernon, « Cartulaire » de la collégiale; photocopie aux Arch. dép. Eure, 3EF511: « Extrait du grand chartulaire de Coulomb ». Cet extrait réalisé par un copiste de Notre-Dame-de-Vernon au XVIIIe siècle a été pris directement dans le cartulaire, et non dans les analyses d'érudits conservées aujourd'hui à la BnF.

« Extrait du grand chartulaire de Coulomb vers 1080 »

Notum sit omnibus quod ego Guillerius filius Hilarii, postquam, sicut omnibus qui hujus rei interfuerunt notum, factum est Stæ Columbensi Maria et ejus monachis hoc donum de ecclesia Cravensi et ejus atrio, cupiditatis cacatus vitio coepi istius doni panitera, et quia omnia illis prae pudore auferre non poteram, partem atriui calumniatus sum dicens, non ita donatum esse, sicut illi occupaverant. Unde contigit ut inter me et fratres praedictos illorumque abbatem Theobaldum qui tunc eis praeretur dies assisiis placti denominarentur, in quo hujus calumnias (action) quaestio solventur. Sed nobis, me solici et illis, multis ex rebus alius praecoccupatis, illud plactum per alienandum tempus non potuit definiri, maxime quia illi super hoc inducias petebant, eo quod abbatia carabamt. Ubi vero ipsi abbatem acceperunt Thobaldum qui nunc praestisiti, tres ex ipsis Prior videlicet Sulpitius Ureo et Gasto Sacrasta ex imperio abbatis sui adierunt castrum Vernonis ubi maneo, calumniam quam eis inferebamus, gratia differendi. Quo cum pervenerissent, congregati tam ipsi et qui cum eis erant, quam ego et qui mecum erant, ante Stæ Mariae Vernonis ecclesiam, id est, ante domum Girelii de Porta, et cum inibi aliquandiu decertatum esset, tandem illi per testes et chartulas suas quas illuc secum detulissent, quæ calumniabat, sua esse propria per donum quod eis feceram disserverunt. Quibus ego convictus, concessi illis quod injuste occupare nolueram atrium ita liberaliter, sicut donaveram, et per easdem metas per quas fuerat mensuratum. Ipsis vero super hac re mihii quinque solidos deduerunt, et ego eis ultra aliquid addens.

2073 Ancien moulin situé sans doute sur la Vaucouleurs au lieu-dit La Tassette, c70e Boissets (Yvelines).

Anet-Bréval-Ivy
omnes querelas et calumnias omisi. Præsentibus his qui subscribuntur testibus Sulpicio Priore, Ursone, Gastone, Radulpho de Valeriis et fratre ejus Guillelmo, Hervaeo, Quirico, et Stephano majore eorum.

2-7.2. 1070-1090. Don de l’église de Cravent par Albert de Cravent, du consentement de son fils Hugues, auquel Thibault, abbé, a ajouté une charrue de terre ; Guy de Rai, gendre d’Albert, a usurpé l’église après sa mort.


Carta de jure et dominio de ecclesia de Cravent dato ab Alberto de Cravent ex consensu Hugonis filii sui, cui ob hoc, Theobaldus abbass dedit unus carrucæ terram sufficientem ; ut et haec carta constat, post mortem dicti Abbatis, Guidonem filium Evrardi de Rui qui filiam ejus in uxorem accipiebat, usurpasse et tenuisse dictam ecclesiam.

2-8. CROSILLES (Eure-et-Loir)

2-8.1. Don de la dème de La Queue-en-Yvelines et de terres à Croisilles par Simon (I) de Montpinçon, du consentement de tous ses fils, en présence de Jocelyn de Boutigny et de Raoul de Senantes.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 130.

Carta de decima de Cauda et de terris apud villam de Crusille datis a Symone de Montepincon milite ex consensu Roberti, Willermi, Symonis, Radulfi, Petri, Bartholomai atque Philippi filiorum suorum coram Joscelino de Butiniaco et Radulfo de Senantes.

2-8.2. Don de la dème de La Queue, de celles de Montpinçon et d’Orioville par Tessia, veuve de Philippe de Garancières, en présence de Simon et Robert du Breuil, de Simon de Montpinçon, Adam de Boutigny ; accord à propos de ces dimes avec Gauthier, fils de Tessia, en présence de Guy de Boutigny, Raoul de Condé prêtre, Simon (II) de Montpinçon et Guy son fils.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 130.

Carta de eadem decima et de decima de Montepincon et de Oriovilla datis a Tessia uxor de Philippo de Garenceriis ad suam sepulturam coram Symone et Roberto de Brolio, Symone de Montepincon, Adamo de Butiniaco, et de concordia ob easdem decimas facta cum Gauterio filio dicti Tessiis coram Guidone Butiniaci, Radulfo de Cauda presbiteris, Symone de Montepinco et Guidone eius filio.


1074 Notice sur Albert de Cravent en Annexe 1, n° 1-6, p. XX.
1075 Rad (Orne) s’écrivait Rui.
1078 Senantes (Eure-et-Loir).
1079 Garancières (Yvelines).
1080 Le Breuil, hameau (Yvelines, cne Garancières).
1081 Notice sur la famille Grasse-Langue en Annexe 1, n° 1-11, p. XX. 

Anet-Bréval-Ivry
2-9. FERRIÉRES ET TUILERIES (Eure, c15e Saint-André)

2-9.1. Don de la dîme des Tuileries1082 par Robert Boute-Fer, du consentement de son épouse Tesserline et de sa mère Emeline, ainsi que de Richard fils d’Herluin et de son fils Jourdain.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 136.

Carta de decima Tegularium data a Roberto Pulsante Ferum, ex consenso Tesserlinæ uxoris, Emeline matre suæ et Richardi filii Herluini et Jordanis filii dicti Richardi.


Charta Richardi Herluini filii qua ob animam fratris sui Roberti qui abbas Columbis exitit, et religiosæ amitie suæ Helvisæ reclusæ, ut decimam ville Ferieiarum et ville Teoliarium et premissa ut apud Teiolias ecclesia constructur ad quem pertineant dictæ villæ, ex consenso Petri presbiteri S° Andrææ et consensu Basilææ uxoris, Jordani, Roberti et Eustachiae liberorum suorum dicti Richardi coram Berengerio Pape, Nantiero de Gareniis et Roberto de Garenceriis.

2-9.3. 1071-1112, puis 1113-1139. L’évêque d’Évreux Audoin confirme que du temps de son prédécesseur Gilbert, l’église des Tuileries, les dîmes de la paroisse de Ferrières et les coheus de Saint-André ont été usurpées.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 135.

Carta Audoeni Ebroicensis episcopi qua confirmat ecclesias quas Columbenses acquisierunt, de manu laicorum eas usurpatam tempore Gisiberti episcopi predecessoris sui [mot illisible] ecclesiae Tegularium cum decimis parochie Ferieiarum et coheuæ S° Andrææ.


---

1082 La Tuilerie, hameau et lieu-dit (Eure, c15e Saint-André, au sud de la ville).
1083 Ferrières, hameau (Eure, c15e Saint-André, au sud de la ville, à côté de Tuilerie).
1084 Sans doute l’ancienne église Saint-Georges, dite aujourd’hui de Bastigny du nom du fief qu’elle desservait à l’époque classique ; le lieu-dit demeure, au sud-est de Saint-André.
1085 Sans doute Garencières (Eure) près d’Ivry.
1087 Peut-être Boissy-sans-Avoir (Yvelines).
1088 Ce personnage devait appartenir à un rameau de la famille Mauvoisin de Mantes. Il n’est pas signalé par Depoin dans son étude sur les Mauvoisin (Cartulaire Saint-Martin-de-Pontoise, p. 258 et suiv).
1089 Peut-être Saulx-Marcheis (Yvelines).
1090 Marcilly-sur-Eure (Eure). Voir notice sur la famille en Annexes 1, n° 1-16, p. XX.
1091 Traduction textuelle ; ceci laisse dans le flou le destinataire du transfert, à moins qu’il ne se soit agi de Goël lui-même. Cette analyse-retranscription médiévale n’est pas sans poser problème, car elle conviendrait mieux si elle s’appliquait à un lieu proche de Garencières (Yvelines), comme la ferme de la Tuilerie à Saint-Martin-des-

Source : BnF, ms fr 24133, p. 136.

Carta de decima Ferriarum data a Richero de Fereriis concedente uxore Oriella et filio suo Philippo et filia sua Asorra, quæ paupertate urgente dictam decimam calumniata postea dimisit.


Carta Rotroldi Ebroicensis episcopus data anno domini 1158 de concordia et pace ob dictam decimam cum Hugone de Fereriis qui illam una cum Nazelia uxore et Liegardi unica filia dimisit.

2-10. FLINS-NEUVE-ÉGLISE (Eure)


2-11. FRESNEY (Eure) (voir aussi Saint-Germain-de-Fresney)


Carta de ecclesia de Fresneio data a Fulberto de Altaribus sacerdote, Elizabeth uxore Goelli et filiis eius Guilleo et Rogero, ad cuius dominium pertinebat, consentientibus tempore dicti Rogeri Abbatis [blanc] et de ecclesia Sancti Pauli data ab Adam Frellieo ex consensu Fulquei de Vernolio qui post reditum suum de Anglia dedit terram unius carrucae et decimam annuente Willemo filio suo et Achardo et Fulqueio nepotibus.

2-12. GRESSEY (Eure-et-Loir)


Source : BnF, ms fr 24133, p. 121.

2-13. **LOMMOYE (Yvelines)**

2-13.1. *Don de l’hébergement de Lommoye et de la moitié de la terre de la ville et de Montigny*¹⁰⁹⁴ à l’exception des fiefs de ses milites, par Raoul (I) Mauvoisin dit à la Barbe²⁹⁹⁵ et par ses fils, en présence de Germond de Chartres et de Odard, fils d’Adelelme²⁹⁹⁶


Notum sit omnibus quod ego Radulfus Malusvinicus cognomen ad Barbam dedi monachis Sanctæ Mariae Columbis pro remedio animæ meæ et parentum meorum totum hebergamentum Ulmis solutum et quietum, nichil mihi ex eo retinens, et medietatem tolius terræ illius villæ et Montiniacum exceptis fevis meorum milium. Et hoc pariter filii mei Robertus, Radulfus, Guiardus, Guierricus libenter concesserunt. Testes fuerunt ipsis Thebaldus privignus ejusdem Radulfi, Germundus de Carnutis, Odardus filius Adelelmi.

2-13.2. *Don d’une terre à côté de Lommoye donnée par Dreux du Mesnil-Richard²⁹⁹⁷ et son frère Hilduin, en présence de son frère Albert²⁹⁹⁸.*


Carta de terra quadam juxta Ulmetum posta concessa a Drocone de Mesnilulo Richardi fratricque eius Hilduino, cum subscriptione Alberti²⁹⁹⁸ fratis sui, ex consensu Hugonis nepotis sui, ad quem jure patrio terra ille perveniebat, coram Pagano sororio dicti Droconis, Hugone de Columbis, Fulchardo fratre eius, Hugone de Tyronis, Hilduinus de Fossa.

2-14. **MEDAN (Yvelines)**


Carta Theobaldi abbatis Columbensis data anno domini 1086 indicatione 9 de permutatione inter eum et Galerum abbatem Sct² Petri de Neafla Veteri, super quadam portione Columbensi monasterio data ab egregio milite Symone filio Landrici in decima apud villam quae vocatur Medannium, quae est haud longe a Villane, in qua est ecclesia in honore Beate Dei genitricis Mariæ fundata, quæ habetur eum patres et filii, et pariter milites. Undique eo in decima Gallero apud villam, et dama decima quam ille Gauthier apud villam apud Medanum concessit, et de altera decima quam ille Gauthier apud villam concessit jure patris et filiorum suis.

2-15. **MONDREVILLE (Yvelines)³⁰⁰²**


*Source*: BnF, ms fr 24133, p. 123.

Carta Gazonis de Mundrevilla de ecclesia de Mundrevilla in honore Beate Mariæ dicata et atrio et tota libertate, consuetudinibus, ab eo data cum apud Columbus monachilium habitum susciperet, quae constat hoc donum fuisse controversum a Fulcone fratre dicti Gazonis qui dimidium sibi retinuit, ac poetae dimisit, in presentia Godefridi, Engelulphi, fratris sui et Hugone de Castello novo, concedente Symone

¹⁰⁹⁴ Voir note ¹⁰⁴⁵.
¹⁰⁹⁵ *Cartulaire Saint-Martin de Pontoise*, p. 251.
¹⁰⁹⁶ Notis sur la famille d’Adelelme en Annexe 1, n° 1-9, p. XX.
¹⁰⁹⁷ Le Mesnil-Richard (Yvelines, cne Bonnieres-sur-Seine) comprend encore les restes d’une tour maîtresse rectangulaire.
¹⁰⁹⁸ Notice sur Albert de Cravent en Annexe 1, n° 1-6, p. XX.
¹⁰⁹⁹ Albert, frère de Dreux du Mesnil-Richard, aurait pu être Albert de Cravent, compte tenu de la proximité des lieux.
¹¹⁰⁰ Voir notice sur les Marcilly, fils de Landry en Annexe 1, n° 1-16, p. XX.
¹¹⁰² Notice sur la famille de Mondreville en Annexe 1, n° 1-18, p. XX.
de Monteforti et filio suo Amarrico, et omnibus fratribus et uxore suae Organe et filiiis omnibus eorum, Hugone, Godefrido, Ingenulfo, Radulfo.

2-15.2. Accord entre Coulombs et Raoul de Pacy, fils de Bérenger, sur le partage de la seconde moitié de l'église de Mondreville.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 123.

Carta de concordia inita cum Radulfo de Paciaco filio Berengerii super mediatatem supradictæ ecclesiae et decimarum de Mundrevilla quæ iuueti Abbatem dedisse ei in beneficio quartam partem de Mondrevillæ ecclesiae excepta parte presbiteri qui ii omni tempore deserviret, I quarerum de oblatisorii, de decimis et sepulituris necnon duas areas in atrio. His ut iia gestis, postea venit Radulfius in capitulum S. Maria Columbensis ibique sicut moris est monachorum abbatis jam supradici homo deveniens illico instaurandus fuit coram omnibus quod fidelis erit omnibus diebus vite sue. Testis suus Aubertus de Crevant 1104.

2-15.3. 1078-1090. Accord entre Coulombs et Robert (II) d'Ivry selon lequel ce dernier donne la vicairie et la coutume de toutes les causes de justice de son droit sur toutes les terres de Coulombs à Mondreville et Tilly, avec les autres des églises, ainsi qu'à Saint-Illiers-la-Ville, avec l'accord de Hildeburge sa femme et de ses trois fils.


Carta de concordia inita cum Roberto de Evreio, qui dimittit, annuente uxore sua et filiiis suis, vicariam, omniumque judgmentum causarum consuetudinem, quas suis juris esse asserit, de omnibus S. Mariae terris apud Mundrevillam et Tilliacum, simulque cum atris ecclesiarum, de Sancto quoque Hilario et omnibus ad eum locum pertinentibus, consentiente Hildeburgi uxor sua, Godello, Guillermo et Roberto filiiis suis. Actum publice in quadam festivitate S. Ursini, apud ecclesiam Sancte Virginis virginum, sitam omnibus ad eum locum pertinentibus, consentiente Hildeburgi uxor sua, Godefrido, Ingenulfo, Radulfo.

2-16. MUZY-SUR-EURE (Eure) 1105


Source : BnF, ms fr 24133, p. 134.

Carta Audoeni Ebrocensis episcopi data coram Herberto et Radulfo archidiaconibus, qua constat Raherio de Musi dedisse ecclesiam de Musi et de Loia cum decimis eam eorum pertinentibus, collationem S. Mariæ et Galon filiis, tempore Rogerii abbatis et ante annum ab Incarnatione domini 1133.

2-17. SAINT-ANDRÉ (Eure) 1106

2-17.1. 1070-1090. Don de l’église et des dimes de Saint-André par Pierre de Saint-André, qui promet d’obtenir la ratification de Richard fils d’Herluin son seigneur.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 134.

Carta Petri de Sancto Andrea qua dat ecclesiam et decimas de Sancto Andrea et promittit se curaturum dominus suus Richardus hoc donum concedat, coram Stephano majori Columbensis, Guidone eius filio, et Thoroldo Abbate.

2-17.2. 1070-1090. Confirmation par Jourdain, fils de Richard fils d’Herluin, du consentement de sa mère Basille et de son frère Robert, des donations faites par son père et son cousin Richard, ainsi que du don de l’église et des dimes de Saint-André par Pierre de Saint-André, à l’exception de la dîme donnée à Saint-Sauveur d’Évreux par Richard quand Eustachie sa fille a pris le voile.


1103 Pacy-sur-Eure (Eure). Il devait s’agir de simples milites du château de Pacy.
1105 Notice sur Albert de Cravent en Annexe 1, n° 1-6, p. XX
1105 Notice sur la famille de Muzy, voir note n° 675.
1105 Notice sur la famille Richard Fils d’Herluin en Annexe 1, n° 1-8, p. XX.

Anet-Bréval-Ivry Page 226
Carta Jordanis filii Richardi domini castri S. Andréæ qua ex consensu Basiliæ matris suæ et Roberti fratris sui confirmat omnes donationes factas a patre suo et Richardo nepote cognato suo1107, necnon donationem de ecclesia S. Andréæ factam a dicto Petro, excepta decima quam dictus Richardus dederat ecclesiae S. Andréæ Salvatoris Ebroicensis quando Eustachiam filiam suam fecit ibi sanctimonialem. Data tempore Thoroldi Abbatis.

2-17.3. Après 1103. Confirmation par Ascelin Goël, héritier du château de Saint-André par don d'Eustache de Breteuil, de toutes les donations précédentes, et don d'un hébergement à côté de la porte du château, au lieu-dit Coviatum.


Carta Asselinii cognomento Goelli, de dono Eustachii de Britolii municipii S. Andréæ domini et heredis [effecti] de confirmatione supradictarum rerum et de herbergamento juxta portam castri S. Andréæ in loco qui vocatur Coviatum, et usagio in nemore Coviatii, ab eo datis ecclesiæ Columbensi, que duos fratres, Jordanem scilicet et Robertum monachos suscepit.

2-17.4. X1° siècle. Notice récapitulative des donations et confirmations de Richard fils d’Herluin, de ses fils et d’Ascelin Goël.


Postea vero Jordano monachum induit, in manus fratris sui Roberti herdeditatis redit, qui et ipse ea que predecesseurs ssi ecclesiæ Columbensii concesso sunt, non minus concessit. Post multum vero temporis, idem Robertus, nudus nudum Christum sequi desiderans, omnibus quae possidebat renunciavit et apud Columbas monachi habitum suscepit. Hujus interim Ascellinus Goellus heres effectus est, qui predecessorum suorum concessione liberter acquiscit : necnon apud Sanctum Andréam, extra portam oppidi, herbergamentum monachis in elmosina dedit : in quo loco quatuor monachis Domino assidue deservitur se necessaria administraturum promisit ; quin etiam mortuum nemus ad calefaciendum, unum herbergamentum concessit in eadem nemore, necnon herbergamentum hospitum, quoquot supervenirent ; quod herbergamentum Goslino monacho, tunc ejusdem loci priores, tradi præcepsit per Hugonem Albam Spinam et per Robertum prepositum, et plures alios qui hujus doni testes exiterunt.

2-18. SAINT-GERMAIN-DE-FRESNEY (Eure)


Carta de ecclesia Sancti Germani data ab Ulrico et Odone fratribus, concedente uxore Goelli Elizabeth, filiis Roberto et Rogerio.

1107 Ce Richard, neveu (de Richard fils Herluin ?) pose question : s’agirait-il de Richard de Ferrières, mentionné plus loin ?
1108 Mauvaise lecture dans le Cartulaire de Pontoise, qui donne « Botefle ». Sur la donation, voir ci-dessous, n° 2-9, 1.
1109 On peut s’interroger sur ce Robert fils de Hilduin par rapport aux autres textes concernant ces donations. On s’attarderait, en effet, à voir mentionner ici Robert, frère de Jourdain, et non un fils d’un Hilduin inconnu. Sans doute s’agit-il d’une erreur de la moine qui analysa les chartes originales. Voir Annexe 1, n° 1-8, p. XX.
1110 Voir en 2-1.1.p. XX, la confirmation par Roger le Bègue.
1111 Cette analyse semble impliquer qu’Ascelin se remaria, et que sa seconde épouse lui survécut, à moins qu’il ne s’agisse d’une erreur de la moine. Mais celle-ci est très improbable, Hildeburge et Elisabeth se prêtant difficilement à confusion.

Anet-Bréval-Ivry Page 227
2-19. SAINT-ILLIERS-LA-VILLE (Eure)


Carta Richardi Herluini filii qua amore fratris sui Roberti abbatis dat Ecclesiam S° Hilarii et atrium et terram unius carruca sufficientem et mediatatem decimarum et omnes consuetudines illius loci. Quod donum concessit Symon de Montforti a quo ea tenebat et uxor eius de cujus partis hereditas ille veniebat. Tempore Philippi regis.

2-19.2. 1066. *Don par Richard fils Herluin, neveu du comte Galeran de Meulan, pour l’amour de son frère Robert abbé de Coulombs, et de sa tante paternelle Helvise, de sa part des possessions à Saint-Illiers-la-Ville, à savoir l’église, l’aître, une charrue de terre, et toutes les coutumes et dimes du lieu, le tout du consentement de Simon I de Montfort et de son épouse, qui tenait ses droits par hérédité.*


Rerum nostrarum ordinem littere tradere multis modis probatur esse utile. Quapropter Richardus Herluini comitis Galerani Mellenti nepos, volo scribi quoniam ego Colombensem iussi, u’il avait engagé pour 30 livres Anet 1119 1118 1117 1116 1115 1114 1113 1112 1111 1110 1109 environ 1084 [puto scribendum 1066].

2-19.3. v. 1078-1093 (vers 1084)* - Donation par Robert (II) d’Ivry, sur son lit de son souffrance et alors qu’il revêtit l’habit monastique, de sa portion de la ville de Saint-Illiers-la-ville, en compensation d’un calice d’or qu’il avait accepté des moines de Coulombs, et qu’il avait engagé pour 30 livres auprès des juifs de Nogent-le-Roi. Faite en présence de Sulpice, prieur de Coulombs, et d’Anselme, abbé du Bec.*


Carta Roberti de Ivriaco qui dat portionem suam de villa S° Hilarii cum in lecto egrotus jaceret et a Sulpicio priore et Gasthone et Petro monachis habitum monachilem susciperet, in presentia Anselmi Abbaiae Becci et Radulfui Torelli ; et liquet dictum Robertum de Ivriaco dedisse iudaeis de Novigento pro 30 libris in vadimonium aureum calicem quem commodato acciperet a monachis columbensibus.


Source : BnF, ms fr 24133, p. 123.

Carta de terra apud Sanctum Hilarium a Gautiero de Rolla Crota concessa pro octo denariorum libris, consentientibus filiis Rogiero, Hugone, Waltero, tempore Theobaldi Abbatis in presentia Rainerii de Guerevilla, Arnulfi de Sancto Georgio, Arnulfi de Sancto Hilario, Radulfui Mali Vicini, Huberti de Roseto, Hugonis filii Osmundi, neconon Hugonis, Petri et Gathonis nepotum supradicti Galterii.

1112 Voir notice sur la famille de Richard en Annexe 1, n° 1-8, p. XX.
1113 Anselme fut abbé du Bec de 1078 à 1093. Le prieur Sulpice fit l’intérim de l’abbé de Coulombs de 1078 à 1084 environ ; il est probable que la charte fut donnée durant cette période.
1114 Voir notice sur la famille de *Rolla Crota*, Annexe 1, n° 1-20, p. XX.
1115 Guerville (Yvelines).
1116 Non identifié ; peut-être Saint-Georges à Mantes ?
1117 Saint-Illiers-le-Bois (Yvelines).
1118 Rosay (Yvelines).
1119 Voir n° 2-6.1, p. XX.
2-19.5. Don d'une terre à Saint-Illiers-la-Ville par Pierre de Rolla Crotta avec le consentement de sa famille.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 124.

Carta de terra apud Stum Hilarium data a Petro de Rolla Crotta ex consensu Rohis uxoris, Adelli, Roheri, Petri, Hugonis, Willermi et Basilie liberum eius, Gastonio fratris eius et Pagani nepotis eius.

2-19.6. Après 1119. Don de trois setriers d'annone dans la grange des moines de Saint-Illiers-la-Ville par Pierre, fils de Hugues le Roux d'Ivry1120

Source : BnF, ms fr 24133, p. 124.

Carta de dimissione trium sextarium annonis in granchia monachorum apud Stum Hilarium dimissorum a Petro filio Hugonis Ruft de Ibreio tempore Rogerii Abbatis coram Roberto preposito, Richardo Boisardo et Symone filio eius.

2-19.7. 1189 – Vidimus (vers 1495) d'une charte de Simon d'Anet au bénéfice de l'abbaye de Coulombs, datée de 1189 à Chanu, le jour de l'enterrement de son fils Jean de Bréval, pour rétablir l'abbaye dans ses droits à Saint-Illiers-la-Ville et à Tilly.

Source : Arch. dép. Yvelines, E 2400 (Fonds Montmorency-Luxembourg, seigneurie de Bréval, dossier Saint-Illiers-la-Ville)

Ita que ecclesiis conferuntur cum summa devotione, sic debent donari, ut Deo qui cordis est inspector possint placare. Quapropter ego, Symon de Aneto, considerans quod brevis est vita hominis et hic diei durari non posse, volui de rebus meis aliquid in elemosinam dare pro remedia anime meae et anteceessorum meorum, precipe que pro anime Johannis filii mei defuncti salute, cupiens ei more paterno succurrere. Presentibus igitur notum sit et futuris et maxime successoribus meis, quod ego Symo, in die sepulture Johannis filii mei, Columbensibus monachis, cereris et aliis hujus generis, sese et aliam huius actionis recompensatione, abbas columbensis et totus conventus absolverunt me et mediam villam Sancti Hilarii que domini eius a Petro filio Hugonis Rufi de Ibreio tempore Rogerii Abbatis coram Roberto preposito, Richardo Boisardo et Symone filio eius.

Voir notice sur Hugues Le Roux en Annexe 1, n° 123.

1120 Voir notice sur Hugues Le Roux en Annexe 1, n° 1-22, p. XX.
1121 Abbaye de La Croix-Saint-Leufroy.
1122 Abbaye de Saint-Taurin d'Évreux.
1123 Abbaye de Neuphle-le-Vieux.
1124 Abbaye des Vaux-de-Cernay.
1125 Abbaye du Breuil-Benoît.
1126 Bréval (Yvelines).
1127 Gilles (Eure-et-Loir). Hugues de Gilles est témoin dans une charte de Saint-Père approuvée par Guillaume I Louvel (Cartulaire Saint-Père, p. 601). Roger de Gilles est titulaire d'un fief de la châtellenie de Bréval sous Philippe Auguste.
1129 Saint-Illiers-la-Ville (Yvelines).
1131 Sans doute Hugues de la Roche-Guyon, frère de Guy IV.
1132 Roger II de Saint-André, cousin germain de Simon d'Anet. Voir p. 42.
1133 Morlier le Droitais. Voir Annex e 1, notice n° 1-7-1, p. XX.
1134 Voir notice sur la famille en Annexe 1, n° 1-11, p. XX.
1135 Voir notice sur la famille en Annexe 1, n° 1-17, p. XX.

Anet-Bréval-Ivry  Page 229
2-20. SAINT-ILLIERS-LE-BOIS (Yvelines)

2-20.1. Don d’une terre par Hubert de Saint-Illiers-le-Bois, du fief de Mathieu de Jouy142.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 124.

Carta Huberti de Sth Hilario de Nemore de decimæ terræ quæ est de fedo Mathei de Joeio data ab eo ex consensu Florentie uxoris suæ.

2-21. SAINT-LAURENT-DE-FLINS (Yvelines, cie Tilly)

2-21.1. Donation de la moitié de l’église de Saint-Laurent-de-Flins par Gazelin, miles, avec l’assentiment de son frère Anfroy, en présence de Robert et Roger de Mondreville143, d’Ernald Hodulfi fils de Robert de Villemeux144, et, sur le conseil du moine Gaston (de Mondreville) de la seconde moitié lorsqu’il partit dans la Pouille, le tout étant confirmé par Roger, fils d’Odeleus, à Dreux.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 123.

Carta de mediate ecclesie Sth Laurentii de Flins et atri et decimæ data a Gazelino milite concedente Anfredo fratre suo in presentia Roberti et Rogerii de Mundrevilla, Ernald Hodulfi filii Roberti de Villemoudii, qua liquet aliam medietatem dictae decimæ suasi Gasthonis monachi dimissam fuisse a dicto Gazelino dum ire vellet cum alis ad terras Longobardorum. Et haec omnia confirmata fuisse apud castrum Drocense a Rogerio filio Odelei de cujus beneficio erant.

2-21.2. Donation de cinq jugerées de terre à Saint-Laurent-de-Flins par Adelelme145, du consentement de Gazelin.

Source : BnF, ms fr 24133, p. 123.

Carta de quinque jugerées terræ in prefata villa datis ab Adelelmo milite annuente supradicto Gazelino coram nepote sui Lanfredi146 filio.

1138 Guillelmus Lupellus frater meus, et Johannes de Mestenon sororius meus, et Baldunius de Vernone nepos meus, qui hoc concesserunt. Actum est hoc tempore Theobaldi cumbensis abbatis, anno ab incarnatione domini millesimo centesimo octogesimo nono apud Chanutas.


1141 Guillelmus Louvel.


1143 Baudouin de Vernon, fils de Richard I.


1145 Voir notice sur la famille de Mondreville en Annexe 1, n° 1-18, p. XX.

1146 Voir notice sur Avoir, de la famille des chevaliers de ce nom formant une branche de la famille des Nivard de Poissy en Annexe 1, n° 1-9, p. XX.

1147 Lanfroy est appelé Anfroy dans la charte précédente.
2-21.3. Après 1119, *Donation de l'église et de la dîme de Saint-Laurent-de-Flins par Henri de Mondreville*1147.


2-22. SAINT-LUBIN-DE-CRAVANT et PRUDEMANCHE (Eure-et-Loir)1149

2-22.1. *Donation par Pierre de Gressey*1150 de la moitié de l'égli
es Saint-Lubin-de-Cravant, ainsi que de la moitié de la dîme, et des lieux avoisinants parmi lesquels Prudem
canche1151, avec l'approbation de ses parents et particulièrement de Gaston1152, qui héritera de lui du droit du plus proche parent, en présence de Josselin de Boutigny, Hugues de Merville, Robert fils d'Ermenfroy1153.


Notum sit omnibus quod ego Petrus de Gressiaco offero Deo eiusque matri Sanctæ Mariæ Columbensi dimidiam ecclesiam S. Leobini de Craventi, dimidiamque decrimam eiusdem ville et villeiam ad eam parrochiam pertinentem, Prati dominici, aliorumque circumradicantium, laudantibus et concedentibus parentibus meus, Gasthonne maxime cui contingebat hereditas mea juris propinquitatis, astantibus multis, Joscelino de Butiniaco, Hugone de Mervile, Roberto filio Ermenfredis.

2-22.2. *Don d'une terre à Cravant par Foulques, fils de Landry, alors qu'il était malade chez le miles Robert à Ivry, du temps où il faisait partie des milites de Hugues (I) de Châteauneuf*.


2-22.3. 1133. *Arbitrage de Louis VI, en présence de son fils Louis VII, entre Roger, abbé de Coulombs, et Foucard (II) de Marcilly, à propos de la terre de Prudemanche donnée par Simon son père et Foucard son oncle*.


Carta Ludovici francorum regis data anno duo uctionis filii regis de clamore coram eo apud Drocas facta a Rogerio abbate contra [super] Fulcardium de Marcilliaco, qui terram de Predicto [Prato] Dominico1155, auterefbat ecclesiæ Colombensi, quam Fulcardus de Marcilliaco dederat et Symon ejus frater [eius], pater [huius] supradicti Fulcardi concessaret, presentibus dicto Ludovico rege, Ludovico filio suo, Radulfo comite de Perona, Philippe fratre regis, Guillelmo Buticulario [anno II uctionis filii regis].

2-23. TILLY (Yvelines)

2-23.1. *Avant 1080. Transcription (vers 1490) de la charte constatant l'accord entre la veuve et les enfants de Guillaume de Tilly sur la donation de l'église et de l'hébergement de Tilly, en échange contre l'entrée de Robert, fils de Guillaume, comme moine à Coulombs, et de la donation complémentaire du fief de Flins, acceptée par Hugues, fils d'Adelon1156, et ratifiée par Thibaud et Hervé de Montmorency en 1109 (date sans doute fausse)*.

Source : Arch. dép. Yvelines, E 2415 (Fonds Montmorency-Luxembourg, seigneurie de Bréval, dossier Tilly). Figure également dans BnF, ms fr. 24133, p. 122, avec quelques erreurs.

---

1147 Voir notice sur la famille de Mondreville en Annexe 1, n° 1-18, p. XX.
1148 Nous n'avons pu identifier ce Novavilla ; voir ci-dessous, n° 2-23.1, témoignage d'Albéric de Novavilla.
1149 Voir notice sur la famille de Marcilly en Annexe 1, n° 1-16, p. XX.
1150 Gressey (Eure-et-Loir), commune proche de Richebourg. Voir n° 2-12.1, p. XX.
1151 Prudemanche (Eure-et-Loir) se disait en latin « Pratus Dominicus ». Voir MELET, 1851, p. 151
1152 Gaston de Bellandes, identifié dans l'acte n° 2-12.1, p. XX.
1153 Cette donation est datée de 1064 par MELET, 1864, p. 13, qui reprend la même date que la donation de l'église de Gressey, ce qui n'est nullement assuré.
1154 D'après le manuscrit de Lattaignan à la Bibliothèque municipale de Chartres.
1155 Laisné, dans sa transcription, a mal interprété l'abréviation, que Baluze n'a pas pour sa part pas développée.
1156 Voir notice sur Adelelme/Adelon en Annexe 1, n° 1-9, p. XX.
Palam sit audiencie omnium tam succedencium quam futurorum quod Guillermus de Tilliaci seculo renuncians et Deo servire sub monachili habitu apud Sanctam Mariam Columbensem cupiens, ipsi ecclesie dedit ecclesiam Tilliaci cum omnibus decimis, et totum ville herbergamentum solutum et quietum, cum omni justicia et cum omni dominio, concedentibus atque firmantibus hoc donum uxore eius et filiis et filiablis alis qui tunc vivebant, parentibus que. Uxor cum filiis suis post mortem ipsius Guillermi adeunt cum domino abbatis Theobaldi qui tunc temporis erat monachorum, que sub ejus imperio degentium, fuit multis precibus ut unus de filiis sui nomine Robertus in abbatia reciperetur, cum summa difficultate impetraverunt, ea condicione videlicet ut donum quod pater fecerat firmus stabilirent, poposcerunt ac de vivo confirmaverunt.

Et insuper adauxerunt fevum de Felins 1157, quod de Religiosis in domini faber haberent, concedente Adelone dominio [sic, pour domino] filius sui, militum, ad villam terrasque pertinentes, ita tamen ut Hugo filius ipsius Adelonis, cum summa difficultate impetraverunt, ea condicione videlicet ut donum quod pater fecerat firmus stabilirent, poposcerunt ac de vivo confirmaverunt.

Hoc donum ut inconvulsum perhenniter maneret duo de monachis nomine Gasto et Suplicius, parentes eorum Hugonis, cum fratre eis Henrico petierunt Theobaldum de Montemaurensiaco 1158, fatremque eius Herveii 1159, a quorum beneficio illa ecclesia, villa et decima cum terris forensibus quam pertinentibus erat, postulantes ab eis ut quod ipse Guillermus et filii eius donaverant perhenniter et irremeabiliter ex sua parte ecclesie columbensi concederent. At illi exquirendo an dictus Hugo qui heres erat vellet, audientes eum vel liber animo pro Dei amore donum supradictum ecclesie columbensi, concesserunt huius doni iterati filiorum Guillermi.


Source : BnF, ms fr 24133, p. 122.

Carta de controversia super villa que Stilliacum dicitur inter Petrum Abbatem Sti Germani de Prato et Columenses monachos cujus testes sunt Gaufridus Trevultes [?] et eius uxor nomine Emeline que quondam uxor fuit Guillermi de Tilleio, Hugo filius eius, Gauterus de Buxeio 1163, Willermus frater Hugonis, qua liquet abbatem Columbensem suum vendicatum Regem adisse ad Meduntense castrum ubi tunc morabatur et tunc temporis non Petrum sed Isembardum fuisse Abbatem Sti Germani et dicti Petri successorem.

2-23.3. **1188. Vidimus (7 mai 1482) d’une charte de composition entre l’abbaye de Coulombs et Jean de Bréval, avec le consentement de Simon d’Anet, au sujet des corvées injustement imposées sur Chaignolles,** autres droits imposés sur Tilly : voir 2-6.3.

2-23.4. **1189 – Vidimus (vers 1495) d’une charte de Simon d’Anet au bénéfice de l’abbaye de Coulombs,** datée de 1189 à Chanu, le jour de l’enterrement de son fils Jean de Bréval, pour rétablir l’abbaye dans ses droits à Saint-Illiers-la-Ville et à Tilly : voir 2-19.7.

---

1157 Flins-Neuve-Église (Yvelines).
1158 Thibaud, seigneur de Montmorency, connétable de France († vers 1090).
1159 Hervé I, frère de Thibaud, bouteiller de France († vers 1094).
1160 Localité non identifiée, comme celle de Nova villa.
1161 Geoffroy de Montmorency, fils de Hervé I.
1162 La date de signature de l’acte est en discordance avec les dates de décès généralement admises pour Thibaud et Hervé I, fixées depuis le XVIIe siècle à 1090 et 1094 environ (voir F. De LACHENAYE, Dictionnaire de la noblesse de Paris, 1775, p. 406 ; dernier ouvrage en date reprenant ces datations CIVEL, 2006, p. 455). La date n’est pas reprise dans la copie réalisée au XVIIe siècle par le prieur Laisné.
1163 Boissets (Yvelines).
ANNEXE 3

TITRES PROVENANT DE DIVERSES SOURCES

3-1. Vers 1150. Vidimus (vers 1482) d’une charte non datée par laquelle Simon d’Anet confirme à l’abbaye du Bec les donations de Robert d’Ivry et de son épouse Adalburge, ainsi que celles de Goël leur fils, et les siennes propres.

Source : Arch. dép. Yvelines, E 2211 (Fonds Montmorency-Luxembourg, seigneurie de Bréval, dossier Bréval).

Sciant omnes presentes et futuri, quod ego Simon de Aneto, concedo et hac mea carta confirmo omnes donationes et elemosinas quas Robertus de Ivreio et Adalburga uxor eius, et Goel filius eorum et antecessores mei dederunt Abbatie Sancte Marie Becci, et monachis ibidem Deo servientibus : Scilicet ecclesiam de Breherval cum integra decima de omnibus redditus suis de Breherval sive de bosco, sive de mercatus [sic] sive de allis rebus, et sic decimam de sua dominica annona et feriam unam que erat constituta in crastino festivitatis omnium sanctorum, et furnum de Breherval, et terram illam quam Goel dedit predictis monachis in Fraisnosa, de hereditate sua quam habuit de Hurgone [sic] Pincerna, et redditus de aqua de Rolecota cum terra illius qui custodit aquam, et in Breherval VI arpenta terre ad mansionamentum monachorum, et furnagium de tota villa, et stigmum et molendinum de Breherval. Et quod monachi ibidem commorantes habeant silvam ad arrendum et ad edificandum ita libere et quiete, sicut ego ipse. Et quod homines monachorum habeant eamdem consuetudinem et quietudinem quam habeant homines mei in silva ; et pastorem [sic, pour pastorem] pororum monachorum et manu pastus eorum omnino quietam.

Preter hoc Ego Simon de Aneto do ecclesie Sancte Marie Becci et monachis ibidem Deo servientibus pro salute anime meae, omnium antecessorum meorum, decimam virgultei mei et vinee mei, unum modium blaudi in molendino meo de Perier.


Source : Arch. dép. Eure, G 6, f°17, n° 10.

Ricardus Dei gratia Rex Anglie, dux Normanie, Aquitanie, comes Andegavorum, archiepiscopis, episcopis, abbatibus, comitibus, baronibus, justiciis, vicecomitibus et omnibus ministris et fidelibus suis salutem.

1164 Sont données en note les différences entre l’acte de Simon d’Anet et le texte de la confirmation par Philippe Auguste en 1214 (Actes Philippe-Auguste, n° 1345).

1165 1214 : Decimam venditionis nemoris Diane silve ; mediatetam decime pasnagii ejusdem nemoris.

1166 1214 : In decima septimana cujuslibet anni, terciam partem mercati Brehervallis et de Sancto Hylario, et omnium consuetudinum ad honorem Brehervallis spectantium.

1167 Il existe trois Freneuse possibles : Freneuse sur la Seine (Seine-Maritime), dont l’abbaye du Bec possédait l’église et la seigneurie (POREE, 1881, p. 328) ; Freneuse sur la Seine (Yvelines), qui appartenait à Saint-Ouen de Rouen, dont Galeran de Meulan donne le tiers du revenu de l’eau au Bec en 1144 (HOUGHT, 1981, p. 68, n° 36) ; Freneuse-sur-Risle (Eure), improbable.

1168 Hugues Pincerna : voir p. 11. Ce bien et le suivant ne sont pas mentionnés dans l’acte de Philippe Auguste.

1169 Voir note sur la famille de Rolfa Cota, en Annexe 1, n° 1-20, p. XX.

1170 L’acte de Philippe Auguste ajoute, du don de Simon d’Anet : decimam omnium essartorum que fient vel jam facta sunt in predicto nemore Diane Silve.

1171 L’acte de Philippe Auguste ajoute, du don de Simon d’Anet : decimam panis sui qui expendebatur in domo sua apud Brehervallam.

1172 Marchefroy, c° de Saint-Ouen-Marchefroy (Eure-et-Loir).

1173 Voir note en Annexe 1, n° 1-17, p. XX.

1174 Voir note sur la famille, en Annexe 1 n° 1-11, p. XX.

1175 Pacy-sur-Eure (Eure).

1176 L’acte de Philippe Auguste ajoute, du don de Philippe lui-même : sexaginta et decem arpennos predicti nemoris adperticam nostram, jure perpetuo possidendos, sicut ibidem mete sunt constitute, ad faciendam suam voluntatem, preterquam de villa ibidem facienda.
Noveritis nos reddidisse et presente carta confirmasse Moreherio le Droies fortem domum de Yllees cum omnibus pertinentiis suis scilicet in feodis et domininis, in boscis et planis, in furnis et molendinis et aquis et omnibus pertinentiis suis rebus que sibi judicata fuit, sicut jus suum et hereditagium apud nostrum scacarium apud Cadomium adversus Willerum de Aneto, coram Willemo fitz Radulphi senescallo nostro, et coram aliis baronis nostri ad scacarium nostrum concilium tenendum jure hereditario sibi et heredibus suis libere et pacifice et honorifice et absolute ab episcopo Ebroicensi per servicium quod feodum debet. Dictus autem episcopus tenet a nobis illum feodum cum regali suo. Nos vero pro salute anime nostri et anteecessorum nostrorum et pro satisfactione peccatorum nostrorum et pro injuria Ebroensis ecclesie illata, summam pecunie quam Henricus attatus noster quondam rex Anglie posuit ad predictam domum de Yllees firmandam, eidem Moreherio dedimus et quictavimus. Et cum volumus quod hoc quictancia nostra et hoc donum nostrum sit firmata et stabile, ita quod nullo modo a successoribus nostre valeat in nutum revocationis aut aliqua malignitate divelli, pro dicto Moreherio vel heredibus suis sigilli nostri munimine confirmanvimus.


Datis per manum magisteri Philippi clerici nostri apud Japhe, anno tertio regni nostri, X° die Matii.

3-3. 13 août 1198. Charte de Richard Cœur de Lion confirmand à Gadon le Droais, fils de Morhier le Droais, l’investissement de la maison-forte d’Illiers-l’Évêque.

Source : Arch. dép. Eure, G 6, f° 184-185, n° 246.

Richardus Dei gratia Rex Anglie, dux Normannie, Aquitannie et comes Andegavensorum, archiepiscopis, episcopis, abbatibus, conventibus, baronis, justiciis, vicecomitibus et omnibus ministris et fidelibus suis salutem.

Noveritis nos confirmasse Gatoni filio Moreherii le Droeis donum quod reddidimus Moreherio patre suo, scilicet fortem domum de Yllees cum omnibus pertinentiis suis scilicet in seods et domininis, in boscis et planis, in furnis et molendinis et aquis et omnibus aliis rebus que Moreherio satracti predicti Gatonis judicatum fuit sicut jus suum et hereditagium apud nostrum scacarium apud Cadomum adversus Willemum de Aneto coram Guilelmo filio Radulphi senescallo nostro et coram aliis baronis nostris ad scacarium nostrum existentibus, tenendum predicto Gatoni et heredibus suis libere et pacifice, honorifice et absolute ab episcopo Ebroicensi per servicium quod feodum debet, et dictus autem episcopus tenet a nobis illum feodum cum regali suo.

Nos vero pro salute anime nostri et antecessorum nostrorum et pro satisfactione peccatorum nostrorum, et pro iniuria ecclesie Ebroensis illata summam pecunie quam Henricus attatus noster quondam rex Anglie posuit ad predictam domum de Yllees firmandam, eidem Moreherio dedimus et quictavimus. Et cum volumus quod hoc quictancia nostra et hoc donum nostrum sit firmata et stabile, ita quod nullo modo a successoribus nostri valeat in nutum revocationi aut aliqua malignitate divelli, predicto Gatoni filio Moreherii anteditici et heredibus suis sigilli nostri munimen confirmavitimus.

Testibus Radulpho comite de Ange, Guillelmo filio Radulphi senescallo nostro, Guillelmo de Homemto constabulario nostro, Guillelmo Marescallo, Guillelmo de Maleoleone, Guillelmo de Stagno, Stephano de Piaciaco, Gerardo de Fertuelle, Roberto Tresgoz, Bricio Canduro, Reginaldo de Bosco, Rogerio de Saceis, Johanne de Fraiscia, Guidone de Croars, Bartolomeo de Insula et pluribus aliis.

Datis per manum Eustachii Elienensi episcopi, cancellarii nostri apud Rasnetum d’Orival, regni nostri anno IX°, XIII° die Augusti.


Source : Arch. dép Eure, G 6, f° 182-184, n° 244.

Ego Robertus de Curtinciaco Francie buticularius, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego volo et concedo et ratum habeo quod Gado Droensis miles et heredes sui medietatem habeant in omnibus que pertinent ad communictatem ville d’Yllees scilicet in nemoribus, in pratis, aquis et terris et in omnibus pertinentiis qui venient de communictatem rerum omnium predictarum. Ita quod ego et heredes mei in predicta communictate quiete et libere medietatem capiensem ; sciendum vero est quod ego et heredes mei in predictis rebus communibus non poterimus facere aliquod incrementum sine assensu et voluntate dicto Gadonis et heredum suorum. Et si nos et heredes nostri in hoc concordaverimus, quilibet in predicto incremento medietatem mittet et medietatem caput incrementi. De famulo vero coram mihi et
dicto Gadoni, ita est quod dictus famulus mihi et meis heredibus hommagium faciet, dicto vero Gadoni et heredibus suis faciet fidelitatem. Et unicuisque nostrorum faciet mandatum et voluntatem suam pro porcione nostrorum redditum sicut contigere debuerit unumquemque. Et de famulo predicto et de homini bis communibus ville d'Yllees in quocumque loco forefacerint, vel de quocumque, foris facto convicti fuerint, non potero levare emendam, nec ego nec heredes mei, quin dictus Gado et heredes mei habeant medietatem.

Et sciem dum preterea est quod ego dedi et concessi predicto G. et heredibus suis in augmentatione feodi sui duas bovatas terre sitas in territorio de Yllees tenendas ab ipso Gadone et heredibus suis in perpetuum de me et meis heredibus cum supradicta medietate omnium que pertinent ad communitates ville d'Yllees in nemoribus in pratis, aquis et terris et omnibus proventibus de ventribus de communitate rerum omnium predictarum.

Et habendam ipso Gadoni et ipsius heredibus ad unum feodum et unum hommagium et unum serviciu, et in omnibus secundum modum in quo modo dictus G. tenuit ea supradicta in tempore defuncti Guiller mi de Fraxino. Si vero quod absit ego vel heredes mei super hiis que in presenti contientur carta sepdecito Gadoni vel ejus heredibus, iniurie aliquam fecero subicio me et heredes meos domino episcopo Ebroicensi ad hoc quod tenet in manu sua totum illud quod habeo apud Yllees, usque dum dicto G. et suis heredibus emendata fuerit iniuria supradicta. Si vero dominus Ebroicensis episcopus circa huiusmodi emendationem aut negligens aut minuens quod debuerit, curiosus peterit ut subicio me a meos heredes mandato domini Regis Francie ad sustendam et faciendam plenam emendam dicto militi et suis heredibus secundum usus et consuetudinem Normanie supra iniuria contra me probata per tenorem presentium litterarum.

Huius rei testes sunt Guillermus de Malicorne, Johannes de Musiac, Rogerius de Mineriis, Garnierus de Moncalle militis. In cuius rei testimonium et munimen sigillis meis duxi presentibus apponendum.

En 1061 vraisemblablement, une certaine Adeline, fille d’Ingenulphe, fit don à Saint-Père de la vicairie qui lui appartenait en biens propres venant de ses parents, tant sur l’arrière de l’église d’Anet, que sur les moulins et sur leur terre1177 ; elle avait eu deux mariages successifs, l’un prénommé Jean, l’autre Robert clarissimus vir. Ce dernier, attendant par la maladie, souhaite se retirer comme moine à l’abbaye de Saint-Père, et demande à son épouse, pour le salut de son âme, de donner à l’abbaye ses droits sur Anet. Il pourrait bien coïncider avec cet autre Robert qui fut miles de Hugues I de Châteauneuf, et à la familia duquel appartient Foucard I de Marcilly1178.

La recherche sur l’identité de cet Ingenulphe qui, antérieurement à 1060, possédait des droits sur Anet, nous a conduits à approfondir la connaissance sur les différents Ingenulphe qui apparaissent au fil des chartes de Saint-Père. Ingenulphe est un des prénoms les moins fréquemment portés. Il existe trois occurrences où il s’agissait de moines de Saint-Père, dont deux citant Ingenulphe fils de Norbert (p. 131, 215, 561) ; deux occurrences où il s’agissait d’habitants de Saint-Georges-Motel, pendant l’opération foncière de 1126-27 (p. 579, 584) ; une occurrence où il s’agissait d’un habitant de Chartres, témoignant pour un miles de petite extraction (p. 220) ; une occurrence où il s’agissait du frère de Gauthier des Aspres (Orne), manifestement hors du cadre d’Anet (p. 230).

Restaient Ingenulphe de Garancières, cité en 1203 (p. 672), qu’on exclura ; Ingenulphe de Burseris (p. 617), sans doute un fils d’Herbert de Burseris, témoin privilégié d’Albert de Brézolles, puis de Hugues de Châteauneuf (p. 127, 137, 165, 607 et 608), qui dut vivre à la fin du XIe et au début du XIIe siècle, et ne peut donc convenir.

La liste se réduisait ainsi à un Ingenulphe, fils de Roscelin, qui vivait dans la première moitié du XIe siècle, dans une charte concernant Armentières (p. 142) ; un Ingenulphe, père d’Albert, dans la seconde moitié du XIe siècle, dans une charte concernant Crucey (p. 134) ; un Ingenulphe de Crucey, qui vivait entre 1090 et 1116 (p. 530-531), qui peut être exclu comme candidat pour avoir été le père d’Adeline, mais que nous conservons néanmoins car il peut être mis en relation avec le second.

4-1. Ingenulphe, père d’Albert : un fils de Gaston I de Châteauneuf

Une charte publiée par B. Guérard dans le Cartulaire de Saint-Père est particulièrement intéressante, car, outre le fait qu’elle montre l’existence d’un Ingenulphe, frère de Hugues et de Gaston de Châteauneuf, elle révèle bien l’intervention du moine Paul, qui constitua à la fin du XIe siècle le Cartulaire d’Aganon, ou Vetus Agano, sur lequel Guérard a appuyé la publication du Livre VII de son ouvrage. Lucien Merlet avait remarqué, dans son Inventaire analytique des archives départementes d’Eure-et-Loir, (MERLET 1897), p. 54 et n. 1, la distorsion entre le texte édité par Guérard et la charte authentique, conservée aux Archives d’Eure-et-Loir sous la cote H 400. Il attribuait la distorsion à l’éditeur, comme d’autres distorsions manifestes qui résultent de la lecture des chartes authentiques conservées dans le fonds de Saint-Père. Pourtant, B. Guérard n’est nullement en cause : car c’est le moine Paul lui-même qui, en transcrivant les chartes authentiques, les a plus ou moins altérées pour en améliorer la rédaction, afin de faciliter la compréhension des lecteurs.


1177 Vicariam quae a parentibus meis videbatur mei juris esse, tam in atrio æcclesiae quam in molendinis et in terra eorum : Cartulaire Saint-Père, p. 165-166. Souscrit à la charte Adraudus de Croth, mentionné dans deux autres chartes de Saint-Père, l’une en 1061, qui est placée immédiatement après la précédente, l’autre en 1080 (Cartulaire Saint-Père, p. 166-167, 216-217). La datation résulte de la présence, lors de la signature de l’acte, d’Adraudus de Croth ; or dans le cartulaire, la charte est suivie par l’acte de confirmation par Adraudus et ses frères Richard, cleric, et Bernard, laic, de l’achat fait par Saint-Père à Marmoutier, de l’église supérieure de Croth, daté de 1061. La charte immédiatement précédente, concernant la donation-vente par un certain Urson de l’église de Saliciolo (sans doute La Saucelle près de Brézolles), fut également signée par Adraudus et ses frères ; il est donc vraisemblable que ces trois documents furent signés en même temps. Au demeurant, Marmoutier n’avait été implantié à Croth qu’en 1060 par Gaston du Châtel (voir note 53).

1178 Voir Annexe 2, n° 2-22.3, p. XX.
L'édition comparée des deux sources permet de materieliser facilement les modifications introduites par le moine Paul. Elles sont, pour l'essentiel, de nature rédactionnelle. Cependant, le moine s'autorise parfois des modifications importantes : ainsi par exemple, alors que la charte authentique attribue le qualificatif de clarissimus vir à Albert fils Ribaud, Paul accole cet épithète à Ribaud lui-même, comme s'il lui fallait faire remonter d'une génération la renommée de la lignée d'Albert.

Mais l'essentiel des modifications concerne la fin de la charte, et les signatures, très nombreuses, recueillies pour attester de la donation. Paul a regroupé toutes les signatures des moines de Saint-Père, et les a placées sous la rubrique Actum est cartula Carnotis : ce regroupement était plus logique de son point de vue, puisque les moines étaient à Chartres, et non à Saint-Cloud (en-Dunois ?). Au-delà de cette modification de forme, le moine Paul supprima les souscriptions finales, en les remplacant par un commentaire signalant la ratification par « les fils de Gaston, c'est-à-dire Hugues, héritier de sire Albert, et Gaston son frère ». Or la charte originale donne comme signataires Hugues, Gaston et Ingenulphe ; d'une écriture différente a été portée en interligne, au-dessus de Hugues, la mention castri novi.

Il ne fait aucun doute que cette insertion de castri novi dans la charte originelle a été faite par le moine Paul lui-même, alors qu'il la transcrivait pour le Vetus Agano, et qu'il rédigait son commentaire explicatif. Pourquoi omet-il le troisième signataire ? Peut-être le considérerait-il comme d'importance mineure ; mais il est plus probable, à mon sens, qu'il fit cette omission parce qu'il ne comprenait pas la confusion qu'avait faite le moine rédacteur de la charte originelle.

En effet, la charte semble mêler les Albert et les Ingenulphe qui y sont mentionnés. On y trouve un dominus Albertus, le fils de Ribaud, bien connu, décédé au moment de la signature ; mais on y trouve également un Albert, fils d’Ingenulphe, signataire de la charte à Saint-Cloud.

Par ailleurs, le moine rédacteur rend hommage à ceux grâce auxquels le don a été possible, du fait de leur ascendance : « Maingot de Berchères, l’époux défunt d’Hersinde, et Ingenulphe, dont le fils Albert a été nommé précédemment ». En toute logique, il eût dû rendre hommage à Maingot et à Albert fils Ribaud, ou à Ribaud lui-même. La désignation d’un « Ingenulphe père d’Albert » en leur lieu et place avait amené les auteurs du XIXe siècle à en déduire qu’Ingenulphe et Ribaud, père de sire Albert, ne faisaient qu’une seule et même personne : d’où le « Ingenulphe Ribaud » mentionné par le chanoine Souchet, puis par Lefèvre et par Merlet.

Cette hypothèse, d’origine ancienne, repose sur une mauvaise lecture de la charte. Le moine rédacteur n’a-t-il pas fait ici lui-même une confusion, mentionnant Ingenulphe au lieu de Ribaud, du fait que quelques lignes auparavant il avait mentionné Albert, fils d’Ingenulphe ? Cette hypothèse est pour moi la plus probable.

On ne cherchera pas à élucider ce mystère. En revanche, il paraît certain que la souscription commune par Hugues, Gaston et Ingenulphe en fin de charte les désigne tous trois comme porteurs des droits autrefois possédés par Albert fils Ribaud. Selon toute vraisemblance, le troisième des souscripteurs, Ingenulphe, parmi les moines de Saint-Père, était frère de Hugues et de Gaston : on ne s’expliquerait pas sinon sa présence, au même titre qu’Hugues, pour ratifier la donation faite par Hersinde, sa fille et ses neveux. Il aurait un fils nommé Albert ; on peut supposer que ce prénom lui fut donné en souvenir de son grand-oncle.

Cette identification permet de rejeter l’identification de cet Ingenulphe au père d’Adeline d’Anet, car celle-ci avait été mariée deux fois déjà en 1060, alors qu’Ingenulphe, frère cadet de Hugues I de Châteauneuf, devait avoir entre 20 et 30 ans à cette date.

En revanche, il n’est pas impossible de mettre en relation l’Ingenulphe de Crucey, mentionné en tant que moine de Saint-Père, dans une charte datée de 1090-1116 (p. 531), avec l’Ingenulphe de la charte qui vient d’être étudiée.

4-1.1. Deuxième moitié du XIe siècle. Don à l’abbaye de Saint-Père par Hersinde, veuve de Maingot de Berchères, de la moitié de l’église de Crucey qu’elle tenait sa vie durant : en échange, l’abbaye lui fournira les soins pendant le reste de sa vie, et prendra en charge sa sépulture.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Charte originale (Eure-et-Loir, H 400)</th>
<th>Charte transcrie par le moine Paul dans le Vetus Agano (Cartulaire Saint-Père, p.)</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Notum esse volumus, tam præsentibus quam futurus sanctæ Dei æcclesiae fidelius, quoniam quædam mulier nomine Hersindis, jam mortuo viro suo, et orbata filii, dum comorans in Dorcas[as]ini castri</td>
<td>Notum esse volumus, tam præsentibus quam futurus sanctæ Dei æcclesiae fidelius, quoniam quædam mulier. Hersindis nomine, jam mortuo suo viro, et orbata filii, diu comorans in territorio Dorcassini</td>
</tr>
</tbody>
</table>
castri in loco scilicet qui vocatur Cruciacus: dim ex more militar seruire cogeretur, pro beneficio quod tenebat de domno Alberto, filio videlicet Ribaldi clarissimi viri: ejusque servicii mole, ut fragilis mulier, admodum gravaretur, salubre propositum eligens, domno Landrici abbatis, antecessoris mei, praesentiam adit, obnixe petens ut sua prece obtineret apud dominum suum praedictum Albertum, quatimus, pro anima sua et pro animabus parentum suorum, daretur sibi facultas dimittendi terrae suae medietatem Sancto Petro, proprius usibus altera medietate retenta sine servitio dum adviveret.

Quam rem, ut erat liber[...]us ac Deo devotus nostrique loci amicissimus libentissime, annuit ea scilicet ratione ut post mortem mulieris rehabeteramus etiam jam antedictam medietatem sibi receptam cum ecclesia ville Cruciaci, cum omnibus militibus ad ipsum fiscum pertinentibus.

Quo facto, post mortem amborum, abbatis scilicet Landrici ac domni Alberti dicti judicio prædicta mulier, incurabili morbo percussa, praesentiam nostram adiit, et quam sibi refinerat medietatem Sancto Petro proprio jure et cetera quæ præmissum contradidit; eo videlicet tenore, ut viva prof(etur)tur, mortua sepeliretur, et anima ejus ac unice filiae Alpes nomine cum conjugie Gauslino, neconon et omnium parentum suorum anima, per beatum Petrum apostolum et orationum nostrorum suffragia, ab omni vinculo peccatorum absolutæ, januam intrare mererentur æternæ vitæ.

Huic autem largitioni, ipsa interveniente, annuum praebuit Alpes, filia ipsius, cum conjugie Gauslino, et nepotes Simon et Radulfus, nec non et sorores Emmelina, Eva et Elisabeth.

Si quis autem huic dono contrarie aliquando vo[lier]it C libras aur[i] […] persolvat, et [ni]si satis fecerit, cum hiis qui Dominum cruci fixerunt in infernum lapsus pereat [?].


S.Gauslini + S. Alpes + S. Simonis + S. Radulfi.

Apud Sanctum Clodoaldum ex parte Alpes subscripti fuerunt:


Ex nostra parte: S. Ernulfii Nigri. S. Rainaldi […]allis.
### 4-2. Ingenulphe, petit-fils d’Erchenulphe, père d’Adeline d’Anet ?

Le second Ingenulphe qui est intéressant d’étudier est celui qui paraît à une unique reprise dans le *Cartulaire de Saint-Père* (p. 142) avec son frère Teudon en tant que fils d’un certain Raoul, *miles*. Deux autres chartes de ce même cartulaire (p. 72, 126-127) permettent de restituer le contexte dans lequel il fut cité.

En 986, Gauthier I, comte du Vexin et de Dreux, ratifia la vente faite par son fidèle Erchenulphe (ou Archinulphe), et par son fils Roscelin, de l’église d’Armentières (Armentières-sur-Avre, Eure) aux moines de Saint-Père, la justice et la défense étant assurés par Erchenulphe moyennant 2 sous par an ; il y ajouta pour sa part l’église voisine de Róhaire. Erchenulphe détenant une part de l’église, suivit l’exemple du comte, et aumôna sa part à Saint-Père. On relève, parmi les signataires, le prénom d’Albert, qui à cette date ne pouvait être Albert de Brézozilles ; celui-ci, compte-tenu de sa date de décès probable aux alentours de 1060, n’était pas encore né ; probablement s’agissait-il de l’Albert qui plus tard apparaît comme seigneur de Gallardon.

Comme à l’accoutumée, la donation initiale fut remise en cause à chaque succession : Roscelin, qui portait le prénom d’usage de Raoul, comme le précise le moine Paul, usurpa après la mort d’Erchenulphe la vicairie (vicaria) d’Armentières, qui valait deux sous par an. Il ne la rendit à Saint-Père qu’à la veille de sa mort, en présence de ses fils Teudon et Ingenulphe, la charte pouvant être datée des années 1030 environ. Teudon, le fils de Roscelin, et frère d’Ingenulphe, l’usurpa à son tour au décès de Roscelin, et, une fois qu’il l’eut rendue aux moines – sans doute à sa mort – c’est Albert fils Ribaud, seigneur de Teudon, qui en prit possession, et en investit Isnard de Morvilliers.

L’Ingenulphe petit-fils d’Erchenulphe, issu d’une ancienne famille de *milites* Drouaise, pourrait chronologiquement être un bon candidat pour avoir été le père d’Adeline d’Anet. Ceci relève bien évidemment de la plus pure spéculations ; il est amusant de constater que J. Depoin, au détour d’une étude consacrée aux vicomtes d’Étampes, n’hésita pas à faire de cette spéculations une affirmation.

### 4-3. Les Ingenulphe dans la région d’Anet

On notera, sans aller aussi loin dans l’affirmation, deux autres Ingenulphe dans la région d’Anet.

*Ingenulphe de Saussay* a été témoin d’Ascelin Goël lors de la confirmation du don fait par sa mère Hildeburge de la terre de Jouy-le-Moutier, en 1116. La famille de Saussay fut au XIIe siècle la plus importante des familles de *milites* de la châtellenie d’Anet. Il est pour nous fortement probable que cette famille de Saussay, qui possédait des biens tant sur la rive droite que sur la rive gauche de l'Eure, est issue d’Adeline.

*Ingenulphe de Mondreville* est mentionné avant 1092 en tant que fils de Foulques II de Mondreville. Nous avons proposé de voir dans cet usage du prénom une relation de parenté avec la famille de Châteauneuf.

---


1180 DEPOIN 1909, p. 83-84. Il notait par ailleurs la curieuse coïncidence qui fait apparaître à la fin du XIe siècle dans le lignage familial de ces vicomtes un Roscelin et un Teudon (traduit *Thion* par lui).

1181 *Cartulaire Saint-Martin de Poitou*, n° LVII. Voir Annexe 1, n° 1-24, p. XX.

1182 Voir Annexe 1, n° 1-18, p. XX.
La petite église de Courdemanche, dans l’Eure, toute proche d’Illiers, possède aujourd’hui une caractéristique peu commune : cette église paroissiale a perdu son village, et se dresse seule sur le flanc arrondi de la petite vallée qui irrigue également Illiers. Dans la notice concernant Illiers, on a l’occasion de souligner une deuxième particularité qui concerne son ancien terroir, devenu aujourd’hui son territoire communal : ce territoire situé au sud de la petite vallée possède une exécration en forme de croissant qui épuise très exactement le tracé de la basse-cour de l’ancien château d’Illiers, le reste de ce château étant sur le terroir d’Illiers. La connaissance de son histoire dans les premiers siècles du second millénaire est donc importante.

5-1 Une histoire en grande partie inventée par Charpillon et Caresme

L’histoire de cette petite commune est très peu connue — si l’on excepte sa mention datée précisément d’août 1060, lorsque le duc Guillaume y fit halte et y signa un acte en faveur de l’abbaye Saint-Père. Le grand historien de l’Eure Auguste Le Prévost n’avait presque rien couché dans son grand œuvre ; ses successeurs, Charpillon et Caresme, y consacrèrent un texte que nous reprenons ci-dessous (Charpillon-Caresme, I, p.874) :


(1) Notes Le Prévost.
(2) Ce texte est évidemment altéré, il faut entendre que Hugues du Châtel, seigneur de Châteauneuf en Thimerais fut le donateur du Patronage.

Malgré toute l’admiration qu’on peut avoir pour les deux érudits du XIXᵉ siècle, ils avaient beaucoup moins de scrupules que n’en avait Auguste Le Prévost ; en effet, si celui-ci, dans ses notes manuscrites conservées aujourd’hui aux Archives départementales de l’Eure que nous avons consultées, avait porté dans la fiche de Courdemanche une mention laconique relative à la confirmation par Richard de Bellevue d’une donation de l’église, il n’en avait tiré aucune affirmation dans sa publication1183. Il n’a pas été trop difficile de retrouver la source utilisée par Auguste Le Prévost, qui était la Gallia Christiana : dans le t.XI concernant le diocèse d’Évreux, la notice concernant l’évêque d’Évreux Richard de Bellevue (p.585) contient cette mention :

« [Anno 1231] donum factum canonici S. Vincentii de nemore ab Hugone de Cheminguo milite patrono ecclesiae de Conlaio confirmavit. »

Le Prévost, sur la base de cette phrase sybille, remarqua probablement que dans le diocèse d’Évreux, la seule église appartenant à Saint-Vincent-aux-Bois, diocèse de Chartres, était celle de Courdemanche. Dès lors s’imposait le rapprochement Conlaio – Courdemanche, prouvant que le transcripteur à l’origine de la notice de la Gallia Christiana avait quelques problèmes de lecture.

Quant à Charpillon et Caresme, ils firent le rapprochement entre Saint-Vincent-aux-Bois et la famille des fondateurs et patrons de cette abbaye, les seigneurs de Châteauneuf-en-Thymerais ; ainsi Chemingues (francisation curieuse faite par les auteurs du « de Cheminguo » originel) devint Châteauneuf. Le tour était joué, et les auteurs se crurent autorisés à broder le reste — à l’exception cependant de l’intervention d’Herbert, curé de Courdemanche, dans l’arbitrage de Rotrou d’Évreux sur Saint-Georges ; celle-ci résulte du Cartulaire de Saint-Père, p.646-647, datée « vers 1150 » par Benjamin Guérard, où intervient un Herbertus de Cordemenche, à côté d’ailleurs d’un certain Haimericus Moreherius, fils de Morhier de Nogent qui fonda la famille célèbre des Morhier

1183 Arch. dép. Eure, 3F32, Le Prévost avait consigné une note lapidaire avec la référence GC, sans doute la Gallia Christiana (sans autres précisions).
d’Île-de-France. Bizarrement, le texte de l’acte de Saint-Père ne mentionne nullement Herbert comme curé – et l’on ne sait d’où Charpillon et Caresme tirèrent cette fonction, le plus fort étant, on le verra, qu’un curé de Courdemanche porta ce nom.

Il est bon de tenter de retrouver le fil de cette histoire embrouillée par les érudits du XIXe siècle et les transcripteurs sur lesquels s’appuyèrent les rédacteurs de la Gallia Christiana.

5-2 Gadon, Garin et Morhier le Drouais

Le seul point certain, dans toute cette histoire, est l’appartenance de l’église de Courdemanche à l’abbaye de Saint-Vincent-aux-Bois ; ceci ne fait aucun doute, Courdemanche étant même considérée sous l’Ancien Régime comme un prieuré de l’abbaye1184.

Il nous a été possible de retrouver une transcription d’un acte intéressant, concernant la confirmation de la donation à l’abbaye, par un certain Gado Drocensis, Gadon le Drouais et son fils Garin, de tout ce qu’il possédaient dans l’église et dans les dîmes de Courdemanche1185. La confirmation a été donnée par Rotrou, évêque d’Évreux, ce qui permet de la dater de 1139-1165 ; malheureusement, la transcription est passablement fautive. Elle provient d’un extrait de cartulaire très mal transcrit, probablement la même source que la transcription de l’acte de Richard de Belleuivue citée par la Gallia Christiana.

Une autre pièce intéressante est constituée par une note consignée par le généalogiste Duchesne dans le dépouillement qu’il réalisa des archives de Saint-Vincent-aux-Bois, probablement aussi à partir du cartulaire transcrit fauteivement – peut-être par le chanoine Auguste Galland. Cette note mentionne en1186 Moreherius Drocensis, Morhier le Drouais, comme seigneur de Courdemanche, indiquant que son grand-père était un certain Geroadus, son père Garin, et sa fille Marie1186. Il est probable que le Geroadus est une corruption de Gado Drocensis ; mais il est fortement probable également que l’ascendance retracée par Duchesne résulte d’une déduction de sa part, non d’une preuve évidente.

Ces sources confirment la supposition qu’avait faite Daniel Power à propos de l’ascendance de Morhier le Drouais : l’auteur pensait qu’il était issu d’un Gado Drocensis mentionné vers 1130 dans le cartulaire de Fontevraud, et que ce même Gadon fut lié à un autre personnage du même nom, qui, au début du XIer siècle, donna une église de la vallée de l’Avre à Saint-Évroult1187.

Par ailleurs, ces éléments montrent que l’église de Courdemanche et ses dîmes furent données à Saint-Vincent-aux-Bois par cette famille des Le Drouais (Drocensis), probablement peu de temps après la fondation de l’abbaye par Hugues II de Châteauneuf.

5-3 Les Châteauneuf à Courdemanche ?

Quel crédit donner alors à l’interprétation faite par Charpillon et Caresme de la mention de la Gallia Christiana ? Une chose paraît extrêmement évidente : les rédacteurs du chapitre concernant Évreux – et plus spécialement de cette mention d’une confirmation de Richard de Belleuivue, évêque d’Évreux, au bénéfice de Saint-Vincent-aux-Bois –, ont eu entre les mains une transcription très fautive, le toponyme de Conliaium n’ayant jamais existé, pas plus que n’a jamais existé celui de Cheminguim.

La consultation des chartes données par la famille de Châteauneuf au bénéfice de Saint-Vincent-aux-Bois est tout à fait possible, grâce aux copies qui ont été faites à diverses époques, tout spécialement au XVIe siècle, mais aussi au XVIIIe siècle. On possède ainsi une série complète de grandes chartes et de confirmations qui couvrent la période 1132-12021188.

Or aucun acte des seigneurs de Châteauneuf n’a jamais concerné la donation de l’église de Courdemanche, à commencer par l’acte de fondation de l’abbaye, et ce contrairement à l’affirmation péremptoire de Charpillon et Caresme. On trouve, en revanche, des dons de revenus à Dreux (à Dannemarche et entre les deux châteaux), ainsi qu’à Sorel.

---

1185 Voir 5-6.1.
1186 Voir 5-6.3.
Il paraît donc clair que les Châteauneuf n’ont jamais donné en direct l’église de Courdemanche. Tout au plus, peut-être, ont-ils confirmé le don fait par la famille Le Drouais, en tant que seigneurs éminents. Mais ceci est rien moins que sûr, et l’on se gardera de l’affirmer ici.

À l’inverse, on peut estimer avec certitude que Gadon le Drouais et sa famille firent partie de l’aristocratie drouaise, et qu’à ce titre ils furent des proches des Châteauneuf, au moins à l’origine. L’origine drouaise suffirait à le faire penser ; mais la donation à l’église de Saint-Vincent-aux-Bois en est un indice certain, qui atteste vraisemblablement que Gadon le Drouais faisait partie de la *familia* des Châteauneuf.

5-4 Les deux curés de Courdemanche

Il est intéressant, dans la charte de Gadon et Garin Le Drouais, de trouver mention des deux curés de Courdemanche, Hébert et Jean, qui devaient conserver leur bénéfice jusqu’à leur mort, puis, après celle-ci seulement, l’abbaye Saint-Vincent-aux-Bois pouvait installer deux chanoines pour occuper la cure. Il est probable que c’est l’un de ces curés, Hébert – ou Herbert, qui fut témoin de la charte de Rotrou, évêque d’Évreux, arbitrant le différend entre le curé de Saint-Georges et l’abbaye Saint-Père, que nous avons évoquée plus haut.

5-5 La suite des seigneurs de Courdemanche

Il n’existe aucune raison de penser que les seigneurs de Courdemanche n’aient pas continué à être les descendants de Morhier, dont on trouve la liste ci-dessus. Il est probable que leurs droits passèrent aux évêques d’Évreux par le moyen des ventes successives qui s’étalèrent durant la seconde moitié du XIIIe siècle. On notera qu’au début juillet 1308, l’évêque Mathieu et le chapitre cathédral procédèrent à un échange, par lequel ce dernier céda à l’évêque une « certaine dîme à Illiers en la paroisse de Courdemanche, acquise récemment au nom et pour le compte du chapitre ».

Il est probable qu’il s’agissait là des dernières acquisitions faites de la famille Le Drouais.

5-6 Textes

5-6-1 1139-1165. Confirmation par Rotrou, évêque d’Évreux, de la donation, par Gadon de Dreux et son fils Garin, de tout ce qu’ils possédaient à Courdemanche.

Source : BnF, ms.lat. 11926, f°166 et 166 verso. Recopie au XVIIIe siècle d’une transcription médiocre réalisée, d’après le copiste, en 1658 par Auguste Galand, chanoine parisien.

Ego Rotrodus Dei gratia Ebroicensis episcopus, notum facimus tam presentibus quam futuris Sancte Dei Ecclesie fidelibus et filis, quoniam Gado Droconsis et Garinus filius suus pro salute animarum suarum et antecessorum suorum, quod suum erat laicorum [sic] in ecclesia et decimis Sti Petri de Cordemenche et pertinentiis suis, concederunt et dederunt in elemosinam Deo et canonicis regularibus Sti Vincentii de Temeresio, tall conventione quod Hebertus et Joannes qui tunc erant sacerdotes prefate ecclesie, quamdiu fuerint sacerdotes eiusdem ecclesie, integre et in pace habeant ecclesiam istam cum omnibus pertinentiis suis ; post prefatos Hebertum et Joannem canonici regulariis Sti Vincentii de Nemore prefatam ecclesiam cum omnibus pertinenciis suis integre et in pace posse debent ut videlicet duo canonici regulares ibi morabuntur, et Deo decendus [sic] ecclesie syment [pour servent] sicut duo sacerdotes.

Ego autem donationes et conventiones istas accessi et testimonio meo scripto et sigilli confirmavi salvo jure ex a..li ecclesie sumus, et testes sunt Magistri Willermus de Groviana archidioconus celebrantes Girardus de Burgero et premorali [pour prénominal] sacerdotes Hebertus et Joannes. [*cette dernière partie de la recopie, ou de la transcription, est extrêmement déficiente*]

5-6-2 1165-1183 ?. Confirmation en présence de Rotrou, archevêque de Rouen ?, de la donation, sans doute par Gadon de Dreux et son fils Garin, de tout ce qu’ils possédaient à Courdemanche.

Source : BnF, ms.lat. 11926, f°166 verso. Recopie au XVIIIe siècle d’une transcription fantaisiste réalisée, d’après le copiste, en 1658 par Auguste Galand, chanoine parisien.

1189 Annexe 1, 1-7.2 et suiv., p. XX.
1190 Arch.dep. Eure, G6, n°322, fol.256 : « *quandem decimam apud Ilyeas in parrochia de Curia Dominica, sub estimatione seu valore XII librarum turonensium annui redditus de novo pro nobis et nostro nomine acquisitam* ».
1191 Auguste Galland fut chanoine de l’Oratoire. Il était le fils de Auguste Galland, réformé, avocat, procureur, qui occupa de hautes fonctions et écrivit une histoire de la religion réformée. Le fils hérita sans doute de la bibliothèque de son père. L’extrait du cartulaire de Saint-Vincent-aux-Bois conservé dans le volume 11926 porte une annotation en marge attribuant la transcription à *Augustus Galandus canonicus parisiensis 1658*. 

Anet-Bréval-ivy
Dei gratia ecclesie Monsteroli carissimus scitis suis Verneus abbati de Sancto Vincentio consortibus presentibus et futuris in perpetuum comeapar..tus nostris pacionabiliter statuta sunt rata nos habere et ax atio portet auctoritate firmare ea propter donationes quod fecerunt quando Jodocis et Parmuis filius eius de advocacione et decimis Sancti Petri de Cordemense ecclesie Sancti Vincentii de Themeresio sicut in quarta pures et antecessores nostri episcpi Rothonius archiepiscopi continetur habemus et presentes cripti pertina confirmavimus statuentes ut predictam ecclesiam ad pertinetis suis in pace et quiute ut liberam elemosynam possideant culus in obsitibus pace ex pati Ubromis ecclesie Hugo firmavimus. Testes Rotroudus archiepiscopi1192 de Garunis cantorii Robertus de Malboison, Nicolaus canonicus, Richardus decanus.

5-6.3 1186. Mention de Morhier le Drouais, seigneur de Courdemanche


Moreherius Drocensis, Courdemenchie dominus, Georardus avus eius et pater eius Guarinus et Maria puer 1186.

5-6.4 1231. Confirmation par Richard de Bellevue, évêque d’Évreux, d’une donation faite par un chevalier Hugo de Cheminguio

Source : Gallia Christiana, t.XI, p.585.

[Anno 1231] donum factum canonicis S.Vincentii de nemore ab Hugone de Cheminguio milite patrono ecclesiae de Conlaio confirmavit..

1192 Nous avons repris ici mot à mot la transcription recopiée, qui n’a pratiquement aucune signification. D’autres chartes du même extrait de cartulaire ont fait l’objet d’une tentative de correction par un relecteur bénédictin, mais pas celle-ci. On peut penser que Rotroudus, archiepiscopus, était.